
UC-NRLF
B 3 945 019
www.libtool.com.cn


www.libtool.com.cn


www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

# LES CONFESSIONS
DE
# SAINT AUGUSTIN.

www.libtool.com.cn



www.libtool.com.cn

# LES CONFESSIONS
DE
# SAINT AUGUSTIN.

www.libtool.com.cn

# LES CONFESSIONS

www.libtool.com.cn

DE

# SAINT AUGUSTIN,

TRADUITES EN FRANÇAIS,

SUR L'ÉDITION LATINE DES PP. BB. DE LA CONGRÉGATION DE SAINT-MAUR,

AVEC DES NOTES,

PAR M. DU BOIS, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME II.



BESANÇON.

BAILLY FILS AINÉ (DE L'ANCIENNE MAISON RUSAND),
ACQUÉREUR DE LA MAISON MONTARSOLO ET COMP°.

1838.

www.libtool.com.cn

6952012

LOAN STACK

BR65
A83F7
1838
v.2
MAIN

# LES CONFESSIONS DE SAINT AUGUSTIN.

www.libtool.com.cn

## LIVRE IX.

**Il juge à propos de ne quitter son exercice qu'aux vacances, qui étoient tout proche. Il les passe à la campagne, dans la maison de Verecundus, dont il rapporte la conversion et la mort, et ensuite celle de Nebride. Quelles furent ses occupations dans sa retraite, et ses sentiments de piété et de componction en lisant les Psaumes. Il retourne à Milan après les vacances, et reçoit le baptême avec Alipe, et son fils Adeodat, qui mourut bientôt après. Il part pour retourner en Afrique, avec quelques-uns de ses amis, et sa mère, qu'il perd en chemin. Il touche quelque chose de la vie et des vertus de cette sainte femme, et rapporte un entretien qu'il eut avec elle à Ostie, sur la félicité du paradis; et enfin, sa mort, arrivée peu de jours après l'année même du baptême de saint Augustin.**

### CHAPITRE PREMIER.

**Il admire la bonté de Dieu, et la force de la grâce, dans le changement qu'elle avoit fait en lui. Par où Dieu déprenoit son cœur des plaisirs et des engagements du monde.**

1. Grace à votre miséricorde, Seigneur, je puis donc vous dire, avec le saint roi David, qu'après m'avoir fait naître d'une de vos plus fidèles servantes, vous m'avez mis moi-même au nombre de ceux qui ne veulent vivre que pour vous servir; et il est bien juste qu'en reconnoissance de ce que vous avez brisé mes



671

liens, je vous offre un sacrifice de louange. Que mon cœur et ma langue ne cessent donc jamais de vous louer, et que toutes les puissances de mon âme s'écrient : *Seigneur, qu'y a-t-il de semblable à vous?* Mais répondez-moi aussi de votre côté, et dites à mon âme : *Je suis ton salut.*

Qu'étois-je, et combien y avoit-il en moi de corruption et d'iniquité ? combien y en avoit-il dans mes actions, dans mes paroles et dans ma volonté? Mais vous avez eu pitié de moi ; et par un effet de votre bonté, de votre miséricorde et de votre toute-puissance, vous m'avez tiré de l'abîme de mort où j'étois plongé, et vous avez purgé mon cœur de ce cloaque d'impureté dont il étoit rempli. Et par où avez-vous fait en moi cet heureux changement, sinon en faisant que je cessasse de vouloir ce que je voulois, et que je commençasse à vouloir ce que vous vouliez. Mais où étoit donc mon libre arbitre, durant tant d'années, Jésus-Christ mon Sauveur, mon Rédempteur et mon soutien ? et quelle est cette profondeur où il étoit comme enseveli, et d'où vous l'avez rappelé et retiré dans un moment, pour me faire subir votre joug si doux et si aimable, et me faire porter votre fardeau si léger et si heureux ? (*Matth.* 11. 29.)

Combien trouvai-je tout d'un coup de douceur à me servir de celles que j'avois cherchées jusqu'alors dans les amusements et les niaiseries du siècle? Car, au lieu qu'un moment auparavant je mourois de peur de les perdre, je me faisois désormais un plaisir d'y renoncer et de les quitter, parce que vous les chassiez de mon cœur, souveraine douceur de nos âmes, douceur solide et véritable, et que vous y entriez à leur place, vous, ô mon Dieu ! en qui l'on trouve, et des douceurs qui sont infiniment au-dessus de toutes les voluptés, mais que la chair et le sang ne sauraient goûter, et une lumière mille et

mille fois plus brillante que tout autre lumière, mais plus intime et plus cachée que ce qui l'est le plus, et une grandeur qui passe sans proportion tout ce qu'on trouve de plus grand et de plus élevé dans le monde, mais qui ne sauroit être aperçue de ceux qui sont grands à leurs propres yeux.

Mon esprit étoit enfin affranchi des soins cuisants à quoi sont exposés ceux qui cherchent des biens ou des honneurs, ou qui, abîmés dans le bourbier de la volupté, ne songent qu'à contenter l'ardeur de cette infâme passion, et tout mon plaisir étoit de m'entretenir avec vous, ô mon Dieu! en qui je trouvois désormais ma gloire, mes richesses, mes délices et mon salut.

## CHAPITRE II.

**Il juge à propos de continuer son exercice jusqu'aux vacances, qui n'étoient pas loin. Ce qui lui fit prendre cette résolution.**

2. Je résolus de cesser le trafic que j'avois fait jusqu'alors des adresses de l'éloquence, que je vendois à les jeunes gens qui, ne pensant à rien moins qu'à s'instruire de votre sainte loi, et à s'établir dans la paix que l'on trouve en vous, et ne cherchant qu'à se rendre habiles dans l'art de déguiser la vérité, et à se dresser à cette sorte de milice qu'on exerce dans le barreau, venoient de moi acheter des armes à leur fureur. Mais comme il se rencontroit heureusement qu'il ne restoit que très peu de jours jusqu'aux vacances que l'on donne durant les vendanges, je crus, après avoir examiné les choses en votre présence, qu'il falloit avoir patience jusque-là; et le temps où les leçons ont accoutumé de cesser me parut le plus propre pour me retirer d'une profession à quoi je renonçois pour jamais, ne voulant

pas qu'il fût dit qu'après avoir été racheté par vous, je me vendisse et m'asservisse moi-même à la cupidité des autres.

Mon plan n'étoit donc connu que de vous et de ce que nous étions de gens qui vivions ensemble dans une amitié particulière ; et nous étions convenus de ne rien dire à personne, quoique en même temps que vous m'aviez mis dans la bouche le *cantique* que chantent à la gloire de votre nom ceux que vous faites *remonter* vers vous, du fond de cette *vallée de larmes* [1], vous m'eussiez aussi muni de *flèches aiguës* et de *charbons ardents*, contre ces *langues trompeuses*, et qui, sous prétexte de donner de bons conseils, et de porter au bien, en détournent ; et qui, n'ayant pour leurs amis qu'un amour tout terrestre et tout charnel, les empoisonnent et les perdent à force de les aimer.

3. Vous m'aviez percé le cœur des flèches de votre saint amour, et je portois vos paroles gravées dans le fond de mes entrailles. J'étois encore soutenu et animé par l'exemple de ces grands saints qui vous avoient servi fidèlement depuis que vous les aviez fait passer des ténèbres à la lumière, et de la mort à la vie ; et comme j'en étois plein, ils réveilloient mon ardeur, et me mettoient au-dessus de la paresse et de tout ce qui auroit pu me redonner quelque pente vers les choses d'ici-bas. Ainsi le souffle de ces bouches trompeuses auroit plutôt augmenté mon ardeur, qu'il ne l'auroit éteinte. Mais enfin, comme il n'étoit pas possible que la sainteté de votre nom étant, comme elle est, répandue par toute la terre, la résolution que j'avois prise ne trouvât des approbateurs, on auroit pu me soupçonner de vanité, si, au lieu de laisser le pen de temps qui restoit jusqu'aux

[1] C'est ce que signifie le mot de *Cedar;* car saint Augustin fait ici allusion au psaume 119, qui est le premier de ceux intitulés *Cantiques des degrés*, et surtout au 3e et au 4e verset.

vacances, j'avois quitté tout d'un coup une profession qui m'exposoit à la vue de tout le monde ; et on auroit peut-être cru que j'aurois voulu me faire remarquer, et faire parler de moi. Je crus donc qu'il n'étoit pas à propos de donner lieu de mal interpréter un dessein comme le mien, et d'exposer la pureté de mes intentions à la témérité des jugements des hommes.

J'avois encore d'ailleurs de quoi les en mettre à couvert : car le travail des leçons que j'avois faites durant l'été m'avoit tellement affoibli la poitrine, que j'avois peine à respirer, et que je ne pouvois plus me faire entendre de loin. Je sentois même des douleurs qui me faisoient craindre que le poumon ne fût attaqué, et cela m'avoit fait de la peine dans le commencement, voyant qu'il faudroit quitter mon exercice, ou tout-à-fait, ou pour un temps, jusqu'à ce que j'eusse rétabli mes forces et ma santé. Mais depuis que vous m'eûtes fait prendre une ferme résolution de renoncer à tout, pour n'avoir plus qu'à penser que vous êtes mon Dieu, vous savez que l'inquiétude où j'étois sur cela se tourna en joie, et que je me trouvois heureux d'avoir une excuse aussi légitime que celle-là, pour apaiser en quelque sorte ceux qui, ne regardant que ce qui convenoit à leurs enfants, ne consentiroient pas volontiers que je quittasse mon emploi.

4. Cette joie me soutenoit, en attendant que le temps qui restoit jusqu'aux vacances fût écoulé. Mais quoiqu'il ne fût que de vingt jours ou environ, ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que j'allai jusqu'au bout; et comme la cupidité ne m'aidoit plus à porter un tel fardeau, j'en aurois été accablé, si la patience ne fût venue à mon secours.

Peut-être que quelques-uns de ceux qui vous servent, et que vous m'avez donnés pour frères, trouveront que je fis mal d'attendre, et que je ne devois pas

www.libtool.com.cn



F 5752.E5

www.libtool.com.cn

# LES CONFESSIONS
DE
# SAINT AUGUSTIN.

www.libtool.com.cn

# LES CONFESSIONS

DE

www.libtool.com.cn

# SAINT AUGUSTIN,

TRADUITES EN FRANÇAIS,

SUR L'ÉDITION LATINE DES PP. BB. DE LA CONGRÉGATION DE SAINT-MAUR,

AVEC DES NOTES,

PAR M. DU BOIS, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME II.



BESANÇON.

BAILLY FILS AINÉ (DE L'ANCIENNE MAISON RUSAND),

ACQUÉREUR DE LA MAISON MONTARSOLO ET COMP^e.

1838.

www.libtool.com.cn

6952012

LOAN STACK

BR65
A83F7
1838
v. 2.
MAIN

# LES CONFESSIONS DE SAINT AUGUSTIN.

www.libtool.com.cn

## LIVRE IX.

**Il juge à propos de ne quitter son exercice qu'aux vacances, qui étoient tout proche. Il les passe à la campagne, dans la maison de Verecundus, dont il rapporte la conversion et la mort, et ensuite celle de Nebride. Quelles furent ses occupations dans sa retraite, et ses sentiments de piété et de componction en lisant les Psaumes. Il retourne à Milan après les vacances, et reçoit le baptême avec Alipe, et son fils Adeodat, qui mourut bientôt après. Il part pour retourner en Afrique, avec quelques-uns de ses amis, et sa mère, qu'il perd en chemin. Il touche quelque chose de la vie et des vertus de cette sainte femme, et rapporte un entretien qu'il eut avec elle à Ostie, sur la félicité du paradis; et enfin, sa mort, arrivée peu de jours après l'année même du baptême de saint Augustin.**

### CHAPITRE PREMIER.

**Il admire la bonté de Dieu, et la force de la grâce, dans le changement qu'elle avoit fait en lui. Par où Dieu déprenoit son cœur des plaisirs et des engagements du monde.**

1. Grace à votre miséricorde, Seigneur, je puis donc vous dire, avec le saint roi David, qu'après m'avoir fait naître d'une de vos plus fidèles servantes, vous m'avez mis moi-même au nombre de ceux qui ne veulent vivre que pour vous servir ; et il est bien juste qu'en reconnoissance de ce que vous avez brisé mes



671

liens, je vous offre un sacrifice de louange. Que mon cœur et ma langue ne cessent donc jamais de vous louer, et que toutes les puissances de mon âme s'écrient : *Seigneur, qu'y a-t-il de semblable à vous?* Mais répondez-moi aussi de votre côté, et dites à mon âme : *Je suis ton salut.*

Qu'étois-je, et combien y avoit-il en moi de corruption et d'iniquité ? combien y en avoit-il dans mes actions, dans mes paroles et dans ma volonté? Mais vous avez eu pitié de moi ; et par un effet de votre bonté, de votre miséricorde et de votre toute-puissance, vous m'avez tiré de l'abîme de mort où j'étois plongé, et vous avez purgé mon cœur de ce cloaque d'impureté dont il étoit rempli. Et par où avez-vous fait en moi cet heureux changement, sinon en faisant que je cessasse de vouloir ce que je voulois, et que je commençasse à vouloir ce que vous vouliez. Mais où étoit donc mon libre arbitre, durant tant d'années, Jésus-Christ mon Sauveur, mon Rédempteur et mon soutien ? et quelle est cette profondeur où il étoit comme enseveli, et d'où vous l'avez rappelé et retiré dans un moment, pour me faire subir votre joug si doux et si aimable, et me faire porter votre fardeau si léger et si heureux ? (*Matth.* 11. 29.)

Combien trouvai-je tout d'un coup de douceur à me servir de celles que j'avois cherchées jusqu'alors dans les amusements et les niaiseries du siècle? Car, au lieu qu'un moment auparavant je mourois de peur de les perdre, je me faisois désormais un plaisir d'y renoncer et de les quitter, parce que vous les chassiez de mon cœur, souveraine douceur de nos âmes, douceur solide et véritable, et que vous y entriez à leur place, vous, ô mon Dieu ! en qui l'on trouve, et des douceurs qui sont infiniment au-dessus de toutes les voluptés, mais que la chair et le sang ne sauraient goûter, et une lumière mille et

mille fois plus brillante que tout autre lumière, mais plus intime et plus cachée que ce qui l'est le plus, et une grandeur qui passe sans proportion tout ce qu'on trouve de plus grand et de plus élevé dans le monde, mais qui ne sauroit être aperçue de ceux qui sont grands à leurs propres yeux.

Mon esprit étoit enfin affranchi des soins cuisants à quoi sont exposés ceux qui cherchent des biens ou des honneurs, ou qui, abîmés dans le bourbier de la volupté, ne songent qu'à contenter l'ardeur de cette infâme passion, et tout mon plaisir étoit de m'entretenir avec vous, ô mon Dieu! en qui je trouvois désormais ma gloire, mes richesses, mes délices et mon salut.

## CHAPITRE II.

**Il juge à propos de continuer son exercice jusqu'aux vacances, qui n'étoient pas loin. Ce qui lui fit prendre cette résolution.**

2. Je résolus de cesser le trafic que j'avois fait jusqu'alors des adresses de l'éloquence, que je vendois à des jeunes gens qui, ne pensant à rien moins qu'à s'instruire de votre sainte loi, et à s'établir dans la paix que l'on trouve en vous, et ne cherchant qu'à se rendre habiles dans l'art de déguiser la vérité, et à se dresser à cette sorte de milice qu'on exerce dans le barreau, venoient de moi acheter des armes à leur fureur. Mais comme il se rencontroit heureusement qu'il ne restoit que très peu de jours jusqu'aux vacances que l'on donne durant les vendanges, je crus, après avoir examiné les choses en votre présence, qu'il falloit avoir patience jusque-là; et le temps où les leçons ont accoutumé de cesser me parut le plus propre pour me retirer d'une profession à quoi je renonçois pour jamais, ne voulant

pas qu'il fût dit qu'après avoir été racheté par vous, je me vendisse et m'asservisse moi-même à la cupidité des autres.

Mon plan n'étoit donc connu que de vous et de ce que nous étions de gens qui vivions ensemble dans une amitié particulière ; et nous étions convenus de ne rien dire à personne, quoique en même temps que vous m'aviez mis dans la bouche le *cantique* que chantent à la gloire de votre nom ceux que vous faites *remonter* vers vous, du fond de cette *vallée de larmes* [1], vous m'eussiez aussi muni de *flèches aiguës* et de *charbons ardents*, contre ces *langues trompeuses*, et qui, sous prétexte de donner de bons conseils, et de porter au bien, en détournent ; et qui, n'ayant pour leurs amis qu'un amour tout terrestre et tout charnel, les empoisonnent et les perdent à force de les aimer.

3. Vous m'aviez percé le cœur des flèches de votre saint amour, et je portois vos paroles gravées dans le fond de mes entrailles. J'étois encore soutenu et animé par l'exemple de ces grands saints qui vous avoient servi fidèlement depuis que vous les aviez fait passer des ténèbres à la lumière, et de la mort à la vie ; et comme j'en étois plein, ils réveilloient mon ardeur, et me metoient au-dessus de la paresse et de tout ce qui auroit pu me redonner quelque pente vers les choses d'ici-bas. Ainsi le souffle de ces bouches trompeuses auroit plutôt augmenté mon ardeur, qu'il ne l'auroit éteinte. Mais enfin, comme il n'étoit pas possible que la sainteté de votre nom étant, comme elle est, répandue par toute la terre, la résolution que j'avois prise ne trouvât des approbateurs, on auroit pu me soupçonner de vanité, si, au lieu de laisser le pen de temps qui restoit jusqu'aux

[1] C'est ce que signifie le mot de *Cedar;* car saint Augustin fait ici allusion au psaume 119, qui est le premier de ceux intitulés *Cantiques des degrés*, et surtout au 3e et au 4e verset.

vacances, j'avois quitté tout d'un coup une profession qui m'exposoit à la vue de tout le monde ; et on auroit peut-être cru que j'aurois voulu me faire remarquer, et faire parler de moi. Je crus donc qu'il n'étoit pas à propos de donner lieu de mal interpréter un dessein comme le mien, et d'exposer la pureté de mes intentions à la témérité des jugements des hommes.

J'avois encore d'ailleurs de quoi les en mettre à couvert : car le travail des leçons que j'avois faites durant l'été m'avoit tellement affoibli la poitrine, que j'avois peine à respirer, et que je ne pouvois plus me faire entendre de loin. Je sentois même des douleurs qui me faisoient craindre que le poumon ne fût attaqué, et cela m'avoit fait de la peine dans le commencement, voyant qu'il faudroit quitter mon exercice, ou tout-à-fait, ou pour un temps, jusqu'à ce que j'eusse rétabli mes forces et ma santé. Mais depuis que vous m'eûtes fait prendre une ferme résolution de renoncer à tout, pour n'avoir plus qu'à penser que vous êtes mon Dieu, vous savez que l'inquiétude où j'étois sur cela se tourna en joie, et que je me trouvois heureux d'avoir une excuse aussi légitime que celle-là, pour apaiser en quelque sorte ceux qui, ne regardant que ce qui convenoit à leurs enfants, ne consentiroient pas volontiers que je quittasse mon emploi.

4. Cette joie me soutenoit, en attendant que le temps qui restoit jusqu'aux vacances fût écoulé. Mais quoiqu'il ne fût que de vingt jours ou environ, ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que j'allai jusqu'au bout; et comme la cupidité ne m'aidoit plus à porter un tel fardeau, j'en aurois été accablé, si la patience ne fût venue à mon secours.

Peut-être que quelques-uns de ceux qui vous servent, et que vous m'avez donnés pour frères, trouveront que je fis mal d'attendre, et que je ne devois pas

paroître une seule fois dans la chaire du mensonge, depuis que vous m'eûtes mis dans le cœur le dessin de vous servir. Je ne veux point me défendre sur cela : peut-être que j'ai mal fait; mais votre infinie miséricorde ne m'a-t-elle pas pardonné ce péché-là, avec tant d'autres si horribles et si mortels, dont vous m'avez nettoyé dans les saintes eaux du baptême?

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE III.

**Sentiments de Verecundus, sur la conversion de saint Augustin, bien différents de ceux de Nebride. Conversion et heureuse mort de l'un et de l'autre. Ce que Verecundus avoit fait pour lui.**

5. Verecundus étoit inconsolable de l'heureuse résolution que nous avions prise, voyant bien qu'il alloit nous perdre, car il tenoit au siècle par de si grands engagements, qu'il ne lui étoit pas possible de nous suivre dans le genre de vie que nous voulions mener. Mais le plus insurmontable de tous étoit sa femme, quoiqu'elle fût chrétienne. Pour lui, il ne l'étoit pas encore, et il disoit même qu'il ne pouvoit se résoudre à embrasser notre sainte religion, à moins d'y pouvoir vivre dans un entier dégagement de toutes choses, et c'est ce que l'état où il se trouvoit ne lui permettoit pas.

Il avoit une maison à la campagne : et il eut l'honnêteté de nous l'offrir pour retraite, pendant que nous demeurions encore en ce pays-là. Vous ne manquerez pas, Seigneur, de le récompenser de cette bonne action à la résurrection des justes, puisqu'elle n'est qu'un accessoire du sort principal que vous lui avez

déjà payé [1]. Car vous lui avez fait la grâce de finir ses jours dans la communion de votre sainte Église ; et quoi qu'il ne nous eût plus auprès de lui, dans le temps de sa dernière maladie, qui le prit après notre départ, et lorsque nous étions déjà à Rome, il demanda le baptême et se fit chrétien. C'est une miséricorde, Seigneur, que vous nous avez faite aussi-bien qu'à lui ; et nous aurions été accablés de douleur, à la nouvelle de la mort d'un ami comme celui-là, qui nous avoit témoigné tant de bonté, si nous n'avions pu le regarder comme étant du nombre de ceux qui vous appartiennent.

Nous en sommes, ô mon Dieu! grâce à votre miséricorde, et nous en avons des marques certaines, par les consolations qu'il vous plaît de répandre dans nos âmes, et par où vous nous encouragez tous les jours de plus en plus à vous servir. Vous êtes d'ailleurs fidèle dans vos promesses ; ainsi nous ne saurions douter qu'en récompense du bien que Verecundus nous fit, en nous prêtant sa maison de *Cassi*, où nous goûtâmes un saint repos en vous, au sortir des agitations du siècle, vous ne lui fassiez part des délices éternelles de votre paradis toujours verdoyant, puisque vous lui avez remis ses péchés sur la terre : et qu'avant sa mort, il a eu le bonheur de se voir au nombre de ceux qui habitent cette montagne fertile et délicieuse dont parle l'Écriture, et qui n'est autre que votre sainte Église,

6. Mais au lieu que Verecundus s'affligeait de notre sainte résolution, Nébride s'en réjouissait avec nous. Il n'était pourtant pas encore chrétien, et il avait même eu le malheur de tomber dans cette erreur pernicieuse des manichéens, que le corps de la vérité éternelle, Jésus-

[1] Car tout le bien qu'un commencement de foi fait faire avant le baptême, n'est, à l'égard de cette plénitude de foi qu'on y reçoit, que comme *l'accessoire* à l'égard du *principal*.

Christ votre fils unique, n'avoit qu'un corps fantastique, et non pas un véritable corps. Mais il l'avait rejetée, et étoit revenu à lui ; et quoiqu'il n'eût encore reçu aucun des sacrements de votre sainte Église, il s'appliquoit avec une ardeur incroyable à la recherche de la vérité. Aussi se fit-il chrétien peu de temps après notre conversion et notre régénération par le saint baptême ; et étant retourné chez lui en Afrique, il vous servoit dans la pratique de la continence et de la chasteté la plus parfaite, lorsque vous le dégageâtes des liens du corps, après lui avoir fait la grâce de rendre toute sa famille chrétienne. Il est donc présentement vivant dans le *sein d'Abraham* ( Luc. 16. 22 ) : et quoi que ce puisse être que ce que l'Écriture appelle ainsi, c'est là qu'est mon cher Nebride, que vous avez honoré de la qualité de votre fils adoptif, après l'avoir affranchi de l'esclavage de l'erreur : car en quel autre lieu pourroit être une telle âme? Il est donc vivant dans ce bienheureux séjour, sur quoi il me faisoit tant de questions, quelque peu capable que je fusse de les lui résoudre ; et, au lieu qu'il étoit réduit à prêter l'oreille sur cela aux paroles de ma bonche, il jouit présentement, pour toute l'éternité, du bonheur d'approcher la sienne de vous, source éternelle de délices et de vérité, et de boire, selon toute l'étendue de son avidité et de sa capacité, les eaux célestes de la sagesse. Mais quelque enivré qu'il en soit, je ne saurois croire qu'il m'oublie, puisque le Dieu dont il se remplit se souvient de moi.

D'un côté donc, nous consolions Verecundus, qui s'affligeoit, autant que l'amitié le lui pouvoit permettre, de ce que notre conversion alloit nous séparer de lui ; et nous l'exhortions à embrasser votre sainte foi, et à se contenter de vous servir dans l'état du mariage, où il était engagé ; et de l'autre, nous attendions que

Nébride nous suivît, comme il ne tenoit qu'à lui, et qu'il fît ce qu'il étoit sur le point de faire.

Voilà où nous en étions, lorsqu'enfin nous nous trouvâmes au bout du peu de temps qui restoit jusqu'aux vacances, mais qui m'avoit paru si long, par l'impatience de me voir dans cet heureux loisir où j'aurois toute liberté de vous chanter du fond de mon cœur, avec le saint roi David : *Ce que je cherche, Seigneur, c'est la lumière de votre visage, et je ne chercherai jamais que cela seul.* (Ps. 26.)

## CHAPITRE IV.

**Les vacances étant arrivées, il se retire à la campagne, dans la maison de Verecundus. Quelles furent ses occupations dans ce lieu-là. Combien il y reçut de nouvelles grâces. Quels étoient les mouvements de son cœur, en lisant le quatrième psaume. Il est guéri miraculeusement d'une cruelle douleur de dents.**

7. Enfin arriva le jour de me dégager actuellement de la profession que je faisois d'enseigner la rhétorique, comme j'en étois déjà dégagé dans le fond de mon cœur. J'eus donc la joie de m'en voir quitte : vous affranchîtes ma langue de cette servitude dont vous aviez déjà affranchi ma volonté, et je vous en bénissois dans cette maison de campagne, où je m'étois retiré avec tous ceux qui tenoient à moi par les liens du sang ou de l'amitié.

Ce qui fut mis par écrit des entretiens que j'eus dans ce lieu-là sur les diverses matières, ou avec moi-même en votre présence [1], ou avec ceux de mes amis qui s'y

[1] Entre les livres qu'il composa dans ce temps-là, et qui se trouvent dans le premier tome de ses ouvrages, il y en a qui sont des dialogues où il fait parler ceux qu'il avoit pour compagnons dans cette retraite; et

étoient retirés avec moi, et les lettres que j'écrivis à Nebride, qui n'étoit pas avec nous dans ce temps-là, font voir à quelles sortes d'études je m'occupois. Mais quoique toutes mes études eussent déjà rapport à vous, ces premières compositions se ressentent du faste de l'école; et j'étois comme ceux qui, s'étant mis hors d'haleine à force de courir, soufflent encore quelque temps après qu'ils se sont arrêtés.

Que ne puis-je marquer ici en particulier toutes les grâces que je reçus de vous dans cette retraite, et de combien d'aiguillons vous me fîtes sentir les pointes au-dedans de moi-même, pour achever de me dompter! par quels moyens vous sûtes abattre et aplanir les hauteurs de mon esprit et de mes pensées, redresser ce qu'il y avoit de travers en moi, et adoucir ce qu'il y avoit encore d'âpre et de sauvage! Que ne puis-je faire entendre de quelle manière vous imprimâtes dans le cœur d'Alipe, qui était le frère du mien [1], le respect et l'amour de votre fils unique, Jésus-Christ notre Sauveur, dont il ne pouvoit consentir, il n'y avoit pas long-temps, que je fisse entrer le nom dans mes ouvrages! Car il aimoit mieux qu'ils se ressentissent de la pompe du style de l'école, que de la simplicité de celui de l'Évangile, qui n'est, en comparaison de l'autre, que ce que sont les herbes rampantes, en comparaison des cèdres les plus élevés. Mais vous avez enfin brisé ces cèdres, et vous avez, au contraire, rendu célèbre par toute la terre la vertu de ces herbes salutaires, qui sont un souverain antidote contre le venin des serpents.

La mémoire que j'ai conservée de tous ces bienfaits

d'autres où il parle *avec sa raison*, et par conséquent avec lui-même, comme les deux livres de ses *Soliloques*.

[1] La grâce ayant, pour ainsi dire, enfanté tout à la fois et de la même manière le cœur nouveau de l'un et de l'autre, comme on a vu au chapitre 12 du livre 8.

de votre miséricorde m'y rappelle, et je trouverois une merveilleuse douceur à les déclarer ici en votre présence. Mais le temps me manqueroit, si je voulois en faire le détail ; et la hâte que j'ai de venir aux principaux, ne me permet pas de m'arrêter aux autres.

Je n'étois encore que catéchumène, non plus qu'Alipe, lorsque nous nous retirâmes dans cette maison des champs, avec ma mère, dont la tendresse pour moi était si grande, qu'elle ne lui permettoit pas de me quitter, mais qui, dans un corps de femme, portoit un cœur plein d'une foi toute mâle, et d'une piété véritablement chrétienne, et dont l'âme jouissoit d'une tranquillité digne de sa vertu et de la maturité de son âge. Je ne savois pas même encore ce que c'étoit que de vous aimer, et comme on doit vous aimer.

8. Cependant, quels cris ne poussois-je point vers vous du fond de mon cœur, lorsque, dans cet heureux loisir, je lisois les psaumes de David, ces divins cantiques plein de l'esprit de foi et de piété, et si propres à guérir l'enflure de l'orgueil! Quelles ardeurs n'excitoit pas en moi la lecture de ces admirables poésies! et combien aurois-je souhaité de les faire entendre à toute la terre, pour abattre l'orgueil des enfants d'Adam! Mais ne les chante-t-on pas par toute la terre? pourroit-on trouver dans l'univers quelque recoin assez reculé, pour se dérober à votre chaleur?

Quelle indignation ne sentois-je point contre les manichéens! et, en même temps, quelle pitié ne me faisoit point l'aveuglement qui leur cache des mystères et des remèdes si divins, et qui leur fait même tourner leur fureur, comme des insensés et des frénétiques, contre ce baume céleste qui pourroit guérir toutes les plaies de leurs âmes! J'aurois souhaité qu'ils eussent été quelque part à portée de me voir et de m'entendre, sans que j'en eusse rien su, pendant que je lisois le

psaume quatrième, dont voici les premières paroles : *O mon Dieu! source de tout ce qu'il y a en moi de justice, vous m'avez exaucé lorsque je vous ai invoqué, et vous m'avez tiré de l'affliction. Ayez pitié de moi, et daignez exaucer ma prière.* J'aurois voulu qu'ils eussent pu voir quels mouvements ce divin cantique excita en moi, lorsque je le lisois dans le repos de ma retraite, et qu'ils eussent entendu ce qu'il fit sortir de mon cœur. Mais comme je viens de le dire, il auroit fallu qu'ils m'eussent entendu sans que j'en eusse rien su; autrement, ils auroient pu croire que je n'aurois parlé de la sorte qu'à cause d'eux ; et moi-même je n'aurois ni dit les mêmes choses, ni parlé de la même manière, si j'avois cru être vu et entendu de quelqu'un. Et quand j'aurois dit les mêmes choses devant eux, ils ne les auroient jamais prises pour ce qu'elles étoient, c'est-à-dire pour une expression fidèle et sincère des sentiments de mon cœur, qui parloit à lui-même et lui-même, en votre présence.

9. Je frémissois de crainte, à ces paroles que votre Saint-Esprit nous adresse dans la suite de ce psaume: *Enfants des hommes, jusqu'à quand votre cœur sera-t-il appesanti comme il est? pourquoi aimez-vous ce qui n'est que vanité? pourquoi cherchez-vous ce qui n'est que mensonge et illusion?* Car qu'avois-je fait toute ma vie, qu'*aimer* et rechercher ce qui n'est que *mensonge et vanité?* Mais aussi quand je venois à penser que *vous avez rendu admirable le nom de votre saint,* comme le prophète ajoute, la considération de ce grand ouvrage de votre miséricorde me remplissoit d'espérance, et me faisoit tressaillir de joie. Et par où aviez-vous *rendu admirable* le nom de votre Fils, sinon en le ressuscitant d'entre les morts, et en le faisant monter au Ciel, et asseoir à votre droite, afin que de là il envoyât, selon sa promesse, *l'Esprit consolateur*, l'esprit de charité?

Il l'avoit déjà envoyé, ce divin esprit : mais je ne le savois pas[1]. Il l'avoit envoyé, parce qu'il étoit déjà glorifié par sa résurrection et son ascension : car jusqu'alors le Saint-Esprit n'avoit pas encore été donné (*Jean.* 7. 39), parce que Jésus-Christ n'avoit pas encore été glorifié.

*Jusqu'à quand votre cœur sera-t-il donc appesanti comme il est?* s'écrie le prophète. *Pourquoi aimez-vous et recherchez-vous ce qui n'est que mensonge et vanité? Sachez que le Seigneur a rendu admirable le nom de son saint.* Quand il nous dit, *jusqu'à quand?* c'est pour nous reprocher l'appesantissement de cœur, qui nous tient attachés à ce qui n'est que *mensonge et vanité;* et quand il nous dit, *sachez*, c'est pour nous reprocher notre aveuglement et notre ignorance. Comment aurois-je donc pu ne pas frémir de crainte à ces paroles, moi qui me trouvois au nombre de ceux à qui elles s'adressent, puisque j'avois passé ma vie dans l'erreur et dans l'aveuglement, et que je n'avois fait *qu'aimer* et rechercher ce qui n'est que *mensonge et vanité?* Car qu'y avoit-il que *mensonge et vanité*, dans ces folles imaginations dont j'avois été rempli durant tant d'années, et que j'avois prises pour la vérité?

Il n'auroit fallu que voir mes yeux, pour apercevoir tous ces mouvements de mon cœur; mais ils éclatoient encore par ma bouche; et la douleur qu'excitoit en moi le souvenir de mon égarement, en faisoit sortir les choses du monde les plus fortes et les plus touchantes. Plût à Dieu qu'elles eussent été entendues de ceux qui persistent encore à n'aimer et à ne rechercher que ce qui n'est que *mensonge et vanité!* Peut-être

[1] C'est-à-dire dans le temps qu'il étoit encore manichéen; car Manichée se donnoit pour le Saint-Esprit, et ses sectateurs croyoient que la promesse que Jésus-Christ avoit faite d'envoyer ce divin Esprit, n'avoit été accomplie qu'à la naissance de cet imposteur.

qu'ils en auroient été touchés ; et que, rejetant ce poison qui donne la mort à leurs âmes, et venant à implorer votre miséricorde, par des cris de douleur et de componction, vous auriez daigné les exaucer, en considération de la mort que notre intercesseur auprès de vous a bien voulu souffrir pour nous, et qui est une mort réelle et véritable, et non pas une mort fantastique et illusoire, comme ces hérétiques le prétendent [1].

10. Enfin, quand je vins à ces autres paroles : *Entrez en colère contre vous-même, et prenez garde de ne plus pécher*, quels mouvements n'excitèrent-elles point en moi, à qui votre grâce avoit déjà appris à *entrer en colère* contre moi-même, de mes péchés passés, pour ne plus pécher à l'avenir ? Et qu'y avoit-il de plus juste que cette colère ? puisque j'étois moi-même l'auteur de mon péché : et non pas je ne sais quelle autre nature de *la race de ténèbres*, selon la folle imagination de ces hérétiques, qui, sur ce vain prétexte, *n'entrent point en colère contre eux-mêmes*, et ne font par conséquent que s'amasser *un trésor de colère* (Rom. 2. 5) pour le jour de la colère et de la manifestation du juste jugement de Dieu.

J'étois enfin parvenu à ne plus faire mon bonheur et ma joie d'aucun de ces biens extérieurs que la lumière du soleil matériel nous rend visibles, et à comprendre que tous ceux qui cherchent leur plaisir dans les choses extérieures, ne font que se dissiper et se perdre. Ils se jettent avec ardeur sur tout ce qui touche les sens : mais comme ce sont choses que le temps emporte, tout leur recours, dans la faim qui les dévore, est de repasser sans cesse les images qui leur en restent, et qui sont comme des viandes en peinture, dont ils croient se nourrir, et qu'ils ne

[1] *Voyez* le commencement du chap. 9 du livre 5.

font que lécher. Oh ! s'ils pouvoient sentir leur inanition, et se dire enfin à eux-mêmes : *Qui sera-ce qui nous montrera le vrai bien?* et qu'ils daignassent nous écouter, lorsque nous leur répondrions avec le prophète : *Ce qui nous éclaire, c'est une impression de la lumière qui rejaillit du visage du Seigneur!* car ce n'est pas nous qui sommes cette *lumière* (Jean. 1. 9) dont tout homme qui vient au monde est éclairé [1]; c'est vous qui nous éclairez, afin que de *ténèbres* que nous sommes par nous-mêmes, nous devenions *lumière* (Éph. 5. 8) par votre grâce. Oh ! s'ils pouvoient voir le bien éternel [2] et tout intérieur [3] ! Je l'avois déjà entrevu [4]; et c'est ce qui me faisoit frémir de douleur de ne pouvoir le leur montrer. Mais cela n'est pas possible, non pas même quand ils viendroient enfin à me dire : *Qui sera-ce qui nous montrera le vrai bien?* et qu'ils m'apporteroient leur cœur prêt à écouter tout ce que j'aurois à leur dire. Car LEUR CŒUR est tout dans leurs yeux [5]; et ON EST hors de vous, lorsque le cœur est ainsi répandu dans les choses extérieures.

Pour moi, j'avois déjà goûté quelque chose de la douceur que l'on trouve en vous; et où l'avois-je goûtée, sinon dans ce réduit intérieur où j'étois *entré en colère contre moi-même* [6], et où, touché d'une vive componc-

[1] Contre les manichéens, qui vouloient que l'âme de l'homme fût de la substance même de Dieu.

[2] *Éternel*, en cet endroit, signifie stable, inamissible, toujours égal à lui-même, inaltérable, incorruptible, au lieu que tous les autres biens sont passagers, fragiles, inconstants, et sujets à la corruption.

[3] C'est-à-dire qui ne se peut trouver ni goûter que dans le fond du cœur, et dont, par conséquent, tous ceux qui se répandent hors d'eux-mêmes sont exclus.

[4] Comme il le rapporte au chap. 17 du liv. 7.

[5] C'est-à-dire dans les objets qui touchent les yeux et les autres sens. Car, comme on a vu en plusieurs endroits, les manichéens ne pouvoient rien concevoir que de corporel et de sensible.

[6] Ceci a rapport à ce qu'il dit, au chap. 7 du huitième livre, de la colère où il entra contre lui-même, après ce qu'il avoit appris de Ponticien.

tion, je vous avois fait un sacrifice de tous les sentiments du vieil homme[1], et vous avois offert les prémices du renouvellement de mon cœur, que votre miséricorde a commencé, et dont je n'attends l'accomplissement que d'elle seule? C'étoit donc là, c'étoit *dans le fond de mon cœur*, que vous aviez *répandu cette joie* dont parle le prophète; et les exclamations qui m'échappoient en lisant ces divines paroles, n'étoient que l'expression de ce qu'elles me faisoient sentir au-dedans, et qui m'avoit mis au point de ne plus chercher ce *froment*, ce *vin*, et cette *huile* dont le prophète parle vers la fin du même psaume, c'est-à-dire toute cette multiplicité de biens périssables, dans la jouissance desquels les hommes coulent le temps, sans prendre garde qu'ils coulent eux-mêmes avec le temps. Car j'avois trouvé dans la simplicité du bien éternel, une autre sorte de *froment*, de *vin*, et d'*huile* bien au-dessus de tout ce que la terre produit.

11. Et quand je vins au verset suivant, ce fut alors que je me sentis transporté d'admiration et de joie; et je ne pus m'empêcher d'éclater et de m'écrier: Quoi! *j'entrerai dans la paix, cette heureuse paix qui se trouve dans celui qui est! Ce sera en lui que je me reposerai éternellement, et que je goûterai les douceurs d'un sommeil délicieux!* Car quand la mort sera *engloutie par une parfaite victoire*[2] (I. Cor. 15), pour user des termes de votre apôtre, il n'y aura plus rien qui nous trouble, et qui nous fasse aucune peine. C'est vous, ô mon Dieu! qui êtes cet *être* par excellence, en qui il n'y a jamais

[1] Dans l'heureux moment de sa pleine et entière conversion, dont on a vu l'histoire au chap. 12 du liv. 8.

[2] C'est-à-dire quand Dieu aura achevé de détruire l'impression du péché en nous, qui consiste dans l'aveuglement de l'esprit et la corruption du cœur, dont il subsiste toujours quelque chose dans les plus grands saints mêmes, jusqu'à ce que la mort les dépouille de cette *chair de péché*.

aucune sorte de changement, et c'est en vous que l'on trouve cette *paix* ineffable, et cet heureux *sommeil* qui fait oublier toutes les agitations et toutes les peines à quoi l'on est exposé durant cette vie. *Aussi n'y a-t-il que vous qui m'ayez établi dans l'espérance qui me soutient.* Et cette espérance est *unique,* dit le prophète, c'est-à-dire qu'elle ne se propose aucun de ces biens qui sont quelque autre chose que vous, et qu'elle n'a que vous seul pour objet.

Voilà quels étoient les mouvements dont je me sentois transporté en lisant cet admirable cantique, et qui étoient accompagnés d'une douleur secrète de ne pouvoir ébranler les oreilles sourdes de ces malheureux, qui sont dans l'état de mort d'où vous m'aviez tiré. Car j'avois été comme eux : j'avois été de ces pestes, de ces chiens, qui, dans le transport de la rage qui les possède et qui les aveugle, aboient contre ces divins livres, d'où il distille un miel céleste, et qui brillent des clartés de votre lumière éternelle ; et c'est ce qui me donnoit d'autant plus d'indignation contre ces malheureux, qui persistent encore dans la haine qu'ils ont pour vos saintes Écritures [1].

12. Je n'aurois jamais fait, si je voulois rappeler la mémoire de tout ce que vous fîtes en moi dans ces jours de repos que je passai à la campagne durant les vacances. Mais je ne puis oublier, ni m'empêcher de marquer ici le coup de verge dont il vous plut de me châtier dans ce temps-là, et la promptitude du secours que je trouvai dans votre miséricorde. Vous m'aviez

[1] Le latin porte, *et super inimicis scripturæ hujus tabescebam, quandò recordabar omnia dierum illorum feriatorum.*

12. *Sed nec oblitus sum, etc.* Mais il faut lire, *et super inimicis scripturæ hujus tabescebam.*

12. *Quandò recordabar omnia dierum illorum feriatorum. Sed nec oblitus sum, etc.* Le sens le demande visiblement; et c'est ce que portent trois anciens MSS. des plus authentiques, qu'on a consultés depuis l'impression du texte latin.

envoyé un violent mal de dents ; et, dans l'extrémité de la douleur, ne sachant plus de quel côté me tourner, il me vint dans l'esprit de demander les prières de tous ceux de mes amis qui se trouvèrent auprès de moi, afin qu'il vous plût de me soulager, ô mon Dieu ! seul auteur de la santé du corps aussi-bien que de celle de l'âme. Comme le mal étoit à un excès qui ne me laissoit pas même la liberté de parler, j'écrivis sur des tablettes ce que je désirois d'eux, et le leur donnai à lire. Nous n'eûmes donc pas plus tôt mis les genoux à terre, pour implorer, par nos prières, le secours de votre miséricorde, que ma douleur s'évanouit : mais quelle douleur, et avec quelle promptitude s'évanouit-elle ! Je ne fus jamais si épouvanté, je l'avoue : car je n'avois jamais éprouvé rien de semblable. Cet effet si peu naturel grava dans mon cœur plus profondément que jamais le souverain pouvoir que vous avez sur toutes choses, et me donna lieu de chanter les louanges de votre saint nom, avec de grands sentiments de joie et de foi. Mais c'étoit cette foi même qui me tenoit dans l'inquiétude où j'étois des péchés de ma vie passée : car vous ne me les aviez pas encore remis par la grâce du saint baptême.

## CHAPITRE V.

**Il déclare à ceux de Milan qu'il n'est plus en état de continuer son exercice. Il commence à lire le prophète Isaïe, par l'avis de saint Ambroise ; et, voyant qu'il ne l'entendoit pas, il quitte cette lecture pour un temps.**

13. La fin des vacances étant arrivée, je fis savoir à ceux de Milan qu'ils pouvoient se pourvoir d'un autre professeur de rhétorique, parce que j'avois résolu de

me retirer, pour ne plus penser qu'à vous servir; et que d'ailleurs j'avois un mal de poitrine, et une difficulté de respirer qui ne me permettoient pas de continuer ce travail-là. J'écrivis aussi au saint prélat Ambroise, pour lui faire connoître mes égarements passés et ma disposition présente, et pour lui demander ce qu'il jugeoit à propos que je lusse de vos saintes Écritures, pour me préparer à une aussi grande grâce que celle que je me proposois de recevoir. Il me conseilla de lire le prophète Isaïe; et ce fut, autant que j'en puis juger, parce que ce saint prophète est celui de tous qui parle le plus clairement des mystères de l'Évangile et de la vocation des Gentils. Je me mis donc à le lire; mais voyant, dès l'entrée, que je n'y entendois rien, et ne doutant point qu'il ne fût partout aussi obscur, je le laissai, me réservant à y revenir quand je serois un peu plus avancé, et plus accoutumé au langage de vos saintes Écritures.

## CHAPITRE VI.

**Il reçoit le baptême avec Alipe et son fils Adeodat. Grandeur de l'esprit de cet enfant. Combien saint Augustin se sentoit attendri au chant des psaumes.**

14. Ensuite le temps de me faire inscrire sur le catalogue de ceux qui demandoient le baptême étant venu, nous retournâmes à Milan. Alipe voulut renaître en vous en même temps que moi. Aussi étoit-il déjà rempli de l'humilité nécessaire pour participer à vos sacrements, et d'ailleurs appliqué à tenir son corps en servitude, avec un courage qui ne trouvoit rien de trop dur, et qui alloit jusqu'à le faire marcher pieds nus par les chemins glacés du Milanais.

Nous nous associâmes le jeune Adeodat, mon fils naturel, dont la naissance étoit le fruit de mon péché, mais que vous n'aviez pas laissé de faire naître avec d'excellentes qualités. Il n'avoit alors qu'environ quinze ans : mais il étoit déjà, par les lumières de l'esprit, au-dessus de bien des gens qui avoient par-dessus lui la maturité de l'âge, et beaucoup de connoissances acquises. Quand je parle des avantages de son naturel, ce sont vos dons et vos bienfaits que je publie : et c'est vous que je loue, ô mon Dieu ! créateur de toutes choses, qui savez tirer du bien de nos crimes les plus honteux. Car il n'y avoit rien de moi, dans cet enfant, que mon péché ; et si j'avois eu soin de l'élever dans votre crainte, et de l'instruire de vos préceptes, c'est vous seul qui m'en aviez inspiré le dessein. Ce sont donc les dons de votre libéralité que je publie, quand je parle de ce qu'il y avoit de bon en lui. C'est lui qui parle avec moi, dans un de mes dialogues intitulé du Maître [1] ; et vous savez, Seigneur, que tout ce que je lui fais dire dans cet ouvrage, est de lui, quoiqu'il n'eût encore que seize ans. J'ai même vu de cet enfant des choses encore plus admirables, la grandeur de cet esprit-là m'épouvantoit ; et quel autre ouvrier que vous peut faire de si merveilleux ouvrages ?

Mais vous l'ôtâtes du monde bientôt après son baptême ; et c'est ce qui fait que le souvenir que j'ai de lui n'est mêlé d'aucune crainte, puisque vous lui avez pardonné les péchés de son enfance et de sa jeunesse, et que vous l'avez préservé de ceux où il auroit pu tomber dans un âge plus avancé.

Nous nous l'associâmes donc, pour le faire renaître avec nous à la vie de la grâce, selon laquelle nous étions tous de même âge, et pour continuer de l'élever dans

[1] Ce livre est dans le premier tome des Œuvres de saint Augustin.

la pratique des saintes règles de votre Évangile ; et enfin nous reçûmes le saint baptême, et nous fûmes délivrés de l'inquiétude où le souvenir des péchés de notre vie passée nous avoit tenus jusque-là.

Je ne pouvois me lasser, dans ces premiers temps, de considérer la profondeur de vos conseils, dans ce que vous avez fait pour le salut des hommes, et la vue de ces merveilles remplissoit mon cœur d'une douceur incroyable. Combien le chant des hymnes et des psaumes que l'on chantoit dans votre Église me faisoit-il répandre de larmes ! et combien étois-je vivement touché, d'entendre retentir vos louanges dans la bouche des fidèles ! Car à mesure que ces divines paroles frappoient mes oreilles, les vérités qu'elles expriment s'insinuoient dans mon cœur ; et l'ardeur des sentiments de piété qu'elles y excitoient, faisoit couler de mes yeux une grande abondance de larmes, mais de larmes délicieuses, et qui faisoient alors le plus grand plaisir de ma vie.

## CHAPITRE VII.

**Ce qui avoit donné lieu à l'institution de la psalmodie dans l'église de Milan. Découverte miraculeuse des corps des saints martyrs Gervais et Protais. Miracles qui se firent dans le temps de la cérémonie de leur translation.**

15. Cette pratique si consolante et si édifiante, à quoi les fidèles de Milan unissant leurs cœurs aussi-bien que leurs voix, se portoient avec beaucoup de zèle, n'étoit pas fort ancienne dans cette église, et il n'y avoit guère plus d'un an qu'elle y étoit établie : voici quelle en avoit été l'occasion.

L'impératrice Justine, mère du jeune empereur Va-

lentinien [1], persécutant votre saint prêtre Ambroise, par le transport d'un faux zèle pour l'hérésie arienne dont elle s'étoit laissé prévenir [2], il avoit été obligé de se retirer dans son église. Son peuple, dont il étoit chèrement aimé, et qui avoit beaucoup de religion, se tenoit auprès de lui, prêt à mourir avec son évêque. Ma mère, votre fidèle servante, plus touchée que personne du péril où elle voyoit ce saint homme, s'y tenoit aussi sans en partir, toujours des premières aux saints exercices des veilles et de la prière, et n'ayant de vie que pour cela. Moi-même, quoique je n'eusse point encore une certaine chaleur que donne sur pareilles choses le feu de votre Saint-Esprit, je ne laissois pas de me ressentir du trouble et de la consternation où étoit toute la ville. Comme donc les choses tiroient en longueur, et qu'on craignoit que ce peuple, retiré dans l'église, ne succombât enfin à l'ennui, on eut recours au chant des psaumes que l'on établit suivant la pratique des églises d'Orient, et depuis ce temps-là, cette sainte institution a toujours subsisté dans l'église de Milan; et presque toutes les églises du monde l'observent présentement, à son exemple.

16. Ce fut dans ce même temps que vous fîtes connoître par révélation, à ce saint évêque, le lieu où reposoient les corps des saints martyrs Gervais et Protais, et qui n'étoit connu que de vous. Vous les teniez là comme en dépôt, et vous les y aviez conservés en leur entier depuis tant d'années, vous réservant de les en tirer quand il seroit temps, et voulant faire servir cette découverte à réprimer une fureur, qui n'étoit que la

[1] Qui étoit alors à Milan, avec toute sa cour, comme nous l'apprenons de Possidius, dans la Vie de saint Augustin, chap. 1, et de saint Augustin même, au liv. 22 de la Cité de Dieu, chap. 8.

[2] Saint Ambroise avoit refusé à l'impératrice une église pour les ariens; et c'étoit ce qui l'avoit animée contre lui.

fureur d'une femme, mais d'une femme assise sur le trône. Car il se fit plusieurs miracles, lorsqu'après les avoir découverts et tirés de terre, on les portait à la grande église avec tout l'honneur qui leur étoit dû. Et non-seulement des possédés furent délivrés des démons qui les tourmentoient, et qui ne pouvoient s'empêcher, en les quittant, de confesser la puissance de votre saint nom, mais encore un aveugle recouvra la vue.

C'étoit un homme de Milan même, aveugle depuis plusieurs années, et connu de toute la ville. Comme il s'aperçut du bruit qui se faisoit parmi le peuple, et qui marquoit quelque sujet extraordinaire de joie, il demanda ce que c'étoit. On le lui dit; et aussitôt il se fit mener où étoient les corps de ces saints martyrs, dont la mort a été précieuse devant vous; et il n'eut pas plus tôt porté sur ses yeux un linge qu'on lui permit de faire toucher au brancard qui les soutenoit, que la vue lui fut rendue. Le bruit de ces miracles se répandit incontinent, et fit retentir vos louanges de toutes parts: et s'il ne ramena pas à la foi orthodoxe cette princesse si animée contre le bienheureux Ambroise, au moins il modéra sa fureur, et fit cesser la persécution qu'elle lui faisoit. Béni soyez-vous, ô mon Dieu! de ce que vous m'avez rappelé la mémoire d'un si grand événement, que j'avois oublié de marquer en son lieu, et de ce que vous me l'avez fait déclarer ici à la gloire de votre nom.

Ces merveilles de votre toute-puissance étoient comme l'odeur de vos parfums, qui auroient dû me faire courir vers vous dès ce moment. Cependant, je demeurai sans mouvement dans ce temps-là; et le souvenir de cette dureté de mon cœur rendoit encore plus abondantes ces larmes que je versois après mon baptême, au chant des hymnes et des psaumes, qui me faisoit goûter avec une merveilleuse douceur le bonheur

après quoi j'avois soupiré si long-temps, de respirer l'air si doux et si salutaire de votre connoissance et de votre amour, autant qu'on peut le respirer dans une maison de chaume et de boue, comme est celle que nous habitons.

www.tibtool.com.cn

## CHAPITRE VIII.

**Évode s'associe à saint Augustin et à ses autres amis. Ils prennent résolution de retourner en Afrique, et se rendent à Ostie pour s'embarquer. Naissance et éducation de sainte Monique. Par où elle étoit devenue sujette au vin dans sa jeunesse. Comment Dieu la guérit de ce vice-là.**

17. Vous inspirâtes à Évode de se joindre à notre petite troupe, et de venir demeurer avec nous. Car c'est vous qui faites que ceux que vous avez unis de sentiments, sont bien aises de s'unir encore d'une autre manière, et de n'avoir qu'un même toit.

C'étoit un jeune homme de la même ville d'où nous étions, Alipe et moi. Il avoit été quelque temps attaché à la cour, en qualité d'agent des affaires de l'empereur; mais il s'étoit converti à vous, et avoit même été baptisé avant nous; et s'étant retiré du service des princes de la terre, il ne pensoit plus qu'à servir le Roi du Ciel.

Nous vivions donc tous ensemble, bien résolus de ne nous point séparer, et de demeurer unis dans les bons desseins que vous nous aviez inspirés. Nous n'en étions plus qu'à voir où nous pourrions être le mieux pour vous bien servir : et après y avoir bien pensé, nous résolûmes de retourner en Afrique; et nous étions déjà à Ostie, lorsque ma mère mourut.

L'envie que j'ai d'avancer me fait passer quantité de choses. Je vous en bénis pourtant en moi-même : recevez, ô mon Dieu! le sacrifice de louange et d'action de

grâce que je vous offre sur cela dans le secret de mon cœur. Mais je ne saurois omettre ce que ma mémoire me fournit sur le sujet de cette personne qui vous a si fidèlement servi, et qui, après m'avoir porté dans son sein, pour me communiquer la vie temporelle, m'avoit porté dans son cœur pour me procurer la vie éternelle.

www.liptool.com.cn

Les choses que j'ai à dire sur ce sujet ne venoient pas d'elle : c'étoient vos dons et vos faveurs, ô mon Dieu ! car elle ne s'étoit pas faite elle-même, et elle n'avoit non plus de part à son éducation qu'à sa naissance. C'est vous qui l'aviez formée ; et ceux qui la mirent au monde ne savoient pas ce qu'elle devoit être ; et si, après avoir eu l'avantage d'être née dans une famille chrétienne, et qui, par le réglement de ses mœurs, faisoit honneur à votre Église, elle avoit encore eu celui d'être élevée dans votre crainte, c'étoit par un effet de la protection de votre fils unique, Jésus-Christ notre Sauveur, et de ses soins pleins de miséricorde, avec lesquels il veille sur ceux qui lui appartiennent.

Mais elle ne se louoit pas encore tant des soins de sa mère pour son éducation, que de ceux d'une certaine vieille servante qui étoit dans la maison depuis si longtemps, qu'elle étoit déjà grande que le père de ma mère n'étoit encore que petit enfant, et qu'elle l'avoit porté plusieurs fois sur ses épaules, comme on voit que font ces jeunes filles que l'on met quelquefois auprès des enfants. Cette raison, jointe à celle de son grand âge et de sa vertu, faisoit qu'elle étoit fort considérée dans une maison aussi chrétienne que celle-là, et que ses maîtres lui avoient même donné la conduite de leurs filles. C'est de quoi elle s'acquittoit avec tout le soin possible ; et si d'un côté elle les instruisoit avec beaucoup de circonspection et d'égards à ce que la foiblesse de leur âge pouvoit porter, elle ne manquoit pas aussi

de les tenir de court, avec une sainte sévérité, sur toutes les choses où il falloit être ferme.

Cela alloit à tel point, que quelque soif qu'elles eussent hors les heures des repas, qu'elles prenoient avec le père et la mère, et qui se passoient avec beaucoup de frugalité, elle ne leur permettoit pas de boire, quand ce n'auroit été que de l'eau, voyant bien où cela les auroit pu mener; et elle leur disoit avec beaucoup de raison et de sagesse: « Vous ne buvez que de l'eau pré-» sentement, parce que le vin n'est pas en votre *dis-*» position; mais lorsque vous serez mariées et que vous » vous verrez maîtresses de la cave, l'eau vous paroîtra » bien fade, et l'habitude de boire hors des repas ira » son chemin. » Ainsi, employant tout à la fois la raison et l'autorité, elle réprimoit les mouvements de cet âge, où l'on est si peu capable de se conduire, et apprenoit à ces jeunes filles à faire céder leur soif aux règles de la tempérance, et à s'interdire jusqu'à la liberté de désirer ce que la bienséance ne permet pas.

18. Mais malgré toutes ces précautions, ma mère s'étoit peu à peu accoutumée à aimer le vin, à ce qu'elle me contoit elle-même. C'était elle qu'on envoyoit à la cave, comme la plus sobre de toutes; et après qu'elle avoit puisé dans la cuve, elle portoit le vaisseau à sa bouche, avant de verser le vin dans la bouteille, et en avaloit seulement quelques gouttes: car elle avoit une aversion naturelle pour le vin, qui ne lui permettoit pas d'en prendre davantage. Ainsi, ce qu'elle en faisoit ne venoit pas d'aucune pente qu'elle eût pour l'ivro*gnerie*; et ce n'étoit que l'effet de certains bouillons de jeunesse qui emportent les enfants, et que ceux qui ont soin d'eux ne manquent pas de réprimer de toute leur force. Cependant, au lieu qu'au commencement elle n'avaloit que quelques gouttes de vin, elle en prenoit chaque jour un peu davantage; et comme ceux qui négligent les

petites fautes tombent peu à peu dans les plus grandes (*Eccl.* 19. 1), elle se trouva à la fin aimant le vin; et elle le buvoit à pleines tasses. Qu'avoit donc gagné la vieille gouvernante, avec toutes ses précautions et toutes ses remontrances? Et de quelle utilité pourroient être toutes ces sortes de choses pour la guérison de nos maladies cachées, si vous n'y mettiez la main, souverain médecin de nos âmes, et si vous n'y appliquiez vos remèdes? Aussi opérâtes-vous la guérison de celle-ci, dans l'absence du père et de la mère, et de ceux qui avoient soin de son éducation. Car vous êtes toujours présent à tout, parce que c'est vous qui nous avez créés; et comme vous nous avez appelés à vous, vous faites contribuer au salut de nos âmes le mal même que font les méchants[1]. Qu'employâtes-vous donc, pour rendre la santé à celle-ci? Une injure vive et piquante, qui fut comme un instrument tranchant que vous tirâtes de vos magasins, et par lequel vous arrêtâtes tout d'un coup le cours de cette gangrène.

Car un jour qu'elle se trouva seule avec une servante, qui l'accompagnoit d'ordinaire quand elle alloit à la cave, étant entrées en querelle l'une avec l'autre, comme il arrive souvent dans les maisons entre les enfants et les valets, cette servante lui reprocha sa turpitude d'une manière cruelle, et l'appela *ivrognesse*. Ce seul mot fut comme un coup d'aiguillon qui lui fit ouvrir les yeux; et voyant combien le vice qu'on lui reprochoit étoit honteux, elle se condamna elle-même sur-le-champ, et s'en défit pour jamais.

C'est ainsi qu'au lieu que nos amis nous corrompent et nous perdent quand ils nous flattent, ceux qui nous haïssent nous redressent quelquefois par les injures mêmes que la colère fait sortir de leur bouche. Mais

[1] On a lu ici *præposteros*, au lieu de *præpositos*, qui n'a point de sens; et il est clair que c'est ainsi qu'il faut lire.

vous ne mettez sur leur compte que leur mauvaise intention, et non pas le bien que vous en tirez. Cette servante ne pensoit qu'à faire dépit à sa jeune maîtresse, et non pas à la corriger ; et si elle ne lui fit ce reproche que seule à seule, ce fut, ou parce qu'il ne se trouva personne dans le temps et dans le lieu où elles se querellèrent, ou parce que, si elle le lui avoit fait devant le monde, elle auroit couru risque d'être châtiée elle-même, pour n'avoir pas averti plus tôt de ce qui se passoit. Mais vous, Seigneur, qui présidez à tout ce qui se passe dans le Ciel et sur la terre, et dont la sagesse sait faire servir à ses desseins le torrent même de l'iniquité, et fait entrer dans son ordre le désordre apparent de tout ce qui arrive dans le cours des siècles, vous remédiâtes au vice de cette âme par celui d'une autre, afin que, lorsque ceux mêmes qui reprennent à bonne intention réussissent, ils se gardent bien de s'attribuer à eux-mêmes l'effet de leurs corrections.

## CHAPITRE IX.

**Conduite de sainte Monique avec Patrice son mari. Avec combien de patience et de douceur elle supportoit ses infidélités et ses promptitudes. Comment elle sut gagner le cœur de sa belle-mère. Combien elle avoit de soin d'entretenir et de rétablir partout la paix et l'union. Sa piété et ses bonnes œuvres.**

19. Monique ayant donc été nourrie selon les règles les plus exactes de l'honnêteté et de la tempérance, et accoutumée, dès son enfance, à vivre dans la soumission qu'elle devoit à son père et à sa mère, où vous la teniez, ô mon Dieu ! bien plus qu'ils ne la tenoient dans celle qui vous est due, elle n'eut pas de peine à se soumettre à celui qu'on lui fit épouser dès qu'elle fut en âge d'être mariée. Aussi lui obéissoit-elle comme à son

seigneur et à son maître, n'oubliant rien pour vous l'acquérir, quoiqu'elle ne lui parlât de vous que par sa bonne conduite, et par la pureté de ses mœurs, par où vous la lui rendiez non-seulement aimable et agréable, mais digne de respect et d'admiration.

www.tibtool.com.cn

Quelques infidélités que son mari lui pût faire, elle n'eût jamais avec lui la moindre brouillerie sur ce sujet, et elle attendoit avec patience que votre miséricorde lui donnât la chasteté avec la foi. Or, quoiqu'il fût d'un fort bon naturel, et qu'il l'aimât tendrement, il étoit colère au-delà de tout ce qui peut se dire : mais elle s'étoit fait une loi de ne lui résister jamais dans sa promptitude, et de ne lui pas répondre le moindre mot; et quand il s'étoit emporté mal à propos, elle attendoit qu'il fût revenu à lui; et alors elle lui rendoit raison de sa conduite. Ainsi, quand il arrivoit que beaucoup d'autres dont les maris étoient bien moins emportés que le sien, mais qui ne laissoient pas de porter souvent de leurs marques, et jusque sur le visage, se plaignoient devant elle de leur misère, dans les entretiens qu'elles avoient ensemble, et qu'elles s'en prenoient aux déréglements de leur maris : « Prenez-vous-en plutôt à votre langue, » leur disoit-elle en souriant, quoiqu'il n'y eût rien de » plus sérieux ni de plus solide que l'avis qu'elle leur » donnoit; car, ajoutoit-elle, IL N'APPARTIENT pas à des » servantes de tenir tête à leurs maîtres, et c'est ce qui » ne vous arriveroit pas, si vous aviez votre condition » devant les yeux, et si, lorsqu'on vous lut votre contrat » de mariage, vous aviez compris que c'étoit un contrat » de servitude que vous passiez [1]. » Et quand ces autres femmes, qui savoient combien son mari étoit emporté,

[1] Il y avoit des esclaves en ce temps-là; et les maîtres avoient pardevers eux le titre de servitude de chacun de ceux qui leur appartenoient. C'est à quoi saint Augustin fait allusion dans cet endroit. *Voyez sa 185e lettre, nomb.* 15.

s'étonnoient qu'on ne se fût jamais aperçu, et qu'on n'eût pas même entendu dire qu'il l'eût frappée ni qu'ils eussent été un seul jour en mauvais ménage, et qu'elles lui demandoient comme cela se pouvoit faire, elle leur apprenoit ce que je viens de dire de la manière dont elle se conduisoit avec lui. Celles qui l'imitoient s'en trouvoient bien, et la remercioient de ses bons avis ; et les autres continuoient d'être maltraitées.

www.libtool.com.cn

20. Sa belle-mère, aigrie par les rapports malins de quelques servantes, vivoit mal avec elle dans les commencemens. Mais elle sut si bien la gagner par son obéissance, par sa patience et par sa douceur, que cette femme, au lieu d'écouter ce qu'on lui venoit dire contre sa belle-fille, alloit d'elle-même en faire ses plaintes à son fils, et lui en demander justice ; et lui, par considération pour sa mère, et pour maintenir la paix et le bon ordre dans sa famille, ayant châtié ces faiseuses de rapports, elle déclara que c'étoit là ce que devoient attendre d'elle toutes celles qui, sous prétexte de lui plaire, viendroient lui dire quelque chose contre sa belle-fille ; et de là en avant, personne n'osant plus l'entreprendre, elles vécurent toutes deux dans une parfaite union.

21. Une autre grande qualité que vous aviez mise dans cette personne, qui vous a si fidèlement servi, et dans le sein de laquelle vous m'avez formé, ô mon Dieu, dont j'ai tant de sujet de publier les miséricordes, c'est qu'elle mettoit toujours la paix partout, autant qu'il lui étoit possible. Il arrivoit assez souvent que des femmes qui s'en vouloient venoient chacune de son côté lui faire leurs plaintes, et disoient l'une de l'autre de ces choses atroces que fait dire la haine lorsqu'elle a encore toute son aigreur, et que l'absence de la personne que l'on hait, et la confiance que l'on a en celle à qui l'on parle, favorise la liberté qu'on se donne d'en

suivre les mouvemens ; mais jamais elle ne rapportoit à aucune des parties que ce qui étoit le plus propre à les adoucir et à les remettre bien ensemble. Je ne compterois pas cela pour si grande chose, si je n'avois la douleur de voir une infinité de gens, qui, avec une malignité qui fait horreur, mais que la contagion du péché rend si commune qu'on la voit répandue de toutes parts, ne se contentent pas de rapporter à des gens qui sont mal ensemble ce que la haine leur fait dire les uns des autres, mais le grossissent encore par des choses supposées ; au lieu que, s'ils avoient tant soit peu d'humanité, ils trouveroient que CE N'EST pas assez de ne point faire naître et de ne point entretenir de haine entre les hommes, par des rapports malins ; mais que, quand on y en trouve, il faut encore se mettre en devoir de l'éteindre par tout ce qu'on peut leur dire de plus propre pour cela. Et c'est ce que ma mère avoit appris de vous, par les secrètes leçons que vous lui faisiez dans le fond de son cœur.

22. Pour comble de faveurs et de grâces, vous lui fîtes enfin celle de gagner son mari quelque temps avant qu'il sortît de ce monde. Elle eut donc la joie de le voir au nombre de vos enfants ; et depuis qu'il eut embrassé la foi, il ne lui donna plus aucun sujet de se plaindre de choses pareilles à celles qu'elle en avoit essuyées avant qu'il fût chrétien.

Enfin, elle étoit la servante de tous ceux qui vous servoient ; et tous ceux de cet heureux nombre de qui elle étoit connue, vous louoient et vous révéroient en elle, en qui votre présence se rendoit sensible par les fruits de sainteté dont sa vie étoit ornée ( *I. Tim.* 5, 49 ) : car elle étoit telle que saint Paul veut que soient les veuves chrétiennes. Elle n'avoit eu qu'un mari ; elle avoit rendu à ceux qui l'avoient mise au monde, tout ce que la reconnoissance l'obligeoit de leur rendre ;

et nous passâmes encore au-delà, pour tâcher d'atteindre cette région de délices inépuisables où vous repaîtrez à jamais votre peuple choisi d'une viande incorruptible, qui n'est autre que la vérité, comme la vie dont on y vit n'est autre que la sagesse éternelle, qui a fait tout ce que nous voyons, tout ce qui a jamais été et tout ce qui sera jamais, et qui n'a point été faite, puisqu'elle n'est aujourd'hui que ce qu'elle a toujours été et ce qu'elle sera toujours, quoique, à parler juste, on ne puisse dire ni qu'elle a été ni qu'elle sera, mais seulement qu'elle est, parce qu'elle est éternelle, et qu'avoir été et devoir être, ne se trouve point dans ce qui est éternel.

Dans le temps que nous en parlions, et que le mouvement de nos affections nous portoit tout entiers vers elle, un soudain transport de nos cœurs nous fit arriver jusqu'au point de l'entrevoir, et de la goûter en quelque sorte; et la vue de ce grand objet nous fit soupirer d'amour et de douleur de n'être pas encore en état d'en jouir pleinement. Cependant ce qu'il y avoit en nous de renouvelé par les prémices de votre divin esprit, y demeura attaché (*Rom.* 8. 23); mais nous retombâmes bientôt dans ce qui étoit de la portée ordinaire de nos pensées et de nos paroles, qui, ayant leur commencement et leur fin, ne sont rien d'approchant de cette parole ineffable que vous avez engendrée, et qui, subsistant éternellement en elle-même sans changement ni défaillance, rectifie et renouvelle toutes choses.

25. Nous disions donc : Si le tumulte qu'entretiennent au-dedans de nous les impressions de la chair et du sang, venoit à s'apaiser dans une âme; si les fantômes que son imagination a tirés du grand spectacle de tout ce qu'enferme la vaste étendue de la terre, de la mer, de l'air et du Ciel même, s'écartoient et ne lui disoient

enant tous deux avec une merveilleuse douceur, et portant toutes nos pensées et toutes nos affections vers ce qui étoit devant nous, dans un entier oubli de tout ce que nous avions laissé derrière. (*Philipp.* 3. 23.)

Nous cherchions donc entre nous, à la faveur des lumières de la vérité éternelle toujours présente à tout, et qui n'est autre que vous-même, ce que ce sera que cette vie bienheureuse, qui doit être le partage des saints durant toute l'éternité. Nous savions bien que c'est ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, et ce que le cœur de l'homme ne conçoit point (I. *Cor.* 2); mais nous ne laissions pas de présenter encore la bouche de notre cœur au courant des eaux célestes de la fontaine de vie qui se trouve en vous, afin qu'en étant abreuvés autant que notre capacité le comportoit, nous pussions porter nos pensées assez haut pour comprendre en quelque sorte une chose si élevée.

24. Après avoir dit sur cela plusieurs choses d'où il nous paroissoit qu'il résultoit clairement que, bien loin qu'une vie comme celle-ci, quand elle seroit assortie de tout ce qu'on pourroit désirer de plaisirs sensibles, et que l'on y jouiroit de tout ce qu'on peut se figurer de plus beau et de plus éclatant dans le genre des choses corporelles, put être comparée à la félicité de cette autre vie, elle ne mériteroit pas même d'être comptée; nous tâchions de nous élever par un mouvement encore plus vif, vers ce qui subsiste en soi-même et par soi-même, sans changement et sans fin.

Nous parcourûmes pour cela tout ce qu'il y a de corporel, jusqu'au ciel même, d'où le soleil, la lune et les étoiles font luire leur lumière sur la terre. De là, portant encore plus haut nos discours et nos pensées, et admirant toujours de plus en plus la beauté de vos ouvrages, nous vînmes à considérer nos propres âmes;

serons-nous dans cet heureux état? Ne sera-ce qu'a
près cette résurrection dernière, qui rendra la vie
tous les hommes, quoiqu'elle ne les doive pas tou
changer en mieux? (I. *Cor.* 15. 51.)

26. Voilà à peu près ce que nous disions, si ce n'é
toit pas précisément dans les mêmes termes et d
la même manière. Et vous savez, ô mon Dieu! que d
même jour, pendant que nous parlions de la sorte, e
que ce que nous disions nous donnoit plus de mépri
que jamais pour le monde et pour tous ses plaisirs
elle me dit : « Pour moi, mon fils, je ne vois plus rie
» dans la vie dont je puisse être touchée : qu'y feroi
» je davantage; et pourquoi y suis-je désormais, qu'i
» ne me reste plus rien à désirer? Car la seule chos
» qui me faisoit souhaiter de vivre, c'étoit l'envie qu
» j'avois de vous voir chrétien, et enfant de l'Égli
» catholique, avant de mourir. Dieu a rempli mes dé
» sirs sur cela, et avec surabondance, puisque je vou
» vois même entièrement dévoué à son service, et mé
» prisant, pour l'amour de lui, tout ce que vous au
» riez pu prétendre d'heureux et d'agréable dans l
» monde. Que fais-je donc ici davantage? »

## CHAPITRE XI.

**Sainte Monique tombe malade à Ostie. Combien elle parut détachée de tout ce qui lui avoit toujours tenu le plus au cœur Ce qu'elle eut soin de recommander à ses enfants. Belle parole de cette sainte femme quelques jours avant sa maladie Sa mort.**

2. Je ne me souviens pas bien de ce que je lui ré
pondis sur cela : mais enfin, à cinq ou six jours de là
elle tomba malade de la fièvre. Dans le cours de cett
maladie, elle tomba un jour en syncope, et fut quel

que temps sans connoissance. Nous accourûmes incontinent : mais elle revint tout aussitôt, et, nous ayant aperçus auprès d'elle, mon frère [1] et moi, elle nous dit, comme n'étant pas encore bien à elle : *Où étois-je?* et ensuite, nous voyant tous saisis de crainte et de douleur : *Vous ensevelirez ici votre mère*, nous dit-elle. Je ne lui répondis rien ; et tout ce que je pouvois faire étoit de retenir mes larmes. Mais mon frère lui ayant dit quelque chose qui alloit à lui souhaiter au moins la consolation de mourir dans son pays, et non pas dans un lieu qui en étoit si éloigné ; elle le regarda d'un œil qui faisoit assez voir la peine qu'elle avoit de le trouver capable d'un tel sentiment ; et se tournant de mon côté : *Voyez un peu ce qu'il dit*, répliqua-t-elle. Puis, s'adressant à l'un et à l'autre : *Vous ne devez point être en peine de mon corps*, ajouta-t-elle ; *il importe peu où vous l'ensevelissiez : la seule chose que je vous demande, c'est qu'en quelque lieu que vous soyez, vous vous souveniez de moi à l'autel du Seigneur.* Après nous avoir fait entendre ses intentions, selon que l'état où elle étoit le lui pouvoit permettre, elle rentra dans le silence ; et son mal, augmentant d'heure en heure, exerçoit sa patience et sa vertu.

28. Cependant, ce qu'elle venoit de nous dire m'étoit d'une grande consolation ; et je vous en rendois grâce dans le fond de mon cœur, ô mon Dieu invisible! ne pouvant me lasser d'admirer les dons que vous répandez secrètement dans les cœurs de vos fidèles, et qui sont comme des semences d'où l'on voit naître de si merveilleux fruits ; car je savois combien le tombeau qu'elle avoit eu soin de se faire dresser auprès de son mari lui avoit toujours tenu au cœur. Comme ils avoient vécu ensemble dans une fort grande union, elle

[1] Il s'appeloit Navigius, comme il paroît par l'avant-propos du livre de saint Augustin, *De la vie heureuse*, nomb. 6.

souhaitoit, pour comble de bonheur, qu'il fût dit qu'ils avoient encore été unis après leur mort, et qu'un voyage d'outre-mer n'avoit pas empêché que la même terre qui couvroit le corps de l'un ne couvrît aussi celui de l'autre. Je savois donc qu'elle avoit eu cette foiblesse fort ordinaire à ceux dont l'esprit n'est pas encore assez plein des choses du Ciel : mais je ne savois pas depuis quand la plénitude de votre grâce avoit rempli ce vide de son cœur ; et ce que je venois d'apprendre de ses dispositions sur cela m'avoit pénétré d'admiration et de joie.

Il est vrai que, dans cet entretien que nous avions eu ensemble à cette fenêtre, et où elle m'avoit dit : *Que fais-je désormais dans cette vie?* je n'avois rien aperçu qui pût marquer qu'elle souhaitât de ne pas mourir hors de son pays. J'appris même depuis, que, dans une autre occasion où je ne me trouvai pas, s'entretenant à Ostie même, avec quelques-uns de mes amis, à qui elle parloit avec toute l'ouverture de cœur qu'une mère peut avoir pour ses enfants, elle leur avoit dit bien des choses sur le mépris de la vie et sur les avantages de la mort ; et qu'eux, surpris de trouver dans une femme toute la vertu qu'ils voyoient dans celle-ci, et qui n'étoit, ô mon Dieu! que l'effet de votre grâce, lui ayant demandé si elle n'auroit point quelque peine que son corps fût enterré dans un pays si éloigné du sien, elle leur avoit répondu : « On n'est » jamais loin de Dieu, quelque part qu'on soit, et je » n'ai pas sujet de craindre qu'à la fin du monde, *il* soit » en peine de retrouver et de démêler mes cendres, » pour me ressusciter. » Enfin, le neuvième jour de sa maladie, cette âme, si pleine de religion et de piété, fut séparée de son corps dans la cinquante-sixième année de son âge, qui étoit la trente-troisième année du mien.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XII.

**Combien il eut de douleur de la mort de sa mère. Marques de tendresse qu'elle lui avoit données durant sa maladie. Funérailles de sainte Monique. On offre pour elle le saint sacrifice avant de mettre son corps en terre. Saint Augustin combat sa douleur autant qu'il peut, et laisse enfin couler ses larmes entre Dieu et lui.**

29. Dès qu'elle fut morte, je lui fermai les yeux, ayant le cœur pénétré d'une douleur profonde, qui fut sur le point d'éclater par une grande abondance de larmes. Je les retins néanmoins, employant pour cela tout le pouvoir que l'esprit peut avoir sur le corps; ce qui ne put se faire sans un combat qui me fit beaucoup souffrir. Au moment que mon fils Adéodat vit qu'elle avoit rendu l'esprit, il éclata par de grands cris mêlés d'une grande abondance de larmes : mais nous l'apaisâmes et le forçâmes de se taire. C'étoit par un mouvement pareil, et qui tenoit encore de l'enfance, que j'avois été tout près d'en faire autant : mais ma raison, plus forte que la sienne ne le pouvoit être à son âge, m'avoit imposé silence. Aussi ne convenoit-il pas que de telles funérailles fussent accompagnées de gémissements et de larmes. Car, au lieu que l'on n'en répand, en pareille occasion, que parce qu'on regarde la mort comme une grande misère, comme un entier anéantissement de ceux qu'elle enlève, nous savions que celle que nous venions de perdre n'étoit ni misérable ni anéantie, et que même elle n'étoit morte que par la moindre partie d'elle-même. C'est de quoi nous étions assurés par des preuves indubitables, et sur quoi nous avions pour garants la sainteté de ses mœurs et la solidité de sa foi.

30. D'où venoit donc cette douleur si vive, que je

souhaitoit, pour comble de bonheur, qu'il fût dit qu'ils avoient encore été unis après leur mort, et qu'un voyage d'outre-mer n'avoit pas empêché que la même terre qui couvroit le corps de l'un ne couvrît aussi celui de l'autre. Je savois donc qu'elle avoit eu cette foiblesse fort ordinaire à ceux dont l'esprit n'est pas encore assez plein des choses du Ciel : mais je ne savois pas depuis quand la plénitude de votre grâce avoit rempli ce vide de son cœur ; et ce que je venois d'apprendre de ses dispositions sur cela m'avoit pénétré d'admiration et de joie.

Il est vrai que, dans cet entretien que nous avions eu ensemble à cette fenêtre, et où elle m'avoit dit : *Que fais-je désormais dans cette vie?* je n'avois rien aperçu qui pût marquer qu'elle souhaitât de ne pas mourir hors de son pays. J'appris même depuis, que, dans une autre occasion où je ne me trouvai pas, s'entretenant à Ostie même, avec quelques-uns de mes amis, à qui elle parloit avec toute l'ouverture de cœur qu'une mère peut avoir pour ses enfants, elle leur avoit dit bien des choses sur le mépris de la vie et sur les avantages de la mort ; et qu'eux, surpris de trouver dans une femme toute la vertu qu'ils voyoient dans celle-ci, et qui n'étoit, ô mon Dieu! que l'effet de votre grâce, lui ayant demandé si elle n'auroit point quelque peine que son corps fût enterré dans un pays si éloigné du sien, elle leur avoit répondu : « On n'est » jamais loin de Dieu, quelque part qu'on soit, et je » n'ai pas sujet de craindre qu'à la fin du monde, il soit » en peine de retrouver et de démêler mes cendres, » pour me ressusciter. » Enfin, le neuvième jour de sa maladie, cette âme, si pleine de religion et de piété, fut séparée de son corps dans la cinquante-sixième année de son âge, qui étoit la trente-troisième année du mien.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XII.

**Combien il eut de douleur de la mort de sa mère. Marques de tendresse qu'elle lui avoit données durant sa maladie. Funérailles de sainte Monique. On offre pour elle le saint sacrifice avant de mettre son corps en terre. Saint Augustin combat sa douleur autant qu'il peut, et laisse enfin couler ses larmes entre Dieu et lui.**

29. Dès qu'elle fut morte, je lui fermai les yeux, ayant le cœur pénétré d'une douleur profonde, qui fut sur le point d'éclater par une grande abondance de larmes. Je les retins néanmoins, employant pour cela tout le pouvoir que l'esprit peut avoir sur le corps; ce qui ne put se faire sans un combat qui me fit beaucoup souffrir. Au moment que mon fils Adéodat vit qu'elle avoit rendu l'esprit, il éclata par de grands cris mêlés d'une grande abondance de larmes : mais nous l'apaisâmes et le forçâmes de se taire. C'étoit par un mouvement pareil, et qui tenoit encore de l'enfance, que j'avois été tout près d'en faire autant : mais ma raison, plus forte que la sienne ne le pouvoit être à son âge, m'avoit imposé silence. Aussi ne convenoit-il pas que de telles funérailles fussent accompagnées de gémissements et de larmes. Car, au lieu que l'on n'en répand, en pareille occasion, que parce qu'on regarde la mort comme une grande misère, comme un entier anéantissement de ceux qu'elle enlève, nous savions que celle que nous venions de perdre n'étoit ni misérable ni anéantie, et que même elle n'étoit morte que par la moindre partie d'elle-même. C'est de quoi nous étions assurés par des preuves indubitables, et sur quoi nous avions pour garants la sainteté de ses mœurs et la solidité de sa foi.

30. D'où venoit donc cette douleur si vive, que je

sentois au-dedans de moi-même, sinon de la plaie que la perte d'une aussi grande douceur que celle de vivre avec une personne si aimable et si sainte, venoit de faire à mon cœur. Les assurances qu'elle m'avoit données dans sa dernière maladie, qu'elle étoit contente de moi et des soins que je tâchois de lui rendre, m'étoient d'une grande consolation, car il ne s'y pouvoit rien ajouter. Elle m'appeloit *son bon fils,* et elle prenoit plaisir à me dire, de la manière du monde la plus tendre, qu'il ne m'étoit jamais échappé un seul mot dont elle eût eu sujet de se plaindre. Mais quelque soin que j'aie toujours eu de m'acquitter du respect que j'étois obligé de lui rendre, pouvoit-il, ô mon Dieu et mon Créateur! entrer en comparaison de ce qu'elle faisoit pour moi? Ainsi nos deux vies n'en faisant qu'une, à proprement parler, il n'étoit pas possible que mon cœur ne se sentît déchiré, quand je vins à perdre une aussi grande douceur que celle que je trouvois auprès d'elle.

31. Après que nous eûmes apaisé les cris de cet enfant, Evode prit un psautier, et se mit à chanter le psaume qui commence : *Je chanterai, Seigneur, à la gloire de votre nom, votre miséricorde et votre justice;* et tout ce qui se trouva là lui répondoit. Dès que le bruit de sa mort se fut répandu dans la ville, il accourut un grand nombre de personnes pieuses de l'un et de l'autre sexe; et pendant que ceux qui ont accoutumé de prendre soin des funérailles faisoient leur office, je me retirai, comme la bienséance l'ordonnoit; et quelques-uns de mes amis, qui crurent ne devoir pas me laisser seul, m'ayant suivi, je m'entretenois avec eux de choses qui convenoient à l'état où je me trouvois, et je tâchois de faire, des vérités dont nous parlions, comme un lénitif à ma douleur. Elle n'étoit connue que de vous; car ceux qui étoient là présents ne faisoient d'attention qu'à ce que je leur disois; et la

liberté avec laquelle ils me voyoient parler leur faisoit croire que je ne sentois rien.

Cependant je m'attendrissois à tout moment; et, sans que personne s'en aperçût, je me plaignois à vous de ma foiblesse, et de ce que j'étois si peu maître des mouvements de mon cœur. Car je suspendois bien pour quelque temps le sentiment de ma douleur, mais il revenoit incontinent; et quoique cela n'allât pas jusqu'à me faire verser des larmes, et à faire sur mon visage aucun changement dont on pût s'apercevoir, je n'en souffrois pas moins; et je souffrois même d'autant plus que je tenois toute ma douleur resserrée dans le fond de mon cœur. Je me reprochois à moi-même d'être si sensible à ce qui n'étoit qu'une suite de notre misérable condition, et de l'ordre que votre justice a établi. Ainsi ma douleur en produisant une autre, j'étois doublement tourmenté.

32. Lorsqu'on enleva le corps pour le porter à l'église, j'y allai, et j'en revins sans jeter une seule larme, non pas même dans le temps des prières que nous fîmes pendant qu'on vous offroit pour elle le sacrifice de notre rédemption; ce qui se fait selon la coutume de ce lieu-là, pendant que le corps est encore auprès de la fosse, et avant de l'y descendre. Mais je demeurai tout le jour dans une tristesse profonde, que je cachois dans le fond de mon cœur. Je vous conjurois, autant que le trouble où j'étois me le pouvoit permettre, de me tirer d'un état si douloureux : mais vous m'y laissiez; et je crois que c'étoit pour me faire remarquer, par ma propre expérience, ce que peut la force de l'accoutumance sur ceux même dont le cœur commence déjà à se nourrir de la parole de la vérité.

Dans cet état, je crus que je ferois bien de prendre les bains, sur ce que j'avois ouï dire que les Grecs ne leur ont donné ce nom-là, qu'à cause que le bain est un

ma mère ait été vivifiée en Jésus-Christ, et que, dans le temps qu'elle a habité cette maison de chair où notre naissance nous engage, ses mœurs aient été si pures et sa foi si vive, que nous avons grand sujet d'en louer votre saint nom, je n'oserois assurer que, depuis que vous l'aviez régénérée par le saint baptême, il ne lui soit échappé aucune parole par où elle ait violé vos commandements; et c'est un oracle prononcé par la bouche de la vérité même, Jésus-Christ votre fils unique, que celui à qui il arrivera seulement d'appeler un de ses frères *fou*, sera coupable de la gêne du feu. (*Matth.*, 5. 22.) Ainsi MALHEUR à ceux mêmes qui ont mené une vie louable et réglée, si vous veniez à les juger sans miséricorde. CE N'EST donc que sur le fondement que vous ne discuterez pas nos actions avec la dernière rigueur, que nous pouvons espérer de trouver grâce devant vos yeux. Car S'IL Y a quelques mérites en nous que nous puissions mettre en compte, que sont-ils autre chose que des bienfaits de votre libéralité? Oh! SI LES HOMMES savoient reconnoître qu'ils sont hommes! et si ceux qui se glorifient ne se glorifioient que dans le Seigneur! (II. *Cor.* 10. 17.)

35. Quoique j'aie donc sujet de me réjouir en vous, et de vous rendre grâces de tout ce que ma mère a fait de bien durant sa vie, ô Dieu de mon cœur! mon unique vie, en qui seul je désire d'être loué, je le laisse à part, quant à présent, pour vous demander le pardon de ses péchés. Exaucez-moi, je vous en conjure, par celui qui a bien voulu être attaché pour nous à la croix; par ce divin Sauveur, dont le sang est le remède des plaies de nos âmes, et qui, étant présentement assis à votre droite, ne cesse point de vous prier pour nous. Je sais qu'elle a pratiqué les œuvres de miséricorde, et qu'elle a pardonné de tout son cœur à ceux qui l'avoient offensée (*Matth.* 6. 12) : pardonnez-lui donc les fautes

par où elle a pu vous offenser dans tout le temps qui s'est passé depuis son baptême jusqu'à sa mort; pardonnez-les-lui, Seigneur, je vous en conjure, et ne la jugez point à la rigueur. (*Jac.* 2. 13.) Que votre miséricorde prévale sur votre justice, puisque vous êtes fidèle dans vos promesses, et que vous avez promis de traiter avec miséricorde ceux qui auront exercé miséricorde; et c'est ce que les hommes ne font qu'autant que vous leur en faites la grâce, vous, ô mon Dieu! qui avez pitié de qui il vous plaît d'avoir pitié, et qui faites miséricorde à qui il vous plaît de la faire. (*Matth.* 5. 7. *Exod.* 11. 19. *Rom.* 9. 15.)

36. Je crois que vous avez déjà fait ce que je vous demande pour elle : mais j'espère que vous ne laisserez pas d'avoir agréable que je vous le demande, puisque c'est ce qu'elle nous a recommandé sur le point de mourir. Car elle ne souhaita de nous, ni que nous la fissions enterrer somptueusement, ni que nous eussions soin de faire embaumer son corps, ni que nous lui fissions dresser un tombeau magnifique, ni que nous la fissions porter dans celui qu'elle s'étoit fait faire en son pays; mais seulement *que nous nous souvinssions d'elle à votre saint autel*, au mystère duquel elle avoit assisté tous les jours de sa vie, et d'où elle savoit que l'on dispense la victime sainte, par le sang de laquelle la cédule de mort qui étoit contre nous a été effacée, et qui a triomphé du démon, cet ennemi de notre salut, qui tient un compte si exact de nos péchés, et qui ne fait que chercher ce qu'il pourra nous objecter à votre tribunal (*Col.* 2. 14); mais qui, n'ayant trouvé aucune sorte de péché dans celui qui nous rend victorieux, n'a pas laissé d'attenter à sa vie. Qui peut donc nous arracher à ce divin Sauveur, puisque personne ne sauroit lui rendre ce sang innocent qu'il a versé pour nous, et qui est le prix dont il nous a rachetés?

Souvenez-vous, Seigneur, que celle pour qui je vous prie a toujours tenu son âme unie, par le lien de la foi, à cet adorable mystère de notre rédemption. Que rien ne puisse donc la soustraire à votre protection ! et que, ni la fureur, ni les ruses de celui qui est tout à la fois et un lion et un dragon, ne la séparent point de vous ! Car elle ne dira point qu'elle n'est redevable de rien à votre justice, de peur que ce dangereux accusateur ne la convainque du contraire, et qu'il ne vienne à bout de la faire condamner; mais elle dira que ses dettes lui ont été remises par celui à qui nul ne sauroit rendre ce qu'il a bien voulu payer pour nous, quoiqu'il ne nous dût rien.

37. Qu'elle soit donc dans la paix éternelle, avec son mari, qui a été le seul qu'elle ait eu, et à qui l'envie qu'elle avoit de vous l'acquérir, a fait qu'elle a toujours été soumise avec une patience qu'elle tenoit de vous, et qui a produit aussi les fruits que vous aviez lieu d'en attendre. Faites, mon Seigneur et mon Dieu, que tous ceux qui vous servent et que vous m'avez donnés pour frères, mais que l'avantage qu'ils ont d'être vos enfants me fait respecter comme mes maîtres, et au service desquels je consacre mon cœur, mes paroles et mes ouvrages; ou qu'au moins ceux de cet heureux nombre à qui ce que j'écris ici pourra tomber entre les mains, se souviennent, à votre saint autel, de votre servante Monique et de Patrice son mari, de qui vous m'avez fait naître par un effet de ces merveilles de votre toute-puissance, que nous admirons dans toutes les productions de la nature, et qui passent toutes nos connoissances. Qu'ils se souviennent, avec des sentiments de charité de celui que vous m'avez donné pour père, et de celle que vous m'avez donnée pour mère, à l'égard de cette vie passagère; mais qui, vous ayant eu pour père, et l'Eglise catholique pour mère, sont mes frères

égard, et mes concitoyens à l'égard de cette Jéru-
ı céleste vers laquelle votre peuple, qui en est
ıairement, mais qui se voit relégué dans une terre
gère, ne cesse point de soupirer jusqu'à ce qu'il
t rentré. Ainsi j'aurai la consolation d'avoir pro-
à ma mère, par mes Confessions, bien plus abon-
nent que je n'aurois pu faire par mes prières, la
ère chose qu'elle a désirée de moi.

FIN DU LIVRE NEUVIÈME.

Souvenez-vous, Seigneur, que celle pour qui je vous prie a toujours tenu son âme unie, par le lien de la foi, à cet adorable mystère de notre rédemption. Que rien ne puisse donc la soustraire à votre protection ! et que, ni la fureur, ni les ruses de celui qui est tout à la fois et un lion et un dragon, ne la séparent point de vous! Car elle ne dira point qu'elle n'est redevable de rien à votre justice, de peur que ce dangereux accusateur ne la convainque du contraire, et qu'il ne vienne à bout de la faire condamner; mais elle dira que ses dettes lui ont été remises par celui à qui nul ne sauroit rendre ce qu'il a bien voulu payer pour nous, quoiqu'il ne nous dût rien.

37. Qu'elle soit donc dans la paix éternelle, avec son mari, qui a été le seul qu'elle ait eu, et à qui l'envie qu'elle avoit de vous l'acquérir, a fait qu'elle a toujours été soumise avec une patience qu'elle tenoit de vous, et qui a produit aussi les fruits que vous aviez lieu d'en attendre. Faites, mon Seigneur et mon Dieu, que tous ceux qui vous servent et que vous m'avez donnés pour frères, mais que l'avantage qu'ils ont d'être vos enfants me fait respecter comme mes maîtres, et au service desquels je consacre mon cœur, mes paroles et mes ouvrages; ou qu'au moins ceux de cet heureux nombre à qui ce que j'écris ici pourra tomber entre les mains, se souviennent, à votre saint autel, de votre servante Monique et de Patrice son mari, de qui vous m'avez fait naître par un effet de ces merveilles de votre toute-puissance, que nous admirons dans toutes les productions de la nature, et qui passent toutes nos connoissances. Qu'ils se souviennent, avec des sentiments de charité de celui que vous m'avez donné pour père, et de celle que vous m'avez donnée pour mère, à l'égard de cette vie passagère; mais qui, vous ayant eu pour père, et l'Eglise catholique pour mère, sont mes frères

égard, et mes concitoyens à l'égard de cette Jéru-
céleste vers laquelle votre peuple, qui en est
iairement, mais qui se voit relégué dans une terre
gère, ne cesse point de soupirer jusqu'à ce qu'il
; rentré. Ainsi j'aurai la consolation d'avoir pro-
à ma mère, par mes Confessions, bien plus abon-
sent que je n'aurois pu faire par mes prières, la
ère chose qu'elle a désirée de moi.

FIN DU LIVRE NEUVIÈME.

www.libtool.com.cn

# LIVRE X.

**Après avoir déclaré, dans les livres précédents, ce qu été jusqu'à sa conversion, et de là jusqu'à la mort de s il fait voir dans celui-ci ce qu'il étoit dans le temps qu voit. Il commence par le témoignage que lui rend science, sur l'amour qu'il avoit pour Dieu; ce qui lu lieu de chercher par où l'on peut arriver à le conn parcourt dans ce dessein toutes les facultés de son s'arrête particulièrement à la mémoire, où il trouve q a sa place comme les autres choses. Ensuite, il décla ment il étoit à l'égard des tentations qui naissent branches de la cupidité, sur lesquelles il donne des ré mirables. De là il vient à parler de Jésus-Christ mé de la pensée qu'il avoit eue de tout quitter, pour aller ses péchés dans la solitude, et de ce qui l'en avoit emp**

## CHAPITRE PREMIER.

**Elévation à Dieu. On ne doit souhaiter que de le connoî le posséder et de lui plaire. Comment on doit regarder c appelle les bonheurs et les malheurs de la vie.**

1. Que je vous connoisse, ô mon Dieu! qui m noissez si à fond, que je vous connoisse comme vo connoissez! Entrez dans mon âme, vous qui e toute la force (I. *Cor.* 15. 12); faites qu'il n'y a en elle que de conforme à votre souveraine rect et qu'elle soit sans ride et sans tache devant vos (*Eph.* 5. 27.) Voilà l'unique but de mes désirs mon espérance : c'est là ce qui me fait agir ; c' qui fait toute ma joie; et je n'en saurois avoir d sonnable que celle-là. Car pour tout le reste de nous arrive dans la vie, il est d'autant plus dig

larmes, qu'il nous empêche davantage d'en sentir et d'en pleurer les misères ; et il en est d'autant moins digne, qu'il nous rend ces misères plus sensibles, et qu'il nous les fait pleurer plus amèrement.

Comme LA VÉRITÉ est ce que vous aimez, et que ceux qui la suivent ne craignent point de paroître au grand jour, je veux la suivre, et dans le secret de mon cœur, en vous exposant ce que j'y trouve, et dans cet ouvrage, qui ne tend qu'à faire connoître à tout le monde ce que je suis. (*Jean.* 3. 21.)

## CHAPITRE II.

**Il n'y a rien dans nos cœurs que Dieu ne voie. Ce que c'est que lui exposer ce qu'il y a de bien et de mal en nous.**

2. QUAND je ne voudrois pas vous déclarer ce qui se passe en moi, comment pourrois-je vous le cacher, à vous, ô mon Dieu, dont les yeux percent les recoins les plus profonds de nos cœurs et de nos consciences? (*Hebr.* 4. 23.) Par-là, au lieu de me cacher à vous, je ne ferois que vous cacher à moi-même. Je vois par votre miséricorde, ô mon Dieu! que votre lumière luit dans mon âme, que vous êtes enfin tout son plaisir et toute sa joie, et le seul objet de son amour et de ses désirs ; et vous ne m'avez fait cette grâce que parce que je me déplais à moi-même, comme je le vois clairement par les gémissements que la connoissance que j'ai de mes misères fait sortir de mon cœur. Que je rougisse donc tous les jours de plus en plus, de ce que je trouve dans mon propre fonds! que je renonce à moi-même, pour m'attacher à vous! et comme je ne puis vous plaire que par ce que vous avez mis en moi, que ce ne soit aussi que par-là que je me plaise à moi-même!

Je sais donc, ô mon Dieu ! que vous me connoissez à fond, et que vous voyez à nu tout ce que je suis. Cependant je ne laisse pas de vous exposer ce que je trouve dans mon cœur : j'ai déjà dit quel est le fruit que j'en espère ; mais je ne le fais pas tant par le son de mes paroles que par les cris de ce même cœur, qui ne sont entendus que de vous. Car vous louer, et vous exposer le fond de mon cœur à l'égard de ce qu'il y a de mal en moi, n'est autre chose que me déplaire à moi-même ; et à l'égard de ce qu'il peut y avoir de bon, ce n'est autre chose que de ne me le pas attribuer ; et c'est à quoi nous devons bien prendre garde, puisque autant qu'il est vrai que vous répandez vos bénédictions sur les justes, autant l'est-il que c'est vous qui les avez faits justes, de pécheurs qu'ils étaient auparavant.

Lors donc que je vous parle, ô mon Dieu ! et que je vous expose ce que je trouve en moi, c'est sans bruit, à l'égard du son de ma voix ; mais ce n'est pas sans bruit, à l'égard des mouvements de mon cœur : et quand je parle aux hommes, je ne leur dis rien de bon, que je ne vous l'aie dit auparavant ; et je n'ai même pu vous le dire qu'après l'avoir appris de vous.

## CHAPITRE III.

**Ce qui le porte à faire connoître ce qu'il étoit depuis sa conversion, aussi-bien que ce qu'il avoit été auparavant. Les bons mêmes sont bien aises de connoître les désordres des pécheurs convertis, et pourquoi.**

3. Mais qu'ai-je fait d'exposer aux hommes les plaies de mon âme ! sont-ils capables de m'en guérir, eux qui ont autant de négligence à se corriger de leurs propres foiblesses, qu'ils ont de curiosité de con-

noître celles d'autrui? et comment est-ce qu'en même temps qu'ils refusent d'apprendre de vous ce qu'ils sont, ils sont bien aises d'apprendre de moi ce que je suis? Par où peuvent-ils même savoir si je ne mens point dans ce que je leur en dis, puisque ce qui se passe dans chacun ne peut être connu que de lui? (I. *Cor.* 2. 11.) Au lieu que, s'ils vouloient vous écouter sur ce que vous leur apprendriez d'eux-mêmes, ils ne sauroient dire que vous mentez. Car vous écouter sur ce que vous nous apprenez de nous-mêmes, ce n'est autre chose que nous bien connoître nous-mêmes; et quand on est venu au point de se bien connoître soi-même, ce seroit mentir que de démentir cette connoissance, et de vouloir se cacher ce que l'on voit en soi.

Si je ne me contente donc pas de vous exposer en secret le fond de mon cœur, ô mon Dieu! et si je le fais d'une manière qui va à le faire connoître à tout le monde, c'est parce que je sais que LE PROPRE de la charité est de faire que ceux qu'elle unit, et dont elle ne fait qu'un cœur et une âme, donnent créance aux paroles les uns des autres. (I. *Cor.* 5. 13. *Act.* 4. 32.) Ainsi, quoique je ne puisse leur faire voir avec la dernière certitude si je ne mens point dans ce que je leur dis de moi, je ne laisse pas de le leur dire, parce que la charité fait qu'ils ajoutent foi à ce que je leur en dis.

4. Mais faites-moi connoître, souverain médecin de mon âme, quel fruit je puis espérer de ce que je fais sur cela. Je n'en suis pas en peine à l'égard de ce que j'ai déclaré jusqu'ici de ces péchés de ma vie passée, que vous m'avez pardonnés, et dont vous m'avez nettoyé, en changeant et renouvelant mon âme par la foi, et par la grâce du saint baptême, pour me rendre participant du bonheur qui se trouve en vous. Car ce que j'en ai écrit est propre à réveiller les pécheurs qui le liront ou qui en entendront parler, et à faire qu'au

lieu de s'endormir dans le mal, de désespérer de leur guérison, et de se dire à eux-mêmes qu'ils ne sauroient jamais se tirer de leur malheureux état, ils sortent de cet assoupissement, se confiant dans votre miséricorde et dans la douceur toute-puissante de votre grâce, qui donne des forces aux plus foibles, lorsque, par un effet de cette même grâce, ils viennent à reconnoître leur foiblesse. Le justes mêmes sont bien aises de connoître les maux de ceux que vous avez guéris; non que le mal leur plaise, mais par la joie qu'ils ont de voir que ceux qui ont été méchants ne le sont plus.

Voilà donc de quelle utilité peut être la déclaration que j'ai faite des désordres de ma vie passée. Je l'ai vu dès le commencement, et je m'en suis expliqué. Mais, ô mon Seigneur et mon Dieu! à qui j'expose tous les jours le fond de ma conscience, et sur la miséricorde de qui je compte bien davantage que sur le soin que j'ai d'éviter le mal, quel fruit puis-je espérer de ce que j'écris présentement en votre présence, pour faire connoître aux hommes, non plus ce que j'ai été par le passé, mais ce que je suis aujourd'hui.

C'est ce que bien des gens désirent d'apprendre. Il y en a parmi ceux-là qui me connoissent déjà; il y en a aussi qui ne me connoissent point, si ce n'est par ce qu'ils m'ont entendu dire de moi-même, ou par ce qu'ils ont appris d'ailleurs. Mais enfin, ni leurs yeux, ni leurs oreilles, ni leur esprit, ne sauroient pénétrer le fond de mon cœur; et C'EST LA que je suis ce que je suis. C'est même parce qu'ils ne le voient point, qu'ils veulent que je leur dise ce que j'y trouve, et sur quoi ils sont prêts à croire ce que je leur dirai, car ils ne sauroient jamais le voir; mais la charité, qui les rend bons, les assure que je ne mens pas dans ce que je leur dis de moi; et c'est elle qui leur fait ajouter foi à mes paroles.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE IV.

**Quel fruit il attend du dessein qu'il a de faire connoître à tout le monde ce qu'il est.**

5. Mais quel fruit espèrent-ils eux-mêmes de ce qu'ils désirent sur cela? Est-ce qu'ils sont bien aises de se réjouir avec moi, quand je leur dirai combien je m'avance vers vous, par le secours de votre grâce, et qu'ils sont prêts à m'aider par leurs prières, lorsqu'ils sauront combien le poids de ma corruption ralentit encore le mouvement qui devoit m'y porter? C'est à ceux qui sont dans cette disposition que je suis bien aise de me faire connoître; et ce me sera un avantage; que plusieurs se joignent à moi pour vous rendre grâces de ce qu'il vous a plu de mettre de bon en moi, et vous demander pour moi ce qui me manque.

Que l'esprit de charité fasse donc que mes frères aiment en moi ce que vous nous apprenez qu'il faut aimer; et qu'ils me plaignent des choses qui sont les seules sur quoi vous nous apprenez qu'on est à plaindre. Car c'est ce que le seul esprit de charité fait faire, cet esprit qui nous unit, et qui nous rend frères les uns des autres; et non pas l'esprit qui possède ceux que votre Écriture appelle des *enfants étrangers*, qui n'ont dans la bouche que la vanité et le mensonge, et dont les œuvres ne sont que dépravation et iniquité. Comme donc l'esprit de charité fait que ceux qui en sont remplis se réjouissent de ce qu'ils trouvent de louable en moi, et qu'ils s'affligent de ce qu'ils ne peuvent s'empêcher d'y condamner, parce qu'ils ne me louent ni ne me condamnent que parce qu'ils m'aiment, je suis bien aise de me faire connoître à ceux-là, afin qu'ils se

réjouissent de ce qu'ils trouveront de bon en moi, et qu'ils soupirent de ce qu'ils y trouveront de mauvais.

www.tiprot.com.cn

Ce qu'il y a de bon en moi, c'est ce que votre toute-puissance y a mis en me créant, et ce que votre grâce y a mis en me renouvelant; et ce qu'il y a de mal en moi, ce sont mes péchés, et ce qui est une suite et une punition du péché, par les lois de votre sagesse et de votre justice [1]. Que mes frères se réjouissent donc pour moi de ce que je tiens de vous, et qu'ils s'affligent pour moi de ce qui ne vient que de moi-même; et que les actions de grâces et les gémissements de ces âmes saintes montent comme un encens jusqu'au trône de votre gloire! Laissez-vous toucher à l'odeur de cet encens, qui exhale de ces cœurs si purs dont vous avez fait vos temples; et qu'elle fasse que vous ayez pitié de moi, selon toute l'étendue de votre infinie miséricorde, et pour la gloire de votre nom. N'abandonnez point un ouvrage que vous avez commencé, et achevez ce qui vous reste à faire pour le rendre parfait.

6. Voilà précisément quel est le fruit que j'espère de la confession que je vous fais de ce que je trouve en moi, et que je ne me contente pas de vous exposer dans le secret de mon cœur, avec une joie mêlée de crainte [2] et une douleur accompagnée d'espérance [3], mais que j'expose encore aux yeux des hommes, c'est-à-dire de ceux qui croient en vous comme moi, qui partagent avec moi ce qui fait toute ma joie, qui sont sujets à la mort comme moi, qui sont mes concitoyens dans la république que compose la société de vos fidèles, qui sont étrangers et voyageurs sur la terre comme moi, et qui me précèdent et m'accompagnent, ou me suivent dans le chemin où je marche. Ce

[1] C'est-à-dire l'obscurcissement de l'esprit et la dépravation du cœur.
[2] Sur ce qu'il trouvoit de bien en lui.
[3] Sur ce qu'il y trouvoit encore de mal.

sont ceux-là qui sont mes frères, parce qu'ils vous servent. Mais comme vous avez bien voulu en faire vos *enfants*, ils sont encore mes *maîtres;* et vous m'ordonnez de les servir en tout ce qui peut dépendre de moi, si je veux vivre éternellement avec vous, et de la vie qui se trouve en vous.

C'est ce que votre Verbe incarné ne s'est pas contenté de m'ordonner par ses préceptes, mais dont il m'a encore montré l'exemple par toutes les actions de sa vie. C'est aussi de quoi je tâche de m'acquitter par mes actions aussi-bien que par mes paroles, mais sur quoi je me trouve sans cesse exposé à de grands périls, que je n'espère d'éviter qu'autant que j'aurai soin de me tenir sous vos ailes, et de vous exposer mes foiblesses, quoiqu'elles vous soient mieux connues qu'à moi-même.

Je sais que je ne suis qu'un enfant et un orphelin; mais j'ai un père qui est la source de la vie, j'ai un tuteur capable de me secourir dans tous mes besoins; et c'est vous, ô mon Dieu! qui êtes et mon père et mon tuteur. Vous êtes mon unique bien, Dieu tout-puissant, et vous avez toujours été avec moi, dans le temps même que je n'étois pas encore avec vous. Je veux donc faire connoître à ceux que vous m'ordonnez de servir, non plus ce que j'ai été, mais ce que je suis présentement, et combien il y a encore de misères en moi. Mais quoique je le fasse, je suis bien éloigné de vouloir m'établir juge de moi-même [1]. ( I. *Cor.* 4. 3. ) Voilà dans quel esprit je parlerai de moi, et comment je désire que l'on prenne ce que j'en dirai.

[1] Parce qu'il n'y a pas grand fondement à faire sur la connoissance que chacun peut avoir de lui-même, et qu'il n'y a que Dieu qui sache ce que nous sommes véritablement.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE V.

**Que quelque imparfaite que fût la connoissance qu'il avoit de Dieu, il se connoissoit moins lui-même sur de certaines choses. Ce qui faisoit toute son espérance.**

7. C'EST à vous, Seigneur, à juger de ce que je suis. (I. *Cor.* 2. 11.) Car encore que chacun de nous voie ce qui se passe en lui, et que le secret de notre cœur nous soit aussi connu qu'il est inconnu à tous les autres hommes, il y a des choses en nous que nous ne connoissons pas nous-mêmes; mais il n'y en a aucune que vous ne connoissiez, ô mon Dieu! parce que c'est vous qui nous avez faits.

Or, quoique je voie clairement mon néant, quand je viens à me considérer en votre présence; quoique je sache que je ne suis que cendre et que poussière (II. *Cor.* 5. 8.); quoique dans cette terre étrangère, où nous sommes encore loin de vous, et où nous ne vous voyons pas encore face à face, mais seulement en énigme, et comme au travers d'un verre obscur, je me vois moi-même de plus près, et bien plus distinctement que je ne vous vois (I. *Cor.* 13. 12.): il y a des choses sur quoi je vous connois mieux que je ne me connois moi-même. Car, au lieu que je sais, par exemple, que vous êtes inviolable en tout point, et hors des atteintes du mal, j'ignore encore jusqu'à quel point j'en suis à couvert, et quelles sont les tentations à quoi je suis capable ou incapable de résister. Ainsi toute mon espérance est que je sais qu'étant fidèle comme vous l'êtes, vous ne permettez pas que nous soyons exposés à des tentations qui passent nos forces, et que vous nous donnerez moyen de soutenir celles qui nous attaqueront, et d'en

sortir avec avantage. (I. *Cor.* 10. 13.) Je dirai donc ici ce que je connois de ce qui est en moi, et qui ne m'est connu que parce que votre lumière me le fait connoître, et quelles sont les choses sur quoi je ne me connois pas encore bien moi-même, et qui me seront toujours inconnues, jusqu'à ce que vous ayez dissipé les ténèbres qui me les cachent.

## CHAPITRE VI.

**Qu'il sait avec certitude qu'il aime Dieu. Que toutes les créatures nous disent qu'il faut l'aimer. Ce qui fait que ce qu'elles nous disent sur cela entre dans nos cœurs. Ce que c'est que Dieu, et ce que les créatures nous en apprennent.**

8. Ce que je sais, et dont ma conscience me rend un témoignage qui ne me permet pas d'en douter, c'est que je vous aime, ô mon Dieu ! car vous avez percé mon cœur par les flèches de votre divine parole, et je vous ai aimé dans le moment. Le ciel et la terre, tout ce qu'ils enferment, me disent même de toutes parts qu'il faut que je vous aime ; et ils ne cessent point d'en dire autant à tous les hommes, afin qu'ils soient sans excuse s'ils ne vous aiment pas. Mais vous faites une autre sorte de miséricorde bien plus intime à ceux à qui vous voulez faire miséricorde, et de qui il vous plaît d'avoir pitié (*Rom.* 9) ; sans cela le ciel et la terre ont beau faire retentir vos louanges, ils ne parlent qu'à des sourds.

Mais qu'est-ce que j'aime, quand je vous aime ? Ce n'est ni une beauté du genre de celles que mes yeux aperçoivent dans les choses corporelles, ni un son articulé et mesuré, ni un éclat comme celui de cette lumière extérieure qui flatte si agréablement nos yeux,

ni une harmonie comme celle des concerts les plus mélodieux, ni une odeur comme celle des fleurs et des parfums, ni un goût comme celui du miel et de la manne, et de tous les autres mets les plus exquis, ni un objet comme ceux dont la volupté recherche la jouissance avec le plus d'ardeur.

Ce n'est rien de tout cela que j'aime, quand j'aime mon Dieu. Cependant, c'est quelque chose d'approchant; et il est à mon âme ce que ces autres choses sont à mes sens. Car elle en est éclairée, et le voit au-dedans d'elle-même, mais comme une *lumière* que nul espace ne borne et ne contient. Elle l'entend, mais comme un *son* que le temps ne mesure et ne termine point. Elle le sent, mais comme une *odeur* que le vent n'emporte point. Elle s'en nourrit et elle le goûte, mais comme une *viande* que l'avidité avec laquelle on la dévore ne détruit et ne diminue point. Enfin elle s'y tient unie par de chastes embrassements, comme à l'objet de ses délices, mais un objet dont la jouissance n'est sujette à nulle sorte de satiété ni de dégoût. Voilà ce que j'aime, quand j'aime mon Dieu.

9. Mais qu'est-ce donc qu'un tel objet? J'ai demandé à la terre si ce ne seroit point elle; et elle m'a répondu: Non, je ne suis point ce Dieu que vous cherchez; et tout ce qu'elle contient m'en a dit autant. J'ai demandé la même chose à la mer et aux abîmes, et à tout ce qu'ils enferment de vivant; et tout cela m'a répondu: Nous ne sommes point votre Dieu, cherchez-le au-dessus de nous. Je l'ai demandé aux vents et à l'air, et à tous les habitants de cette région supérieure [1]; et ils m'ont répondu: Nous ne sommes point ce Dieu que vous cherchez; et Anaximène s'est trompé, quand il nous a pris pour cet être souverain. J'ai fait la même

[1] C'est-à-dire aux esprits dont quelques anciens philosophes ont cru que l'air étoit rempli.

question au ciel, au soleil, à la lune et aux étoiles; et ils m'ont répondu: Nous ne le sommes pas non plus. Enfin je me suis adressé à tous les objets qui touchent mes sens, et je leur ai dit: Vous me répondez que vous n'êtes point mon Dieu, mais apprenez-moi donc quelque chose de lui, et dites-moi ce qu'il est; et tous ces êtres se sont écriés tous d'une voix: *C'est lui qui nous a faits.* Voilà ce que la nature nous répond sur ce sujet; car c'est l'interroger et entendre d'elle cette réponse, que de la voir et de la considérer avec quelque attention.

Ensuite, m'adressant la parole à moi-même, je me suis demandé: Et vous-même, qu'êtes-vous? Et je me suis répondu: Je ne suis qu'un homme composé d'un corps et d'une âme, dont l'un est quelque chose d'extérieur et de visible, et l'autre quelque chose d'intérieur et d'invisible. Par laquelle de ces deux parties falloit-il donc désormais que je cherchasse mon Dieu? Je l'avois déjà cherché par l'entremise de mon corps, parcourant tout ce que mes yeux ont pu découvrir dans toute l'étendue du ciel et de la terre. Ainsi, il ne me restoit plus que de le chercher par la partie intérieure et invisible, et qui est assurément la plus excellente des deux, puisque c'est à celle-là que les sens extérieurs faisoient leur rapport de ce qu'ils avoient découvert, et que c'est elle qui, du tribunal où elle préside à leurs actions, jugeoit de la réponse que le ciel, la terre et tout ce qu'ils contiennent, lui ont faite, lorsqu'ils lui ont dit tout d'une voix: *Nous ne sommes point votre Dieu, et nous ne sommes que son ouvrage.* Car c'est sans doute la partie intérieure qui a connu tout ceci, par le ministère de la partie extérieure. C'est ce que je suis au-dedans qui l'a connu: c'est mon esprit qui s'est servi des sens et des organes de mon corps, pour questionner la masse du monde sur le sujet de mon Dieu; et c'est

à lui qu'elle a parlé quand elle a dit : *Je ne suis pas celui que vous cherchez, je ne suis que son ouvrage.*

10. Mais quoi ! l'univers ne présente-t-il pas la même face à tous ceux dont les sens sont en leur entier ? ce n'est même qu'en la présentant, qu'il répond à ces sortes de questions. D'où vient donc que tous n'entendent pas ses réponses ? C'est que, pour les entendre, il ne suffit pas de les voir ; car les animaux mêmes, jusqu'aux moindres insectes, voient tout ce qu'il expose à nos yeux, et qui est comme la voix par où il répond à nos questions : mais ils ne sauroient lui en faire, parce qu'il n'y a point en eux de raison qui puisse juger de ce qu'ils aperçoivent par leurs sens. Pour les hommes, ils sont tous capables de le questionner ; et il n'y en a aucun qui ne pût s'élever, par les choses visibles, jusqu'à la connoissance des grandeurs invisibles de Dieu : mais l'AMOUR qui les asservit à ces mêmes choses, les met hors d'état d'en juger.

Elles ne répondent même qu'aux interrogations de ceux qui sont capables de juger de leurs réponses. Car quoique leur voix, c'est-à-dire la manière dont elles nous paroissent, ne changent jamais, et qu'on les trouve toujours les mêmes, l'un ne fait que les voir, et l'autre, en les voyant, les interroge et entend leurs réponses ; et en même temps qu'elles parlent à celui-ci, elles sont muettes pour celui-là ; ou, pour mieux dire, elles parlent à tout le monde ; mais leur langage n'est entendu que de ceux qui consultent la vérité au-dedans d'eux-mêmes, sur ce qu'elles leur disent au-dehors.

Car c'est la vérité qui me dit : Votre Dieu n'est ni le ciel, ni la terre, ni aucune autre sorte de corps : la nature même de ces choses-là le dit à tous ceux qui les voient, puisque tout corps est une masse dont chaque partie est moindre que son tout. Et sur cela, je dis à mon âme : Pour vous, vous êtes quelque chose

de plus excellent que tout ce qu'il y a de massif et de corporel, puisque c'est vous qui donnez la vie à toute la masse de votre corps, et que nul corps n'est capable d'en vivifier un autre [1]. Mais Dieu est encore au-dessus de vous, puisque c'est par lui que vous vivez, et que vous êtes principe de vie.

## CHAPITRE VII.

### Par quelle faculté de l'âme il faut chercher ce que c'est que Dieu.

11. Qu'est-ce donc que j'aime, quand j'aime mon Dieu? Je vois bien que c'est quelque chose d'infiniment élevé au-dessus de tous les corps, et même au-dessus de mon âme; mais il faut pourtant qu'elle me serve de degré pour m'élever jusqu'à lui.

Je passerai d'abord cette faculté vivifiante, par où elle communique la vie au corps à quoi elle est unie; car ce n'est pas par-là que je puis trouver mon Dieu: autrement le cheval même et le mulet, qui n'ont ni raison, ni intelligence, pourroient aussi le trouver, puisque cette même faculté vitale est en eux, et que c'est ce qui donne la vie à leurs corps.

Je passerai encore cette autre faculté par où je communique à mon corps le sentiment aussi-bien que la vie; et que le Seigneur a aussi mise en moi lorsqu'il m'a créé, et qu'il m'a donné des yeux pour voir, et non pas pour entendre; des oreilles pour entendre, et non pas pour voir; et ainsi de tous mes autres sens, qui ont chacun leur place dans mon corps, et qui

[1] C'est-à-dire d'une vie accompagnée de connoissance et de raison: car les plantes mêmes sont vivantes, quoiqu'il n'y ait rien en elles que de corporel.

exercent séparément leur office, ou plutôt qui sont les instruments par où je les exerce tous [1] : car ces *offices* sont mes actions, plutôt que celles de mes sens, puisque, quelques différentes qu'elles soient, c'est la même âme qui les fait toutes par eux. Je ne m'arrêterai donc pas à cette faculté, non plus qu'à l'autre, puisqu'elle est dans le cheval et dans le mulet aussi-bien qu'en moi, et que leurs corps sont pourvus d'organes par où ils sont capables de sentiment aussi-bien que moi.

## CHAPITRE VIII.

**Belle description de la mémoire et de la manière dont les choses s'y conservent.**

12. Après avoir passé ces deux premières facultés, qui sont comme les deux premiers degrés que je trouve en moi, quand je veux m'élever jusqu'à celui qui m'a fait, je viens dans la vaste étendue des réservoirs de ma mémoire, où se conserve ce nombre innombrable d'images que mes sensations ont fait passer dans mon âme, et toutes celles que j'ai composées de celles-ci, à force d'y ajouter, ou d'en ôter, ou de les varier de quelque manière que ce puisse être; et enfin tout ce que j'ai donné en garde à cette faculté, et que l'oubli n'en a pas encore effacé.

Quand j'entre dans ce magasin, j'appelle ce que je veux faire comparoître devant moi; et entre les choses que j'appelle, il y en a qui se présentent sur-le-champ, et d'autres qui sont un peu plus long-temps à venir, comme si elles sortoient de quelque recoin plus enfoncé. Il y en a même qui, dans le temps que je

[1] Car les sens ne sont que des instruments; et c'est l'âme qui fait par eux tout ce qu'il semble qu'ils fassent.

demande tout autre chose, viennent se présenter en foule, comme si elles vouloient dire : *N'est-ce point nous que vous cherchez ?* et la main de mon esprit les chasse, et les écarte de devant mes yeux ; pour donner moyen à ce qu'il cherche de paroître, et de sortir de ce qui le lui cache. Enfin il y en a d'autres que je trouve sans peine, et qui se présentent chacune dans son rang, à mesure que je les appelle ; en sorte que les premières cèdent la place à celles qui les doivent suivre, et se retirent prêtes à paroître de nouveau quand je le voudrai. Et tout cela se passe en moi toutes les fois que je veux réciter ou repasser en moi-même quelquechose que je sais.

13. Tout ce qui est entré en moi par mes sens se conserve donc dans ces magasins de ma mémoire, comme chaque espèce de choses y est entrée séparément et par la porte qui lui convient, comme la lumière, les couleurs et les figures des corps, par les yeux ; les divers sons, par les oreilles ; les divers goûts, par la langue ; les diverses odeurs, par les narines ; et tout ce qui est dur ou mou, froid ou chaud, rude ou poli, pesant ou léger, par le toucher, répandu par tout le corps, et dont toutes ses parties intérieures et extérieures sont également capables ; chacune s'y tient dans sa place, sans se brouiller en aucune manière ; et le vaste sein de ma mémoire embrasse ce nombre infini de choses, qu'elle tient toutes prêtes à se présenter toutes les fois que je les rappelle, et que je veux les repasser.

Ce ne sont pas néanmoins les choses mêmes qui sont entrées dans ce magasin par mes sens, mais les images qu'elles y ont transmises par eux, lorsqu'elles les ont touchées. On voit bien par quel sens chaque sorte d'images est entrée ; mais qui pourroit dire comment elles se forment ?

C'est par le moyen de ces images, qu'au milieu des

ténèbres les plus épaisses je vois les couleurs dans ma mémoire, quand il me plaît ; et que je fais la différence du blanc et du noir, et de toutes les autres couleurs ; et pendant que je repasse les couleurs et les autres choses qui sont entrées par mes yeux, les sons ne viennent point se présenter, ni troubler mon action, quoiqu'ils soient là aussi-bien qu'elles : mais ils se tiennent à l'écart, prêts à se présenter dès que je le voudrai.

C'est ainsi que sans aucnn mouvement de ma langue ni de mon gosier, je chante en moi-même tout ce qui me plaît, sans que les images des couleurs, ni de tout ce qui est entré en moi par mes yeux, viennent se jeter à la traverse, quoiqu'elles soient là aussi-bien que celles des sons ; ni interrompre l'action par laquelle je considère ce qui est entré par mes oreilles. Enfin, c'est ainsi que je repasse comme il me plaît tout ce que mes autres sens ont fait entrer dans ces réservoirs, et que, par pure réminiscence, et sans que mon nez agisse, je fais la différence de l'odeur des lis et de celle des violettes ; que, sans avoir rien sur la langue, je distingue le goût du miel de celui du vin cuit, et que, sans aucune action des organes du toucher, je discerne ce qui est doux d'avec ce qui est rude, que je préfère l'un à l'autre.

14. Je fais tout cela au-dedans de moi-même, dans ce vaste champ de ma mémoire. J'y trouve le ciel, la terre et la mer, avec tout ce que j'ai jamais aperçu par mes sens de ce qu'ils contiennent, à la réserve de ce que je puis avoir oublié. Je m'y trouve moi-même et me considère moi-même, et tout ce que j'ai jamais fait ; en quel temps et en quel lieu je l'ai fait, et en quelle disposition j'étois quand je le fis. J'y trouve tout ce que ma propre expérience m'a appris, ou que j'ai cru sur la foi des autres, et par le rapport qu'il avoit

avec ce qui m'étoit connu par moi-même : et c'est à la faveur de ces images qui me restent du passé, que je forme des conjectures sur l'avenir, que je prévois de certaines actions et de certains événements, que je juge de ce qu'on en peut espérer ou non, et que je considère toutes ces choses comme si elles m'étoient déjà présentes, quoique je ne fasse que les prévoir.

C'est dans ce vaste sein de mon esprit, qui embrasse les images d'un si grand nombre de choses, que je me dis à moi-même : *Je ferai ceci ou cela : et il en arrivera ceci ou cela.* Et d'autres fois : *Oh! si telle ou telle chose pouvait arriver!* ou bien : *Plaise à Dieu de ne pas permettre que telle et telle chose arrive!* Et quand je me parle de la sorte, j'ai devant moi les images des choses dont je parle ; et je les tire de ce magasin de ma mémoire, qui me les fournit à point nommé, sans quoi je ne pourrois rien dire de tout cela.

15. Quelle force ô mon Dieu ! que celle de la mémoire ! y a-t-il rien de plus grand, et peut-on jamais assez admirer l'étendue presque infinie de sa capacité? Qui est-ce qui pourroit en voir le fond ? Cependant ma mémoire n'est autre chose qu'une faculté de mon esprit et un apanage de ma nature. Ainsi mon esprit n'a pas assez d'étendue pour embrasser tout ce qui fait partie de moi-même, et je ne puis me comprendre tout entier.

Mais quoi ! ce que je me trouve incapable de comprendre, quand je me considère moi-même est-il quelque part hors de moi, et peut-il être ailleurs qu'en moi-même? comment se peut-il donc faire que je ne le comprenne pas ?

Je ne puis penser à tout ceci, sans me trouver saisi d'étonnement, et je ne cesse point de l'admirer. Cependant, qu'est-ce que les hommes admirent ordinairement? la hauteur des montagnes, les flots de la mer,

le cours des rivières, la vaste étendue de l'Océan, les mouvemens des astres ; et ils ne se considèrent point eux-mêmes. Ils n'admirent point une chose aussi admirable que ce qui vient de se passer en moi, quand j'ai parlé de toutes ces choses qu'ils admirent. Car quoique je ne les eusse point devant les yeux, je les voyois dans ma mémoire, qui me représentoit des montagnes, les flots de la mer, les astres, qui sont toutes choses que j'ai vues; et l'Océan même, que je n'ai jamais vu, et dont je n'ai d'idée que celle que j'ai formée sur ce que l'on m'en a et dit ; j'ai vu tout cela dans toute son étendue, comme si je l'eusse eu devant moi : car si ma mémoire ne me l'avoit représenté, je n'aurois pu en parler comme j'ai fait. Cependant ces choses-là ne sont point en moi, et je ne les y ai point fait passer quand je les y ai vues, mais seulement leurs images ; et je sais par lequel de mes sens chaque sorte d'image y est entrée.

## CHAPITRE IX.

**Quelles sont les choses qui subsistent dans la mémoire par elles-mêmes, et non pas par des images.**

16. Mais ces sortes de choses ne sont pas les seules qui résident dans cette capacité infinie de ma mémoire : elle conserve encore tout ce que j'ai appris des sciences, et que l'oubli n'a pas encore effacé. Tout cela y est dans des lieux particuliers plus enfoncés que ceux où se conservent les images des corps, mais qui ne sont point des lieux comme ceux que les corps occupent. Et ce ne sont pas les images de ces sortes de choses qu'elle conserve, ce sont les choses mêmes.

Car si je sais ce que c'est que la grammaire ou la logique, et combien on peut faire de sortes de ques-

tions sur chaque sujet, et toutes les autres choses de cette nature, il ne faut pas croire que j'aie laissé les choses mêmes au-dehors, et qu'il n'en soit resté en moi que les images, comme il arrive en matière de choses qui n'ont qu'une certaine durée. Le son, par exemple, ne fait que passer ; mais il me laisse une impression par le moyen de laquelle je le considère quand il me plaît, et qui subsiste en moi, lors même que ce qui l'a produit ne subsiste plus.

Il en est de même des odeurs ; et, quoique le vent les emporte, l'impression qu'elles font sur l'odorat, demeure en nous, et nous donne moyen de les considérer quand nous voulons. Il en est de même des viandes que nous mangeons : car quoique nous n'en ayons plus le goût, dès qu'elles sont dans notre estomac, la mémoire les goûte comme si elles étoient encore sur la langue. Enfin il en est de même de tout ce qui fait impression sur nous par le toucher, puisque, lors même que nous le touchons plus, la mémoire nous le représente comme si nous le touchions encore.

Ainsi, à l'égard de ces sortes de choses, ce ne sont pas les choses mêmes qui entrent en nous, mais seulement leurs images, que la mémoire saisit avec une merveilleuse promptitude, et qu'elle range avec un ordre admirable, dans les réservoirs destinés à chacune, d'où elle les tire d'une manière qui ne l'est pas moins, toutes les fois que nous voulons les repasser [1].

[1] Le chapitre suivant ne devroit pas être séparé de celui-ci.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE X.

**Combien il y a de choses dans la mémoire qui ne sont point entrées par les sens.**

17. Mais quand on m'a dit que sur chaque chose l'on peut faire trois sortes de questions : *Si elle est, si que c'est, quelle elle est,* ce n'est pas par des images que ce qu'on m'en a dit est entré dans ma mémoire ; la chose même y est entrée sans l'entremise d'aucune image, quoique celles des sons par où on l'a énoncée y soient aussi entrées en même temps. Pour ces sons, je sais que le vent les a emportés, et qu'ils ne subsistent plus ; et je vois bien par où leurs images sont entrées ; mais pour la chose qu'ils expriment, je n'ai pu l'atteindre par aucun de mes sens, et je ne l'ai vue nulle part dans mon esprit.

Qu'elle me dise donc, s'il est possible, d'où et par où elle a pu venir en moi ! Car j'ai beau parcourir tous mes sens, qui sont comme les portes par où les choses y entrent, je n'en trouve aucun par où celle-ci ait pu entrer. Mes yeux me disent : Si c'est quelque chose de coloré, c'est nous qui vous en avons fait le rapport. Si c'est un son, disent mes oreilles, c'est par nous qu'il est entré. Si c'est une odeur, disent mes narines, c'est nous qui lui avons donné passage. Si ce n'est point une saveur, dit ma langue, ne m'en demandez point de nouvelles. Enfin, le toucher me dit que, si ce n'est point un corps, il n'a pu l'atteindre, ni par conséquent le faire passer en moi.

Par où est-ce donc que cette chose est entrée dans ma mémoire, et d'où a-t-elle pu venir ? J'avoue que je ne le vois pas. Car quand je l'ai apprise, ce n'est pas

sur la foi d'un autre que je l'ai crue : je l'ai aperçue dans mon esprit, qui en a reconnu la vérité dans le moment ; et je la lui ai donnée en garde, pour me la représenter quand je voudrois. Elle étoit donc dans mon esprit avant même que je l'eusse apprise, quoiqu'elle ne fût point dans ma mémoire. Car si elle n'avoit été dans mon esprit, comment l'aurois-je reconnue dès qu'on me l'a montrée ; et *comment* aurois-je pu dire, comme j'ai fait sans hésiter : *Cela est vrai, cela est ainsi?* Elle y étoit donc déjà, mais comme enfoncée dans quelque recoin fort profond : en sorte que, si ce qu'on m'en a dit ne l'en avoit tirée, je n'aurois pu l'apercevoir.

## CHAPITRE XI.

**Ce que c'est qu'apprendre à l'égard des vérités intellectuelles qui nous sont connues par elles-mêmes.**

18. Ainsi il se trouve qu'à l'égard des choses qui sont en nous sans avoir passé par nos sens, et qui n'y sont point par des images, mais que nous y voyons en elles-mêmes et dans leur nature, ce qu'on appelle les *apprendre*, n'est autre chose que les ramasser par la pensée, dans notre mémoire, où elles étoient déjà, mais comme dispersées et en désordre ; de les y remarquer, et de les lui redonner en garde toutes rangées, afin qu'au lieu qu'elles y étoient auparavant dans une confusion qui ne nous permettoit pas de les apercevoir, elles nous soient de là en avant connues et familières, et que nous les ayons comme sous la main, pour pouvoir les retrouver quand il nous plaira.

Combien y a-t-il de choses dans ma mémoire, que

j'ai trouvées de cette sorte, et que je tiens présentement sous ma main, comme je viens de dire? car c'est les y tenir, que de les savoir et de les avoir apprises. Mais si j'étois quelque temps un peu considérable sans les repasser, elles m'échapperoient, et se perdroient encore dans ces recoins les plus enfoncés de ma mémoire, où elles étoient auparavant, en sorte que, pour revenir à les savoir, il faudroit les retrouver de nouveau, c'est-à-dire les aller chercher, et les ramasser une seconde fois dans ces mêmes enfoncements d'où je les avois tirées, et où elles étoient éparses dans une confusion qui me les cachoit : car il n'y a point d'autre lieu où elles puissent être. De là vient que dans la langue latine, le mot *penser* n'est qu'un mot dérivé de celui qui signifie ramasser et *rassembler* [1]. Il ne veut même dire autre chose; et on pourroit s'en servir à l'égard de tout ce qui se *ramasse* ou se *rassemble*, quelque part que ce soit, si l'usage ne l'avoit fixé à ce que l'esprit ramasse au-dedans de lui-même par la pensée.

## CHAPITRE XII.

### Comment les vérités mathématiques sont dans la mémoire.

19. La mémoire contient encore une infinité de propriétés et de proportions des nombres, des lignes et des figures, quoique rien de tout cela ne soit entré en nous par nos sens, puisque ce ne sont ni des couleurs, ni des sons, ni des odeurs, ni des saveurs, ni rien de palpable et de perceptible au toucher. Le son des paroles qu'on emploie pour signifier ces choses-là, a bien frappé mes oreilles; mais ces paroles ne sont rien

[1] Cogitare, *frequentativum, deductum à* cogere, *quod idem sonat atque* colligere. *Tytire, cogo pecus.* VIRGIL.

moins que les choses mêmes. Car au lieu que ces paroles peuvent être différentes, selon que l'on parle grec ou latin, ou quelque autre sorte de langue, les choses ne sont ni grecques ni latines; et en quelque langue qu'on les exprime, elles sont toujours les mêmes.

J'ai vu des lignes tirées par des ouvriers qui avoient la main fort bonne, et qui en faisoient d'aussi déliées que les filets d'araignées : mais les lignes que j'ai dans l'esprit, quand je m'applique à des démonstrations de géométrie, ne sont point des images de celles que mes yeux m'ont fait connoître : c'est tout autre chose; et ce que je dis là est connu de tous ceux qui n'ont pas eu besoin de se représenter aucun corps pour concevoir ces sortes de lignes, et pour les voir au-dedans d'eux-mêmes.

C'est par mes sens que les nombres particuliers de tout ce que j'ai jamais compté, m'ont été connus : mais ces nombres intérieurs, par où nous jugeons de ceux-là, sont tout autre chose : ce n'en sont point des images; et c'est quelque chose de bien plus réel et de bien plus excellent. Ceux dont l'esprit ne les aperçoit point, pourront rire de ce que j'en dis; mais leur ris me fera pitié.

## CHAPITRE XIII.

### Les actions même de l'esprit et de la mémoire se conservent dans la mémoire.

20. Non-seulement ces choses-là se conservent dans ma mémoire, mais encore la manière dont je les ai apprises, et même une infinité de faux raisonnements, que j'ai entendu faire contre ce que les mathématiques nous en apprennent. Mais quelque faux qu'ils soient, ce

que ma mémoire en conserve est quelque chose de vrai[1]. Elle conserve encore la manière dont j'ai discerné la vérité de ces choses-là d'avec la fausseté de celles qu'on leur oppose. Je vois même que l'action par où je fais ce discernement, est différente de celle par où je me souviens de l'avoir fait, toutes les autres fois que j'y ai pensé ; et comme je me souviens d'avoir vu cette différence plusieurs autres fois, je donne en garde à ma mémoire, action par laquelle je la vois et la comprends à l'heure que je parle ; et je me souviendrai un jour de l'avoir vue et comprise dans ce moment. Ainsi je conserve la mémoire des actions mêmes de ma mémoire ; et si dans la suite je me souviens de m'être souvenu présentement de ce que je viens de dire, ce souvenir sera encore un effet de la force de ma mémoire.

## CHAPITRE XIV.

**Les passions mêmes se conservent dans la mémoire. Différence de la manière dont elles y sont, et de celle dont elles sont dans l'âme, quand elle en est agitée.**

21. On trouve dans la mémoire jusqu'aux passions de l'âme. Elles n'y sont pas néanmoins comme elles sont dans l'âme lorsqu'elle en est agitée, mais d'une manière toute différente, et comme la nature de cette faculté comporte qu'elles y soient. Car sans être dans la joie, je me souviens d'en avoir eu ; et sans être triste, je me souviens de l'avoir été ; sans ressentir aucun mouvement de crainte, je me souviens de ceux que j'ai ressentis autrefois ; et sans être touché d'aucun désir, je me souviens de ceux que j'ai eus ci-devant. Et non-seulement je me souviens de ces sortes de sentiments, sans

[1] Puisqu'il est vrai qu'on les a faits et de telle et telle manière, et c'est ce que la mémoire en conserve.

en éprouver de semblables, mais je m'en souviens même dans le temps que j'en ai de contraires; et comme dans de certains moments où j'ai de la joie, je me souviens d'avoir été triste, il y en a d'autres où je suis triste, et où je me souviens d'avoir été dans la joie.

[1] Il n'y a pas tant de sujets de s'étonner que ce que je viens de dire arrive à l'égard des maux du corps, puisque l'esprit et le corps sont choses toutes différentes. Ainsi, que dans le temps même que mon esprit est dans la joie, il se souvienne de quelque douleur que son corps a autrefois ressentie, ce n'est pas une si grande merveille. Mais l'esprit et la mémoire ne sont que la même chose; et de là vient que, quand nous voulons recommander à quelqu'un de se souvenir d'une chose, nous lui disons: *Mettez-vous bien cela dans l'esprit;* et quand nous nous plaignons d'avoir oublié quelque chose, nous disons: *Cela ne m'est point venu dans l'esprit,* ou *cela m'est échappé de l'esprit,* ne faisant nulle différence entre l'esprit et la mémoire.

Comment est-il donc possible que l'un et l'autre n'étant que la même chose, il y ait tout à la fois, et de la joie dans mon esprit, et de la tristesse dans ma mémoire, comme il arrive lorsqu'étant gai, je me souviens d'avoir été triste? Comment se peut-il faire que cette gaîté qui est dans mon esprit le réveille et le réjouisse, et que cette tristesse qui est dans ma mémoire ne l'attriste point? Est-ce que la mémoire est quelque chose de différent de l'esprit? c'est ce qu'on ne sauroit dire. Dira-t-on donc que la mémoire est comme l'estomac, et l'esprit comme la bouche; que la joie et la tristesse sont comme des viandes, l'une douce et l'autre amère; et qu'au lieu qu'elles se font sentir quand elles

[1] Dans les anciennes éditions, le chapitre XIV ne commence qu'en cet endroit, mais il est visible qu'il doit commencer plus haut.

sont dans cette *bouche*, on ne les sent plus dès qu'elles sont passées dans cet *estomac?* Il seroit ridicule de croire que cela fût ainsi : cependant quelque différentes que soient ces deux choses, elles ne sont pas sans quelque rapport.

22. Mais quand je dis qu'il y a quatre passions principales : *le désir*, *la joie*, *la crainte*, et *la tristesse ;* que je les définis chacune en particulier, et que j'établis la différence qu'il y a de l'une à l'autre, c'est dans ma mémoire que je trouve tout ce que je puis dire sur ce sujet, c'est d'elle que je le tire. Tout cela y étoit donc avant même que je le rappelasse ; autrement je n'aurois pu le rappeler. Cependant, quoique je me remette ce que ma mémoire conserve de ces passions, je n'en sens aucune, et je n'en suis pas plus ému. S'il est donc vrai que l'esprit soit comme la *bouche*, et la mémoire comme *l'estomac*, et que quand je rappelle la joie ou la tristesse qui sont dans ma mémoire, je fasse ce que font les animaux qui ruminent, c'est-à-dire que je fasse revenir dans la *bouche* ce qui étoit dans *l'estomac*, d'où vient que cette bouche ne sent plus ni la douceur de cette joie, ni l'amertume de cette tristesse? Est-ce que, comme il y a toujours quelque différence entre les choses même qui ont le plus de rapport, c'est en cela précisément qu'il s'en trouve entre celle-ci?

En effet, si l'on ressentoit infailliblement de la crainte ou de la tristesse toutes les fois que l'on parle de ces passions, qui est-ce qui voudroit en parler? Mais enfin, il est bien certain que nous n'en saurions parler, si nous ne trouvions dans notre mémoire, non-seulement les termes par où on les exprime, et qui s'y conservent par le moyen des images que nos sens y ont fait passer ; mais les notions même des choses qui ne sont entrées en nous par aucun de nos sens, mais que l'esprit à données en garde à la mémoire, après les

avoir formées sur ce que ces passions lui ont fait sentir, ou qu'elle a retenues d'elle-même, quoiqu'on n'ait point pensé à l'en charger.

www.liproduit.com.cn

## CHAPITRE XV.

**Si ce que la mémoire conserve des passions de l'âme, et de ses propres actions, y est par des images, ou autrement.**

23. Mais de déterminer si cela se fait par des images, ou sans images, c'est ce qui n'est pas aisé. Quand je parle du soleil, ou d'une pierre, ou de quelque autre corps que ce soit, j'en ai les images présentes dans ma mémoire, quoique les choses qu'elles représentent ne soient point présentes à mes sens. Il en est de même, lorsque je parle de la douleur sans en ressentir aucune : car si je n'en avois l'image présente dans ma mémoire, je ne saurois ce que je dirois, et je ne pourrois faire la différence de la douleur et du plaisir. Il en est de même quand je parle de la santé : car ce n'est pas assez que la chose même me soit présente comme elle l'est, s'il se rencontre que je me porte bien dans le temps que j'en parle, il faut que j'en aie encore l'image présente dans ma mémoire ; autrement je ne saurois pas même ce que veut dire le mot de *santé* ; et les malades devant qui l'on parle, et à qui la chose même n'est point présente, puisqu'ils sont malades, n'entendroient point ce que l'on dit, s'ils n'en avoient l'image dans la mémoire.

Mais quand je parle des nombres, je veux dire de ceux qui résident au-dedans de nous-mêmes, et par le moyen desquels nous faisons toutes sortes de supputations, ce sont eux-mêmes qui sont présents à ma mémoire, et non pas leurs images. Tout de même, quand

e parle de l'image que chacun a en soi du soleil, ce n'est pas une image de cette image que je présente, c'est elle-même. Enfin, quand je parle de ma mémoire même, et que j'y fais attention, c'est dans elle-même que je la vois : car c'est par elle-même qu'elle est présente à elle-même, et non par des images comme celles qu'elles conserve des choses qui touchent les sens.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XVI.

### L'oubli même se conserve dans la mémoire, et comment.

24. Mais voici quelque chose de bien plus admirable. Lorsque je parle de l'*oubli*, et que j'en parle avec connoissance, et sachant ce que je dis, c'est dans ma mémoire que je trouve non-seulement le mot d'*oubli*, mais la chose même qu'il signifie. Car si ma mémoire ne me présentoit la chose même, je n'entendrois pas la signification du mot. Comme donc, lorsque je me souviens de ma mémoire, c'est elle-même qui est présente à elle-même et par elle-même : ainsi lorsque je me souviens de mon oubli, j'ai tout à la fois présent, et ma mémoire, puisque c'est par elle que je me souviens de l'oubli, et l'oubli même, puisque c'est la chose dont je me souviens. Mais qu'est-ce que l'oubli, sinon une privation de mémoire ? Comment est-il donc vrai de dire que, pour me souvenir de mon oubli, il faut qu'il me soit actuellement présent, puisque l'oubli actuel est précisément ce qui empêche qu'on ne se souvienne des choses ?

Cependant, s'il est vrai, d'une part, que se souvenir de quelque chose, c'est l'avoir dans la mémoire ; et de l'autre, qu'il ne nous seroit pas possible d'entendre la signification du mot d'*oubli*, si nous ne nous souvenions

de la chose, il s'ensuit qu'il faut que l'oubli même soit dans notre mémoire, quand nous nous en souvenons, c'est-à-dire qu'il faut qu'il nous soit présent pour ne pas les oublier, lui dont la nature est de nous faire oublier les autres choses. Cela de donneroit-il point à penser que quand nous nous souvenons de l'oubli, il n'y en a que l'image dans notre mémoire, et non pas la chose même ; puisque si l'oubli même y étoit actuellement, il feroit que nous l'oublierions lui-même, bien loin qu'il nous en fît souvenir ? Qui est-ce qui peut comprendre comment cela se passe en nous ? Qui est-ce qui peut démêler toutes ces difficultés, et accorder tant de choses qui paroissent contraires les unes aux autres ?

25. Pour moi, j'avoue que j'y succombe, ô mon Dieu ! et c'est sous moi-même que je succombe. Je suis à moi-même comme une mine profonde, que je ne creuse qu'avec beaucoup de peine et de travail, et dont je ne saurois encore trouver le fond. Car ce que je cherche présentement, ce n'est ni l'étendue du ciel, ni les distances des astres, ni ce qui tient la terre suspendue au milieu de l'air ; c'est ce qui se passe en moi, puisque c'est ce qui se passe dans ma mémoire et dans mon esprit.

Il ne seroit pas fort étrange que ce qui est autre chose que moi-même, et qui en est même si éloigné, me fût difficile à comprendre ; mais qu'y a-t-il de plus près que moi-même ? Cependant je ne saurois comprendre ce qui se passe en moi, puisque je ne puis comprendre ce qui se passe dans ma mémoire, ce qui n'est autre chose que moi-même.

Car que dirai-je, quel parti prendrai-je sur ce qui se passe quand je me souviens de mon oubli ? Je vois clairement que je m'en souviens. Dirai-je donc qu'une chose dont je me souviens n'est pas dans ma mémoire ?

Dirai-je aussi qu'il faut que l'oubli y soit, afin que je ne l'oublie pas lui-même ? L'un est tout aussi absurde que l'autre. Dirai-je donc que, quand je me souviens de mon oubli, il n'y en a que l'image dans ma mémoire, et non pas la chose même ? Mais comment pourrois-je prendre ce parti-là, non plus que les deux autres, puisqu'il faut que les choses mêmes aient été présentes, pour imprimer leurs images à la mémoire ? Car qu'est-ce qui fait que je trouve dans ma mémoire la ville de Carthage, et les autres lieux où j'ai été, les visages des personnes que j'ai vues, et toutes les choses que mes sens ont fait passer en moi, jusqu'à la douleur et à la santé ? c'est que toutes ces choses m'ayant été présentes, ma mémoire a eu moyen d'en tirer des images que je pourrois dans la suite repasser comme je voudrois, et que j'aurois présentes, lors même que les choses dont elle les a tirées ne le seroient plus. Ainsi, quand il seroit vrai que, lorsque je me souviens de mon oubli, il n'y en a que l'image dans ma mémoire, toujours faut-il que l'oubli même lui ait été présent, pour lui donner moyen d'en tirer l'image. Or, dans le temps qu'il lui étoit présent, comment pouvoit-il lui imprimer son image, puisque l'effet naturel de l'oubli présent est d'effacer celles qui y sont déjà imprimées ? Cependant, de quelque manière que soit la chose, et quelque impossible qu'il nous soit de l'expliquer, et même de la comprendre, je suis certain que je me souviens de mon oubli même, c'est-à-dire de ce qui m'ôte le souvenir des choses dont je me souviendrois, s'il ne les avoit point effacées de ma mémoire.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XVII.

**Combien la mémoire est admirable. Que pour trouver Dieu, il faut s'élever encore au-dessus de cette faculté de l'âme.**

26. C'est quelque chose d'étonnant, ô mon Dieu! que la force de la mémoire! On est épouvanté, quand on considère cette capacité sans bornes, et la multiplicité infinie des choses qu'elle contient. Or, ma mémoire, c'est mon esprit, et mon esprit, c'est moi-même. Que suis-je donc, ô mon Dieu! quelle sorte de nature suis-je; et combien ce principe de vie qui est en moi est-il admirable par l'étendue et la variété infinie de ses opérations!

Je parcours ce vaste champ de la mémoire; je pénètre dans ce nombre innombrable de réduits, où réside une infinité de choses de tout genre, dont les unes n'y sont que des images, comme les corps; d'autres y sont par elles-mêmes, comme les arts et les sciences; et d'autres par de certaines perceptions et de certaines observations de l'esprit, comme les passions qui subsistent dans la mémoire, lors même que l'âme n'en est plus émue, quoique tout ce qui est dans la mémoire soit dans l'âme. Mais quelque avant que j'y pénètre, je n'en saurois voir le fond, tant ma mémoire a d'étendue, tant le principe de vie qui est en moi a d'activité et de force, quoique je ne vive encore que d'une vie sujette à la mort.

Que faut-il donc que je fasse pour vous trouver, ô mon Dieu! qui êtes ma véritable vie? Ne faut-il pas que je m'élève au-dessus de cette faculté même de mon âme, qu'on appelle *la mémoire*, si je veux me porter jusqu'à vous, douce lumière de mon cœur? Que me

dites-vous sur ce sujet ? Ne me dites-vous pas que, si je veux que mon esprit me serve de degré pour m'élever jusqu'à vous, qui êtes si élevé au-dessus de moi, si je veux vous atteindre par où vous pouvez être atteint, et m'unir à vous par où l'on y peut-être uni, il faut que je passe encore au-delà de cette troisième faculté de mon âme ? Car les bêtes mêmes et les oiseaux ont de la mémoire ; autrement ils ne pourroient retrouver, comme ils le font, leurs tanières et leurs nids, ni toutes les autres choses que l'accoutumance leur a rendues familières. Or, ce n'est que par le moyen de la mémoire que l'accoutumance peut quelque chose sur eux.

Pour atteindre donc celui qui m'a donné une nature si élevée au-dessus de celle des bêtes, et qui a *mis* en moi une intelligence que les oiseaux n'ont point, il faut que je m'élève au-dessus de ma mémoire même. Mais où sera-ce donc que je vous trouverai, souveraine douceur de mon âme, douceur véritable et solide [1] ? Car si c'étoit hors de ma mémoire que je dusse vous trouver, il faudroit que vous n'y fussiez point, et par conséquent que je ne me souvinsse point de vous ; et, si je ne m'en souvenois pas, comment pourrois-je vous trouver ?

## CHAPITRE XVIII.

**Ce n'est qu'à la faveur de ce qui se conserve dans la mémoire, qu'on peut retrouver ce qu'on a perdu, et le reconnoître quand on l'a trouvé.**

27. Car cette femme de l'Evangile, qui avoit perdu une de ses *dragmes* [2] (Luc. 15. 8), et qui la cherchoit

[1] Le chap. 18 commençoit autrefois dès ici. Mais c'étoit couper en deux le raisonnement qui commence au mot de *Mais*.

[2] C'étoit une sorte de monnoie.

la lampe à la main, n'auroit jamais pu la retrouver, si cette dragme ne lui étoit demeurée dans la mémoire : autrement, quand elle lui seroit tombée sous la main, elle ne l'auroit pas même reconnue. C'est ce que je sais par moi-même : car j'ai cherché et retrouvé en ma vie bien des choses que j'avois perdues, et je me souviens que dans le temps que je les cherchois, et que l'on me disoit, en m'en présentant beaucoup d'autres : *N'est-ce point là ce que vous cherchez ?* je répondois toujours : Non, jusqu'à ce qu'on me présentât celle que je cherchois effectivement. Si je n'en avois donc conservé la mémoire, je n'aurois jamais pu la trouver, puisque, quand on me l'auroit présentée, je ne l'aurois pas reconnue ; et il faut nécessairement que cela soit ainsi, toutes les fois qu'on cherche et que l'on retrouve ce qu'on avoit perdu.

Il est vrai que, dans ces sortes de rencontres, ce que nous cherchons n'est perdu qu'à l'égard des yeux, qui ne savent plus où le retrouver, et qu'il ne l'est pas à l'égard de la mémoire, puisque ce n'est qu'à la faveur de l'image qu'elle en conserve, qu'on le cherche jusqu'à ce qu'on le retrouve, et qu'on le reconnoît quand on l'a trouvé. Car ce ne seroit pas l'avoir trouvé, que de ne le pas reconnoître quoiqu'on l'eût devant les yeux ; et on ne sauroit le reconnoître, si la mémoire n'en avoit conservé l'image. Ces sortes de choses ne sont donc perdues, comme j'ai déjà dit, qu'à l'égard des yeux, et non pas à l'égard de la mémoire.

www.libtool.com

## CHAPITRE XIX.

**Comment on cherche ce que la mémoire même avoit perdu, et comment on le reconnoît quand on le trouve.**

28. Mais que dirons-nous de celles que la mémoire même perd, et qu'il faut chercher pour nous les remettre, et pour nous en souvenir? Car où pouvons-nous les chercher, que dans la mémoire même? Et s'il arrive qu'elle nous présente une chose pour une autre, nous la rejetons jusqu'à ce que celle que nous cherchons en effet vienne à paroître; et alors nous disons: *C'est cela;* or, comment le pourrions-nous *dire*, si nous ne la reconnoissions pas? et comment la reconnoîtrions-nous, si nous ne nous en souvenions? Nous l'avions pourtant oubliée, mais non pas entièrement, et c'est à la faveur de ce qui nous en restoit, que nous cherchions ce qui nous en étoit échappé. La mémoire sentoit bien qu'il ne lui paroissoit plus qu'une partie de ce qu'elle avoit accoutumé d'embrasser et de joindre sur ce sujet; et c'étoit comme une vue estropiée, qui lui faisoit faire des efforts, jusqu'à ce que ce qu'elle ne voyoit plus qu'à demi revînt à lui paroître dans son entier.

C'est ainsi que, quand nous rencontrons, ou que nous nous remettons dans l'esprit quelqu'un que nous connoissons, mais dont nous avons oublié le nom, nous rejetons tous les autres noms qui se présentent pendant que nous cherchons celui-là. Et comme il est le seul que la mémoire ait accoutumé de joindre à l'idée qu'elle conserve de cet homme, elle n'aura point de repos que cette idée ne soit complète par l'assemblage de l'image qu'elle a conservé de la personne, et de celle du nom qui lui étoit échappé.

Mais quand ce nom se présente enfin, d'où vient-il, que de la mémoire même? Car une preuve évidente qu'il n'en étoit pas entièrement effacé, c'est que, si quelqu'un nous le suggère, nous le reconnoissons incontinent; et qu'est-ce qui nous le fait reconnoître, sinon ce qui nous en étoit resté dans la mémoire? En effet, quand nous le reconnoissons après qu'on nous l'a dit, et que nous demeurons persuadés que c'est celui que nous cherchions, ce n'est point du tout comme nous le pourrions être de quelque chose de nouveau qu'on viendroit de nous apprendre; c'est notre propre mémoire qui nous le fait reconnoître, et c'est ce qu'elle ne pourroit faire, quoiqu'on le suggérât, si elle en avoit entièrement perdu l'idée. Il est donc certain, et qu'on ne peut pas dire qu'une chose soit absolument effacée de notre mémoire, tant que nous nous souvenons de l'avoir oubliée; et que nous ne pourrions ni chercher ce qui nous est échappé de la mémoire, ni le reconnoître quand il vient à se présenter, si nous l'avions entièrement oublié.

## CHAPITRE XX.

**Ce que l'on cherche, à proprement parler, quand on cherche Dieu. Que tous les hommes désirent et cherchent la vie heureuse. Où ils ont pris l'idée qu'ils en ont.**

29. Mais s'il faut se souvenir des choses pour les chercher, que se passe-t-il quand je vous cherche, ô mon Dieu! Vous chercher, c'est chercher la vie heureuse: plaise à votre miséricorde de faire que je vous cherche toujours, afin que mon âme vive; car comme mon âme est ce qui fait vivre mon corps, c'est vous qui faites vivre mon âme. Mais comment est-ce que je puis chercher cette vie heureuse, dont je ne jouirai

que lorsque je serai au point que mon cœur pourra dire : *C'est assez, je suis content?* C'est ce qu'il ne pourra dire que dans le séjour du repos éternel. Comment est-ce donc que je la cherche? Est-ce de la manière dont on cherche dans la mémoire des choses qu'on a oubliées, mais qu'on se souvient pourtant d'avoir oubliées? ou n'est-ce que comme nous cherchons les choses que nous avons envie de savoir, et que nous n'avons encore jamais sues, ou comme nous cherchons celles que nous avons sues, mais que nous avons tellement oubliées, que nous ne nous souvenons pas même de les avoir oubliées?

Tous les hommes, sans exception, désirent cette vie heureuse; et où l'ont-ils vue? par où l'ont-ils connue, pour l'aimer et la désirer comme ils font? Elle nous est présente à tous d'une certaine manière, qui n'est pourtant pas celle dont elle est présente à ceux qui en sont déjà en possession. Ceux-là sont fort au-dessus de ceux qui ne la possèdent encore qu'en espérance: mais la condition de ceux-ci est toujours meilleure que celle de ceux qui n'en ont ni la possession ni l'espérance.

Cependant il faut qu'elle soit présente en quelque manière à ces derniers mêmes : autrement ils n'auroient pas ce désir d'être heureux, que nous sommes assurés qu'ils ont. Ils en ont donc je ne sais quelle notion; et je suis en peine de savoir si cette notion est dans leur mémoire; car si elle y est, il faut donc qu'il y ait eu un temps où nous ayons tous été heureux. De savoir si nous l'avons tous été en particulier, ou si nous ne l'avons été que dans ce premier homme qui nous a donné la mort à tous par son péché, et dont nous naissons tous chargés des misères qui sont les suites et les effets de ce premier péché, c'est ce que je n'examine point présentement.

Je me réduis donc à chercher si c'est dans la mé-

moire qu'est la notion que nous avons de la vie heureuse, car nous ne l'aimerions pas comme nous faisons, si nous n'en avions quelque notion. Dès que ce nom-là frappe nos oreilles, nous nous sentons touchés d'amour et de désir pour la chose même, car ce n'est pas le nom qui touche : et on a beau nommer la vie heureuse, en latin devant un Grec, il n'en est point touché, parce qu'il n'entend pas ce qu'on veut dire, au lieu que nous en sommes touchés, nous qui l'entendons, comme il le seroit lui-même, si on l'avoit nommée en sa langue. C'est donc que la chose même qui nous plaît, et qui n'étoit ni grecque ni latine, est désirée avec la même ardeur des Grecs et des Latins, et de toutes les nations du monde ? Elle est donc connue de tous les hommes ? et si l'on pouvoit leur demander à tous en même temps, dans une langue qu'ils entendissent tous, s'ils ne veulent pas être heureux, il n'y en a pas un seul qui hésitât sur cette question, et qui ne répondît qu'il le veut ; il faut donc qu'ils aient quelque idée de la chose qu'ils entendroient nommer : et où peut être cette idée, si ce n'est dans leur mémoire ?

## CHAPITRE XXI.

**Si l'idée qu'on a de la félicité vient de la mémoire. Que le désir d'être heureux est le principe de toutes les actions des hommes, quelque différentes qu'elles soient.**

30. Mais y est-elle comme l'idée de la ville de Carthage est dans la mémoire de ceux qui l'ont vue ? Non, car au lieu que l'idée de Carthage est entrée dans leur mémoire par leurs yeux, parce qu'une ville est un corps qui frappe les yeux, l'idée de la vie bienheureuse n'est point entrée en nous par cette voie, puisque la vie

heureuse n'est point un corps. Est-elle donc dans la mémoire, comme celle que nous avons des nombres? Non, car, au lieu que, dès qu'on a l'idée des nombres, on ne désire plus rien sur ce sujet, l'idée qu'on a de la vie bienheureuse, et l'amour même que cette idée nous donne pour elle, ne font qu'augmenter ce désir qu'on a de s'en voir en possession.

Cette idée seroit-elle en nous, comme celle que nous avons de l'éloquence? Non, car, quoique ceux-mêmes qui ne sont point éloquents, ne se remettent l'éloquence que par une idée qu'ils en ont au-dedans d'eux-mêmes, et que ce ne soit qu'à la faveur de cette idée, que l'éloquence plaît à ceux qui désirent d'y parvenir, et qui ne le désireroient point, si elle ne leur plaisoit, cette idée est encore entrée par les sens, et on ne l'a que pour avoit remarqué dans quelques-uns ce qui s'appelle *éloquence;* au lieu qu'aucun de nos sens ne sauroit nous faire apercevoir la vie heureuse dans qui que ce soit.

Mais peut-être que l'idée de la vie heureuse est dans notre mémoire, comme celle de la joie. Il semble que cela pourroit être; car dans des temps même où je suis triste, je me souviens d'avoir eu de la joie, et la joie est une chose qui n'est point de la compétence des sens. Ce n'est ni par les yeux, ni par les oreilles, ni par l'odorat, ni par le goût, ni par le toucher, que je l'ai aperçue en moi quand j'en ai eu; c'est par un sentiment intérieur, qui en a imprimé dans ma mémoire l'idée que je rappelle quand il me plaît, et qui me fait de la peine ou du plaisir, selon la qualité des choses où je me souviens d'avoir trouvé la joie. Car j'en ai autrefois trouvé dans des choses déshonnêtes; quand je me souviens présentement de celle-là, je la déteste avec exécration: mais j'en ai aussi trouvé quelquefois dans des actions louables et honnêtes; et celle-là me fait plaisir quand je

n'en souviens, quoiqu'elle me fasse aussi de la peine, s'il arrive que, dans le temps que je me souviens de ces actions, je ne me trouve pas en état d'en faire de semblables. Ainsi, à l'égard de celles-là même, je puis dire que le souvenir de mes joies passées m'afflige.

31. Mais où est-ce, et quand est-ce que mon expérience a pu me faire connoître ce que c'est que la vie heureuse, et m'en imprimer l'idée que j'en ai, et qui fait que je m'en souviens, que je l'aime, et que je la désire? Et ce n'est pas moi seul qui veux être heureux: ce ne sont pas seulement quelques-uns d'entre les hommes, et il n'y en a aucun qui ne le veuille, et qui ne le veuille fortement. Or, on ne désireroit pas de cette sorte la vie heureuse, si l'on n'en avoit une connoissance certaine.

Si l'on demandoit à deux hommes s'ils veulent aller à la guerre, il se pourroit faire que l'un diroit oui et l'autre non; mais si on leur demandoit s'ils veulent être heureux, tous deux répondroient sur-le-champ, et sans hésiter le moins du monde, qu'ils le veulent; et ce ne seroit que ce même désir d'être heureux, qui feroit souhaiter à l'un d'aller à la guerre, et qui en détourneroit l'autre. Ainsi, tout le monde est d'accord sur ce désir d'être heureux; et il n'y a personne qui ne réponde de la même manière quand on lui demandera s'il le veut, comme il n'y a personne qui ne désire d'avoir de la joie, quand on lui demandera comment il est sur cela. Or, ce que les hommes appellent être heureux, ce n'est autre chose qu'avoir de la joie. Mais une chose fait la joie de l'un, et une autre celle de l'autre; cependant c'est toujours le même but, quoiqu'on y tende par diverses voies.

Comme donc il n'y a personne qui n'ait éprouvé quelquefois en sa vie ce que c'est que la joie, on en a l'idée dans la mémoire; et quand on entend parler de la vie

heureuse, c'est cette idée qui se présente, et à la faveur de laquelle chacun reconnoît la chose dont on lui parle.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XXII.

### Ce que c'est que la vie heureuse, et où elle se trouve.

32. Mais ne permettez pas, ô mon Dieu ! que celui qui vous expose ici le fond de son cœur, et à qui vous avez fait la grâce de se consacrer à votre service, se trouve heureux dès qu'il aura de la joie, de quelque nature que pût être ce qui lui en donneroit; car la seule véritable joie est celle qui se donne à ceux qui vous servent d'un culte tout gratuit, et celle-là n'est point pour les méchants. La vie heureuse n'est donc autre chose que l'état où met cette joie solide qui se trouve en vous [1], où l'on n'arrive que par vous [2], et dont on n'aime à jouir que par rapport à vous [3]. Voilà quelle est la joie en quoi consiste la vie heureuse; ceux qui en ont d'autres idées, cherchent d'autres sortes de joies, mais ce sont de fausses joies. Cependant ce n'est jamais que quelque ombre de joie qui les touche, et qui entraîne leur volonté.

[1] C'est-à-dire dans vos grandeurs et vos perfections infinies; car c'est ce grand objet qui fait le bonheur et la joie des saints.

[2] Car nous ne goûtons cette sorte de joie, qu'autant que Dieu nous la fait goûter.

[3] Car quelque joie que les saints trouvent en Dieu, c'est lui qu'ils aiment et qu'ils cherchent, et non pas la joie qu'il leur fait goûter.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XXIII.

**Comment il se peut faire que tous les hommes aimant et désirant la vie heureuse, il y en ait si peu qui cherchent la vérité, quoique la vie heureuse ne se trouve que dans la vérité. Qu'il n'y a personne qui veuille être trompé. Comment se tourne, dans la plupart des hommes, l'amour qu'ils ont tous naturellement pour la vérité. Par où elle les punit de ce qu'ils ne l'aiment pas comme ils doivent.**

33. Mais si cela est, il n'est donc pas vrai que tous les hommes veuillent être heureux : car puisque la vie heureuse n'est autre chose que la joie qui se trouve en vous, ce n'est pas désirer la vie heureuse, que de ne pas désirer cette sorte de joie. Peut-être que tous la désirent ; mais comme le combat des désirs que la chair forme contre ceux de l'esprit, et de ceux que l'esprit forme contre ceux de la chair, ne leur permet pas de faire ce qu'ils voudroient, LA PLUPART se laissent aller aux plaisirs qu'ils se trouvent en état de se donner, et s'en contentent au lieu de ce à quoi ils ne se sentent pas en état d'arriver, parce qu'ils ne les désirent pas aussi fortement qu'il seroit nécessaire pour cela. (*Gal.* 5. 17.)

En effet, que je leur demande à tous, s'ils n'aiment pas mieux la joie qui se trouve dans la vérité, que celle qu'on pourroit trouver dans la fausseté et dans le mensonge, ils n'hésiteront non plus à se déclarer pour celle qui vient de la vérité, qu'ils hésitent à répondre qu'ils veulent être heureux, quand on leur demande s'ils le veulent. Et pourquoi ? c'est que la vie heureuse n'est autre chose que la joie qui se trouve dans la vérité, c'est-à-dire en vous, puisque vous êtes la vérité, ô mon Dieu ! douce lumière de mon âme, mon salut et mon repos. Comme il n'y a donc personne qui ne désire la

vie heureuse, il n'y a personne aussi qui ne désire la joie qui se trouve dans la vérité, en laquelle seule consiste cette vie heureuse. Aussi ai-je trouvé bien des gens qui vouloient tromper ; mais je n'ai jamais trouvé personne qui voulût être trompé.

Où ont-ils donc pris la connoissance qu'ils ont de la vie heureuse, sinon où ils ont pris celle qu'ils ont de la vérité ? Car ils aiment aussi la vérité, puisqu'ils ne veulent point être trompés, et que dès-là qu'ils aiment la vie heureuse, qui n'est autre chose que la joie qui se trouve dans la vérité, sans doute qu'ils aiment la vérité même. Or, ils ne pourroient pas l'aimer, s'ils n'en avoient quelque idée dans leur mémoire. D'où vient donc qu'ils ne goûtent point cette joie qui se trouve dans la vérité ? d'où vient qu'ils ne sont pas heureux ? C'est qu'ils sont remplis et occupés d'une infinité d'autres choses qui les touchent bien davantage, et qui, par conséquent, sont bien plus capables de les rendre malheureux [1], que la foible idée qu'ils ont de la vérité ne le sauroit être de les rendre heureux. Car ce qu'il y a de lumière dans les hommes n'est encore que bien peu de chose : qu'ils se hâtent donc de marcher, de peur que les ténèbres ne les surprennent. ( *Jean* 12. 35. )

34. Mais si les hommes aiment la vie heureuse, et la vérité par conséquent, puisque la vie heureuse n'est autre chose que la joie qui se trouve dans la vérité, d'où vient qu'on s'attire leur haine, quand on la leur dit ? car ce n'est que pour la leur avoir dite, que Jésus-Christ en a été haï. C'est que CET AMOUR même qu'ils ont naturellement pour la vérité, est troublé et offusqué de telle sorte dans la plupart, qu'ils prennent pour la vérité tout ce que la dépravation de leur cœur leur fait aimer, quoique ce soit tout autre chose ; et que, comme

[1] Par les agitations qu'elles leur causent, et par les accidents auxquels elles sont sujettes.

ils ne peuvent souffrir de se voir trompés, tout ce qui leur fait voir qu'ils le sont leur devient odieux : ainsi ce qu'ils aiment au lieu de la vérité, et qu'ils prennent pour elle, la leur fait haïr. Ils aiment son éclat et sa beauté : mais ils n'aiment point ses remontrances et ses reproches. La crainte qu'ils ont naturellement d'être trompés, fait qu'ils l'aiment quand elle ne fait que se découvrir à eux : mais l'envie qu'ils ont d'imposer et de tromper, fait aussi qu'ils la haïssent quand elle les découvre eux-mêmes, et qu'elle les fait connoître pour ce qu'ils sont ; et c'est de quoi elle les punit, en les faisant connoître à tout le monde, malgré qu'ils en aient, et en ne se faisant pas connoître à eux. Au lieu donc que l'homme cache autant qu'il peut, en son aveuglement, ses foiblesses et sa turpitude, et qu'il voudroit qu'il n'y eût rien de caché pour lui, il se trouve, au contraire, par une juste punition, qu'il n'y a rien en lui de caché pour la vérité, et qu'elle lui demeure cachée.

Cependant, tout misérable qu'il est, il aime toujours mieux la joie qui résulte de quelque chose de vrai, que celle qui n'auroit que la fausseté pour principe. Mais enfin, il ne sera heureux que lorsqu'étant affranchi de tout ce qui lui peut faire de la peine, il ne goûtera plus que la joie qui se trouve dans cette vérité suprême, d'où dérive tout ce qu'il y a de vrai et de véritablement bon dans les autres choses.

## CHAPITRE XXIV.

**Que ce n'est pas en vain qu'il a cherché Dieu dans sa mémoire. Que c'est l'avoir trouvé, que d'avoir trouvé la vérité.**

35. Ce n'est pas inutilement, ô mon Dieu ! que je vous ai cherché dans ce vaste sein de ma mémoire que

je viens de parcourir, puisque ce n'est pas ailleurs que là que je vous trouve, et que ce que je viens de dire sur votre sujet, n'est que ce que j'en ai conservé dans ma mémoire depuis que je vous ai connu : car je ne vous ai point oublié depuis que j'ai commencé de vous connoître. Où ai-je donc trouvé mon Dieu ? c'est où j'ai trouvé la vérité, puisqu'il est cette vérité même que je n'ai point oubliée depuis que je l'ai connue : car vous êtes toujours demeuré dans ma mémoire depuis cet heureux moment. C'est là que je vous trouve toutes les fois que je pense à vous, et que je goûte le plaisir qui se trouve en vous. Ce sont là mes saintes délices, et je les tiens de votre miséricorde, qui a regardé en pitié ma pauvreté et ma misère.

## CHAPITRE XXV.

**Que Dieu étant d'un genre tout différent des autres choses que la mémoire conserve, il y tient aussi une place toute différente.**

36. Mais en quel endroit de ma mémoire avez-vous établi votre demeure, ô mon Dieu ! Quel trône, quel sanctuaire vous y êtes-vous bâti ? Je vois que vous avez bien voulu lui faire l'honneur d'y demeurer : il ne reste donc qu'à chercher dans laquelle de ces parties vous vous tenez. Car quand j'ai voulu rappeler le souvenir que j'ai de vous, j'ai passé cette partie de ma mémoire qui m'est commune avec les bêtes, parce que je n'aurois pu vous trouver dans celle-là, parmi les images des choses corporelles dont elle est le réservoir. De là je suis venu à celle où réside ce que je lui ai donné en garde des passions et des mouvements de mon âme ; et je ne vous ai pas non plus trouvé dans celle-là. Enfin,

je suis venu à celle où je trouve mon esprit même, que sa propre mémoire embrasse aussi-bien que toutes ces autres choses : mais vous n'êtes non plus dans celle-là que dans les autres. Car comme vous n'êtes ni du genre de ces images qui nous représentent les corps, ni de celui des mouvements de l'âme, tels que sont la joie, la tristesse, le désir, la crainte et les autres choses de cette nature, jusqu'à la mémoire même, et à l'oubli, vous n'êtes pas non plus du genre de mon esprit même, puisque vous êtes son Seigneur et son Dieu ; et qu'au lieu qu'il est sujet au changement aussi-bien que toutes ces autres choses, vous possédez une immutabilité qui vous élève au-dessus de tout. Cependant vous avez bien voulu demeurer dans ma mémoire, depuis le temps que j'ai commencé à vous connoître.

Mais pourquoi est-ce que je m'arrête à chercher en quel lieu de ma mémoire vous pouvez être, comme s'il y avoit, dans cette faculté de mon esprit, des lieux et des réduits différents les uns des autres ? N'est-ce pas assez que je sache que vous y êtes ? et ne le sais-je pas parfaitement, puisque depuis que je vous ai connu je ne vous ai point oublié, et que c'est là que je vous trouve toutes les fois que je veux penser à vous ?

## CHAPITRE XXVI.

**D'où nous tirons la première notion de Dieu. La vérité répond à tous ceux qui la consultent. Caractère de ceux qui l'aiment véritablement.**

37. Mais où est-ce que je vous ai trouvé, quand j'ai commencé à vous connoître ? car vous n'étiez pas dans ma mémoire avant que je vous connusse. Où vous ai-je donc trouvé, sinon en vous-même, et bien loin au-

delà de moi? Mais quand je parle de la sorte, qu'on ne s'imagine ni espace ni distance entre vous et nous, quoique, dans qu'il y en ait, il ne laisse pas d'être vrai de dire que nous nous approchons de vous, ou que nous nous en éloignons.

Vous êtes partout, Vérité éternelle; et du trône où vous présidez à toutes choses, vous répondez à tous ceux qui vous consultent, et vous répondez à tous à la fois, quelque différentes que leurs consultations puissent être. Vous répondez toujours clairement, mais on ne vous entend pas toujours avec la même clarté. CHACUN vous consulte sur ce qu'il lui plaît, mais vos réponses ne sont pas toujours conformes aux désirs et aux inclinations de chacun. Vos BONS et fidèles serviteurs sont ceux qui, au lieu de vouloir que vous leur répondiez selon leurs désirs et leurs inclinations, ne cherchent qu'à les conformer à ce qu'il vous plaît de leur faire entendre.

## CHAPITRE XXVII.

**Ses regrets d'avoir commencé si tard à connoître Dieu et à l'aimer. Ce qui l'empêchoit de trouver Dieu.**

38. J'AI commencé bien tard à vous connoître et à vous aimer, beauté si ancienne, mais toujours nouvelle; j'ai commencé bien tard. Cependant vous étiez au-dedans de moi-même; mais j'étois tout entier au-dehors, et c'étoit là que je vous cherchois. Je courois avec ardeur après les beautés extérieures, qui ne sont que l'ouvrage de vos mains; et par-là je défigurois tout ce que mon âme pouvoit avoir de beauté. Vous étiez pourtant avec moi, mais je n'étois point avec vous; et ces objets me tenoient loin de vous, quoiqu'ils ne subsistent

qu'en vous. Mais vous m'avez enfin appelé d'une voix si forte, qu'elle a écarté tout ce qui causoit la surdité de mon cœur. Vous avez brillé comme un éclair au-dedans de moi-même, et vous avez dissipé les ténèbres qui m'aveugloient. Vous avez fait venir jusqu'à moi votre odeur toute céleste, et, du moment que je l'ai respirée, je n'ai plus fait que soupirer après vous. Vous m'avez fait goûter vos ineffables douceurs, et elles m'ont donné pour vous une faim et une soif qui me dévorent. Enfin vous avez touché mon cœur, et il s'est trouvé embrasé d'un amour ardent pour cette paix solide et véritable que l'on ne trouve qu'en vous.

## CHAPITRE XXVIII.

D'où viennent toutes nos peines. Bonheur de ceux qui sont pleins de Dieu. Combat des bonnes et des mauvaises joies avec les bonnes et les mauvaises tristesses. Les prospérités et les adversités également dangereuses, et par où.

59. Lorsqu'il n'y aura plus rien en moi qui ne vous soit pleinement et parfaitement uni, je n'éprouverai plus ni travail ni douleur; et lorsque je serai plein de vous, et que je ne vivrai plus que de vous, ma vie ne sera plus une vie mourante, comme elle est; elle sera, pour ainsi dire, toute vie. Car bien loin que ceux qui sont pleins de vous vous portent, et qu'ils en sentent quelque poids, vous les portez, et vous les empêchez de sentir le leur; et ce n'est que parce que je ne suis pas encore assez plein de vous, que je suis à charge à moi-même.

De vaines joies, et qui seroient de véritables sujets de larmes, combattent dans mon cœur contre les douleurs salutaires, et qui sont de véritables sujets de joie; et

je ne sais encore lequel l'emporte, malheureux que je suis! Des douleurs tout humaines, et qui ne sont que l'effet du péché qui habite en moi, y sont aux prises avec de saintes joies [1]; et je ne sais encore lequel l'emporte, misérable que je suis! Ayez pitié de moi, Seigneur, je vous découvre mes plaies. Je suis malade, mais vous êtes le souverain médecin : je suis chargé de misères, mais vous êtes le Dieu de miséricorde. Oh! qu'il est vrai que la vie de l'homme sur la terre n'est qu'une tentation perpétuelle! Il n'y a personne qui aime les chagrins et les peines; aussi ne nous ordonnez-vous pas de les aimer, mais de les supporter : or, on n'aime point ce que l'on est réduit à supporter, quoiqu'on aime la patience, qui fait qu'on le supporte.

Dans l'adversité, je suis tourmenté par le désir de la prospérité; et dans la prospérité, je le suis par la crainte de l'adversité; quel milieu trouver entre les deux, où l'on ne soit point exposé à la tentation? La prospérité est un malheur, et un grand malheur, parce qu'elle est inséparable de la crainte de l'adversité, et que la joie qu'elle produit n'est propre qu'à nous corrompre. L'adversité est un malheur, et un grand malheur, parce qu'elle nous fait désirer la prospérité avec trop d'ardeur, et que ce qu'elle a de dur à la nature, fait succomber la patience. Qu'est-ce donc que la vie de l'homme sur la terre, sinon une tentation perpétuelle?

[1] Un des principaux devoirs de la piété chrétienne est de réprimer les vaines joies de la cupidité, par la considération de nos misères spirituelles, et de travailler à éteindre en nous le sentiment des choses fâcheuses à la nature, par la sainte joie que l'espérance des biens éternels produit. Et cela excite dans le cœur une espèce de combat qui tient les saints dans une grande inquiétude, que le sentiment de ce qui n'est bon ou mauvais que par rapport aux inclinations de la nature, ne l'emporte sur celui de ce qui est bon ou mauvais par rapport à la foi et au salut. Voilà ce que saint Augustin veut dire dans cet endroit.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XXIX.

**C'est à Dieu à nous donner ce qu'il demande de nous. Pourquoi il nous ordonne la tempérance. Quel en est l'effet. On ne peut rien aimer pour soi-même, qu'aux dépens de l'amour que l'on doit à Dieu.**

40. Je n'ai donc d'espérance, ô mon Dieu! que dans la grandeur de votre miséricorde ; commandez-moi ce que vous désirez de moi, mais donnez-moi ce que vous me commandez [1]. Vous me commandez de vivre selon les lois de la tempérance, mais c'est ce que personne ne peut que par un don de votre grâce, comme nous l'apprenons du Sage, qui ajoute que même de savoir de qui vient ce don si précieux, c'en est un de la sagesse éternelle. (*Sag.* 8. 21.) Il n'y a rien de si juste que le commandement que vous nous faites sur cela, puisque cette vertu est ce qui nous ramène à votre unité suprême, d'où nous nous étions écartés en nous livrant à cette multiplicité d'objets qui partageoient nos cœurs ; car dès que notre amour se partage entre vous et quelque autre que l'on aime pour elle-même, et non pas pour l'amour de vous, on vous en aime d'autant moins. O amour! ô feu divin, qui brûlez toujours sans vous éteindre jamais! mon Dieu, qui n'êtes que charité, embrasez-moi. Vous voulez que je vive selon les lois de la tempérance ; commandez-moi donc ce que vous désirez de moi, mais donnez-moi ce que vous me commandez.

[1] Nous apprenons de saint Augustin même, au livre *du Don de persévérance*, chap. 20, qu'un évêque de ses amis ayant rapporté un jour à Rome cet endroit de ses Confessions en présence de Pélage, dont ce seul mot renversoit toute la doctrine, cet hérétique s'éleva avec fureur contre un sentiment si chrétien, et que peu s'en fallut qu'il ne querellât celui qui n'avoit fait que le rapporter.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XXX.

**Il commence à déclarer comment il étoit à l'égard des plaisirs des sens. Quel pouvoir les imaginations impures avoient encore sur lui durant le sommeil.**

41. Et que me commandez-vous, quand vous me commandez de vivre selon les lois de la tempérance, sinon de réprimer et la conçupiscence de la chair, et celle des yeux, et celle de l'orgueil et de l'ambition? (I. *Jean.* 2. 16.)

A l'égard de la première, vous ne m'avez pas seulement ordonné de m'abstenir du péché de la chair, mais vous m'avez même porté à quelque chose de plus parfait que ce que vous permettez sur cela dans le mariage. Aussi l'ai-je pratiqué avant même que vous m'eussiez appelé à la dispensation de vos mystères; et si je l'ai fait, c'est parce que vous m'en avez fait la grâce. Mais les images impures dont les désordres de ma vie passée m'ont rempli, subsistent encore dans ces réservoirs de ma mémoire dont j'ai parlé si au long.

Tant que je veille, elles ne peuvent rien sur moi, quoiqu'elles me reviennent dans l'esprit; mais dans mes songes, elles sont encore assez vives pour faire que j'y prenne plaisir, et pour me porter même jusqu'à quelque sorte de consentement et d'action. De sorte que ce que des choses réelles, qui frappent quelquefois mes yeux, ne sont pas capables de faire en moi quand je veille, de fausses visions le font quand je dors, tant l'illusion de ces vains fantômes a de pouvoir sur mon corps et sur mon esprit pendant le sommeil.

Soit que je veille ou que je dorme, ne suis-je pas le même homme? Comment se peut-il donc faire, ô mon

Dieu ! que le moment qui me fait passer d'un de ces états à l'autre, fasse une si grande différence entre moi-même et moi-même ? Où est alors ma raison, qui, hors du sommeil, fait résister à ces sortes de mouvements ; et si fortement, que les objets réels même qui peuvent frapper mes yeux ne font nulle impression sur moi ? Sa lumière s'éclipse-t-elle en même temps que mes yeux se ferment, et dort-elle aussi-bien que mes sens ? Si cela est, comment est-ce que souvent nous nous trouvons capables, même en dormant, de résister à ces fantômes importuns ; de rappeler nos saintes résolutions de nous tenir fermes à ce que la chasteté demande de nous, et de rejeter ces sortes d'illusions, sans y consentir en aucune manière ? Cependant, quand le contraire arrive, nous y avons si peu de part, et nous sommes alors si différents de ce que nous sommes hors du sommeil, que, dès que nous sommes éveillés, nous retrouvons le repos de notre conscience, et que ce qu'il y a de différence entre nous-mêmes et nous-mêmes dans l'un et dans l'autre état, nous fait voir clairement que ce n'est point nous qui avons fait ce qui s'est passé en nous, quoique nous en ayons toujours beaucoup de douleur, de quelque manière qu'il se soit passé.

42. N'êtes-vous pas tout-puissant, ô mon Dieu ! et votre main n'a-t-elle pas le pouvoir de guérir toutes les maladies de mon âme, et d'éteindre en moi, par une plus grande abondance de grâces, jusqu'à ces mouvements impurs que j'éprouve quelquefois durant le sommeil ? Oui, mon Dieu ; et j'espère que, par une effusion plus abondante de vos célestes dons, vous ferez que mon âme, entièrement dégagée du bourbier de la cupidité, ne se revoltera plus contre elle-même ; que rien ne l'empêchera plus de suivre de toute sa force le mouvement qui la porte vers vous ; et que ces images impures, ne pouvant rien sur elle durant le som-

meil non plus que dans un autre temps, non-seulement elles ne produiront aucun effet sensible dans son corps, mais qu'elles ne seront pas même capables de la faire consentir en aucune manière aux infamies qu'elles lui présentent. Car votre puissance est sans bornes ; et vous pouvez faire au-delà de tout ce que nous sommes capables, non-seulement de vous demander, mais de comprendre. (*Eph.* 3. 10.)

Il ne vous seroit donc pas difficile, à quelque âge que je fusse, et surtout à celui où je suis présentement, de faire que, même durant le sommeil, l'amour de la pureté se conservât en moi, assez vif et assez actif pour empêcher que ces sortes d'imaginations n'y excitassent aucun sentiment de plaisir, non pas même de ceux que le moindre clin-d'œil de la raison est capable d'arrêter? (*Ps.* 2. 11.)

Cependant je suis encore sur cette sorte de mal, comme je viens de vous dire, ô mon aimable Seigneur! et comme je vois avec joie, mais une joie mêlée de crainte, les biens qu'il vous a plu de me faire sur ce sujet, ce qu'il y a encore de défectueux en moi me fait gémir. Mais j'espère que vous mettrez le comble à vos miséricordes sur moi, et qu'elles me conduiront enfin jusqu'à cette paix parfaite dont mon corps et mon âme jouiront également en vous, *lorsque la mort sera engloutie par une entière victoire* (I. Cor. 15. 54.), pour user des termes de votre grand apôtre.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XXXI.

**Comment il étoit à l'égard du plaisir de la bouche. Quelle est la règle que Dieu veut qu'on y garde. Combien le prétexte du besoin nous fait faire de fautes sur ce sujet.**

43. Il y a une autre sorte de mal à quoi nous sommes tous les jours exposés, et plût à Dieu que ce fut le seul! c'est que jusqu'à ce que vous ayez anéanti et les viandes et ce qui les consume; jusqu'à ce que vous ayez fait cesser nos besoins et notre indigence, en nous rassasiant de cette viande ineffable qui n'est autre que vous-même; et jusqu'à ce que ces corps corruptibles soient pour jamais revêtus d'incorruptibilité, nous sommes obligés d'en réparer chaque jour les ruines, par le boire et par le manger. (I. *Cor.* 6. 13.) Et cette nécessité me devient une douceur, contre laquelle je combats, pour ne m'y pas laisser surprendre; c'est ce qui m'oblige d'avoir souvent recours au jeûne, par où je tâche de tenir mon corps dans la servitude où il doit être.

Mais enfin ce n'est que par quelque sorte de plaisir que je puis chasser la douleur qui m'attaque tous les jours; car la faim et la soif sont des douleurs qui consument, et qui tueraient enfin comme la fièvre, si nous n'avions recours aux remèdes, c'est-à-dire aux aliments. La bonté avec laquelle vous nous consolez dans nos misères, fait que l'air, la terre et la mer nous fournissent en abondance de quoi subvenir à ces besoins de notre infirmité; et quoiqu'un tel assujettissement soit une véritable misère, nous l'aimons et en faisons nos délices.

44. Vous m'avez appris sur cela, Seigneur, à ne prendre les aliments que comme des remèdes.

Mais quand je veux passer de l'état fâcheux de la faim et du besoin, à l'état plus tranquille où nous nous trouvons quand nous avons donné à la nature ce qu'il lui faut, la cupidité me tend ses piéges sur ce passage; car la volupté s'y trouve, et il faut nécessairement passer par-là, pour arriver à ce soulagement dont nous ne saurions nous passer. Au lieu donc qu'on ne doit boire ni manger que pour la santé, le plaisir se met de la partie; et quoiqu'il ne dût se trouver là que comme un valet qui suit son maître, il veut souvent prendre le devant, et me faire faire pour lui ce que je crois ne faire que pour le soutien de mes forces et de ma santé, et que j'ai même intention de ne faire que pour cela. Or, l'un va bien plus loin que l'autre, et ce qui suffit pour la santé ne suffit pas pour le plaisir.

Il arrive même souvent qu'on ne voit pas bien si c'est encore le besoin qui nous fait manger, ou si ce n'est point le plaisir qui nous trompe et qui nous emporte; et l'âme est assez misérable pour aimer cette incertitude; car comme elle espère de s'en faire une excuse, elle est bien aise de ne pas voir les bornes de ce qui suffiroit pour sa santé, afin que le prétexte du besoin lui donne lieu de satisfaire la volupté.

Je suis tous les jours aux prises contre ces sortes de tentations; et, dans cet état, j'appelle à mon secours votre main toute-puissante, et vous expose mes agitations et mes peines : car j'avoue que je ne vois pas bien encore ce que j'ai à faire sur cela.

45. J'entends la voix de mon législateur et de mon Dieu, qui me dit : *Prenez garde de ne pas laisser appesantir vos cœurs par la gourmandise et l'ivrognerie.* (Luc. 1. 24.) Quant à l'ivrognerie, je n'y ai pas la moindre pente, et j'espère que vous me ferez la grâce de n'y jamais tomber. Pour la gourmandise, j'avoue

qu'elle me surprend quelquefois, et qu'elle me porte plus loin qu'il ne faudroit; mais j'espère que vous me ferez aussi la grâce de m'en délivrer entièrement; c'est ce que je n'attends que de vous : car je sais que nous ne saurions nous tenir dans les bornes de la tempérance, si vous ne nous en faites la grâce. (*Sag.* 8. 21.)

Je sais qu'il n'y a de bien en nous que ce que vous avez accordé à nos prières, ou que vous nous avez même donné avant que nous vous le demandassions, et que ce n'est même que par un effet de votre grâce, que nous venons à reconnoître dans la suite que nous le tenons de vous. Je n'ai jamais été sujet à l'ivrognerie : mais j'ai vu des ivrognes que vous avez rendus sobres; car, comme c'est vous qui garantissez de ce vice ceux qui n'y sont point sujets, c'est vous qui en avez guéri ceux qui en étoient infectés; et c'est vous qui faites connoître aux uns et aux autres qu'ils vous sont redevables, les uns de n'y être jamais tombés, et les autres d'en être sortis.

J'ai encore entendu cette autre parole, qui est sortie de votre bouche, aussi-bien que la première : *Ne suivez point les mouvements de votre cupidité, et n'allez point où votre propre volonté vous porte.* (Eccl. 18. 10.) Vous m'avez encore fait la grâce d'entendre, de la bouche de votre apôtre, cette autre parole dont j'ai toujours été merveilleusement touché : *Nous n'aurons rien de plus, pour avoir mangé indifféremment de toutes sortes de viandes; ni rien de moins, pour n'avoir osé manger de tout* (1. Cor. 8. 8), c'est-à-dire que, comme l'un ne nous produit rien, l'autre ne nous fait rien perdre[1], et cette autre encore : *J'ai appris à me con-*

[1] Ceci regarde ceux d'entre les chrétiens du temps de saint Augustin, qui, tout fiers d'avoir appris de saint Paul qu'une idole n'est rien, et qu'on peut manger des viandes immolées aux idoles comme des autres, affectoient de se mêler parmi les païens, et d'être des festins qu'ils faisoient aux fêtes de leurs dieux, où l'on mangeoit des viandes qui leur

*tenter de ce que j'ai ; et comme je sais me contenir dans l'abondance, je sais aussi porter la disette; et je puis tout dans celui qui me fortifie.* (Phil. 4. 11.)

Celui qui parle de la sorte est un soldat de la céleste milice, et non pas un homme comme nous, qui ne sommes que cendres et que poussière ; mais souvenez-vous, Seigneur, que nous ne saurions être autre chose par nous-mêmes : que c'est de la poussière que vous avez formé l'homme (*Gen.* 3. 19.) ; qu'il s'étoit même perdu par son péché, mais que vous l'avez retrouvé et renouvelé par votre grâce. Celui-là même à qui le mouvement de votre esprit a fait dire le beau mot dont j'ai toujours été si touché, n'avoit pas tiré de son propre fonds la force dont il se trouvoit revêtu, puisqu'il n'étoit que cendre et que poussière, non plus que nous. (Phil. 4. 12.) Il pouvoit tout néanmoins ; mais ce n'étoit, comme il le dit lui-même, que par le secours de celui qui le fortifioit intérieurement. FORTIFIEZ-moi donc aussi par votre grâce, ô mon Dieu ! afin que je puisse, par elle, ce que je ne puis par moi-même. COMMANDEZ-moi ce que vous désirez de moi ; mais donnez-moi ce que vous me commandez ; car ce grand apôtre même reconnoît qu'il n'avoit rien que ce que vous lui aviez donné ; et s'il se glorifie, ce n'est que dans le Seigneur. (I. *Cor.* 1. 31.)

J'ai encore entendu cette autre parole d'un autre de vos serviteurs, qui vous demande ce que celui-ci reconnoît que vous lui aviez donné, et qui s'écrie : *Éteignez en moi tous les mouvements de la gourmandise* (Eccl. 25. 6) : ce qui fait bien voir, ô mon Dieu ! qui êtes la sainteté par essence, que, quand nous accom-

avoient été immolées. Ce commerce leur faisoit d'autant plus de mal, qu'ils le croyoient moins capable de leur en faire ; et la foi s'éteignoit insensiblement dans ceux qui se donnoient de ces sortes de libertés, comme saint Augustin le leur reproche, sermon 62.

plissons ce que vous nous commandez, c'est que vous nous le faites accomplir.

46. Vous m'avez appris, Père de miséricorde, qu'encore que l'on pèche en scandalisant quelqu'un par la qualité des viandes dont on use, il n'y en a point d'impures pour ceux dont le cœur est pur (*Rom.* 14. 20); que tout ce que vous avez créé est bon, et pur par sa nature (*Tit.* 1. 15. I. *Tim.* 14); qu'on peut manger de tout avec actions de grâces, et qu'il n'y a point de sorte de viande que l'on doive rejeter (I. *Cor.* 13): que ce n'est point pour manger indifféremment de toutes sortes de viandes, qu'on se met bien auprès de vous; mais qu'il ne faut condamner personne sur la qualité de son boire et de son manger. (*Col.* 2. 16. *Rom.* 14. 3.) Que comme celui qui n'ose manger de certaines sortes de viandes, ne doit point condamner celui qui mange de tout, celui-ci ne doit point mépriser l'autre. Vous m'avez appris toutes ces choses: je vous en loue, et vous en rends grâces, ô mon Dieu! qui m'instruisez intérieurement; qui ouvrez les oreilles de mon cœur à votre voix, et qui l'éclairez par votre lumière. Délivrez-moi de toutes les tentations qui m'attaquent.

Ce qui fait ma peine sur le manger, ce sont les surprises de la sensualité; et c'est par-là que je crains de devenir impur, et non par la qualité des viandes, puisqu'il n'y a nulle sorte d'impureté dans aucune[1]: car je sais que vous permites à Noé de manger de toute chair qui peut être propre pour la nourriture de l'homme. (*Gen.* 9. 2.) Je sais qu'Élie a mangé de la chair (III. *Rois.* 17. 6); que saint Jean même, cet homme d'une abstinence si étroite et si admirable, n'a fait nulle dif-

[1] Tout ce que dit saint Augustin dans ce chapitre, sur la liberté de manger de tout, est contre les manichéens, qui défendoient l'usage de quelque chair que ce pût être, et qui ne permettoient que les fruits et les légumes, comme on a vu dans l'avertissement.

faculté de se nourrir d'animaux (*Matth.* 24,) et qu'il n'en a pas été moins pur, quoique ces animaux dont il vivoit ne fussent que des sauterelles, c'est-à-dire des insectes[1]; et je sais, au contraire, qu'Esaü a perdu ses avantages, pour avoir succombé à l'envie de manger des lentilles[2] (*Gen.* 25. 3. 4); que David, qui n'avoit désiré qu'un peu d'eau, s'en est repenti (II. *Rois.* 23. 15), et que quand le démon tenta notre roi, ce ne fut qu'en lui proposant de manger du pain, et non pas de la chair (*Matth.* 4. 3); et enfin, que ce ne fut pas pour avoir eu envie de manger de la chair, mais pour s'être abandonné à cette envie, jusqu'à murmurer contre vous, que le peuple que vous conduisiez dans le désert encourut votre indignation, et mérita d'être rejeté. (*Nomb.* 11. 20.)

47. Mais enfin je suis réduit à combattre tous les jours contre l'appétit du boire et du manger, parce que je me trouve tous les jours dans ce besoin, et par conséquent exposé aux tentations qui en naissent. Car la chose n'est pas d'une nature à pouvoir être retranchée tout d'un coup, pour n'y revenir jamais; et je ne puis pas faire sur cela ce que votre grâce m'a rendu capable de faire sur ce qui regarde le péché de la chair. Tout ce que l'on peut donc, c'est de mettre un frein à sa bouche, et de la tenir si bien, qu'on lui fasse garder un juste milieu entre ce que les besoins de la nature demandent et ce que la sobriété défend. Mais, ô mon Dieu! qui est celui qui ne passe pas quelquefois les bornes de la pure nécessité? S'il y a quelqu'un qui soit arrivé à ce point-là, il est bien parfait, et il a grand sujet de glorifier votre saint nom. Pour moi, j'avoue que je n'y

[1] Les plus impurs de tous les animaux, s'il y en avoit d'impurs.

[2] Cet exemple déconcertoit les manichéens, qui permettoient ces sortes de mets; car on ne trouve point dans l'Écriture que personne ait été puni si sévèrement, pour avoir mangé de la chair, qu'Esaü le fut pour avoir mangé des lentilles.

suis pas, parce que je suis un pécheur : mais je ne laisse pas de chanter vos louanges, sachant que celui qui a vaincu le monde, vous demande sans cesse le pardon de mes péchés, et qu'il me compte au nombre de ses membres, quoique je ne sois que des plus foibles. Car vous ne dédaignez pas de regarder comme vous appartenant ce qu'il y a même d'imparfait parmi les membres de ce divin corps (*Ps.* 138. 16) ; et il n'y a aucun de ceux qui le composent[1] dont le nom ne soit écrit dans votre livre.

## CHAPITRE XXXII.

**Comment il étoit à l'égard du plaisir de l'odorat. Combien peu nous nous connoissons nous-mêmes.**

48. Pour le plaisir des odeurs, je ne m'en soucie pas beaucoup. Quand il se présente, je ne le rejette pas ; mais quand je n'en ai point, je ne m'avise point d'en chercher, et je m'en passerois fort bien pour toujours, au moins à ce qu'il me semble. Car c'est encore une sorte d'aveuglement qui nous doit bien faire gémir, que de ne pas voir de quoi nous sommes capables ou non ; aussi c'est sur quoi je m'examine souvent moi-même : mais je vois bien qu'il n'y a pas lieu de me fier à ce qu'il m'en paroît ; et nous ne savons presque jamais quel est le degré de nos forces, jusqu'à ce que l'expérience nous le fasse connoître. Ainsi, personne ne se doit croire en sûreté dans cette vie, qui n'est, comme dit l'Écriture, qu'une tentation perpétuelle (*Job.* 7. 1), puisque celui qui de méchant a pu devenir bon, ne sait

[1] C'est-à-dire de ceux qui appartiennent au corps de Jésus-Christ, pour avoir part à son esprit, sans quoi on ne lui appartient point, comme dit saint Paul, et non pas de ceux qui n'en sont qu'extérieurement.

57. Mais enfin, notre curiosité est tous les jours tentée, et succombe même tous les jours sur une infinité de choses les plus vaines et les plus frivoles du monde. Il nous vient tous les jours des gens qui se mettent à nous conter des choses inutiles, et quoique d'abord elles nous fassent de la peine, et que nous ne les écoutions que par condescendance à l'infirmité de ceux qui nous parlent, notre attention s'y laisse aller peu à peu.

Je ne vais point au cirque voir courir un chien après un lièvre; mais s'il arrive que pareille chose se présente à moi, quand je marche par la campagne, je cours risque que cette espèce de chasse ne me donne quelque attention et ne détourne mon esprit de quelque pensée bien sérieuse. Et quoique je ne quitte pas mon chemin pour la suivre, et que je ne pousse pas mon cheval de ce côté-là, le mouvement de mon cœur la suit; et à moins que vous n'ayez soin de m'ouvrir les yeux sur-le-champ, pour me faire apercevoir de ma foiblesse, et pour me porter même à me servir de ce que je vois pour m'élever vers vous, ou à détourner simplement mon attention de cette bagatelle, et passer mon chemin, je demeure immobile, et m'amuse à la regarder. Et sans sortir du logis, ne m'arrive-t-il pas quelquefois qu'un lézard qui prend des mouches, ou une araignée qui en enveloppe dans ses filets, me donne de l'attention? Or, quoique ce ne soient que des insectes, c'est toujours succomber à la même curiosité.

Je me tire bientôt de là, et je me sers même de ces sortes de choses, pour me porter à vous louer, ô mon Dieu qui avez créé tout ce que nous voyons[1], et dont la sagesse gouverne toutes les créatures avec un ordre qui se fait admirer jusque dans les moindres! Mais ce n'est pas là ce qui commence à me donner de l'atten-

[1] Contre les manichéens, qui croyoient que les insectes n'étoient point l'ouvrage de Dieu.

même temps, je crains que cela même ne m'en fasse faire plus de cas qu'il ne faudroit. Car je trouve que CE PLAISIR de nos sens, par où il faut bien prendre garde de ne pas laisser affoiblir la vigueur de l'esprit, me trompe souvent; qu'il ne se contente pas d'être de la suite de la raison, et qu'au lieu que ce n'est que pour l'amour d'elle qu'on lui donne entrée, il va jusqu'à vouloir passer devant, et la mener à son gré. Voilà par où je pèche, sans y prendre garde, sur cette sorte de plaisir : mais je m'en aperçois bientôt.

50. D'autres fois aussi, la crainte de ces sortes de surprises me porte trop loin, et me jette dans un excès de sévérité qui iroit à bannir de mes oreilles, et de celles de toute l'Église, tout ce qu'il y a d'agréable et de doux dans la manière dont on y chante les psaumes, et il me paroît qu'il seroit plus sûr de se tenir à la pratique d'Athanase, évêque d'Alexandrie, dont j'ai ouï dire plusieurs fois qu'il faisoit chanter les psaumes avec si peu d'inflexion de voix, que c'étoit plutôt les réciter que les chanter.

Cependant, lorsque je me remets ces larmes que je répandois aux chants de votre Église dans les premiers temps de mon retour à la foi, et que je prends garde que présentement même, quand j'entends chanter les psaumes par quelque belle voix, et du ton qui convient à chaque chose, ce n'est pas le chant qui me touche, mais les choses mêmes, je reviens à croire que cette pratique est d'une très grande utilité.

Ainsi, je suis encore en balance entre la crainte de me laisser aller au plaisir du chant, et l'avantage que mon expérience me fait connoître qu'on en peut tirer. Mais après tout, j'approuverois plus volontiers la manière de chanter qui se pratique dans l'Église, le plaisir de l'oreille étant de quelque secours aux foibles, pour réveiller dans leur cœur les sentiments de la piété. Je

et me retirer de la servitude de la corruption dont j'étois esclave, mais même de celle qui mettra le comble à toutes les autres, en me couronnant d'immortalité, et en remplissant mes désirs par l'abondance des biens que vous nous réservez dans le Ciel.

C'est en domptant mon orgueil par votre crainte, que vous avez commencé cet ouvrage, et que vous m'avez rendu le cou flexible, et propre à porter votre joug ; et présentement que je le porte, vous me le faites trouver doux, comme vous l'avez promis à tous ceux qui le porteroient. Aussi l'est-il en effet, quoique j'aie été long-temps sans le connoître ; et c'est ce qui me faisoit craindre de m'en charger. Mais, ô mon Seigneur et mon Dieu qui seul régnez sans orgueil, parce que vous êtes le seul véritable Seigneur, au-dessus de qui il n'y en a point, suis-je tout-à-fait hors des atteintes de cette troisième sorte de tentation et de concupiscence ; et peut-on en être entièrement à couvert dans cette vie?

59. C'est une misère et une vanité honteuse et puérile, que de vouloir se faire craindre et aimer des hommes, lorsqu'on ne cherche en cela que le plaisir d'être craint et d'être aimé, qui n'est rien moins qu'un véritable plaisir. Rien n'est si opposé à l'amour et à la crainte chaste que l'on doit avoir pour vous : car vous résistez aux orgueilleux, et vous ne donnez votre grâce qu'aux humbles. (*Jacq.* 4. 6.) Vous faites gronder votre tonnerre sur les ambitieux du siècle, et son bruit fait trembler les montagnes jusque dans leurs fondements. Cependant, comme il est nécessaire pour le maintien de la société et de la discipline, que ceux qui sont constitués en dignité, comme nous, fassent en sorte qu'on les aime et qu'on les craigne, l'ennemi de notre véritable bonheur, qui nous poursuit sans relâche, se sert, pour nous perdre, des témoignages même d'amour et de respect que l'on nous rend. Il en fait

comme un appât qu'il va semant devant nous, et sous lequel il cache ses piéges; et nous nous y trouverons pris, si nous nous laissons aller à l'avidité que nous avons naturellement pour cet appât : c'est-à-dire si, au lieu d'être fidèles à ne faire notre bonheur que de votre vérité, nous venons à le chercher dans quelque chose d'aussi vain et d'aussi trompeur que l'amour et la crainte que l'on peut avoir pour nous; en sorte que ce ne soit plus pour l'amour de vous que nous cherchions l'un et l'autre, mais pour nous-mêmes, par une usurpation criminelle de ce qui n'est dû qu'à vous.

Voilà où l'ennemi nous veut mener, et par où il cherche à nous rendre semblables à lui; et au lieu d'une société de charité, qui ne peut jamais se rencontrer entre lui et nous, il tâche de faire qu'il y ait une société de crime et de supplice. (*Isa.* 14. 13.) C'est par-là que ce principe des ténèbres, qui a mis son trône dans l'Aquilon, comme dit l'Écriture, et qui, cherchant à vous contrefaire en mal, parce qu'il ne sauroit vous imiter en bien, veut se faire de nous des esclaves et des adorateurs, tâche de répandre dans nos cœurs ses ténèbres glaciales.

Mais c'est à vous que nous appartenons, Seigneur, et nous sommes ce *petit troupeau* dont Jésus-Christ parle dans l'Évangile. (*Luc.* 12. 32.) Tenons-nous donc toujours sous votre empire; couvrez-nous de vos ailes, et qu'elles nous servent d'asile et de refuge. Soyez toute notre gloire, et faites que nous ne désirions d'être aimés que par rapport à vous, ni craints que parce que nous sommes les porteurs de vos ordres et de vos paroles. Car celui qui veut être loué des hommes, pendant que votre vérité le blâme et le condamne, ne trouvera pas de secours en eux, quand vous le jugerez; et ils ne le tireront pas de l'enfer, quand vous l'y aurez précipité.

Et qui sont ceux que vous blâmez pendant que les hommes les louent ? Ce ne sont pas seulement ces pécheurs, à qui l'on applaudit dans leurs désirs d'iniquité, et dans leurs méchantes actions (*Ps.* 9. 24) ; ce sont encore ceux même qu'on ne loue que de quelque bien qui vient de vous, mais qui sont plus touchés des louanges qu'on leur donne, que du bien même dont on les loue ; et alors ceux qui louent valent mieux que ceux qui sont loués, puisqu'ils n'aiment dans ceux-ci que ce qui vient de vous, et que ceux-ci aiment en eux-mêmes ce qui ne vient que des hommes, et le préfèrent à ce qui vient de vous.

## CHAPITRE XXXVII.

**Comment il étoit à l'égard des louanges. Combien peu les hommes se connoissent eux-mêmes sur ce sujet.**

60. Nous sommes tous les jours attaqués par ces sortes de tentations : elles ne nous donnent aucun relâche, et les langues des hommes sont comme une fournaise ardente, où vous nous mettez sans cesse à l'épreuve. Vous nous ordonnez de pratiquer *la tempérance* sur cela, comme sur tout le reste. COMMANDEZ-NOUS donc ce que vous désirez de nous ; mais donnez-nous ce que vous commandez. Vous savez avec combien de gémissements et de larmes j'implore tous les jours le secours de votre miséricorde sur ce sujet ; car j'ai de la peine à discerner de combien cette corruption est diminuée en moi, et je crains fort d'avoir sur cela des péchés cachés, que vos yeux voient peut-être dans le fond de mon âme, quoique les miens ne les y aperçoivent point. J'ai des moyens pour me connoître moi-même sur ce qui regarde les autres sortes de tentations,

mais je n'en trouve presque aucun par où je puisse me connoître sur celle-ci.

Pour voir jusqu'à quel point je suis au-dessus des plaisirs sensibles et des vaines curiosités, je n'aiqu'à prendre garde comment je me trouve lorsque je me prive volontairement de ce qui peut flatter l'uneou l'autre de ces deux passions, ou qu'il ne se présente rien à moi qui puisse faire cet effet-là, et si j'ai plus ou moins de peine à m'en passer que je n'en avois autrefois. A l'égard des richesses mêmes, que l'on ne cherche d'ordinaire que pour avoir de quoi contenter quelqu'une des trois sortes de concupiscence, ou deux, ou toutes, si, tant qu'on a du bien, on ne voit pas assez clairement si l'on y a de l'attache ou non, on n'a qu'à s'en défaire, pour connoître ce qu'il en est.

Mais on ne sauroit faire la même chose à l'égard des louanges ; et il n'y a personne assez extravagant pour oser dire que, pour voir comment nous sommes sur cela, nous n'avons qu'à vivre de telle sorte que tous ceux qui nous connoissent nous détestent au lieu de nous louer. Comme donc les louanges qu'on nous donne ne doivent être, et ne sont même d'ordinaire que des suites inséparables de la bonne vie, nous ne pouvons pas abandonner l'un pour nous défendre de l'autre. Or, CE N'EST que dans la privation des choses qu'on peut voir si elles tiennent au cœur ou non.

61. Que puis-je donc vous dire, ô mon Dieu ! de ce que peut sur moi cette sorte de tentation, sinon que je suis touché des louanges, mais que je le suis encore davantage de la vérité ! Car si on me demandoit lequel j'aimerois le mieux, d'être extravagant et dans l'erreur sur toutes choses, et d'être cependant loué est estimé de tout le monde, ou d'être solidement établi dans la vérité et dans la vertu, d'être néanmoins blâmé et condamné de tout le monde, je vois bien le parti que je

prendrois ; mais enfin je voudrois que l'approbation des autres n'ajoutât rien à la joie que j'ai de ce que je trouve de bon en moi ; cependant j'avoue qu'elle y ajoute, et que l'improbation en diminue même quelque chose.

Dans la douleur que j'ai de me voir si misérable, voici par où il me paroît que je puis en quelque sorte m'excuser et me consoler ; je ne sais encore si cette excuse et bien ou mal fondée ; et il n'y a que vous qui le sachiez. Vous nous commandez de pratiquer non-seulement la tempérance, qui nous apprend où nous devons retirer notre amour, mais encore la justice, qui nous apprend où nous devons le porter ; et vous voulez non-seulement que nous vous aimions, mais que nous aimions aussi notre prochain[1]. Lors donc que je viens à m'examiner sur ce qui fait ma joie quand on me loue avec connoissance et discernement, ou ma peine quand on condamne en moi des choses qu'on ne connoît point, ou en quoi il n'y a rien que de bon, je me sens très souvent porté à croire que c'est l'intérêt de mon prochain ; dont l'avancement me fait plaisir et me donne de bonnes espérances quand je vois qu'il loue ce qui est véritablement louable, comme son aveuglement m'afflige quand je vois qu'il condamne ce qu'il ne devroit pas condamner. Ce qui me fait croire que cela pourroit être ainsi, c'est que souvent LES LOUANGES mêmes qu'on me donne me contristent, lorsque les choses dont on me loue sont de celles que je suis fâché de trouver en moi, ou qu'encore que ce qu'on loue en moi ne soit pas mauvais, on le fait voir plus qu'il ne mérite.

Mais d'ailleurs, comme les louanges ne nous touchent qu'autant qu'elles flattent l'opiuion que nous avons de

[1] *Voyez* le chap. 21 du liv. 13, n. 29, vers la fin.

nous-mêmes, et que, bien loin que ce soit la flatter, c'est en quelque façon la condamner, que de nous louer de ce que nous trouvons de mauvais en nous, ou de faire le plus valoir ce que nous y trouvons de moins bon; au lieu que, quand ce qui nous plaît le plus en nous est aussi ce qui plaît le plus aux autres, il nous en fait d'autant plus de plaisir: que sais-je si ce n'est point ce plaisir-là que je cherche, et non pas le bien de ceux qui me louent, lorsque je voudrois que ce qu'ils pensent de moi s'accordât avec ce que j'en pense moi-même? Faut-il donc que le fond de mon cœur me soit caché jusqu'au point de ne pouvoir dire ce qu'il en est?

62. Je vois, dans votre lumière ineffable, ô vérité éternelle! que CE N'EST PAS par rapport à moi, mais par le seul bien du prochain, que je dois être touché des louanges qu'on me donne; mais je ne sais si je suis ainsi, et c'est encore une de ces choses sur quoi je me connois bien moins clairement que je ne vous connois. Découvrez-moi donc le fond de mon cœur, ô mon Dieu! afin que je puisse faire connoître à mes frères ce que j'y trouverai de défectueux, et qu'ils m'aident par leurs prières: c'est pour cela que je veux encore le discuter plus à fond.

Si c'est le bien du prochain que je regarde, et qui me touche dans les louanges qu'on me donne, d'où vient que la peine que j'ai de voir blâmer quelqu'un injustement, est moindre que celle que j'aurois si c'étoit moi que l'on blâmât? D'où vient que je suis plus touché d'une injure que l'on me fait, que je ne le serois d'une toute pareille que l'on feroit à quelque autre en ma présence, et avec tout autant de malice et d'injustice? car ce n'est pas là une de ces choses sur quoi je puis dire que je ne sais comme je suis. Il ne me resteroit plus, pour comble de misère, que de vouloir me tromper moi-même sur cela, et de trahir la vérité en votre

présence, et dans mon cœur, et par mes paroles. (Ps. 140. 5.) Ne permettez pas, ô mon Dieu! que je tombe jamais dans un tel excès d'aveuglement et de folie, et que je cherche, jusque dans mes propres discours, cette *huile des pécheurs* dont parle votre prophète, et qui n'est autre que la flatterie par où ils font en quelque façon enfler la tête à ceux qui s'en paient[1]. Je connois ma pauvreté et ma misère, et je sais que ce qu'il y a de meilleur en moi, c'est que j'en gémis dans le fond de mon cœur, et que j'implore sans cesse votre miséricorde, jusqu'à ce qu'il lui plaise de réformer tout ce que j'ai de défectueux, et de me porter au point de perfection qui n'est nécessaire pour entrer dans cette paix ineffable que les orgueilleux ne connoissent point[2].

## CHAPITRE XXXVIII.

**L'orgueil est également à craindre, et dans l'amour et la recherche, et dans le mépris des louanges et de l'approbation des hommes.**

63. Tout ce que nous disons et que nous faisons de bon devant les hommes, nous devient donc une tentation très dangereuse, par l'amour que nous avons naturellement pour les louanges. C'est cette malheureuse passion qui fait que, pour avoir lieu de nous flatter de quelque avantage qui nous relève et nous distingue, nous allons mendiant et ramassant de toutes parts les suffrages des autres; et son poison est si dangereux, que, dans le temps même que je me reproche les sen-

[1] Le nombre 63 est ici dans la dernière édition latine; mais on l'a porté où commence le chapitre suivant.

[2] Parce que l'orgueil fait qu'on ne trouve de douceur et de plaisir que dans ce qui a rapport à soi-même, et que cette paix n'est que pour ceux qui ont renoncé à eux-mêmes.

timents qu'elle excite en moi, elle me tente par les reproches mêmes que je me fais.

C'est ainsi qu'IL NOUS ARRIVE souvent de tirer vanité du mépris même que nous faisons de la vaine gloire; et alors nous avons grand tort de nous savoir bon gré de ce prétendu mépris. Car EST-CE mépriser la gloire, que de se glorifier dans son cœur du mépris que l'on en fait?

## CHAPITRE XXXIX.

**De l'amour-propre. En combien de manières nous péchons, par l'amour du bien même qui est en nous.**

64. UN autre mal, qui fait comme une autre branche de cette espèce de tentation dont je parle, c'est celui où tombent ceux qui, à la vérité, ne se mettent point en peine de s'attirer l'estime et les louanges des autres, mais qui ne s'en passent que parce qu'ils sont assez vains pour se tenir contents de ce qu'ils trouvent en eux-mêmes, et pour se plaire à eux-mêmes, quoiqu'ils ne plaisent à personne, et qu'ils déplaisent même à tout le monde. Or, QUICONQUE se plaît à lui-même vous déplaît souverainement, soit qu'il aille jusqu'à se savoir bon gré des choses qu'il prend pour bonnes, et qui ne le sont pas; ou que ce ne soient que des choses véritablement bonnes, mais qu'il les regarde comme venant de lui, au lieu que c'est de vous qu'elles viennent; ou qu'il les regarde même comme venant de vous, mais qu'il croie les avoir méritées; ou qu'il reconnoisse même qu'il tient tout de votre grâce, mais qu'au lieu de ne se réjouir de ce qu'elle a fait en lui, que de la manière qui convient à cette union si étroite dans laquelle tous vos fidèles doivent se regarder

comme n'étant qu'un en Jésus-Christ, il s'en réjouisse comme d'un avantage qui le distingue, et qu'il ne sauroit même voir dans les autres, sans jalousie.

Vous voyez, ô mon Dieu! quel est le tremblement intérieur de mon âme, dans ces tentations si dangereuses et si accablantes, et dans toutes les autres de pareille nature; et je suis obligé de reconnoître que, si elles ne me font pas périr, ce n'est pas que j'évite absolument toutes les plaies qu'elles me peuvent faire, mais c'est que vous me guérissez à mesure qu'elles en font.

## CHAPITRE XL.

**Il reprend tout ce qu'il vient de parcourir au-dehors et au-dedans de lui-même, pour tâcher de trouver Dieu. Que tout son plaisir étoit de prêter l'oreille à la voix de la vérité. Que nous ne sommes bien nulle part qu'en Dieu. Douceurs ineffables que Dieu répandoit quelquefois dans le cœur de saint Augustin. Quelle peine fait aux saints tout ce qui les détourne de Dieu.**

65. Combien de pays viens-je de parcourir, vérité éternelle! Mais quelque part où j'aie été, n'avez-vous pas toujours été à mes côtés, m'instruisant, à mesure que je vous exposois, autant que j'en suis capable, ce que mon œil extérieur pouvoit découvrir, et que je vous consultois sur ce que je devois admettre ou rejeter?

J'ai commencé par ce qui est hors de moi; et j'ai parcouru tout l'univers, autant que je l'ai pu, avec le secours de mes sens. Ensuite, j'ai considéré la vie que mon corps tire de moi; et ces mêmes sens dont je m'étois servi pour la découverte des choses du dehors.

De là je suis entré dans ces réduits infinis de ma mémoire, où se conservent d'une manière admirable une

infinité de choses de tout genre, dont la vue m'a presque fait pâmer d'admiration. Mais je n'aurois su voir ni remarquer rien de tout cela sans vous; et j'ai trouvé que vous étiez quelque chose de fort au-dessus de tout cela, et fort au-dessus de moi-même, qui découvrois et parcourois toutes ces choses, qui les distinguois les unes des autres, et qui tâchois de connoître le prix de chacune, à commencer par celles que le rapport de mes sens m'avoit fait connoître; d'où je suis passé à celles que je sens et que je trouve au-dedans de moi-même; et de là à ces mêmes sens qui m'avoient fait le rapport des premières, et dont j'ai remarqué le nombre et la nature; et enfin à ce que contiennent ces vastes magasins de ma mémoire. Je l'ai tout manié l'un après l'autre, tirant les choses de leurs réservoirs à mesure que j'en avois besoin, et les y remettant quand je m'en étois servi.

Vous êtes donc quelque chose de fort au-dessus de tout cela, et de fort au-dessus de moi-même, c'est-à-dire de ce principe intérieur par lequel j'ai été capable de faire toute cette revue, puisque vous êtes cette lumière et cette vérité toujours subsistante que je consultois sur chacune de ces choses, pour apprendre de vous si elles étoient ce qu'elles étoient, et en quel rang je devois les mettre et dont je recevois les réponses et les ordres sur chacune.

C'est à quoi je m'occupe le plus souvent que je puis, et toujours avec un merveilleux plaisir; et je reviens à ce plaisir-là dès que les assujettissements inévitables de mon emploi me laissent quelques moments de vides. Mais DANS toutes les choses que je puis parcourir, et sur quoi je vous consulte, je ne vois rien où mon âme puisse trouver nulle sorte de repos et de sûreté. Elle n'en trouve qu'en vous, en qui elle voudroit rassembler et réunir tout ce qu'elle avoit dispersé çà et là de ses

pensées et de ses affections, et ne les en laisser jamais sortir.

C'est sur quoi vous répandez quelquefois dans le fond de mon cœur un certain sentiment si extraordinaire et d'une si merveilleuse douceur, que, si cet état durait, je vois bien que ce serait tout autre chose que celui de cette vie, quoique je ne puisse expliquer ce que c'est. Mais le poids de mes misères me fait bientôt retomber dans les choses d'ici-bas; et je me trouve englouti dans le torrent de celles qui composent le train ordinaire de ma vie. Elles me tiennent saisi à ne m'en pouvoir tirer; et la douleur que j'en ai me fait verser bien des larmes; mais elles ne m'en tiennent pas moins, TANT il est difficile de se défendre de l'appesantissement que l'accoutumance produit en nous. Comme il ne m'est donc pas possible de me tenir où je voudrois être sans cesse, et que je ne voudrois pas être où je suis, et où il ne me seroit que trop aisé de me tenir, je suis malheureux de part et d'autre.

## CHAPITRE XLI.

**Dans quelle vue il avoit repassé ce que chacune des trois sortes de concupiscence avoit encore de pouvoir sur lui. Ce qui nous fait perdre Dieu. Qu'il ne demeure point dans le cœur de ceux qui demeurent volontairement attachés à ce qui n'est que mensonge et vanité.**

66. C'EST ce qui m'a obligé de considérer les plaies que mes péchés ont faites à mon âme, par ces trois sortes de concupiscence dont j'ai parlé, et de vous appeler à mon secours, afin qu'il vous plût de les guérir. Car j'ai entrevu vos splendeurs éternelles; mais mon cœur, encore foible et languissant, s'est senti repoussé; et j'ai dit en moi-même : Qui est-ce qui peut atteindre

jusque-là? Faut-il donc que je me trouve si loin de mon Dieu, et que je sois comme chassé de devant ses yeux!

www.libtool.com.cn

Vous êtes la vérité qui préside à toutes choses, et qui, par sa nature, est infiniment élevée au-dessus de tout. Cependant MON AVARICE, assez aveugle pour ne pas se contenter de vous, vouloit encore embrasser les autres choses, mais sans vous perdre néanmoins; et comme ceux mêmes qui débitent le mensonge seroient bien fâchés que la vérité leur fût inconnue, je voulois conserver ce qui n'est que mensonge et illusion, et ne pas laisser de vous posséder. Mais c'est ce qui a fait que je vous ai perdu; car VOUS NE souffrez point qu'on vous possède avec le monde.

## CHAPITRE XLII.

**Par où nous pouvons approcher de Dieu. Ce qui est arrivé à ceux qui ont pris pour cela de mauvaises voies. Quel médiateur il nous falloit, pour nous réconcilier avec Dieu. Ce qui nous expose le plus aux séductions du démon. Ce qu'il a de commun avec les hommes.**

67. QUI pouvois-je donc trouver qui pût me réconcilier avec vous[1]? Devois-je avoir recours aux anges? et par quelles prières, par quelles pratiques religieuses falloit-il que je m'y prisse? Je sais qu'il y a des gens

[1] Dans ces deux derniers chapitres, saint Augustin a en vue certains philosophes platoniciens de ce temps-là, qui, n'ayant compris qu'à demi ce que leurs auteurs avoient entrevu du Verbe de Dieu, comme il paroît par le chap. 5 du liv. 7, et, n'étant point instruits du mystère de l'incarnation, étoient tombés dans les illusions de la magie. C'est ce qui lui donne lieu d'expliquer admirablement ce qui est enfermé dans la qualité de médiateur entre Dieu et les hommes; et de faire voir par où elle convient à JÉSUS-CHRIST, et ce qui fait qu'elle ne peut convenir qu'à lui.

qui, voulant se rapprocher de vous, et, sentant qu'ils ne le pouvoient par eux-mêmes, ont tenté cette voie; mais, étant venus à chercher des visions extraordinaires, et qui ne sont propres qu'à repaître la curiosité, ils en ont été justement punis par les illusions où ils sont tombés; car ils ne vous cherchoient que par ce principe d'orgueil qui fait aimer les connoissances élevées; et au lieu de frapper leur poitrine avec componction et humilité, ils vouloient marcher, la tête haute, à la découverte de ce qu'ils avoient envie de connoître. Ainsi, s'étant attiré les démons, par la conformité que l'orgueil mettoit entre eux et ces puissances de l'air, ils sont tombés dans les séductions de la magie (*Eph.* 2. 24); et au lieu d'un médiateur qui pût les purifier, ils n'ont trouvé que le diable transformé en ange de lumière. (II. *Cor.* 11. 4.) Cependant l'orgueil de ces cœurs tout de chair étoit d'autant plus flatté de se voir en commerce avec le démon, qu'il n'est point lié à un corps de chair, car c'étoient des hommes et des pécheurs; au lieu que vous, Seigneur, avec qui ils cherchoient à se réconcilier, mais par des voies sur quoi ils n'avoient consulté que leur orgueil, vous êtes immortel et impeccable.

Pour réconcilier les hommes avec vous, il leur falloit donc un médiateur qui eût quelque chose de commun avec vous, et quelque chose de commun avec eux; car s'il avoit été semblable aux hommes en tout, il auroit été trop loin de Dieu; et s'il avoit été en tout semblable à Dieu, il auroit été trop loin des hommes: ainsi il n'auroit pas été tel qu'il falloit que fût un médiateur. Pour ce faux médiateur par qui les orgueilleux méritent d'être trompés, et aux séductions duquel les secrètes dispositions de vos justes jugements les abandonnent, il a bien quelque chose de commun avec les hommes; mais ce n'est que le péché; et comme il veut aussi avoir

quelque chose de commun avec vous, et qu'il n'est point revêtu d'une chair mortelle, il se donne pour l'immortel. Mais comme la mort est la rétribution naturelle et nécessaire du péché, et que ce prétendu immortel est pécheur comme les hommes, ce péché, qui est ce qu'il a de commun avec eux, lui attire, comme à eux, la damnation et la mort.

www.ribbooi.com.ch

## CHAPITRE XLII.

**Quel est le vrai médiateur. Par où il nous a communiqué sa justice. Foi en Jésus-Christ, commune aux saints de l'un et de l'autre Testament. C'est en tant qu'homme que Jésus-Christ est médiateur. Quel sujet d'espérance et de confiance c'est pour nous que Jésus-Christ. Saint Augustin avoit été sur le point de tout quitter, et de se retirer dans la solitude, pour ne plus penser qu'à pleurer ses péchés : ce qui l'en avoit empêché.**

68. Le vrai médiateur est donc celui que vous avez fait connoître aux humbles, par un effet des conseils secrets de votre miséricorde, et que vous avez même envoyé pour leur apprendre l'humilité par son exemple. Et ce médiateur, qui n'est autre chose que Jésus-Christ homme, a paru dans le monde, tenant le milieu entre celui qui est juste et immortel par sa nature, et ceux qui sont mortels et pécheurs par la leur (*Rom.* 6. 3); étant juste aussi-bien que l'un, mais mortel aussi-bien que les autres, afin que, comme la vie et la paix sont la récompense naturelle de la justice, celle qui lui est commune avec Dieu anéantît, dans les pécheurs justifiés, ce qu'il a bien voulu avoir de commun avec les hommes, c'est-à-dire la mort (*I. Tim.* 2. 5); car c'est en tant qu'homme qu'il est médiateur (*Jean*, 11), et on ne peut pas dire qu'en tant que Verbe il tienne le

milieu entre Dieu est les hommes, puisque le Verbe est en Dieu, qu'il est égal à Dieu, et qu'il n'est qu'un même Dieu avec le Père et le Saint-Esprit. Voilà quel est le vrai médiateur. Dieu l'a fait connoître aux saints de l'Ancien-Testament, afin qu'ils fussent justifiés par la foi aux mérites du même sang qu'il devoit répandre, comme nous le sommes par la foi aux mérites de ce même sang déjà répandu.

69. Quel a été l'excès de votre amour pour nous, Père de miséricorde (*Rom.* 8. 32), puisque vous n'avez pas épargné votre Fils unique, et que vous avez été jusqu'à le livrer à la mort pour nous, tout pécheurs que nous étions! Quel a dû être l'excès de cet amour, puisqu'il vous a porté jusqu'à vouloir que celui qui n'usurpe rien (*Phil.* 2. 6), quand il se dit égal à vous, se soumît à vous obéir jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, lui qui est le seul *libre* d'entre les morts [1]; (*Ps.* 87. 6.) qui étoit maître de donner sa vie et de la reprendre (*Jean,* 10. 18); qui a vaincu la mort, en s'offrant à vous en victime, par les mains de la mort qu'il a soufferte pour nous, et qu'il n'a vaincue que parce qu'il s'y est livré; qui s'est offert pour nous en sacrifice à votre divine majesté, étant tout à la fois et *sacrificateur et victime*, et n'étant sacrificateur que parce qu'il s'est fait victime [2]; et qui d'esclaves que nous étions, par le malheur de notre naissance, nous a élevés jusqu'à la qualité de vos enfants, en s'abaissant jusqu'à nous servir, tout notre Dieu qu'il est, par la naissance qu'il tient de vous!

[1] C'est-à-dire le seul de tous ceux qui passent par la mort, qui ne l'a subie que parce qu'il a bien voulu, quoiqu'il n'y fût point sujet, puisqu'il étoit sans péché.

[2] Car, comme dit saint Paul, *Heb.* 9, 11, 12, ce n'est point avec le sang des boucs et des taureaux, mais c'est avec le sien propre, que Jésus-Christ est entré dans le véritable sanctuaire; et c'est celui-là qu'il a offert à Dieu pour nos péchés.

J'ai donc grand sujet d'espérer que vous me guérirez de tous mes maux, par le mérite du sang de ce divin médiateur qui est assis à votre droite, et qui vous prie sans cesse pour nous. (*Ps.* 102. 30. *Rom.* 8. 34.) Sans cela, je tomberois dans le désespoir : car mes maux sont grands, et en grand nombre ; mais la vertu des remèdes que vous nous avez préparés est encore plus grande. Nous aurions pu croire que votre Verbe étoit trop au-dessus de nous, pour s'unir à notre nature ; et cela nous auroit fait désespérer de notre salut, si ce même Verbe ne s'étoit fait chair, et qu'il n'eût habité parmi nous. (*Jean.* 1. 14.)

70. Je suis dans une telle frayeur de mes péchés, et je me trouve si accablé du poids de mes misères, que j'avois eu quelque pensée de tout quitter, et de me retirer dans la solitude. Mais vous m'en avez empêché, et vous m'avez rassuré par cette parole de votre apôtre : *Jésus-Christ n'est mort pour tous, qu'afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort pour eux*[1].

Je vous remets donc le soin de moi-même, mon Seigneur et mon Dieu : avec cela je vivrai en repos, et je considérerai les merveilles de votre loi. Vous connoissez mon ignorance et ma foiblesse ; instruisez-moi, guérissez-moi. Ce fils unique, que vous avez engendré de votre substance, et en qui résident tous les trésors de la sagesse et de la science, m'a racheté au prix de son sang. Que les accusations malignes et calomnieuses par où ces esprits impurs dont l'orgueil est le caractère, voudroient tâcher de m'accabler, ne prévalent donc point contre moi, puisque j'ai toujours devant les yeux le prix de ma rédemption, et que je ne cesse

[1] Saint Augustin n'aurait vécu que pour lui-même, s'il eût abandonné l'épiscopat pour se retirer : au lieu que, demeurant dans le ministère, il vivoit pour la gloire de Jésus-Christ et le service de son Eglise.

point de le boire et de le manger (*Ps.* 21. 27). Je le dispense même aux autres, tout indigne et tout pauvre que je suis : mais au moins je souhaite de m'en nourrir et de m'en remplir avec ceux qui le mangent et qui s'en remplissent, et qui louent le Seigneur, parce qu'ils l'aiment et qu'ils le cherchent [1].

[1] Car ce n'est point le louer, que de le louer sans l'aimer et sans le chercher.

FIN DU LIVRE DIXIÈME.

# LIVRE XI.

www.libtool.com.cn

Il passe ce qu'il auroit eu à dire sur la manière dont Dieu l'avoit appelé au ministère ecclésiastique, et vient à l'amour qu'il avoit pour l'étude de l'Écriture-Sainte. Et après avoir déclaré jusqu'à quel point Dieu lui en donna l'intelligence, et combien il lui restoit encore à désirer sur cela, il commence à chercher le sens des premières paroles de la Genèse, et réfute ceux qui demandent ce que Dieu faisoit avant la création du monde, et comment le dessein de créer quelque chose lui étoit venu tout d'un coup. D'où il entre dans une longue dissertation sur la nature du temps.

## CHAPITRE PREMIER.

Ce qui le porte à exposer à Dieu tout ce qu'il trouve en lui, quoiqu'il n'y ait rien en tout cela que Dieu ne connoisse. Principale utilité de la prière. A quelle sorte de bonheur les chrétiens sont appelés.

Je sais que dans tout ce que je vous dis, ô mon Dieu! il n'y a rien que vous ne sachiez, parce que vous êtes éternel, et que tout ce qui se fait dans le temps vous est connu par une connoissance qui précède tous les temps, et qui n'est point de leur dépendance. Pourquoi est-ce donc que je vous conte tout ceci? Ce n'est pas pour vous l'apprendre, mais c'est pour allumer de plus en plus ce que j'ai d'amour pour vous, et ce qu'en ont ceux qui liront ce que j'écris, et afin que nous disions tous ensemble : *Seigneur, votre grandeur est infinie, vous êtes infiniment au-dessus de toutes les louanges qu'on vous peut donner.* (Ps. 47. 1.)

Je l'ai déjà dit ailleurs (*liv.* 2. *chap.* 1. *nomb.* 1), et je le redis encore ici, l'amour que j'ai pour vous, et l'ardeur avec laquelle je désire que ce feu de la charité

aille toujours en augmentant, et en moi, et dans tous les hommes, est ce qui me fait faire ce que je fais. Car je ne vous dis rien ici que vous ne sachiez mieux que moi; mais je ne laisse pas de vous le dire; et c'est ainsi, qu'encore que la vérité nous ait dit que notre Père céleste connoît nos besoins, avant que nous lui ayons rien demandé, nous ne laissons pas de les lui demander. (*Matth.* 6. 8.) Que faisons nous donc, quand nous vous prions et que nous vous les demandons? Nous suivons le mouvement de l'amour qui nous porte vers vous, et nous l'excitons, en vous exposant nos misères et vos miséricordes sur nous, afin qu'il vous plaise d'achever l'ouvrage de notre délivrance, puisque vous l'avez commencé, et que nous tirant des maux dont nous sommes accablés, et dont nous le serons tant que nous demeurerons dans nous-mêmes, vous nous rendiez heureux en vous. (*Matth.* 5. 3.) Car ON EST heureux lorsqu'on est pauvre d'esprit, qu'on est doux, que l'on pleure, qu'on a faim et soif de la justice, qu'on est miséricordieux, et enfin lorsqu'on a le cœur pur, et que l'on est pacifique; et c'est à quoi vous nous appelez.

Je viens de vous exposer bien des choses, selon l'étendue de ma capacité; et je ne l'ai fait que parce que je l'ai voulu : mais c'est vous qui l'avez voulu le premier, afin que je chantasse vos louanges, mon Seigneur et mon Dieu, et que je célébrasse vos bontés et vos miséricordes, qui s'étendent dans la suite de tous les siècles. (*Ps.* 117. 1.)

www.libtool.com.cn



www.libtool.com.cn

## CHAPITRE II.

**Il passe tout ce qu'il auroit eu à dire, de la manière dont Dieu l'avoit appelé à la prêtrise et à l'épiscopat. Que la méditation de l'Écriture fait toutes ses délices. Il demande à Dieu la grâce de la bien entendre.**

1. Mais ma langue pourroit-elle jamais suffire, non plus que ma plume, à faire le détail de toutes les sollicitations intérieures, de toutes les terreurs salutaires, et de toutes les secrètes dispositions par où vous m'avez réduit à me charger de prêcher votre parole à votre peuple, et de lui dispenser vos sacrements? Quand je pourrois en déduire toute la suite, les moments me sont trop précieux pour m'y arrêter; et il y a long-temps que je me sens pressé de m'appliquer à la méditation de votre loi, et de vous déclarer jusqu'où va ce que j'en sais, et ce que j'en ignore encore; jusqu'à quel point vous m'avez éclairé sur ce sujet, et combien je suis encore offusqué par les restes de mes anciennes ténèbres, qui subsisteront toujours, jusqu'à ce que la force de votre grâce m'ait mis au-dessus de toutes mes foiblesses. Voilà à quoi je veux employer tout le temps qui me peut rester après avoir satisfait au service que je dois à ceux qui sont sous ma charge, et même à celui qu'ils exigent encore de moi, au-delà de ce qui est de mon ministère, et que je ne puis m'empêcher de leur rendre[1], et après avoir donné à mon corps et à mon esprit ce que je suis obligé de leur donner de relâche, pour réparer les forces de l'un et de l'autre.

3. Exaucez ma prière, mon Seigneur et mon Dieu! et que votre miséricorde se rende favorable aux désirs

[1] c'est-à-dire à juger les affaires même temporelles, qui se traitoient pour la plupart devant les évêques, comme on a déjà vu ailleurs.

de mon cœur, puisque ce que je désire avec tant d'ardeur n'est pas pour moi seul, et qu'il regarde encore le bien de mes frères, à qui la charité qui m'unit à eux me fait souhaiter d'être utile. Vous voyez que cela est ainsi, vous qui pénétrez le fond de mon cœur. Faites-moi donc la grâce de vous offrir en sacrifice tout le service que ma langue et mes pensées sont capables de vous rendre (*Ps.* 85. 1), et donnez-moi ce que je désire de vous offrir. Car je suis pauvre, et je n'ai rien par moi-même : mais vous êtes riche ; et toujours prêt à répandre vos trésors sur ceux qui vous invoquent (*Rom.* 10. 12), et vous avez un soin de nous, qui descend dans tous nos besoins, mais qui ne vous donne nulle sorte d'agitation ni d'empressement.

Conduisez de telle sorte mes paroles et mes pensées, que ni la précipitation, ni l'esprit d'erreur et de mensonge, ne me fassent jamais rien avancer de contraire à la vérité. Que je me nourrisse délicieusement de vos saintes Écritures, puisque de telles délices sont toutes chastes et toutes saintes ; et qu'il ne m'arrive jamais de tromper ni moi-même ni personne, en les prenant en un mauvais sens. Regardez-moi donc d'un œil de miséricorde, mon Seigneur et mon Dieu, qui non-seulement rendez la vue aux aveugles, et donnez de la force aux foibles, mais qui êtes vous-même la lumière de ces aveugles éclairés, et la force de ces foibles devenus forts : regardez mon âme en pitié, et recevez les cris qu'elle pousse vers vous du fond de la misère humaine. Car si vous n'entendiez ceux mêmes qui vous parlent du fond de cet abîme, à qui aurions-nous recours, et à qui pourrions-nous adresser nos cris ?

Vous êtes le maître du jour et de la nuit, et le temps ne coule que sous vos ordres (*Ps.* 73. 16) : faites-m'en donc trouver ce qu'il m'en faut pour mé-

diter les secrets de votre loi, et ne permettez pas que la porte des mystères qu'elle cache demeure fermée à ceux qui frappent pour y entrer. Car ce n'est pas pour rien que vous avez voulu qu'on écrivît tous ces livres si profonds, et qui renferment tant de merveilles. Ce sont des forêts fort épaisses et fort difficiles à percer, il est vrai : mais ces forêts n'ont-elles pas leurs cerfs qui s'y retirent, qui s'y promènent, qui y paissent, qui s'y reposent et qui y ruminent ? Donnez-moi donc, Seigneur, la force qui m'est nécessaire pour y entrer, et faites qu'elles s'ouvrent devant moi.

Ce qui me touche le plus au monde, et que j'aime par-dessus toutes choses, c'est d'entendre votre voix dans ces divins livres ; et c'est un plaisir pour moi, qui passe tous les autres plaisirs ; donnez-moi donc ce que j'aime, puisque c'est vous qui me le faites aimer ; et remplissez mon avidité sur ce sujet, puisque c'est vous qui me l'avez donnée. Je ne suis dans le jardin de votre Église que comme une herbe rampante ; mais ne dédaignez pas d'arroser cette herbe, qui meurt de sécheresse. Faites que je publie, à la gloire de votre nom, tout ce que je découvrirai dans vos saintes Écritures ; que j'y entende retentir vos louanges ; que j'y boive à longs traits les eaux célestes de votre vérité, et que je considère les merveilles de votre loi, depuis le point de la création du ciel et de la terre, jusqu'à l'ouverture de ce royaume éternel, où régneront à jamais avec vous ceux qui composent votre ville bien-aimée, la céleste Jérusalem. (*Ps.* 118.)

4. Ayez pitié de moi, mon Seigneur et mon Dieu, et exaucez les désirs de mon cœur, puisque vous voyez à quoi ils tendent, et qu'ils n'ont pour objet, ni des terres, ni de l'or ou de l'argent, ni des pierreries, ni des habits magnifiques, ni des honneurs et des dignités, ni même les choses dont notre corps a besoin tant

que durè le voyage de cette vie, et qui ne nous manquent point, quand nous cherchons, préférablement à tout, votre royaume et votre justice. (*Matth.* 6. 33.)

Les méchants m'ont étalé leurs plaisirs; mais ce n'est rien de comparable à ceux que je trouve dans votre loi (*Ps.* 118. 85); ce sont ceux-ci que je désire. Puissent de tels désirs mériter vos regards et votre approbation, Père de miséricorde, et qu'il vous plaise de me faire trouver grâce devant vos yeux, afin que la porte me soit ouverte quand je me présenterai pour entrer dans l'intérieur des mystères que vos paroles enferment! je vous en conjure par Jésus-Christ votre fils, qui est *l'homme de votre droite* (*Ps.* 79. 18); par ce fils de l'homme, que vous nous avez donné pour médiateur entre vous et nous, et par qui, dans le temps que nous ne pensions point à vous chercher, vous nous avez cherchés le premier, afin que nous vous cherchassions (*Jean.* 1. 3); par ce Verbe né de vous avant tous les siècles, par qui vous avez fait toutes choses, par moi-même par conséquent; par ce fils unique, par lequel vous avez appelé et élevé à la qualité de vos enfants la multitude des fidèles, au nombre desquels je me trouve (*Rom.* 8. 34); par ce divin Sauveur, qui est assis à votre droite, qui vous prie sans cesse pour nous, et en qui résident tous les trésors de la sagesse et de la science. (*Col.* 2. 3.) Car c'est lui que je cherche dans vos saintes Écritures (*Jean.* 5. 46), puisque, comme il nous l'a dit de sa propre bouche, qui est celle de la vérité, c'est de lui que Moïse a écrit. (*Deut.* 18. 15.)

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE III.

**Il demande l'intelligence des premières paroles de la Genèse. Ce qui nous donne le discernement de la vérité.**

5. FAITES-MOI la grâce de comprendre ce que signifient ces premières paroles de la Genèse : *Dans le commencement, Dieu créa le ciel et la terre* (Gen. 1. 1), et d'entrer dans leur véritable sens. C'est Moïse qui les a écrites; mais il a quitté la terre, a passé d'ici à vous, quoique dès ici il fût avec vous. Il n'est donc plus en un lieu où je puisse le consulter? S'il étoit quelque part où je pusse l'aller trouver, je le prierois et le conjurerois par vous-même de m'expliquer ces paroles, et j'écouterois avec beaucoup d'attention ce qu'il me diroit. A la vérité, s'il me parloit hébreu, ce qu'il me diroit auroit beau frapper mes oreilles, il n'en passeroit rien dans mon esprit, au lieu que, s'il parloit latin, je l'entendrois. Mais par où verrois-je s'il diroit vrai? et supposé que je le visse, seroit-ce lui qui me le feroit voir? Non, certes; ce seroit la vérité même, qui, me parlant dans le fond de mon cœur, une langue qui ne seroit ni celle des Hébreux, ni celle des Grecs, ni celle des Barbades, me diroit sans aucun son perceptible à l'oreille, et sans le secours d'aucun de ces sortes d'organes que la nature nous a donnés pour parler : *Ce qu'il vous dit est vrai;* et sur cela, je dirois à ce fidèle interprète de votre vérité : *Ce que vous me dites est vrai :* et je le lui dirois sans hésiter, et sans craindre de me méprendre. Mais comme je ne suis point à portée de le questionner, je m'adresse à vous, ô mon Dieu! ô vérité éternelle dont il étoit plein! et qui avez fait qu'il n'a rien dit que de vrai. N'ayez donc point d'égard à mes

péchés; et comme vous lui avez fait la grâce d'écrire ces paroles, faites-moi celle de les bien entendre.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE IV.

**Qu'il ne faut qu'ouvrir les yeux pour voir que le monde a été fait. Ce que sont les créatures en comparaison du Créateur.**

6. Nous voyons que le ciel et la terre existent; mais nous voyons en même temps qu'ils ont été faits, et les changements à quoi ils sont sujets nous le disent à haute voix, puisque CE QUI EXISTE sans avoir été fait ne change point. Car CHANGER, c'est avoir dans un temps quelque chose de plus ou de moins qu'en un autre, et c'est ce qui ne peut arriver à ce qui existe par soi-même. Toutes les autres choses nous disent donc à haute voix qu'elles ne sont que parce qu'elles ont été faites; et elles nous disent encore qu'elles ne se sont point faites elles-mêmes, puisqu'il auroit fallu, pour cela, qu'elles eussent été avant que d'être; et la voix par où elles nous le disent, c'est l'évidence même de la chose.

C'est donc vous, Seigneur, qui les avez faites? Elles ne sont belles, que parce que vous êtes beau; elles ne sont bonnes, que parce que vous êtes bon; enfin elles ne sont, que parce que vous êtes. Mais ce qu'elles ont de beauté, de bonté et d'existence, n'approche pas ce que vous en avez, vous qui les avez créées: et quand on les compare à vous, on trouve qu'elles n'ont, à proprement parler, ni beauté, ni bonté, ni existence. Voilà ce que nous savons, grâce à votre vérité, quoique toute notre science ne soit qu'ignorance, en comparaison de la vôtre.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE V.

**Dieu a fait le monde de rien, et par la seule force de sa parole.**

7. Mais comment avez-vous fait le ciel et la terre? et de quel instrument vous êtes-vous servi pour former ce grand ouvrage? Quand un ouvrier fait quelque ouvrage, il se sert de quelque corps pour travailler sur un autre corps, et pour lui donner la forme qu'il veut lui donner, et que son âme avoit au-dedans d'elle-même. Et cette âme n'est capable d'imprimer sur quelque matière ce qu'elle a dans l'idée, que parce que vous lui avez donné cette faculté en la créant; et elle n'imprime cette forme qu'elle voit en elle-même, qu'à quelque corps qui existe déjà; c'est-à-dire à de la terre, à de la pierre, à du bois, à de l'or, ou à quelque autre matière. Tous ces différents corps n'existent que parce que vous les avez faits.

C'est donc vous qui avez donné à cet ouvrier, et la matière sur quoi il travaille, et son propre corps! et l'âme qui communique la vie à ce corps, et qui fait agir ses membres! et l'esprit par où il a appris son art; et qui voit au-dedans de lui-même ce qu'il veut faire au-dehors! et les sens par où il l'exprime et le fait passer de la pensée dans la matière qu'il a entre les mains, et sur le rapport desquels il juge de l'état où est son ouvrage, et consulte la vérité qui préside à son esprit, et qui lui apprend si ce qu'il vient de faire est bien!

Toutes ces choses vous louent, ô mon Dieu! et reconnoissent que vous les avez faites. Mais comment les avez-vous faites? Comment avez-vous fait le ciel et la terre? Ce n'est point de la manière dont un ouvrier fait ce qu'il fait. Et où les avez-vous faits? Ce n'est pas

dans le ciel et dans la terre, ni dans l'air ou dans l'eau, puisque l'un et l'autre font partie de la masse du ciel et de la terre. En un mot, ce n'est pas dans l'univers que vous avez fait l'univers, puisqu'il auroit fallu pour cela qu'il eût été fait avant d'avoir été fait.

Et de quoi avez-vous fait le ciel et la terre? Aviez-vous quelque matière entre les mains, dont vous avez pu les faire? Non, car d'où seroit venue cette matière que vous n'auriez point faite, et dont vous auriez fait quelque chose? Votre existence n'est-elle pas le seul et unique principe de celle de toutes les autres choses? (*Ps.* 148. 5.) Vous n'avez donc eu qu'à parler, et toutes les choses ont été faites : et c'est par votre parole que vous avez tout fait.

## CHAPITRE VI.

**Quelle est la parole par laquelle Dieu a fait le monde. Que toute parole articulée suppose quelque matière. Différence des paroles qui frappent l'oreille, et la parole éternelle de Dieu.**

8. Mais quelle est cette *parole* par laquelle vous avez créé l'univers? Est-ce quelque chose d'approchant de ce que les apôtres entendirent à la transfiguration de Jésus-Christ, lorsque, du fond d'une nuée, vous fites sortir cette voix : *C'est là mon fils bien-aimé?* (Matth. 17. 5). Non, sans doute, car cette voix ne fit que passer, et à peine avoit-elle commencé, qu'elle cessa. Les syllabes dont elle étoit composée ne se firent entendre que l'une après l'autre : la première finit pour faire place à la seconde, et celle-ci pour faire place à la troisième, et ainsi jusqu'à la dernière, après quoi l'on n'entendit plus rien. Et par-là il est clair que cette voix ne fut qu'un mouvement passager de quelque

chose de créé, dont votre volonté éternelle se servit pour exprimer ce qu'il lui plaisoit de faire entendre.

L'oreille extérieure ayant reçu ces paroles par où il vous plut de vous exprimer, en fit le rapport à l'intelligence, qui, ayant aussi son oreille, et la tenant attentive à votre parole éternelle, qui en est l'objet naturel comme le son est celui de l'oreille du corps, est capable de faire la différence des deux, et qui, après avoir comparé ces paroles passagères avec cette parole ineffable que vous prononcez de toute éternité dans un silence éternel, se dit tout aussitôt à elle-même : Ce n'est point là ce qu'on peut appeler la parole éternelle de Dieu, c'est quelque chose de tout différent: car ce son, qui vient de frapper les oreilles de mon corps, est d'une nature bien au-dessus de la mienne, si toutefois on peut dire qu'il est, puisqu'il est déjà passé ; au lieu que le Verbe de mon Seigneur et de mon Dieu est infiniment au-dessus de moi, et qu'il subsiste éternellement.

Il est donc clair que, si la parole par où vous avez fait le ciel et la terre, avoit été une parole articulée et passagère, et que vous les eussiez faits en disant d'une manière sensible et perceptible à l'oreille : *Que le ciel et la terre soient,* il faudroit qu'avant la création du ciel et de la terre, il y eût déjà eu quelque corps dont le mouvement passager pût servir à former des sons passagers. Or, il n'y avoit aucun corps avant la création du ciel et de la terre ; et quand on prétendroit qu'il y en avoit quelqu'un, toujours faudroit-il que vous eussiez fait d'abord, sans l'entremise d'aucun son passager, ce corps dont vous vous seriez servi ensuite pour former ces sons passagers par où on voudroit que vous eussiez dit : *Que le ciel et la terre soient.* Car, de quoi que ce soit que vous eussiez pu vous servir pour produire un tel son, ce seroit toujours quelque chose qui

n'auroit point été, si vous ne l'aviez fait. Ainsi, nous en serions toujours à chercher quelle auroit été la parole par où vous auriez donné l'être à ce corps, dont le mouvement vous auroit servi, depuis, à former celles par où vous auriez créé le ciel et la terre.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE VII.

**Que par cette *parole*, par laquelle l'Écriture dit que Dieu a créé le monde, elle veut nous faire entendre le Verbe ou la parole éternelle de Dieu. Par où cette parole ineffable est véritablement éternelle et immortelle. De quelle manière Dieu dit tout ce qu'il dit.**

9. Votre dessein est donc, ô mon Dieu! de nous élever, par ces premières paroles de la Genèse, jusqu'à la connoissance de cette *parole* ineffable que vous prononcez éternellement, et par laquelle vous exprimez éternellement toutes choses. Car ce n'est pas en disant chaque chose l'une après l'autre, que cette *parole* exprime tout: c'est en les disant toutes à la fois, et en les disant éternellement. Autrement il faudroit supposer du temps et du changement dans cette divine parole, et, dès-là, elle ne seroit plus ni véritablement éternelle, ni véritablement immortelle. Voilà ce que je vois clairement, ô mon Dieu! grâce à votre divine bonté; et tous ceux qui ont les yeux ouverts aux lumières de votre vérité, et qui les reçoivent avec action de grâces, le verront comme moi, et vous béniront avec moi.

Nous savons donc, Seigneur, et nous savons certainement que, comme il est vrai de dire qu'une chose *naît* lorsqu'elle commence d'être ce qu'elle n'étoit pas, il est vrai de dire aussi qu'elle *meurt* lorsqu'elle cesse d'être ce qu'elle étoit; d'où il s'ensuit que, comme

votre parole est véritablement éternelle et véritablement immortelle, il n'y a rien en elle qui commence ni qui cesse, qui passe ni qui survienne. Ainsi c'est éternellement, et tout à la fois, que vous dites tout ce que dit cette parole qui vous est coéternelle et tout ce que vous dites se fait : car vous ne faites point les choses autrement qu'en disant que vous voulez qu'elles soient. Cependant, quoique vous disiez éternellement et tout à la fois tout ce que vous dites, ce que vous faites par la force de cette *parole* ineffable ne se fait ni éternellement, ni tout à la fois.

## CHAPITRE VIII.

**Comment il se peut faire que Dieu disant éternellement et tout à la fois tout ce qu'il dit, et ne faisant les choses qu'en disant qu'il veut qu'elles soient, elles ne se font pourtant que dans le temps, et l'une après l'autre. Que rien ne nous parle que ce qui nous instruit; et que ce n'est jamais que la vérité éternelle qui nous instruit, quoi que ce puisse être qui nous parle.**

10. Et pourquoi cela, ô mon Seigneur et mon Dieu? Je l'entrevois, mais je ne sais si je pourrois le faire entendre. C'est que LES CHOSES ne commencent et ne cessent d'être qu'au point où la *raison* éternelle, dans laquelle rien ne commence ni ne finit, voit que chacune doit commencer et finir; et cette *raison* n'est autre chose que votre parole ou votre Verbe, c'est-à-dire ce *principe* de toutes choses, qui nous parle intérieurement. (*Jean*, 8. 25.)

C'est ainsi qu'il parle de lui-même dans l'Évangile; et s'il a bien voulu employer sa voix extérieure et sensible, pour faire passer de nos oreilles dans nos âmes ce point fondamental de notre foi, *qu'il est le principe*

et la vérité éternelle, c'est afin que nous nous accoutumassions à la chercher au-dedans de nous-mêmes : car c'est dans le fond du cœur que cet unique maître des hommes se fait entendre à tous ceux qu'il instruit.

C'est là, mon Seigneur et mon Dieu, que j'entends votre voix qui me dit que CE QUI nous parle, c'est ce qui nous instruit, et que CE N'EST point à nous que parle ce qui ne nous instruit point. Or, QUI EST-CE qui nous instruit, que la vérité, qui subsiste éternellement ?

Car lors même que quelque chose de créé et de sujet à changer nous parle et nous instruit, c'est cette vérité toujours permanente qui s'en sert pour nous amener à elle, nous n'apprenons donc véritablement que lorsque nous nous tenons auprès de ce divin époux, et qu'attentifs à sa voix, et goûtant la joie de l'entendre, nous revenons à ce *principe* éternel dont nous sommes sortis. (*Jean*, 3. 29 ; 8. 25.) Il est donc véritablement le *principe*, puisqu'il demeure éternellement ce *qu'il* est. Sans cela, dès que nous serions égarés, nous ne pourrions plus nous remettre dans notre chemin, ni retrouver le terme où il faut tendre. Et par où est-ce que nous revenons de nos égaremens, sinon par la connoissance de la vérité ? Et qui nous donne cette connoissance, sinon celui qui nous instruit, parce qu'il est le *principe* et qu'il nous parle ?

## CHAPITRE IX.

**Que le Verbe de Dieu est cette paroie éternelle par laquelle il a fait le ciel et la terre. Ce qui nous cache Dieu dans cette vie, et combien les plus grands saints mêmes sont peu capables de supporter la vue d'un si grand objet.**

11. VOILA donc, ô mon Dieu ! quel est le *commencement ou le principe* dans lequel, ou par lequel il est

dit que vous avez fait le ciel et la terre. (*Gen.* 1.) C'est par votre Verbe, par votre Fils, par votre force, par votre sagesse, par votre vérité, que vous les avez faits. C'est par lui que vous parlez et que vous agissez d'une manière ineffable : car qui peut ni faire entendre, ni comprendre une telle merveille ? J'entrevois néanmoins sur cela quelque chose qui frappe mon cœur, mais sans le blesser, et dont l'éclat me fait frémir et m'embrase d'amour en même temps. JE FRÉMIS quand je considère l'étrange disproportion que je trouve entre ce que j'aperçois et moi-même, et je me sens embrasé d'amour, quand je vois que je commence pourtant de lui être conforme en quelque chose.

Mais qu'est-ce donc que j'aperçois ? c'est la sagesse éternelle ; c'est elle-même qui se montre à moi comme un éclair. Elle entr'ouvre pour un moment le nuage dont je suis enveloppé ; mais il se referme tout aussitôt, parce que la foiblesse de mes yeux ne sauroit supporter un tel éclat, et que le poids de mes misères me fait retomber dans mes ténèbres ordinaires. Car LA VIGUEUR de mon âme est tellement affoiblie, qu'elle n'est pas même en état de porter ce qui est son unique bien ; et je serai toujours dans cet excès de foiblesse, jusqu'à ce que, comme vous m'avez pardonné tous mes *péchés*, vous veuilliez bien aussi guérir toutes mes *langueurs* : c'est ce que j'attends de vous, Seigneur, et que même vous affranchirez entièrement mon âme de la servitude de la corruption ; que vous me couronnerez par un excès de bonté et de miséricorde ; que vous remplirez mes désirs par l'affluence de vos biens, et que vous me rajeunirez comme l'aigle (*Rom.* 8. 24.) ; car, quoique nous ne soyons encore sauvés qu'en espérance, nous attendons avec patience l'effet de vos promesses.

Entende donc qui pourra votre voix secrète et inté-

rieure ; pour moi je ne craindrai point de m'écrier avec David : *Seigneur, que vos ouvrages sont admirables et magnifiques* (Ps. 103. 25) ! et d'ajouter avec le même prophète : C'EST PAR VOTRE SAGESSE QUE VOUS AVEZ FAIT TOUTES CHOSES ; car c'est elle qui est le *principe* de tout ; et c'est elle qu'il faut entendre, par ce *commencement*, dans lequel, ou par lequel il est dit que vous avez créé le ciel et la terre.

www.tuotu.com.cn

## CHAPITRE X.

**Si l'on peut demander ce que Dieu faisoit avant d'avoir créé le ciel et la terre ; et pourquoi le monde n'est pas éternel, puisque la volonté que Dieu a eue de le créer est éternelle.**

12. C'EST être encore dans les ténèbres que le vieil homme produit en nous, que de demander, comme font quelques-uns : « Qu'est-ce que Dieu faisoit avant » de faire le ciel et la terre ? S'il étoit, disent-ils, et » s'il avoit toujours été sans rien faire, pourquoi ne » demeuroit-il pas toujours dans cette inaction ? Si l'on » prétend qu'il s'est formé quelque nouveau mouve- » ment en Dieu, et qu'au lieu qu'il n'avoit encore » voulu produire aucune créature, il a commencé d'en » vouloir produire, il s'ensuit que Dieu n'est point vé- » ritablement éternel, puisque ce qui l'est véritable- » ment n'admet rien qui survienne de nouveau, et qui » ne fût point auparavant ; car cette volonté que l'on » suppose en Dieu, n'est point une créature ; il faut » même qu'elle ait précédé toute créature, puisque » Dieu n'auroit jamais rien créé, s'il n'avoit commencé » par le vouloir [1] ; cette volonté de Dieu n'est donc

[1] Le chap. 11 commence dès ici dans le latin : mais cette division n'est pas bien faite, puisque ce qui suit est encore de l'objection que saint Augustin se propose.

» point différente de la substance. Or, s'il est survenu
» dans la substance de Dieu quelque chose de nou-
» veau, et qui ne fût point auparavant, on ne peut plus
» dire que cette substance soit éternelle [1]. Si, au con-
» traire, Dieu a eu de toute l'éternité la volonté de
» produire les créatures, pourquoi les créatures ne
» sont-elles pas de toute éternité? »

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XI.

**Ce qui fait qu'on a de fausses idées de l'éternité. En quoi elle est différente du temps.**

13. Ceux qui parlent de la sorte ne vous connoissent pas encore, sagesse éternelle de mon Dieu, douce lumière de nos âmes! ils ne comprennent pas encore comment se fait ce qui se fait en vous et par vous. Cependant ils veulent raisonner sur ce qui est éternel, comme si leur esprit y pouvoit atteindre : mais c'est de quoi il n'est pas capable, tant qu'il demeurera plein des idées de ces mouvements dont la succession fait le passé et l'avenir, et qu'il sera sujet aux illusions quelles produisent.

Qui pourroit arrêter et fixer pour un moment ces sortes d'esprits, et leur faire entrevoir les splendeurs de l'éternité toujours permanente, et la leur faire comparer avec le temps, dont la nature est de couler toujours, et de n'avoir rien de subsistant! ils verroient qu'elle est tout d'un autre genre; ils verroient qu'un temps, quelque long qu'il soit, n'est long que par la succession de plusieurs mouvements qui passent, et qui ne sauroient se trouver ensemble; et qu'au lieu que

[1] Car ce qui change n'est point éternel.

rien ne passe à l'égard de l'éternité, et que tout y est toujours présent, il est impossible que tout soit présent à l'égard du temps, puisqu'il faut que le passé fasse place à l'avenir ; que l'avenir ne peut venir qu'après le passé ; que le passé n'a été, et que l'avenir ne sera que par la vertu de cette éternité, qui, sans avoir rien que de présent, fait que les temps s'écoulent et se succèdent les uns aux autres.

Qui peut donc être assez maître de l'esprit de l'homme, pour le fixer, et lui faire voir de quelle manière cette éternité, où il n'y a ni passé ni avenir, et qui demeure toujours la même, fait les révolutions par lesquelles l'avenir succède au passé? Puis-je élever l'esprit de personne jusqu'à ce point-là? et tout ce que je pourrois dire seroit-il capable de faire un si grand effet?

## CHAPITRE XII.

### Qu'il est clair que Dieu ne faisoit rien avant la création du monde.

14. Mais enfin, il faut répondre à ceux qui demandent ce que Dieu faisoit avant de faire le ciel et la terre; et je ne répondrai pas comme on dit que répondit autrefois quelqu'un, qui, se trouvant embarrassé d'une si grande question, et n'ayant dessein que de rire et de l'éluder, dit que Dieu préparoit des supplices pour ceux qui voudroient pénétrer des choses trop élevées. Il y a grande différence entre se tirer d'affaire par un trait de raillerie, et voir ce qu'il y a à répondre pour résoudre les questions que l'on nous fait. Je ne répondrai donc pas de cette sorte; et quand on me questionnera sur quelque chose que je ne saurai pas, je dirai franchement que je n'en sais rien, plutôt que

d'avoir recours à ces sortes de réponses, qui ne vont qu'à se moquer de ceux qui cherchent à s'instruire sur des choses fort élevées, et à se faire applaudir, quoique l'on n'ait répondu que d'une manière vaine et frivole.

Ce que je répondrai donc, c'est qu'il n'y a aucune créature dont vous ne soyez l'auteur et le créateur, ô mon Dieu! et que si par ce *ciel* et cette *terre*, dont Moïse parle à l'entrée de la Genèse, il faut entendre tout ce qu'il y a de créé, je dis hardiment qu'avant que vous fissiez le ciel et la terre, vous ne faisiez rien; car ce que vous pourriez avoir fait auparavant, ne sauroit être que créature: or, je sais parfaitement qu'avant que vous fissiez ce qui comprend toute créature, il ne s'en faisoit aucune. Plaise à votre divine bonté de me faire la grâce de voir aussi clairement tout ce que je désire, et qu'il m'est utile de savoir!

## CHAPITRE XIII.

**Que c'est se tromper que de se figurer des temps avant la création du monde. Par où Dieu précède les choses. Idée de l'éternité.**

15. Que s'il se trouve quelqu'un dont l'esprit, emporté par des imaginations frivoles, se figure des temps avant les temps, et qui, raisonnant sur le fondement de cette supposition chimérique, s'étonne que le Tout-Puissant, l'auteur et le conservateur de toutes choses, l'ouvrier admirable qui a fait le ciel et la terre, ait laissé passer un nombre innombrable de siècles sans travailler à ce grand ouvrage, qu'il revienne à lui-même, et qu'il prenne garde qu'il s'étonne de ce qui n'est point! Car, comment se seroit-il écoulé un nombre innombrable de siècles avant que vous eussiez fait le ciel et la terre,

puisque vous êtes l'auteur et le créateur de tous les siècles, et que vous n'en aviez point encore fait? quel auroit été ce temps que vous n'auriez point fait et comment tous ces prétendus siècles se seroient-ils écoulés, puisqu'ils n'ont jamais été ?

S'il n'y a donc point de temps que vous n'ayez fait, il est clair que, dès qu'on suppose des temps avant la création du ciel et de la terre, on ne peut pas dire que vous fussiez sans rien faire avant d'avoir créé l'univers, puisque vous faisiez ce temps même que l'on suppose; car il n'a pu s'écouler aucun temps avant que vous eussiez fait les temps [1] ; que si, au contraire, il n'y avoit point de temps avant la création du ciel et de la terre, on a tort de demander ce que vous faisiez alors, puisqu'IL N'Y A point d'*alors* où il n'y a point de temps.

16. Aussi n'est-ce point par une priorité de temps que vous précédez les temps : car si cela étoit, vous ne les précéderiez pas tous [2]. C'est donc par la sublimité de votre éternité, où il n'y a rien que de présent, que vous précédez tout le passé, et que vous êtes infiniment au-dessus de tous les temps à venir, et parce qu'ils ne sont pas encore, et parce que, dès qu'il sera vrai de

[1] Ce que saint Augustin appelle *avoir fait les temps*, c'est avoir fait les créatures dont les mouvements font le temps; puisque, comme il dit lui-même, au 5e livre *de la Genèse à la lettre*, ch. 5, le temps n'a commencé de courir que depuis qu'il y a des créatures qui se meuvent. Car il n'y auroit point de temps, s'il n'y avoit des mouvements qui se succèdent les uns aux autres : et ce qui est éternel est incapable de ces sortes de mouvements. Ainsi, qui dit temps, suppose quelque chose de créé, et qui soit en mouvement.

[2] Précéder une chose, d'une *priorité de temps*, c'est avoir été dans un temps où cette chose n'étoit pas. C'est ainsi, par exemple, qu'un homme né dix ans avant un autre homme, le précède d'une priorité de temps; mais il n'est pas possible qu'il précède ces *dix ans* même qu'il a par-dessus l'autre, autrement, il faudroit qu'il eût été avant d'avoir été. De même, si Dieu ne précédoit que d'une priorité de temps les temps qui courent depuis la création du monde, il ne seroit pas possible non plus qu'il précédât le temps même par où il précéderoit ceux-ci.

dire qu'ils sont venus, ils seront passés ; au lieu que vous êtes toujours le même, et que vos années ne passent point. Comme elles ne s'en vont point, elles ne viennent point non plus ; et elles ne sont pas comme les nôtres, dont les unes s'en vont, et les autres viennent, sans quoi leur cours ne se pourroit accomplir. Vos années subsistent donc toutes ensemble, parce qu'elles sont stables et permanentes ; et il n'y en a point qui passent pour faire place aux autres, parce que leur nature est de ne passer jamais : au lieu que les nôtres passent, et passent de telle sorte, que, dès que le nombre en sera rempli, elles ne seront plus [1].

Toutes vos années ne sont qu'un seul jour ; ce n'est point une suite de plusieurs jours, mais un *aujourd'hui* perpétuel, qui ne passe point pour faire place au lendemain, et qui n'a point eu *d'hier* à quoi il ait succédé ; et cet *aujourd'hui* est l'éternité. Aussi vous avez dit à votre Fils, que vous engendrez de toute éternité : *Je vous ai engendré* AUJOURD'HUI. (*Ps.* 2. 7.) Vous avez donc fait tous les temps, vous êtes avant tous les temps, et il n'y avoit aucun temps avant que vous eussiez fait les temps [2], et, par conséquent, on ne peut pas dire qu'il y ait eu un temps où vous n'avez rien fait, puisqu'on ne sauroit concevoir aucun temps que vous n'ayez fait ; et il n'y a point de temps qui vous soit coéternel, puisque ce qui fait que vous êtes éternel, c'est que vous demeurez toujours dans le même état ; au lieu que la nature du temps est de s'écouler et de passer, et qu'il n'est temps que par-là.

[1] Car nos années ne sont complètes qu'au moment de notre mort ; et, de ce moment, il n'en reste rien.

[2] Le chap. 14 commence dès ici dans le latin : mais cette division n'est pas bien faite, puisqu'elle coupe un raisonnement qui est imparfait, à moins qu'on n'aille jusqu'à l'endroit où l'on a porté le commencement du chapitre.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XIV.

**Le temps est la chose du monde la plus connue, mais la plus difficile à expliquer. Si c'est bien parler que de dire qu'il y a trois différentes sortes de temps, le passé, le présent et l'avenir.**

17. Mais qu'est-ce donc enfin que le temps ? Il n'est pas aisé de le dire, et surtout en peu de mots, ni même de le concevoir assez nettement pour entreprendre d'en parler. Cependant, nous parlons du temps à tout propos, et rien ne nous est si connu, et même nous nous entendons fort bien nous-mêmes, quand nous en parlons ; nous entendons aussi fort bien les autres, quand ils en parlent.

Qu'est-ce donc que le temps ? Tant qu'on ne me le demande point, je le sais fort bien : mais dès que je veux le faire entendre aux autres, je ne le sais plus. Ce que je sais, et que je dis hardiment, sans craindre de me méprendre, c'est que, si rien ne passoit, il n'y auroit point de temps passé ; et que, si rien ne survenoit, il n'y auroit point de temps à venir. Comment est-ce donc qu'on peut dire qu'il y a un temps passé et un temps à venir, puisque le passé n'est plus, et que l'avenir n'est pas encore ? Quant au temps présent, s'il étoit toujours présent et qu'il ne passât point, ce ne seroit plus un temps, ce seroit l'éternité. Si donc le temps présent n'est temps que parce qu'il passe, comment peut-on dire qu'il est, lui qui n'est que parce qu'il est sur le point de n'être plus, et dont il n'est vrai de dire que c'est un temps que parce qu'il tend au non-être.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XV.

**Comment on peut dire que le passé ou l'avenir soient ni longs ni courts; puisque le passé n'est plus, et que l'avenir n'est pas encore : et si cela se peut même dire du présent.**

18. Nous disons néanmoins qu'il y a des temps longs, et qu'il y en a de courts : mais nous ne le disons que du passé et de l'avenir. A l'égard du passé, nous disons qu'il y a long-temps qu'une chose est arrivée, quand il y a, par exemple, cent ans; ou qu'il n'y a pas long-temps, quand il n'y a que huit ou dix jours; et à l'égard de l'avenir, nous disons qu'une chose ne se fera de long-temps, quand elle ne se doit faire que dans cent ans; ou qu'elle se fera dans peu de temps, quand elle se doit faire dans huit ou dix jours. Mais comment peut-on dire que ce qui n'est point soit ni long ni court? Or, le passé et l'avenir ne sont point, puisque l'un n'est plus, et que l'autre n'est pas encore. Ainsi il ne faut pas dire que ni l'un ni l'autre soit ni long ni court; et pour parler juste, il faut se contenter de dire du passé, qu'il a été, et de l'avenir qu'il sera.

Mais, ô mon Dieu! douce lumière de mon âme, votre vérité ne se moque-t-elle point de moi sur ce que je viens de dire? Car quand est-ce que le temps passé a été long? Est-ce depuis qu'il est passé? ou ne l'a-t-il été que pendant qu'il étoit présent? Sans doute qu'il n'a pu être long que pendant qu'il a été, puisque ce qui n'est point ne sauroit être ni long ni court; et que dès-là que le passé est passé, il n'est point. Nous ne saurions donc attribuer de longueur au passé, en tant qu'il est passé, puisque, dès-là qu'il est passé, il n'est plus, et que ce qui n'est plus n'est ni long ni court; et

il faut se réduire à dire qu'il a été long pendant qu'il étoit présent. Car alors il étoit ; et ainsi il pouvoit être long : mais dès qu'il est passé, il a cessé d'être, et, par conséquent, d'être long.

19. Mais voyons, ô mon âme ! si même le temps présent peut être long : car il a été donné à l'homme de mesurer le temps, et d'en sentir la durée : que me direz-vous sur cela ? Direz-vous qu'un temps de cent ans est long, quand il est présent ? Mais voyez auparavant s'il peut y avoir un présent de cent ans. Car si nous en sommes à la première de ces cent années, il n'y a que la première de présente, et les quatre-vingt-dix-neuf sont encore à venir, et ne sont point encore, par conséquent. Que si nous en sommes à la seconde, il y en a déjà une de passée ; la seconde est présente, mais toutes les autres sont encore à venir. Enfin, supposons présente telle année que nous voudrons entre ces cent, celles qui l'auront précédée seront passées, et les autres encore à venir ; et, par conséquent, il est clair qu'il ne sauroit y avoir un présent de cent années.

Mais peut-on dire que l'année même où nous supposons que nous sommes soit présente ? Car si nous en sommes au premier mois, tous les autres sont encore à venir : si au second, le premier est passé, et les dix derniers ne sont pas encore. Ainsi, l'année même où nous supposons que nous sommes, n'étant pas présente tout entière, il n'y a point de présent d'une année, non plus que de cent. Car l'année est composée de douze mois ; et supposons présent lequel nous voudrons de ces douze, il n'y aura que celui-là qui soit présent, et les autres seront ou déjà passés, ou encore à venir. Ce mois même que nous supposons présent ne l'est pas tout entier, puisqu'il est composé de jours, qui ne viennent que l'un après l'autre. Ainsi, si nous sommes au premier jour, tous les autres sont

encore à venir; si nous sommes au dernier, tous les autres sont passés; et si nous sommes à quelqu'un de ceux qui sont entre le premier et le dernier, il y en aura de passés, et il y en aura qui seront encore à venir.

www.libtool.com.cn

20. Ce présent, qui nous paroissoit être le seul temps qu'on pût appeler long, se trouve donc réduit à un seul jour. Encore est-ce trop dire : car ce jour-là même n'est pas présent tout entier, puisqu'il est composé de vingt-quatre heures qui ne viennent que l'une après l'autre. De sorte que si on est à la première, toutes les autres sont encore à venir : si à la dernière, toutes les autres sont passées ; et si à quelqu'une de celles du milieu, celles d'auparavant sont déjà passées, et celles d'après encore à venir.

Chacune de ces heures est même composée de petites particules de temps, qui se succèdent les unes aux autres. Celles qui sont déjà écoulées appartiennent au passé, et celles qui restent à écouler appartiennent à l'avenir. A quoi se réduit donc le *présent?* Que celui qui voudra le savoir au juste, tâche de concevoir une particule de temps si petite, qu'elle ne se puisse diviser en aucune autre partie, quelque petite qu'elle pût l'être. Il n'y a que cela seul qui se puisse appeler le *présent,* et ce présent vole de l'avenir dans le passé, avec une rapidité qui, ne souffrant pas qu'il s'arrête tant soit peu entre l'un et l'autre, fait qu'il n'a pas la moindre étendue. Aussi n'y en sauroit-on imaginer aucune si petite, qui ne fût divisible et composée de parties dont les unes seroient déjà dans le passé, et les autres encore dans l'avenir. Ainsi il est clair que le présent même n'a nulle sorte d'étendue.

Quel est donc le temps que nous puissions appeler long ? Est-ce l'avenir ? Mais nous ne saurions dire que l'avenir soit long, puisqu'il n'est pas encore : et il faut

se réduire à dire qu'il le sera. Et quand le sera-t-il? Ce ne sera pas tant qu'il sera à venir, puisque jusque-là il n'est pas encore, et que ce qui n'est point n'est ni long ni court. On dira peut-être qu'il sera long, lorsqu'au lieu qu'il n'est pas encore, puisqu'il est encore à venir, il commencera d'être, c'est-à-dire lorsqu'il sera présent. Mais nous venons de voir que le présent même ne sauroit être long.

www.libool.com.cn

## CHAPITRE XVI.

### Quel est le temps qui se peut mesurer, et quand on le peut.

21. CEPENDANT, Seigneur, nous sentons et nous remarquons fort bien les différents intervalles des temps, nous comparons les uns aux autres; et nous disons, sans craindre de nous méprendre, qu'il y en a de longs et de courts. Nous mesurons même fort bien de combien un temps est plus long ou plus court qu'un autre, et nous disons que celui-là est double ou triple de celui-ci, ou que l'un est égal à l'autre; mais nous ne mesurons le temps, et nous n'en sentons les intervalles, que lorsqu'il s'écoule actuellement. Car, comment mesurer, ni celui qui est déjà passé, puisqu'il n'est plus dès qu'il est passé, ni celui qui est encore à venir, puisque ce qui est à venir n'est pas encore! Or, peut-on dire que ce qui n'est point se puisse mesurer? Ce n'est donc que lorsque le temps s'écoule actuellement, qu'on peut le mesurer, et en remarquer les intervalles; et on ne sauroit le mesurer lorsqu'il est passé, puisque ce qui est passé n'est plus.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XVII.

Comment on peut dire que le passé même et l'avenir sont, puisque ce qui est passé n'est plus, et que ce qui est à venir n'est pas encore.

22. Je ne décide rien, ô mon Dieu! et je ne fais que chercher. Conduisez-moi, et servez-moi de guide dans cette recherche.

Qui oseroit dire que ce que nous apprenons aux enfants, et qu'on nous a appris quand nous étions à cet âge-là, qu'il y a trois sortes de temps, le *passé*, le *présent* et l'*avenir*, n'est pas vrai, et qu'il n'y a point d'autre temps que le présent, parce que le passé et l'avenir n'existent point? Mais dira-t-on aussi qu'ils existent; que, quand l'avenir devient présent, il sort de quelque part où il étoit caché, et que, lorsque le présent devient passé, il va se cacher quelque part? Il semble que cela soit ainsi; car ceux qui ont prédit l'avenir, où l'ont-ils vu, s'il n'étoit pas encore? peut-on voir ce qui n'est point? et comment est-ce que ceux qui nous content des choses du temps passé le pourroient faire, s'ils ne les voyoient des yeux de l'esprit? et comment les pourroient-ils voir, si ce n'étoit rien? Il faut donc que le passé même, et l'avenir existent [1].

[1] Ce n'est pas une décision, mais un doute, et une objection qui sera discutée au chapitre 20.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XVIII.

**Que ce n'est que par la vue de quelque chose de présent, qu'on peut prédire l'avenir.**

23. Permettez-moi, Seigneur, d'aller encore plus avant ; et faites que rien ne détourne mon esprit de l'application où il est, et l'empêche de suivre sa pointe.

Si l'avenir et le passé existent, je voudrois savoir où ils sont ; mais quand je ne pourrois parvenir à le savoir, toujours suis-je assuré que, quelque part que soient les choses passées et les choses à venir, elles n'y sont ni comme des choses passées, ni comme des choses à venir, mais comme choses présentes ; car, si elles y étoient comme choses à venir, elles n'y seroient pas encore ; et si elles y étoient comme choses passées, elles n'y seroient plus. Ainsi, quelque part que puisse être quoi que ce soit de tout ce qui existe, il y est *présent*, et il n'y sauroit être autrement.

Aussi, quand nous parlons de choses qui ont été et qui ne sont plus, nous ne faisons que tirer de notre mémoire, non les choses mêmes, mais les paroles et les pensées que nous formons sur les images qui nous en restent, et qui s'y sont imprimées dans le temps que les choses mêmes ont frappé nos sens.

Mon enfance n'est plus, puisqu'elle est passée, et que ce qui est passé n'est plus. Cependant, quand j'en parle, et que je rappelle les images qui m'en restent, c'est dans le présent que je les vois, parce qu'elles subsistent encore présentement dans ma mémoire. Mais quand on prédit l'avenir, les images des choses qu'on prédit, et qui ne sont point encore, sont-elles présentes à l'esprit? c'est ce que je ne sais point ; et je l'avoue de

bonne foi, ô mon Dieu! Ce que je sais, c'est que, quand nous préméditons quelque action que nous devons faire, l'idée que nous en avons nous est présente, quoiqué l'action ne le soit pas, puisqu'elle est encore à venir. Mais quand nous commencerons de faire ce que nous avons prémédité, alors cette action, qui n'avoit été jusque-là qu'au nombre des choses futures, deviendra présente.

24. De quelque manière donc que se fasse la prédiction de l'avenir, il est certain qu'on ne sauroit voir que ce qui est. Or, ce qui est déjà n'est plus *à venir*, il est *présent*. Ainsi, quand on voit l'avenir, ce ne sont pas les choses mêmes que l'on voit, puisque dès-là que ce sont choses à venir, elles ne sont pas encore; mais peut-être qu'on en voit les causes, ou quelques signes qui sont déjà, et qui, par conséquent, ne sont plus choses *à venir, mais choses présentes* à ceux qui les voient; et c'est par l'idée qu'elles leur donnent de ce qui se doit faire, qu'elles les mettent en état de le prédire. Mais enfin, ces idées sont déjà, puisqu'elles sont présentes à ceux qui prédisent ce qu'elles leur font connoître.

Trouvons quelque exemple de ce que je viens de dire, dans tout ce grand nombre de choses que l'on prévoit avant qu'elles soient. Quand je vois l'aurore, je prévois le lever du soleil. Ce que je vois est présent; mais ce que je prévois est encore à venir; car, quoique le soleil soit, son lever, qui est ce que je prévois, n'est pas encore. Cependant, si je n'avois présente l'image de ce lever du soleil, comme je l'ai dans ce moment que j'en parle, je ne pourrois pas le prévoir; mais cette aurore que je vois dans le ciel, n'est point le lever même du soleil, quoiqu'elle le précède et qu'elle l'annonce. L'image de ce lever du soleil, que je vois dans mon esprit, et dont la vue et la présence, jointe à celle de l'aurore,

me donne moyen de le prévoir, mais elle ne l'est point non plus. Il est donc clair que les choses à venir n'étant point, dès-là que ce sont choses à venir, il n'est pas possible qu'on les voie, quoiqu'on puisse les prédire par le moyen d'autres choses qui sont présentes et que l'on voit.

## CHAPITRE XIX.

**La manière dont Dieu a fait voir l'avenir aux prophètes, secret inconnu.**

25. Vous donc, ô mon Dieu ! qui régnez sur toutes vos créatures, et à qui les choses à venir sont déjà présentes, comment les faites-vous connoître aux hommes? comment les leur faites-vous voir? Vous les avez fait connoître à vos prophètes : mais qu'est-ce que vous leur avez fait voir qui ait pu leur donner la connoissance de l'avenir ; car on ne sauroit faire voir ce qui n'est point, et l'avenir n'est point encore. J'avoue que cela me passe : c'est quelque chose qui est au-dessus de moi, et à quoi je ne saurois atteindre ; je le pourrai néanmoins par votre moyen, quand il vous plaira de m'en faire la grâce, douce lumière des yeux de mon cœur.

## CHAPITRE XX.

**Si c'est parler juste que de dire qu'il y a trois sortes de temps, le passé, le présent et l'avenir.**

26. Mais enfin, je vois clairement, dès à présent, que le passé ni l'avenir ne sont point. Ainsi, au lieu de dire qu'il y a trois sortes de temps, *le passé, le présent*

*et l'avenir*, il faudroit peut-être dire, pour parler juste, qu'il y a trois sortes de *temps présent*, dont l'un regarde les choses passées, l'autre les choses présentes, et l'autre les choses à venir. Car nous avons dans l'esprit, et la mémoire du passé, et la vue de ce qui est actuellement présent, et l'attente de l'avenir. Ces trois choses nous sont présentes tout à la fois, et chacun les peut voir en soi, mais nulle part ailleurs. Pourvu qu'on nous permette donc de parler ainsi, je conviens qu'il y a trois sortes de temps, et je les vois clairement.

Qu'on parle même, si l'on veut, comme on a accoutumé : qu'on dise qu'il y a trois sortes de temps, le passé, le présent et l'avenir, je le veux bien, je ne m'y oppose point, et quelque impropre que soit cette façon de parler, je ne la condamne point, pourvu qu'on entende ce qu'on dit, et qu'on ne s'imagine pas que l'avenir soit déjà, ou que le passé soit encore. Car le langage ordinaire est tout plein de façons de parler impropres : il n'y en a même guère d'autres ; mais on ne laisse pas de s'entendre.

## CHAPITRE XXI.

### De la mesure du temps, et quel temps on peut mesurer.

27. J'ai dit plus haut, que nous mesurons le temps à mesure qu'il s'écoule, et que nous le mesurons si bien, que nous pouvons dire qu'un tel temps est double d'un autre, ou qu'il lui est égal, et ainsi des autres proportions d'un temps à un autre ; ce que j'ai dit est constant. Que si quelqu'un me demande comment je sais que nous le mesurons, je répondrai que je sais parfaitement que nous le mesurons, et que je sais d'ailleurs qu'on ne sauroit mesurer ce qui n'est point ; et qu'ainsi

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XIV.

**Le temps est la chose du monde la plus connue, mais la plus difficile à expliquer. Si c'est bien parler que de dire qu'il y a trois différentes sortes de temps, le passé, le présent et l'avenir.**

17. Mais qu'est-ce donc enfin que le temps ? Il n'est pas aisé de le dire, et surtout en peu de mots, ni même de le concevoir assez nettement pour entreprendre d'en parler. Cependant, nous parlons du temps à tout propos, et rien ne nous est si connu, et même nous nous entendons fort bien nous-mêmes, quand nous en parlons ; nous entendons aussi fort bien les autres, quand ils en parlent.

Qu'est-ce donc que le temps ? Tant qu'on ne me le demande point, je le sais fort bien : mais dès que je veux le faire entendre aux autres, je ne le sais plus. Ce que je sais, et que je dis hardiment, sans craindre de me méprendre, c'est que, si rien ne passoit, il n'y auroit point de temps passé ; et que, si rien ne survenoit, il n'y auroit point de temps à venir. Comment est-ce donc qu'on peut dire qu'il y a un temps passé et un temps à venir, puisque le passé n'est plus, et que l'avenir n'est pas encore ? Quant au temps présent, s'il étoit toujours présent et qu'il ne passât point, ce ne seroit plus un temps, ce seroit l'éternité. Si donc le temps présent n'est temps que parce qu'il passe, comment peut-on dire qu'il est, lui qui n'est que parce qu'il est sur le point de n'être plus, et dont il n'est vrai de dire que c'est un temps que parce qu'il tend au non-être.

pas l'intelligence, ô mon Dieu ! père de miséricorde, je vous en conjure par Jésus-Christ. Car à qui pourrois-je la demander, et à qui puis-je plus utilement confesser mon ignorance, qu'à vous, qui ne vous trouvez point importuné de mes questions, dont le seul principe est le désir ardent que j'ai de bien entendre vos saintes Écritures? C'est la chose du monde que j'aime et que je désire le plus : donnez-moi donc ce que j'aime, puisque c'est vous qui me le faites aimer, et que vous êtes *ce père* plein de tendresse, qui sait ne rien donner que de bon à *ses enfants* (Matth. 7. 11); donnez-moi l'intelligence de ce que j'ai entrepris de pénétrer, et qui me fera beaucoup de peine, jusqu'à ce qu'il vous ait plu de me le développer. Je vous conjure donc par Jésus-Christ, et par le nom de ce Saint des saints, que rien ne me détourne de l'application où je suis.

Je crois, et c'est ce qui fait que je parle (*Ps.* 115); et JE NE VIS que de l'espérance de contempler un jour les délices de mon Seigneur et de mon Dieu. (*Ps.* 28. 6.) Ce que vous m'avez donné de jours à vivre sur la terre, me jette peu à peu dans la défaillance et dans la vieillesse. C'est une petite portion du temps, qui s'écoule sans cesse; et je ne saurois dire comment. Cependant, nous parlons du temps à tout propos, et de la différence d'un temps à un autre; et nous disons : *Un tel a parlé long-temps, il a été long-temps à faire une telle chose; il y a long-temps que je n'ai vu cela, cette syllabe est longue, et celle-ci brève; et le temps de l'une est double de celui de l'autre.* Nous disons, et l'on nous dit tous les jours de ces sortes de choses; et nous nous entendons fort bien les uns les autres; il n'y a rien de si clair ni de si commun. Cependant quand on veut les pénétrer à fond, il n'y a rien de si caché, et jusqu'ici on n'a pas encore bien démêlé les notions qui nous font parler de la sorte.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XXIII.

**Si l'on peut dire que le cours du soleil et des autres astres soit le *temps*. Que quand tous les astres s'arrêteroient, le temps ne laisseroit pas de couler.**

29. Un homme habile me disoit autrefois, que le temps n'est autre chose que le mouvement du soleil, de la lune et des autres astres; mais je n'en demeure pas d'accord. Car si les astres cessoient de se mouvoir, et qu'une roue de potier tournât, n'y auroit-il point de temps par où nous pussions mesurer ses tours, et qui nous donnât moyen de dire : *ils sont égaux*, si la roue tournoit toujours de la même vitesse; ou *ils sont inégaux*, si elle tournoit tantôt plus ou moins vite? Et quand nous parlerions ainsi, ne seroit-ce pas *dans le* temps que nous parlerions? N'y auroit-il pas dans nos paroles des syllabes longues et des syllabes brèves? Et par où seroient-elles longues ou brèves, que par durer plus ou moins de temps les unes que les autres? Faites-moi la grâce, ô mon Dieu! de tirer d'une aussi petite chose que celle-ci, les notions nécessaires pour bien connoître la nature des plus grandes, aussi-bien que des plus petites.

Je sais qu'il y a dans le ciel des astres dont le mouvement est la mesure des temps, et marque les années et les jours (*Gen.* 1. 14) : c'est de quoi personne ne doute. Aussi ne dirois-je pas qu'un tour de cette roue de potier fût ce qu'on appelle le *jour*. Mais celui qui me disoit ce que je viens de rapporter, ne sauroit dire non plus qu'il n'y eût point de temps, quand les astres seroient immobiles, et que rien ne seroit en mouvement que cette roue.

30. Ce que je voudrois donc, c'est de bien comprendre la nature et les propriétés du temps par lequel nous mesurons les mouvements des corps, et qui nous donne moyen de dire, par exemple : *La durée d'un tel mouvement est double de celle d'un tel autre mouvement.*

Le temps que le soleil paroît sur l'horizon est ce qui distingue le jour et la nuit : mais ce qu'on appelle *un jour*, c'est le tour entier de cet astre, depuis un lever jusqu'à l'autre ; et c'est ainsi que nous l'entendons, quand nous disons, *il s'est passé tant de jours* : car alors nous comprenons le temps même de la nuit dans ce que nous appelons *un jour*. Supposant donc que le jour n'est complet que par le tour entier du soleil, depuis un lever jusqu'à l'autre, je demande, si ce qu'on appelle *un jour* est ce mouvement même du soleil, d'un lever à l'autre, ou si c'est le temps qu'il met à faire son tour, ou tous les deux ? Si c'est le premier, il s'ensuit qu'un tour du soleil qui ne dureroit qu'une de nos heures, seroit un jour. Si c'est le second, il s'ensuit qu'il faudroit vingt-quatre fois le tour du soleil pour faire *un jour*, supposé qu'il fît son tour dans l'espace d'une de nos heures. Si ce sont tous les deux, il s'ensuit qu'un tour entier du soleil, qui ne dureroit qu'une de nos heures, ne se pourroit pas appeler *un jour ;* et que si le soleil demeuroit immobile autant de temps qu'il en emploie d'ordinaire à faire son tour, cet espace de temps ne se pourroit pas non plus appeler *un jour*.

Mais sans m'arrêter présentement à chercher ce que c'est qu'on appelle *le jour*, je demande ce que c'est que le temps par où nous mesurons le mouvement même du soleil, et par le moyen duquel nous pourrions dire que le soleil a fait son tour dans la moitié moins de temps qu'il n'a accoutumé, s'il arrivoit qu'il le fît en douze heures? Car si le soleil faisoit son tour, tantôt en douze heures, tantôt en vingt-quatre, nous compe-

rerions fort bien l'un à l'autre ; et nous dirions qu'un de ces espaces de temps est double de l'autre.

Qu'on ne me dise donc plus que le temps est le mouvement des corps célestes. Car quand Josué fit arrêter le soleil par la force de sa prière, pour pouvoir mettre fin à un combat où il se voyoit assuré de la victoire, le temps ne laissoit pas de couler toujours, quoique le soleil fût arrêté; et ce saint homme n'en eût pas moins tout ce qu'il lui en falloit pour défaire ses ennemis. Je vois donc que le temps n'est autre chose qu'une certaine étendue. Mais le vois-je bien ; et n'est-ce point que je crois le voir ? C'est à vous à me l'apprendre, vérité éternelle, lumière de mon esprit et de mon cœur.

## CHAPITRE XXIV.

**Que le temps est quelque autre chose que le mouvement des corps, quoiqu'on mesure l'un par l'autre.**

31. Si quelqu'un me disoit que le temps n'est autre chose que le mouvement des corps, me commanderiez-vous d'en convenir ? Non, certes : car nul corps ne sauroit se mouvoir que dans le temps. J'entends votre voix qui me le dit, mais elle ne me dit point que le temps soit le mouvement des corps, puisque quand un corps se meut, c'est par le temps que je mesure la durée de son mouvement, depuis le moment qu'il a commencé, jusqu'à celui où il finit. Et quand ce seroit un mouvement dont je n'eusse point vu le commencement, et dont je ne pusse voir la fin, toujours pourrois-je le mesurer depuis le moment que j'aurois commencé de l'apercevoir, jusqu'à celui où je cesserois de le voir. Si je l'avois vu long-temps, je pourrois dire qu'il a duré long-temps, mais je ne pourrois pas dire combien. Car

le *combien* ne se dit que par comparaison à quelque chose que l'on prend pour règle ; et c'est ainsi que nous disons qu'une telle chose est égale à une telle autre, dont l'étendue nous est connue ; ou que l'une est double de l'autre, et ainsi du reste. Mais si j'ai pu remarquer de quel côté vient le corps qui se meut, où il va, et quel est l'espace que parcourt toute sa masse, ou quelqu'une de ses parties, s'il ne fait que tourner sur son propre centre[1], je pourrai dire combien cette masse entière, ou quelqu'une de ses parties, aura été de temps à venir d'un tel point à un tel autre. Il est donc clair qu'autre chose est le mouvement d'un corps, et autre chose ce qui nous donne moyen de mesurer la durée de ce mouvement ; et cela étant ainsi, qui est-ce qui ne voit pas duquel des deux on est le mieux fondé de dire que c'est le temps ?

Qu'un corps ne se meuve que par reprises, et qu'il s'arrête quelquefois, le temps nous donne moyen de mesurer son repos aussi-bien que son mouvement, et de dire : *Il a été en repos tout autant, ou deux ou trois fois autant qu'en mouvement,* et de trouver toutes les autres proportions qui peuvent être entre ce repos et ce mouvement, soit que nous le fassions au juste, ou seulement à peu près. Il est donc clair, encore une fois, que le temps est quelque autre chose que le mouvement des corps.

[1] Car au lieu que, quand un corps se meut en droite ligne, toutes ses parties parcourent la même quantité d'espace, celles d'un corps qui tourne sur son propre centre en parcourent plus ou moins, selon qu'elles sont plus ou moins éloignées de l'axe de ce même corps.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XVIII.

**Que ce n'est que par la vue de quelque chose de présent, qu'on peut prédire l'avenir.**

23. Permettez-moi, Seigneur, d'aller encore plus avant ; et faites que rien ne détourne mon esprit de l'application où il est, et l'empêche de suivre sa pointe.

Si l'avenir et le passé existent, je voudrois savoir où ils sont ; mais quand je ne pourrois parvenir à le savoir, toujours suis-je assuré que, quelque part que soient les choses passées et les choses à venir, elles n'y sont ni comme des choses passées, ni comme des choses à venir, mais comme choses présentes ; car, si elles y étoient comme choses à venir, elles n'y seroient pas encore ; et si elles y étoient comme choses passées, elles n'y seroient plus. Ainsi, quelque part que puisse être quoi que ce soit de tout ce qui existe, il y est *présent*, et il n'y sauroit être autrement.

Aussi, quand nous parlons de choses qui ont été et qui ne sont plus, nous ne faisons que tirer de notre mémoire, non les choses mêmes, mais les paroles et les pensées que nous formons sur les images qui nous en restent, et qui s'y sont imprimées dans le temps que les choses mêmes ont frappé nos sens.

Mon enfance n'est plus, puisqu'elle est passée, et que ce qui est passé n'est plus. Cependant, quand j'en parle, et que je rappelle les images qui m'en restent, c'est dans le présent que je les vois, parce qu'elles subsistent encore présentement dans ma mémoire. Mais quand on prédit l'avenir, les images des choses qu'on prédit, et qui ne sont point encore, sont-elles présentes à l'esprit? c'est ce que je ne sais point ; et je l'avoue de

et combien ce corps est de temps à venir de ce point-là à celui-ci, si je ne mesurois le temps dans lequel ce mouvement se fait? Mais par où est-ce que je mesure le temps? Est-ce par un petit espace de temps que j'en mesure un plus grand, comme je mesure une solive avec un pied? Il semble que ce soit ainsi, puisque les syllabes brèves nous servent de mesure pour juger des longues: car ce n'est qu'en comparant les unes aux autres, que nous disons que les longues sont doubles des brèves. C'est ainsi que nous mesurons l'étendue d'un poème, par celle des vers dont il est composé: celle des vers par celle des pieds: celle des pieds par celle des syllabes; et enfin celle des syllabes longues par celle des brèves, comme je viens de dire. Or, quand je parle de l'étendue de ces choses-là, je n'entend pas celle qu'elles ont sur le papier; car celle-là est une étendue de lieu, et non pas de temps: je parle de l'étendue de temps que nous remarquons dans ce qui se prononce, et selon laquelle nous disons qu'un tel poème est long, parce qu'il est composé de tant de vers; qu'un tel vers est long, parce qu'il est composé de tant de pieds; qu'un tel pied est long, parce qu'il est composé de tant de syllabes, et qu'une telle syllabe est longue, parce qu'elle est double d'une brève.

Mais cela ne sauroit nous donner encore une mesure certaine du temps, puisqu'il se peut faire qu'on en mette davantage à prononcer un vers court qu'un plus long, si l'on prononce l'un fort lentement, et l'autre fort vite. Il en est de même d'un poème, d'un vers, d'un pied, d'une syllabe; et voilà ce qui m'a fait penser que le temps n'étoit qu'une certaine étendue; mais comme il faut que toute étendue soit étendue de quelque chose, et appartienne à quelque chose, je ne sais si celle-ci n'appartiendroit point à l'esprit même qui la voit et qui la conçoit: car qu'est-ce que je mesure,

ô mon Dieu ! lorsque, parlant indéfiniment, je dis qu'un tel temps est plus long qu'un tel autre, ou que je dis même définiment que celui-là est double de celui-ci ? c'est le temps que je mesure, je le vois bien ; mais je ne puis mesurer ni l'avenir, puisqu'il n'est pas encore, ni le présent, puisqu'il n'a point d'étendue, ni le passé, puisqu'il n'est plus. Qu'est-ce donc que je mesure ? Il est clair que ce n'est pas le temps qui est déjà passé, mais peut-être que c'est celui qui passe actuellement ; et c'est ce que j'ai dit un peu plus haut.

## CHAPITRE XXVII.

**Ce que c'est proprement que l'on mesure, quand on mesure le temps.**

34. Suis ta pointe, mon esprit, et redouble *ton* application : Dieu t'aidera, car c'est lui qui nous a faits, et nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes (*Ps.* 99. 3.) Attache donc tes yeux où les rayons de la vérité commencent à poindre.

Supposons que quelque son commence de se faire entendre. Le voilà qui frappe tes oreilles ; il dure encore, et enfin il cesse, et tu n'entends plus rien. Ce son-là est passé présentement, et ce n'est plus rien. Or, comme avant qu'il se fît entendre, ce n'étoit qu'un son à venir, et qu'on n'auroit su le mesurer, parce qu'il n'étoit pas encore, on ne le peut non plus présentement, parce qu'il n'est plus. Quand est-ce donc qu'on pouvoit le mesurer ? c'étoit lorsqu'il se faisoit entendre; car alors il étoit, et on trouvoit ce qu'on vouloit mesurer. Mais alors même, étoit-ce quelque chose de permanent ? non, puisqu'il alloit son chemin, et qu'il passoit. Mais peut-être que c'est cela même qui faisoit

qu'on pouvoit le mesurer, puisqu'à mesure qu'il passoit, il s'étendoit dans un certain espace de temps qui donnoit moyen de le mesurer, et sans quoi on ne l'auroit pu : car rien ne se peut mesurer que dans quelque sorte d'espace ou d'étendue ; et le présent n'en a point.

Si c'étoit donc à mesure qu'il passoit qu'on pouvoit le mesurer, supposons qu'un autre son commence à se faire entendre, et qu'il continue encore sans interruption. C'est pendant qu'il dure, qu'il faut le mesurer : car, quand il aura cessé, il sera passé, et nous ne trouverons plus ce que nous voulions mesurer. Mesurons-le donc, et voyons quelle est son étendue ; mais il dure encore, et on ne sauroit le mesurer au juste, qu'on ne voie la distance du point où il a commencé à celui où il finira ; car nul intervalle ne se peut mesurer, à moins de voir combien il y a du point où il commence, jusqu'à celui où il finit. Ainsi, tant que ce son durera, on ne sauroit le mesurer d'une manière qui puisse donner moyen de dire s'il est de beaucoup ou de peu d'étendue, ni quelle en est la proportion avec un tel autre son ; c'est-à-dire s'il en est double, ou s'il lui est égal, et ainsi du reste ; mais aussi, dès qu'il aura cessé, il ne sera plus ; comment pourrons-nous donc le mesurer ? Cependant nous mesurons le temps ; et quoique nous ne puissions mesurer ni l'*avenir*, parce qu'il n'est pas encore, ni le *présent*, parce qu'il n'a nulle étendue, ni le *passé*, parce qu'il n'est plus, il est certain que nous mesurons le temps.

35. Ce vers latin, *Deus creator omnium* [1], est composé de huit syllabes, dont la première, la troisième, la cinquième et la septième sont brèves, et les autres longues ; et ces longues sont doubles des brèves, c'est-à-dire qu'elle durent deux fois autant de temps que

[1] C'est le premier de ces huit vers de saint Ambroise, qu'on a vus au chapitre 12 du livre 9.

les brèves. Je le remarque quand je les prononce ; et je dis que cela est ainsi, parce que l'oreille le fait voir manifestement. C'est elle qui fait que je mesure les longues par les brèves, et qui me fait voir que les longues durent deux fois autant que les brèves. Mais comme elles ne sonnent que les unes après les autres, que les brèves vont devant, et que les longues ne viennent qu'après, comment puis-je saisir les brèves, pour m'en faire une mesure que je puisse appliquer aux longues, et par le moyen de laquelle je puisse trouver que la longue est double de la brève ? car, comme je viens de dire, la longue ne sonne qu'après que la brève a cessé de sonner. Je ne saurois même mesurer la longue pendant qu'elle est présente, puisque ce n'est qu'après qu'elle est finie que je puis savoir quelle est son étendue : or, dès qu'elle est finie, elle est passée, elle n'est plus. Que puis-je donc mesurer ? où est cette syllabe brève qui me doit servir de mesure ? où est la longue que je voudrois mesurer ? Toutes les deux ont sonné ; mais elles se sont envolées, elles sont passées, elles ne sont plus. Cependant je les mesure, et je dis hardiment, sur le rapport de mon oreille, qui est faite à ces choses-là, que l'une est double de l'autre ; c'est-à-dire que l'une a duré deux fois autant de temps que l'autre. Or, comme je ne le puis dire qu'après que l'une et l'autre sont finies et passées, il est clair que ce ne sont donc pas ces syllabes mêmes que je mesure, mais quelque chose qu'elles ont imprimées dans ma mémoire.

36. Ainsi, c'est dans toi-même, ô mon esprit ! que je mesure le temps. Ne me demande point encore comment cela se fait ; et prends garde de ne te pas étourdir toi-même par le bruit de tout ce que tu pourrois avoir sur ce sujet d'opinions et de préjugés. Oui, c'est dans toi-même que je mesure le temps ; et ce que je mesure,

à proprement parler, c'est l'impression que les choses font en toi, lorsqu'elles sont présentes, et qui y subsiste après même qu'elles sont passées. C'est cette impression qui m'est encore présente, que je mesure, et non pas ce qui l'a produite, et qui est déjà passé. Voilà donc ce que je mesure, quand je mesure le temps : c'est cela même, et c'est cela seul, ou il n'est point vrai que je mesure le temps.

Car ne mesurons-nous pas le silence même, et ne disons-nous pas qu'un tel silence a duré autant qu'un tel son ? Et comment le mesurons-nous, sinon en nous représentant, par la pensée, la durée de ce son, comme si nous l'entendions encore, et en nous en servant comme de mesure, pour juger du temps que le silence a duré ? Ne prononçons-nous pas encore en nous-mêmes des vers et des poèmes entiers, et tout autre sorte de discours ? Et sans ouvrir la bouche, ni rendre aucun son de voix, ne mesurons-nous pas la durée des syllabes, et la proportion qu'elles ont les unes avec les autres, tout aussi bien que si nous les prononcions ?

Supposons que quelqu'un, pour se faire mieux entendre, ou pour quelque autre raison, veuille soutenir sa voix un peu long-temps, et qu'il ait déterminé en lui-même, par avance, combien il doit la faire durer. Qu'a-t-il fait, sinon de régler en silence un certain espace de temps, et de le donner en garde à sa mémoire ; après quoi il commence de faire entendre sa voix, qu'il soutient jusqu'au terme qu'il s'est proposé ? Or, pendant qu'il la soutient, il est vrai de dire, et qu'elle a sonné, et qu'elle sonnera encore. Car à l'égard de ce qui est déjà passé du son de cette voix, elle a sonné ; et à l'égard de ce que ce même son doit encore durer, elle sonnera ; et c'est ainsi que sa durée s'accomplit à mesure que l'action présente de celui qui

rend ce son-là le fait entrer de *l'avenir* dans *le passé*, qui s'accroît par la diminution de l'avenir, jusqu'au point qu'il est vrai de dire que tout ce qui étoit à venir est passé.

libtool.com.cn

## CHAPITRE XXVIII.

**Belle explication de la manière dont l'esprit mesure le temps.**

37. Mais comment se peut-il faire que l'avenir, qui n'est pas encore, diminue et s'épuise, et que le passé, qui n'est plus, s'accroisse? C'est que, dans l'esprit de celui qui rend ce son-là, il y a trois choses: *l'attente* de ce qu'il en va encore produire, *l'attention* présente à ce qu'il en rend actuellement, et *la mémoire* de ce qu'il y en a déjà de passé; et à mesure qu'il continue le même son, ce qui n'étoit que l'objet de son *attente* devient l'objet de son *attention*, et ensuite celui de la *mémoire*. Ainsi, quoique l'avenir ne soit pas encore, l'attente de l'avenir est déjà dans l'esprit; quoique le passé ne soit plus, la mémoire du passé y subsiste; et quoique le présent n'ait pas la moindre étendue, l'attention de l'esprit lui en donne, et le fait durer après même qu'il s'est allé perdre dans le passé [1]. Quand on dit donc de l'avenir qu'il est long, cela ne veut pas dire que l'avenir même le soit, puisque ce qui n'est pas encore ne sauroit être ni long ni court; et ce qu'on appelle un long avenir, n'est autre chose qu'une longue attente de l'avenir. Tout de même, quand on dit que le passé est long, cela ne veut pas dire que le passé même le soit, puisqu'il n'est plus; et ce qu'on appelle

[1] Il faut lire ici dans le latin, *perdurat animi attentio, per quam pergat adesse quod abierit*, au lieu de *per quam pergat abesse quod aderit*: et toute la suite du discours le fait voir manifestement.

LA LONGUEUR du passé n'est autre chose que l'étendue de ce que la mémoire conserve du passé.

38. Quand j'ai dessein de réciter un psaume que je sais par cœur, il est tout entier dans mon *attente*, jusqu'à ce que j'aie commencé de le prononcer; et alors ce que j'en prononce, et qui n'appartiendra plus qu'au passé lorsqu'il sera prononcé entre dans ma *mémoire* à mesure que je le prononce. Ainsi, cette action s'étend partie dans ma mémoire à l'égard de ce que j'ai déjà prononcé, et partie dans mon attente, à l'égard de ce qui me reste à prononcer. Cependant mon attention, qui est comme le passage par où ce qui me reste à prononcer de ce psaume doit entrer de l'avenir dans le passé, demeure toujours présente; et à mesure que je continue de le prononcer, ce qu'il en restoit dans mon *attente* diminue, et ce qu'il y en avoit déjà dans ma *mémoire* augmente d'autant, jusqu'à ce qu'enfin toute mon attente se trouve épuisée par l'écoulement entier de toute cette action dans ma mémoire. Or, ce qui se passe à l'égard de tout le psaume, se passe à l'égard de chacune de ses parties; et à l'égard de toutes les syllabes dont chaque partie est composée, et à l'égard d'une action de plus grande étendue, dont il se peut faire que la prononciation de ce psaume soit elle-même partie; et à l'égard de toute la vie, dont chaque action particulière fait partie; et à l'égard de la durée de tous les siècles, dont la vie de chaque homme fait partie.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XXIX.

**Quelle doit être notre consolation, quand nous venons à penser que notre vie n'est qu'une portion de temps qui ne fait que passer. Ce que Dieu demande que nous y fassions, et à quoi se réduit tout l'ouvrage de notre sanctification. Comment il faut être pour jouir d'une paix parfaite.**

39. Et qu'est-ce que la vie de l'homme, sinon une dissipation perpétuelle de son cœur et de son esprit? Je ne l'ai que trop éprouvé; mais la main favorable de votre miséricorde, qui me vaut mieux que mille vies, m'a recueilli par mon Sauveur Jésus-Christ; par ce Fils de l'homme, que vous avez établi médiateur entre vous qui êtes l'unité même [1], et les hommes, qui ne sont pas seulement une multitude d'êtres séparés les uns des autres, mais dont chacun est en quelque façon *multitude*, par la multiplicité des objets qui les dissipent et qui les partagent. Vous m'avez donc recueilli par Jésus-Christ, pour me faire arriver par lui à la fin à laquelle il m'a destiné lorsqu'il a mis la main sur moi (*Phil.* 3. 13); et afin que, retirant mon cœur de cette multiplicité de choses qui l'avoient partagé, je n'en cherchasse plus qu'une seule; que j'oubliasse tout ce qui est passé et que j'ai laissé derrière moi, et que je m'avançasse, non vers les choses qu'amène un *avenir*, qui, d'avenir qu'il est présentement, deviendra *passé;* mais vers ce que j'ai devant moi, qui subsiste toujours sans changement, et qui n'est avenir qu'à mon égard, et parce que je ne le possède pas encore. Voilà de quel côté je m'étends [2],

[1] Par la simplicité de votre amour, aussi-bien que par celle de votre nature.

[2] Tout ce discours est une allusion au 13e verset du 3e chapitre de l'épître aux Philippiens.

mais par une extension bien différente de celle qui me faisoit autrefois embrasser un si grand nombre de choses, et qui ne faisoit que dissiper et consumer mon cœur. Bien loin donc de m'étendre de cette sorte, je travaille à me réunir en un seul point, afin que toutes mes affections se portent avec d'autant plus d'ardeur à ce qui en doit être le seul objet. C'est par-là que je tâche d'arriver à la couronne à quoi vous m'avez appelé, et que vous me réservez dans le Ciel. C'est là que j'entendrai chanter éternellement vos louanges, et que je contemplerai vos délices ineffables (*Ps.* 25. 7), qui ne sont point de la nature des choses qui s'écoulent à mesure qu'elles viennent.

Cependant mes années se passent en douleurs et en gémissements. (*Ps.* 30. 12.) Mais vous êtes ma consolation et mon recours, ô mon Dieu, mon Seigneur et mon père! Vous êtes éternel, au lieu que je suis livré au temps, qui coupe ma vie en pièces, dont l'ordre et le cours est quelque chose d'impénétrable pour moi. Mille différents troubles m'agitent; et mes pensées, qui sont comme les entrailles de mon âme, en seront toujours déchirées, jusqu'à ce que je sois épuré et comme fondu par le feu de votre saint amour, jusqu'au point de me perdre heureusement en vous, et de n'être plus qu'un même esprit avec vous[a].

[a] Il fait allusion à ce qui se passe à l'égard de plusieurs parties de métal, que le feu réduit en une seule masse.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XXX.

**On ne s'entend pas soi-même, quand on demande ce que Dieu faisoit avant de créer le monde.**

40. Ce sera alors que je serai quelque chose de stable et de permanent, parce que je serai solidement établi en vous, c'est-à-dire, dans votre vérité, qui est ce qui répare et établit ce qu'il y a en moi de défiguré. Alors je ne serai plus exposé aux questions importunes de ceux qui, par une maladie dont ils ont été frappés en punition de leurs péchés, voudroient savoir plus que leur capacité ne comporte, et qui viennent nous demander : « Qu'est-ce que Dieu faisoit avant de créer » le ciel et la terre? et comment s'est-il avisé de faire » quelque chose, lui qui n'avoit jamais rien fait? »

Faites-leur la grâce, ô mon Dieu! de prendre garde à ce qu'ils disent, et de voir que de dire que vous n'aviez jamais rien fait, c'est dire que vous n'aviez rien fait *en aucun temps;* et que le mot de *jamais* n'a point de lieu où il n'y a point de temps. Qu'ils comprennent donc qu'il ne pouvoit y avoir de temps avant que vous eussiez créé [1], et qu'il ne leur arrive plus de parler avec *si* peu de sens. Qu'ils ne pensent désormais qu'à s'avancer vers ce qu'ils ont devant eux (*Phil.* 3. 13); et qu'ils comprennent que vous êtes éternel, et par conséquent avant tous les temps; et que les temps ne sont que parce que vous les avez faits; et enfin, que rien ne vous est coéternel, ni temps, ni aucune autre créature, quand il y en auroit dont l'existence eût précédé celle du temps [2].

[1] *Voyez* la note sur le chap. 13 de ce même livre, nombre 15.

[2] C'est-à-dire les saints anges. *Voyez* le chapitre 11 du livre 12, nombre 12 et 13, vers la fin.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XXXI.

**Différence de la manière dont Dieu voit et embrasse tous les temps, d'avec celle dont l'esprit d'un homme les pourroit voir; et combien celle dont il connoît et agit, est au-dessus de celle dont les hommes peuvent agir et connoître.**

41. Combien cette lumière inaccessible où vous habitez, ô mon Dieu ! est-elle au-dessus de nous ! et combien les malheureuses suites de mes péchés m'en ont-elles encore jeté loin ! Guérissez et fortifiez les yeux de mon âme; et faites-moi sentir la joie d'apercevoir quelques rayons de cette lumière ineffable.

S'il y avoit quelqu'un dont les connoissances eussent assez d'étendue pour embrasser le passé et l'avenir, en sorte qu'il eût l'un et l'autre dans l'esprit, comme j'y ai un psaume que je sais par cœur, non-seulement on admireroit la grandeur de cet esprit-là, mais on en seroit épouvanté. Cependant, quand il embrasseroit tout ce qui s'est passé dans le cours des siècles qui se sont écoulés jusqu'à présent, et tout ce qui se passera dans ceux qui sont encore à venir, et qu'il verroit tout cela avec la même clarté que je vois, quand je récite un psaume que je sais par cœur, combien j'en ai déjà récité et combien il m'en reste à réciter; nous devons bien nous garder de penser, ô mon Dieu ! Créateur de l'univers, et qui avez donné l'être aux corps aussi-bien qu'aux âmes, que ce soit de cette sorte que l'avenir et le passé vous soient connus. La manière dont vous les connoissez est incomparablement plus admirable et plus incompréhensible. Car, lorsque nous récitons, ou que nous entendons réciter quelque chose que nous savons, le souvenir de ce qui est déjà prononcé, et

l'attente de ce qui reste encore à prononcer, sont autant de différents mouvements qui partagent notre esprit et notre imagination. Mais la manière dont vous voyez couler l'avenir dans le passé, est tout autre, parce que vous êtes tout autre chose que nos esprits, qui ne sont que votre ouvrage, et que vous êtes immuable et éternel.

Comme donc vous avez connu le ciel et la terre dès le commencement, sans qu'il soit rien survenu à vos connoissances, de même vous les avez faits dès le commencement, sans que l'action par laquelle vous les avez faits ait mis la moindre différence entre ce que vous étiez en les faisant, et ce que vous étiez avant de les faire. Que celui qui le comprend publie vos grandeurs, et que celui qui ne sauroit le comprendre ne laisse pas de les publier.

Que vous êtes élevé, ô mon Dieu! Cependant vous habitez dans ceux qui sont humbles de cœur, vous les relevez à proportion que l'humilité les abat à vos pieds; et comme vous êtes vous-même leur soutien aussi-bien que leur élévation, ils n'ont garde de tomber.

FIN DU LIVRE ONZIÈME.

www.libtool.com.cn

# LIVRE XII.

Il continue d'expliquer le premier verset de la Genèse, et fait voir que par ce *ciel* et cette *terre*, qu'il est dit que Dieu créa *dans le commencement*, il faut entendre les substances spirituelles, et la matière d'abord informe des choses corporelles. Que ces deux sortes de substances n'ont nul rapport avec le temps, et qu'il n'y en a point à leur égard. Que tout ce qu'il établit, en expliquant les premières paroles de la Genèse, ne peut être contesté, quoiqu'elles soient susceptibles de divers sens qu'il rapporte, et à l'occasion de quoi il parle du soin que ceux mêmes qui sont partagés de sentiments sur l'intelligence de l'Écriture, doivent avoir de conserver l'union et la charité.

## CHAPITRE PREMIER.

**Difficulté de trouver la vérité, cause précise de la longueur de nos discours.**

1. Quand je lis vos saintes Écritures, ô mon Dieu! mon esprit se trouve partagé par une infinité de vues sur bien des choses que je voudrois pouvoir pénétrer, et que me cache l'état de ténèbres et de pauvreté où nous sommes durant cette vie. C'est cette pauvreté qui fait que nos discours ont d'autant plus d'étendue que notre intelligence en a moins; car, au lieu qu'il faudroit peu de paroles pour exprimer la vérité si nous l'avions trouvée, nous en employons beaucoup à la chercher; au lieu que ce que nous obtenons nous vient en un instant, il faut être long-temps à le demander; au lieu qu'il n'y a rien de plus aisé que d'entrer quand la porte nous est ouverte, c'est une grande affaire que d'y frapper. Mais si Dieu est pour nous, qui sera contre

les brèves. Je le remarque quand je les prononce ; et je dis que cela est ainsi, parce que l'oreille le fait voir manifestement. C'est elle qui fait que je mesure les longues par les brèves, et qui me fait voir que les longues durent deux fois autant que les brèves. Mais comme elles ne sonnent que les unes après les autres, que les brèves vont devant, et que les longues ne viennent qu'après, comment puis-je saisir les brèves, pour m'en faire une mesure que je puisse appliquer aux longues, et par le moyen de laquelle je puisse trouver que la longue est double de la brève ? car, comme je viens de dire, la longue ne sonne qu'après que la brève a cessé de sonner. Je ne saurois même mesurer la longue pendant qu'elle est présente, puisque ce n'est qu'après qu'elle est finie que je puis savoir quelle est son étendue : or, dès qu'elle est finie, elle est passée, elle n'est plus. Que puis-je donc mesurer ? où est cette syllabe brève qui me doit servir de mesure ? où est la longue que je voudrois mesurer ? Toutes les deux ont sonné ; mais elles se sont envolées, elles sont passées, elles ne sont plus. Cependant je les mesure, et je dis hardiment, sur le rapport de mon oreille, qui est faite à ces choses-là, que l'une est double de l'autre ; c'est-à-dire que l'une a duré deux fois autant de temps que l'autre. Or, comme je ne le puis dire qu'après que l'une et l'autre sont finies et passées, il est clair que ce ne sont donc pas ces syllabes mêmes que je mesure, mais quelque chose qu'elles ont imprimées dans ma mémoire.

36. Ainsi, c'est dans toi-même, ô mon esprit ! que je mesure le temps. Ne me demande point encore comment cela se fait ; et prends garde de ne te pas étourdir toi-même par le bruit de tout ce que tu pourrois avoir sur ce sujet d'opinions et de préjugés. Oui, c'est dans toi-même que je mesure le temps ; et ce que je mesure,

à proprement parler, c'est l'impression que les choses font en toi, lorsqu'elles sont présentes, et qui y subsiste après même qu'elles sont passées. C'est cette impression qui m'est encore présente, que je mesure, et non pas ce qui l'a produite, et qui est déjà passé. Voilà donc ce que je mesure, quand je mesure le temps : c'est cela même, et c'est cela seul, ou il n'est point vrai que je mesure le temps.

Car ne mesurons-nous pas le silence même, et ne disons-nous pas qu'un tel silence a duré autant qu'un tel son ? Et comment le mesurons-nous, sinon en nous représentant, par la pensée, la durée de ce son, comme si nous l'entendions encore, et en nous en servant comme de mesure, pour juger du temps que le silence a duré ? Ne prononçons-nous pas encore en nous-mêmes des vers et des poèmes entiers, et tout autre sorte de discours ? Et sans ouvrir la bouche, ni rendre aucun son de voix, ne mesurons-nous pas la durée des syllabes, et la proportion qu'elles ont les unes avec les autres, tout aussi bien que si nous les prononcions ?

Supposons que quelqu'un, pour se faire mieux entendre, ou pour quelque autre raison, veuille soutenir sa voix un peu long-temps, et qu'il ait déterminé en lui-même, par avance, combien il doit la faire durer. Qu'a-t-il fait, sinon de régler en silence un certain espace de temps, et de le donner en garde à sa mémoire ; après quoi il commence de faire entendre sa voix, qu'il soutient jusqu'au terme qu'il s'est proposé ? Or, pendant qu'il la soutient, il est vrai de dire, et qu'elle a sonné, et qu'elle sonnera encore. Car à l'égard de ce qui est déjà passé du son de cette voix, elle a sonné ; et à l'égard de ce que ce même son doit encore durer, elle sonnera ; et c'est ainsi que sa durée s'accomplit à mesure que l'action présente de celui qui

rend ce son-là le fait entrer de *l'avenir* dans *le passé*, qui s'accroît par la diminution de l'avenir, jusqu'au point qu'il est vrai de dire que tout ce qui étoit à venir est passé.
www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XXVIII.

**Belle explication de la manière dont l'esprit mesure le temps.**

37. Mais comment se peut-il faire que l'avenir, qui n'est pas encore, diminue et s'épuise, et que le passé, qui n'est plus, s'accroisse? C'est que, dans l'esprit de celui qui rend ce son-là, il y a trois choses : *l'attente* de ce qu'il en va encore produire, *l'attention* présente à ce qu'il en rend actuellement, et *la mémoire* de ce qu'il y en a déjà de passé; et à mesure qu'il continue le même son, ce qui n'étoit que l'objet de son *attente* devient l'objet de son *attention*, et ensuite celui de la *mémoire*. Ainsi, quoique l'avenir ne soit pas encore, l'attente de l'avenir est déjà dans l'esprit; quoique le passé ne soit plus, la mémoire du passé y subsiste; et quoique le présent n'ait pas la moindre étendue, l'attention de l'esprit lui en donne, et le fait durer après même qu'il s'est allé perdre dans le passé [1]. Quand on dit donc de l'avenir qu'il est long, cela ne veut pas dire que l'avenir même le soit, puisque ce qui n'est pas encore ne sauroit être ni long ni court; et ce qu'on appelle un long avenir, n'est autre chose qu'une longue attente de l'avenir. Tout de même, quand on dit que le passé est long, cela ne veut pas dire que le passé même le soit, puisqu'il n'est plus; et ce qu'on appelle

[1] Il faut lire ici dans le latin, *perdurat animi attentio, per quam pergat adesse quod abierit*, au lieu de *per quam pergat abesse quod adierit*: et toute la suite du discours le fait voir manifestement.

LA LONGUEUR du passé n'est autre chose que l'étendue de ce que la mémoire conserve du passé.

38. Quand j'ai dessein de réciter un psaume que je sais par cœur, il est tout entier dans mon *attente*, jusqu'à ce que j'aie commencé de le prononcer; et alors ce que j'en prononce, et qui n'appartiendra plus qu'au passé lorsqu'il sera prononcé entre dans ma *mémoire* à mesure que je le prononce. Ainsi, cette action s'étend partie dans ma mémoire à l'égard de ce que j'ai déjà prononcé, et partie dans mon attente, à l'égard de ce qui me reste à prononcer. Cependant mon attention, qui est comme le passage par où ce qui me reste à prononcer de ce psaume doit entrer de l'avenir dans le passé, demeure toujours présente; et à mesure que je continue de le prononcer, ce qu'il en restoit dans mon *attente* diminue, et ce qu'il y en avoit déjà dans ma *mémoire* augmente d'autant, jusqu'à ce qu'enfin toute mon attente se trouve épuisée par l'écoulement entier de toute cette action dans ma mémoire. Or, ce qui se passe à l'égard de tout le psaume, se passe à l'égard de chacune de ses parties; et à l'égard de toutes les syllabes dont chaque partie est composée, et à l'égard d'une action de plus grande étendue, dont il se peut faire que la prononciation de ce psaume soit elle-même partie; et à l'égard de toute la vie, dont chaque action particulière fait partie; et à l'égard de la durée de tous les siècles, dont la vie de chaque homme fait partie.

## CHAPITRE XXIX.

www.libtool.com.cn

**Quelle doit être notre consolation, quand nous venons à penser que notre vie n'est qu'une portion de temps qui ne fait que passer. Ce que Dieu demande que nous y fassions, et à quoi se réduit tout l'ouvrage de notre sanctification. Comment il faut être pour jouir d'une paix parfaite.**

39. Et qu'est-ce que la vie de l'homme, sinon une dissipation perpétuelle de son cœur et de son esprit? Je ne l'ai que trop éprouvé ; mais la main favorable de votre miséricorde, qui me vaut mieux que mille vies, m'a recueilli par mon Sauveur Jésus-Christ ; par ce Fils de l'homme, que vous avez établi médiateur entre vous qui êtes l'unité même [1], et les hommes, qui ne sont pas seulement une multitude d'êtres séparés les uns des autres, mais dont chacun est en quelque façon *multitude*, par la multiplicité des objets qui les dissipent et qui les partagent. Vous m'avez donc recueilli par Jésus-Christ, pour me faire arriver par lui à la fin à laquelle il m'a destiné lorsqu'il a mis la main sur moi (*Phil.* 3. 13); et afin que, retirant mon cœur de cette multiplicité de choses qui l'avoient partagé, je n'en cherchasse plus qu'une seule ; que j'oubliasse tout ce qui est passé et que j'ai laissé derrière moi, et que je m'avançasse, non vers les choses qu'amène un *avenir*, qui, d'avenir qu'il est présentement, deviendra *passé;* mais vers ce que j'ai devant moi, qui subsiste toujours sans changement, et qui n'est avenir qu'à mon égard, et parce que je ne le possède pas encore. Voilà de quel côté je m'étends [2],

[1] Par la simplicité de votre amour, aussi-bien que par celle de votre nature.

[2] Tout ce discours est une allusion au 13e verset du 3e chapitre de l'épître aux Philippiens.

mais par une extension bien différente de celle qui me faisoit autrefois embrasser un si grand nombre de choses, et qui ne faisoit que dissiper et consumer mon cœur. Bien loin donc de m'étendre de cette sorte, je travaille à me réunir en un seul point, afin que toutes mes affections se portent avec d'autant plus d'ardeur à ce qui en doit être le seul objet. C'est par-là que je tâche d'arriver à la couronne à quoi vous m'avez appelé, et que vous me réservez dans le Ciel. C'est là que j'entendrai chanter éternellement vos louanges, et que je contemplerai vos délices ineffables (*Ps.* 25. 7), qui ne sont point de la nature des choses qui s'écoulent à mesure qu'elles viennent.

Cependant mes années se passent en douleurs et en gémissements. (*Ps.* 30. 12.) Mais vous êtes ma consolation et mon recours, ô mon Dieu, mon Seigneur et mon père! Vous êtes éternel, au lieu que je suis livré au temps, qui coupe ma vie en pièces, dont l'ordre et le cours est quelque chose d'impénétrable pour moi. Mille différents troubles m'agitent; et mes pensées, qui sont comme les entrailles de mon âme, en seront toujours déchirées, jusqu'à ce que je sois épuré et comme fondu par le feu de votre saint amour, jusqu'au point de me perdre heureusement en vous, et de n'être plus qu'un même esprit avec vous[a].

[a] Il fait allusion à ce qui se passe à l'égard de plusieurs parties de métal, que le feu réduit en une seule masse.

## CHAPITRE XXX.

www.libtool.com.cn

**On ne s'entend pas soi-même, quand on demande ce que Dieu faisoit avant de créer le monde.**

40. Ce sera alors que je serai quelque chose de stable et de permanent, parce que je serai solidement établi en vous, c'est-à-dire, dans votre vérité, qui est ce qui répare et établit ce qu'il y a en moi de défiguré. *Alors* je ne serai plus exposé aux questions importunes de ceux qui, par une maladie dont ils ont été frappés en punition de leurs péchés, voudroient savoir plus que leur capacité ne comporte, et qui viennent nous demander : « Qu'est-ce que Dieu faisoit avant de créer » le ciel et la terre? et comment s'est-il avisé de faire » quelque chose, lui qui n'avoit jamais rien fait? »

Faites-leur la grâce, ô mon Dieu! de prendre garde à ce qu'ils disent, et de voir que de dire que vous n'aviez jamais rien fait, c'est dire que vous n'aviez rien fait *en aucun temps;* et que le mot de *jamais* n'a point de lieu où il n'y a point de temps. Qu'ils comprennent donc qu'il ne pouvoit y avoir de temps avant que vous eussiez créé [1], et qu'il ne leur arrive plus de parler avec *si* peu de sens. Qu'ils ne pensent désormais qu'à s'avancer vers ce qu'ils ont devant eux (*Phil.* 3. 13); et qu'ils comprennent que vous êtes éternel, et par conséquent avant tous les temps; et que les temps ne sont que parce que vous les avez faits; et enfin, que rien ne vous est coéternel, ni temps, ni aucune autre créature, quand il y en auroit dont l'existence eût précédé celle du temps [2].

[1] *Voyez* la note sur le chap. 13 de ce même livre, nombre 15.

[2] C'est-à-dire les saints anges. *Voyez* le chapitre 11 du livre XII, nombre 12 et 13, vers la fin.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XXXI.

**Différence de la manière dont Dieu voit et embrasse tous les temps, d'avec celle dont l'esprit d'un homme les pourroit voir; et combien celle dont il connoît et agit, est au-dessus de celle dont les hommes peuvent agir et connoître.**

41. Combien cette lumière inaccessible où vous habitez, ô mon Dieu ! est-elle au-dessus de nous ! et combien les malheureuses suites de mes péchés m'en ont-elles encore jeté loin ! Guérissez et fortifiez les yeux de mon âme; et faites-moi sentir la joie d'apercevoir quelques rayons de cette lumière ineffable.

S'il y avoit quelqu'un dont les connoissances eussent assez d'étendue pour embrasser le passé et l'avenir, en sorte qu'il eût l'un et l'autre dans l'esprit, comme j'y ai un psaume que je sais par cœur, non-seulement on admireroit la grandeur de cet esprit-là, mais on en seroit épouvanté. Cependant, quand il embrasseroit tout ce qui s'est passé dans le cours des siècles qui se sont écoulés jusqu'à présent, et tout ce qui se passera dans ceux qui sont encore à venir, et qu'il verroit tout cela avec la même clarté que je vois, quand je récite un psaume que je sais par cœur, combien j'en ai déjà récité et combien il m'en reste à réciter; nous devons bien nous garder de penser, ô mon Dieu ! Créateur de l'univers, et qui avez donné l'être aux corps aussi-bien qu'aux âmes, que ce soit de cette sorte que l'avenir et le passé vous soient connus. La manière dont vous les connoissez est incomparablement plus admirable et plus incompréhensible. Car, lorsque nous récitons, ou que nous entendons réciter quelque chose que nous savons, le souvenir de ce qui est déjà prononcé, et

l'attente de ce qui reste encore à prononcer, sont autant de différents mouvements qui partagent notre esprit et notre imagination. Mais la manière dont vous voyez couler l'avenir dans le passé, est tout autre, parce que vous êtes tout autre chose que nos esprits, qui ne sont que votre ouvrage, et que vous êtes immuable et éternel.

www.libtool.com.cn

Comme donc vous avez connu le ciel et la terre dès le commencement, sans qu'il soit rien survenu à vos connoissances, de même vous les avez faits dès le commencement, sans que l'action par laquelle vous les avez faits ait mis la moindre différence entre ce que vous étiez en les faisant, et ce que vous étiez avant de les faire. Que celui qui le comprend publie vos grandeurs, et que celui qui ne sauroit le comprendre ne laisse pas de les publier.

Que vous êtes élevé, ô mon Dieu! Cependant vous habitez dans ceux qui sont humbles de cœur, vous les relevez à proportion que l'humilité les abat à vos pieds; et comme vous êtes vous-même leur soutien aussi-bien que leur élévation, ils n'ont garde de tomber.

FIN DU LIVRE ONZIÈME.

www.libtool.com.cn

# LIVRE XII.

Il continue d'expliquer le premier verset de la Genèse, et fait voir que par ce *ciel* et cette *terre*, qu'il est dit que Dieu créa *dans le commencement*, il faut entendre les substances spirituelles, et la matière d'abord informe des choses corporelles. Que ces deux sortes de substances n'ont nul rapport avec le temps, et qu'il n'y en a point à leur égard. Que tout ce qu'il établit, en expliquant les premières paroles de la Genèse, ne peut être contesté, quoiqu'elles soient susceptibles de divers sens qu'il rapporte, et à l'occasion de quoi il parle du soin que ceux mêmes qui sont partagés de sentiments sur l'intelligence de l'Écriture, doivent avoir de conserver l'union et la charité.

## CHAPITRE PREMIER.

**Difficulté de trouver la vérité, cause précise de la longueur de nos discours.**

1. Quand je lis vos saintes Écritures, ô mon Dieu! mon esprit se trouve partagé par une infinité de vues sur bien des choses que je voudrois pouvoir pénétrer, et que me cache l'état de ténèbres et de pauvreté où nous sommes durant cette vie. C'est cette pauvreté qui fait que nos discours ont d'autant plus d'étendue que notre intelligence en a moins; car, au lieu qu'il faudroit peu de paroles pour exprimer la vérité si nous l'avions trouvée, nous en employons beaucoup à la chercher; au lieu que ce que nous obtenons nous vient en un instant, il faut être long-temps à le demander; au lieu qu'il n'y a rien de plus aisé que d'entrer quand la porte nous est ouverte, c'est une grande affaire que d'y frapper. Mais si Dieu est pour nous, qui sera contre

nous? et qui pourroit nous frustrer de l'effet de vos promesses? (*Rom.* 8. 13.) Or, vous nous avez promis que, pourvu que nous demandassions, nous obtiendrions; que, pourvu que nous cherchassions, nous trouverions; et que, pourvu que nous frappassions à la porte, elle nous seroit ouverte. (*Matth.* 7. 7.) Voilà ce que vous nous avez promis, ô mon Dieu! et QUI PEUT craindre que les promesses de la vérité demeurent sans effet?

## CHAPITRE II.

**Il reprend l'examen des premières paroles de la Genèse. Ce que c'est que le *ciel du ciel*.**

2. J'OSE dire, du fond de ma bassesse, à la gloire de cette majesté souveraine qui vous élève au-dessus de toute chose, que je sais que vous avez fait le ciel et la terre, ce ciel que je vois, et cette terre qui me porte, et dont vous avez formé ce corps de terre que je porte. Mais où est ce *ciel du ciel*, dont parle le prophète dans ce passage: *Le Seigneur a donné la terre en partage aux enfants des hommes; mais il s'est réservé* LE CIEL DU CIEL. (*Ps* 113. 25.) Où est ce *ciel* que nous ne voyons point, et à l'égard duquel tout ce que nous voyons n'est que terre?

Toute cette masse corporelle que nous voyons est belle, quoiqu'elle ne le soit pas également dans toutes ses parties, dont la plus basse et la moins belle est cette terre que nous habitons. Mais enfin, le ciel même de notre terre n'est que terre à l'égard de ce *ciel du ciel* que le Seigneur s'est réservé, et qui est tout autre chose que ce qui a été donné en partage aux enfants des hommes; et quoique je ne sache pas bien ce que

c'est, j'ai raison de dire que ni l'un ni l'autre de ces deux grands corps, dont l'un nous porte et l'autre nous environne, ne sont que *terre*, en comparaison de ce *ciel du ciel*.

## CHAPITRE III.

**Ce que l'Écriture entend par les mots de *terre invisible et informe*, et d'abîme *ténébreux*.**

3. Toute cette masse corporelle n'étoit d'abord que comme une *terre informe et invisible*, et comme un certain *abîme*, sur lequel il n'y avoit point de lumière, c'est-à-dire qui n'avoit encore rien de distingué ni de formé. Car c'est pour exprimer cette privation de toute *forme*, que vous avez voulu qu'il fût écrit que les *ténèbres étoient répandues sur cet abîme* (Gen. 1. 2), ce qui ne veut dire autre chose, sinon qu'il n'y avoit point encore de lumière, sur cet abîme; et si l'Écriture se sert en cet endroit du mot de *sur*, c'est parce que, s'il y avoit eu de la lumière, elle n'auroit pu être qu'au-dessus de ce chaos, et par l'excellence de sa nature, et par la manière dont elle éclaire; car, du reste, les ténèbres ne sont que l'absence de la lumière, comme le silence n'est que l'absence du bruit. Ainsi, quand on dit qu'il y a des ténèbres quelque part, cela ne veut dire autre chose, sinon qu'il n'y a point de lumière.

N'est-ce pas vous, Seigneur, qui avez appris à celui qui vous parle ici, tout ce qu'il vient de vous dire? n'est-ce pas vous qui lui avez appris qu'avant que vous eussiez donné quelque *forme* à cette matière informe, et que vous en eussiez tiré toutes les diverses espèces des choses, elle n'étoit rien de tout ce que nous connoissons, c'est-à-dire qu'elle n'étoit rien de coloré ni de

figuré, et qu'elle n'étoit ni corps ni esprit ? Cependant on ne peut pas dire que ce ne fût rien. Qu'étoit-ce donc ? quelque chose d'*informe*, c'est-à-dire d'absolument destitué de toute sorte de *forme* et de beauté.

www.libool.com.cn

## CHAPITRE IV.

### Pourquoi la matière encore informe a été désignée par les mots de *terre* et d'*abîme*.

4. CEPENDANT il falloit lui donner un nom, et un nom qui fût dans l'usage, et qui pût la faire connoître en quelque sorte aux esprits même les plus grossiers; et si Moïse a choisi celui de *terre* et d'*abîme*, c'est parce qu'on ne pouvoit rien trouver, dans toutes les parties de l'univers, qui approchât davantage de quelque chose d'absolument informe, que la *terre* et l'*abîme*. Car, comme c'est ce qui est au plus bas degré, c'est aussi ce qui a le moins d'éclat et de beauté; et il en paroît bien davantage dans les parties de l'univers qui sont au-dessus de celles-là. Ne sommes-nous pas bien fondés à croire que ce n'est que pour parler d'une manière proportionnée à la foiblesse des hommes, que l'*Écriture* a donné le nom de *terre informe et invisible* à cette matière que vous créâtes d'abord, et qui n'avoit nulle sorte de *forme* ni de beauté, mais dont vous deviez former toutes ces diverses espèces de choses dont l'assemblage compose cet univers si beau et si merveilleux dans toutes ses parties?

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE V.

**La matière informe, difficile à concevoir.**

5. Si l'Écriture donc a jugé à propos de lui donner ce nom-là, c'est afin que l'homme venant à penser à ce que ce pouvoit être, et n'y trouvant rien à quoi ses sens ni son imagination puissent atteindre, se dise à lui-même : Ce n'étoit ni quelque chose de purement intelligible, comme la vie et la justice, puisque c'étoit la matière dont les corps ont été formés; ni quelque chose de sensible, puisque les sens n'ont point de prise sur ce qui est invisible, et qui n'a nulle sorte de *forme;* et afin que, lorsque nous voudrions nous en former quelque idée, nous comprissions que ce n'est rien qui ressemble à quoi que ce soit de tout ce que nous connoissons, et que toute la connoissance que nous en pouvons avoir ne consiste qu'à savoir que nous ne la saurions connoître.

## CHAPITRE VI.

**Comment il se représentoit autrefois cette *matière informe*. Combien il est difficile de concevoir que ce qui n'a nulle forme soit quelque chose.**

6. Je lasserois la patience des lecteurs, si je voulois vous exposer, ô mon Dieu! de combien d'erreurs vous m'avez tiré sur le sujet de cette *matière;* car j'ai été long-temps sans pouvoir comprendre ce que c'étoit, parce que ceux [1] qui se mêloient de me l'expliquer ne le

[1] Les manichéens, qui étoient remplis de mille imaginations bizarres

comprenoient pas eux-mêmes, et que de me la représenter, comme je faisois, sous un nombre infini de différentes formes, c'étoit me représenter tout autre chose que ce que c'est. Car quoique ce que je me représentois ne fût qu'une confusion de diverses formes bizarres, et qui ne pouvoient que donner de l'horreur, c'étoit toujours quelque chose de formé : et je croyois que ce qu'on appelle *être informe* n'étoit pas de n'avoir aucune sorte de *forme*, mais de n'en avoir que d'extraordinaires, et de capables de blesser l'imagination et les sens, si elles venoient à paroître. Ainsi ce que je me figurois comme informe, ne l'étoit pas par la privation de toute *forme*, mais seulement par comparaison avec d'autres choses d'une *forme* plus agréable.

Cependant la droite raison vouloit que, pour me former quelque idée de ce que j'appelois *informe*, je le dépouillasse absolument de toute *forme* [a]; mais c'est de quoi je n'étois pas capable; et j'aurois plutôt cru que ce qui n'avoit aucune sorte de *forme* n'*étoit rien* du tout, que je n'aurois compris qu'entre le néant et ce qui a déjà quelque forme il pût y avoir quelque chose qui ne fût ni l'un ni l'autre, mais qui, étant absolument destitué de toute *forme*, ne fût que ce qui approche le plus du néant.

Je cessai pourtant enfin de consulter sur cela *mon imagination*, qui, étant pleine des idées des corps, dont il n'y en a aucun qui n'ait quelque sorte de forme, ne faisoit que me présenter ces sortes d'images qu'elle varioit en une infinité de manières; et je vins à considérer de plus près cette mutabilité des corps, qui fait qu'ils cessent d'être ce qu'ils étoient, et qu'ils commencent

et extravagantes sur cette matière informe, comme on voit par le 11e livre de saint Augustin contre Fauste.

[a] C'est-à-dire, comme on verra à la fin du chapitre, de tout ce qui fait la différence spécifique de chaque sorte de chose.

d'être ce qu'ils n'étoient pas. Et il me vint dans l'esprit que, quand les choses passoient d'une *forme* à une autre, ce passage ne se faisoit pas par le néant, mais par quelque chose d'existant, quoique absolument informe. Cela ne me paroissoit pourtant encore qu'une conjecture; et je voulois une connoissance certaine, et non pas des conjectures et des soupçons.

Mais quoique je n'aie ni le temps ni la force de dicter tout ce que vous m'avez développé sur cela, et qu'il y eût, comme j'ai dit, de quoi lasser la patience des lecteurs, mon cœur ne laisse pas de vous en bénir et de vous en rendre grâces.

Qu'est-ce donc que cette matière? C'est ce qui fait que les choses sujettes à changer sont capables de nouvelles *formes* qui leur surviennent lorsqu'elles changent. Et cela, qu'est-ce? Est-ce un esprit? Est-ce un corps? Est-ce quelque espèce d'esprit, ou quelque espèce de corps? Je dirois que c'est un néant qui est quelque chose, ou un être qui n'est rien, si l'un ou l'autre se pouvoient dire. Car il falloit que ce fût déjà quelque chose, pour être capable de ces formes que nous voyons, et qui distinguent présentement les différentes espèces de choses.

## CHAPITRE VII.

**Ce que c'est que ce *ciel* et cette *terre* qu'il est dit que Dieu créa *dans le commencement*. Que l'un et l'autre ont été faits de rien.**

7. Mais quelque peu d'être qu'eût cette matière, d'où l'avoit-elle tiré, sinon de vous, ô mon Dieu! par qui toutes choses sont tout ce qu'elles sont[1]. Or, entre

[1] Contre les manichéens qui croyoient qu'il y avoit des choses qui n'étoient point l'ouvrage de Dieu.

vos ouvrages et vous, il y a plus ou moins de distance, selon qu'il y a plus ou moins de ressemblance ; car ce n'est que par-là, et non par une distance de lieu, qu'il est vrai de dire que les choses sont près ou loin de vous.

C'est donc vous, Seigneur, qui ne pouvez non plus changer quant à la manière d'être, que par le fond de votre substance, et dont l'immutabilité n'est pas moins parfaite dans chacune des trois personnes que dans les deux autres ; c'est vous, Dieu trois fois saint, et dont la puissance n'est pas moindre que la sainteté ; c'est vous, dis-je, qui avez fait quelque chose de rien, lorsqu'il vous a plu de créer le *ciel* et la *terre*, et qui l'avez fait *dans le commencement*, c'est-à-dire *dans ce principe*, ou *par ce principe* de toutes choses, qui vient de vous, et qui n'est autre que cette sagesse éternelle que vous engendrez de votre propre substance. Car vous n'avez pas fait le ciel et la terre de votre substance [1], *puisque*, si cela étoit, ils seroient égaux à votre Fils unique, et par conséquent à vous-même : la raison faisant voir clairement que ce que vous engendrez de votre substance vous est égal, comme elle fait voir que ce qui n'en est pas ne peut que vous être inférieur. Or, il n'y avoit point d'autre substance que la vôtre, ô mon Dieu ! c'est-à-dire celle de cette Trinité qui n'est qu'une, et de cette unité qui subsiste entre trois choses différentes ; et par conséquent, il faudroit que vous eussiez fait le ciel et la terre de votre substance, si vous les aviez faits de quelque chose.

C'est donc de rien que vous avez fait, et ce *ciel* [2] qui étoit quelque chose d'excellent, et cette *terre* [3] qui étoit si peu de chose ; car comme vous êtes tout bon et tout

[1] Contre les manichéens, qui prétendoient que certaines parties de l'univers étoient de la substance même de Dieu.

[2] C'est-à-dire les substances spirituelles, comme l'on verra plus bas.

[3] C'est-à-dire la matière commune de tous les corps.

puissant, vous êtes le principe de tout ce qui a quelque degré de bonté. C'est donc vous qui avez fait, et cette grande chose à quoi l'Écriture donne le nom de *ciel*, et cette chose si basse, à quoi elle donne celui de *terre*. Vous étiez, mais il n'y avoit nulle autre chose que vous. C'est donc de rien, encore une fois, que vous avez fait le *ciel* et la *terre*, c'est-à-dire deux sortes de natures, dont l'une approchoit de votre substance, et n'avoit que vous au-dessus d'elle; et l'autre n'étoit presque rien, et n'avoit au-dessous d'elle que le néant.

## CHAPITRE VIII.

**Quelle était d'abord cette matière que l'Écriture désigne par le mot de *terre*. Que les natures intellectuelles, désignées par celui de *ciel*, avoient été créées avant le ciel visible.**

8. Ce *ciel*, que vous créâtes *dans le commencement*, n'est donc autre chose que ce *ciel du ciel*, qu'il est écrit que vous vous êtes réservé (*Ps.* 113. 25); au lieu que vous avez donné en partage aux enfants des hommes, cette *terre* dont il est parlé au même endroit, c'est-à-dire toute cette masse corporelle que leurs yeux voient et que leurs mains touchent : mais elle n'étoit pas d'abord telle que nous la voyons et que nous la touchons présentement; c'étoit quelque chose d'*invisible et d'informe;* c'étoit un *abîme sur lequel les ténèbres étoient répandues* (Gen. 1. 2), ou sur lequel il n'y avoit point de lumière, et bien moins qu'il n'y en a dans ce que nous appelons présentement *abîme*. Car quelques ténèbres qui règnent dans ces abîmes des eaux que nous voyons, toujours y a-t-il quelque sorte de lumière, et les choses y ont leur *forme*, qui les distingue les unes

des autres d'une manière perceptible à tout ce qu'il y a d'animaux et de poissons qui en pénètrent les profondeurs ; au lieu que le chaos, à quoi la Genèse donne le nom d'*abîme*, n'avoit aucune sorte de *forme*, et n'étoit que ce qu'on peut concevoir de plus approchant du néant, quoique ce fût quelque chose, et quelque chose de capable de toutes sortes de *formes*, comme il parut depuis. Car c'est de cette matière *informe*, que vous aviez faite de rien, et qui n'étoit presque *rien*, que vous avez fait l'univers, cette grande *chose* qui nous paroît si admirable.

En effet, qu'y a-t-il de plus admirable que ce ciel corporel que nous voyons, et qui n'est autre chose que ce *firmament*, qui sépare les eaux d'avec les eaux, et qu'il est dit que vous fîtes le second jour, après avoir fait la lumière? Pour lui donner l'être, vous n'eûtes qu'à dire : *Que le firmament soit fait*, et il fut fait dans le moment. Vous donnâtes à ce *firmament* le nom de *ciel;* et c'est en effet le ciel de ce globe où nous sommes, qui comprend la terre et la mer, et que vous fîtes le troisième jour, en donnant une *forme* visible à cette matière informe que vous aviez faite avant qu'il y eût aucun jour.

Dès-lors même, vous aviez déjà fait un *ciel*, puisqu'il est écrit que dès le commencement vous avez fait le *ciel et la terre;* mais c'étoit ce *ciel du ciel*, qu'il est dit que vous vous êtes réservé, et en comparaison duquel notre ciel même n'est que terre. Vous aviez aussi fait une *terre*, qui n'étoit autre chose, comme j'ai déjà dit, que cette *matière informe* qui n'avoit rien de visible ni de distingué, et cet *abîme* sur quoi les ténèbres étoient répandues. Et c'étoit de cette terre, de cette matière *informe et invisible*, de cet être si approchant du néant, que vous deviez faire tout cet assemblage de choses en quoi consiste ce monde sujet au changement, qui n'a

nulle sorte de consistance, et dans lequel nous apercevons ces vicissitudes continuelles, qui nous rendent le temps sensible, et nous donnent moyen de le mesurer. Car CE QUI fait le temps, n'est autre chose que les changements qui arrivent aux choses dont cette *terre informe et invisible* étoit la matière, et qui font qu'elles passent d'une *forme* à une autre.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE IX.

**Pourquoi l'Écriture ne fait nulle mention de jours ni de temps, quand elle parle de la création des natures spirituelles, et de la matière encore informe.**

9. DE là vient que votre Saint-Esprit, qui éclairoit et qui conduisoit l'esprit de votre serviteur Moïse, n'a pas permis qu'il ait fait aucune mention de temps ni de jours, lorsqu'il a dit que dans le commencement vous fîtes le *ciel* et la *terre*. Car ce *ciel du ciel*, qui est celui que vous fîtes d'abord, n'est autre chose qu'une certaine nature intellectuelle, qui, à la vérité, ne vous est pas coéternelle, Trinité adorable, mais qui participe à votre éternité, et dont la mutabilité naturelle est fixée par la douceur ineffable du bonheur qu'elle a de vous contempler sans cesse; ce qui fait que vous étant inséparablement unie, sans que l'amour qui fait cette union ait jamais souffert la moindre défaillance, elle est au-dessus de tous ces changements et de toutes ces vicissitudes qui font le temps.

Il n'est point fait mention de jours non plus, à l'égard de cette matière *informe* dont l'Écriture parle au même endroit, et qu'elle désigne par le nom de *terre informe et invisible*, parce qu'il n'y a ni jours ni temps où il n'y a rien qui survienne ni qui passe, et que rien

ne passe ni ne survient où il n'y a nulle suite de choses qui se succèdent, ni nul passage d'une forme à une autre.
www.libtool.com.cn

## CHAPITRE X.

**Il souhaite de n'avoir point d'autre maître que Dieu même, et de ne vivre que de lui.**

10. O VÉRITÉ éternelle! douce lumière de *mon cœur*, que ce soit vous qui me conduisiez, et non pas mon propre esprit, qui n'est que ténèbres! Je me suis laissé emporter aux choses qui passent; et c'est ce qui a obscurci mon esprit: mais dans cet état même d'obscurité, je n'ai pas laissé de vous aimer. Je m'étois égaré, mais enfin je me suis souvenu de vous. Vous avez *couru* après moi; et j'ai entendu derrière moi votre *voix qui* me rappeloit; pour me faire retourner sur mes pas. Il est vrai que je ne l'ai entendue qu'à peine, tant ces esprits turbulents[1], qui ne sauroient se tenir en paix, faisoient de bruit autour de moi. Je l'ai pourtant entendue à la fin: je l'ai suivie, et je reviens tout épuisé et tout hors d'haleine, à la fontaine de vie, *qui n'est* autre que vous-même.

Que personne ne m'empêche donc de me désaltérer dans ces eaux célestes: que j'en boive et que j'en vive; qu'il ne m'arrive pas de vouloir vivre de la vie que je puis tirer de mon propre fonds. Car TANT que j'ai voulu vivre par moi-même, j'ai mal vécu: je me suis donné la mort à moi-même; mais je retrouve la vie en vous. Que ce soit donc vous seul qui me conduisiez et qui m'instruisiez. J'embrasse avec une entière foi ce que je

[1] Les manichéens.

trouve dans vos saintes Écritures; mais ses moindres paroles enferment des mystères d'une grande profondeur.

www.fibtool.com.cn

## CHAPITRE XI.

**Qu'il n'y a point de temps à l'égard de Dieu, ni même à l'égard des natures spirituelles qui jouissent de lui, quoiqu'elles ne lui soient pas coéternelles. Et qu'il n'y en a point non plus à l'égard de la matière informe des choses corporelles.**

11. Vous m'avez déjà dit, Seigneur, et d'une voix forte qui s'est fait entendre aux oreilles de mon cœur, qu'IL N'Y A que vous qui soyez éternel et véritablement immortel[1], par l'immutabilité de votre nature, qui fait qu'il ne vous survient jamais aucune nouvelle forme, ni aucun nouveau mouvement, et que votre volonté n'est point sujette au temps, et demeure toujours la même. (I. *Tim.* 6. 16.) Car TOUTE nature dont la volonté change, n'est point véritablement immortelle. Voilà ce que je vois clairement à la faveur de votre lumière: faites que la clarté avec laquelle je le vois, augmente tous les jours de plus en plus, et que je conserve cette connoissance, en me tenant sous vos ailes avec humilité.

Vous m'avez encore dit, Seigneur, et d'une voix forte qui s'est fait entendre aux oreilles de mon cœur, que de toutes les natures et les substances qui ne sont pas ce que vous êtes, mais qui ne laissent pas d'avoir une véritable existence, il n'y en a aucune dont vous ne soyez le créateur, et que tout vient de vous, hors ce qui n'a point d'être, c'est-à-dire LE PÉCHÉ, qui n'est autre chose que le mouvement par lequel la volonté se

[1] Contre les manichéens, qui croyoient qu'il y avoit des choses que Dieu n'avoit point faites, et que le péché étoit une substance.

détourne de ce qui *est* souverainement, c'est-à-dire de vous, pour se porter à quoi que ce soit de ce qui est moins que vous; que nul péché n'est capable de vous nuire, ni de troubler, non plus dans les plus petites choses que dans les plus grandes, l'ordre que vous avez établi, ni de donner atteinte à l'empire souverain que vous exercez sur toutes choses. Voilà ce que je vois clairement à la faveur de votre lumière : faites que la clarté avec laquelle je le vois augmente tous les jours de plus en plus, et que je conserve cette connoissance, en me tenant sous vos ailes avec humilité.

12. Une autre chose que vous m'avez encore dite, et d'une voix forte qui s'est fait entendre aux oreilles de mon cœur, c'est que nulle créature ne vous est coéternelle; non pas même celles dont la volonté n'a que vous seule pour objet, et ne se porte jamais à nul autre; parce que le bonheur qu'elles ont de vous être unies par tout l'amour dont elles sont capables, de *se nourrir* sans cesse de vous, et de trouver en vous de quoi remplir toute l'avidité de cet amour chaste, qui ne souffre jamais nulle sorte d'interruption, fixe leur mutabilité naturelle; et à l'égard de qui il n'y a ni avenir qu'elles attendent, ni passé dont il ne leur reste que le souvenir; parce que vous êtes leur seul et unique *objet*, et que vous leur êtes toujours présent; et qui, enfin, n'éprouvant jamais aucune sorte de changement, n'ont nulle sorte d'affinité avec le temps.

Quoi que ce soit donc que ces sortes de créatures, quelle félicité approche de celle qu'elles ont de vous être unies, félicité éternelle et ineffable; de vous servir pour jamais de demeure et de temple, et d'être sans cesse éclairées de votre lumière? Que peut-on donc croire que ce soit que ce *ciel du ciel*, qu'il est dit que le Seigneur s'est réservé (*Ps.* 113), sinon ces heureuses créatures qui sont votre temple, et qui jouissent de vos

délices ineffables, sans aucune interruption, et sans qu'aucun mouvement les porte vers nul autre objet; ces purs esprits qui ne sont qu'un, par la parfaite conformité qui les tient unis dans cette paix solide et ineffable qui est le partage des saints; ces citoyens de votre ville sainte, et qui sont eux-mêmes cette heureuse ville que vous vous êtes bâtie dans ce *ciel*, bien plus élevé au-dessus de celui que nous voyons, que celui-là ne l'est au-dessus de la terre?

13. Que toute âme, qui, dans ce malheureux exil où nous sommes si loin de vous, brûle d'une soif ardente pour vos eaux célestes; qui fait son pain de ses larmes, dans le cours de cette vie mortelle, où toutes choses lui disent sans cesse: *Quand serez-vous avec Dieu?* qui ne désire et ne vous demande que de passer tous les *jours* de sa *vie* dans votre sainte maison, et qui ne connoît point d'autre *vie* que vous, ni d'autres *jours* que votre éternité, c'est-à-dire ce qui fait que vous êtes toujours le même, et que vos années ne passent point; que tout âme, dis-je, qui en est là, comprenne, si elle en est capable, jusqu'à quel point votre éternité vous élève au-dessus de toutes sortes de temps, puisque, encore que ces intelligences si nobles, qui sont votre maison et votre temple, ne soient que de pures créatures, et que par conséquent elles ne vous soient point coéternelles, elles ne laissent pas d'être au-dessus de toutes les vicissitudes du temps, par le bonheur qu'elles ont de n'avoir jamais été loin de vous, comme nous sommes dans cette terre étrangère; et de vous être unies par une charité perpétuelle et inaltérable. Voilà ce que je vois clairement, à la faveur de votre lumière: faites que la clarté avec laquelle je le vois augmente tous les jours de plus en plus, et que je conserve cette connoissance, en me tenant sous vos ailes avec humilité.

14. Je trouve encore une autre sorte de chose, à l'égard de laquelle il n'y a point de temps non plus. C'est cette *matière informe*, qu'on aperçoit dans les changements qui arrivent aux choses du dernier ordre[1]; car il faudroit être de ceux dont l'esprit s'égare et se perd dans des pensées creuses, où il ne fait que rouler les vains fantômes que les sens font passer en nous, pour oser dire que, si toutes sortes de *formes* étoient anéanties, et qu'il ne restât que cette *matière informe*, par laquelle les choses passent d'une *forme* à une autre, elle pût faire le cours et les vicissitudes des temps. Cela est absolument impossible, puisqu'il n'y a point de temps où il n'y a point de variété de mouvements, et qu'il n'y a point de variété de mouvements où il n'y a point de passage d'une *forme* à une autre[2].

## CHAPITRE XII.

**Deux sortes de créatures, à l'égard desquelles il n'y a point de temps.**

15. C'est donc pour avoir considéré toutes ces choses, autant qu'il vous a plu de m'en faire la grâce, et de m'ouvrir la porte de vos mystères, où *je n'ai* frappé qu'à mesure que vous m'en avez sollicité, qu'entre les choses que vous avez faites, j'en ai trouvé deux à l'égard de qui il n'y a point de temps, quoique ni l'une ni l'autre ne vous soit coéternelle. L'une est cette créature si excellente, dont le bonheur est à tel point, qu'encore que, par sa nature, elle soit sujette au changement, il ne lui en arrive aucun, parce qu'elle jouit de votre éternité et de votre immutabilité, par une con-

[1] *Voyez* le chap. 6, vers le milieu.
[2] *Voyez* le dernier paragraphe du chap. 12, au commencement.

templation perpétuelle qui ne souffre ni interruption ni défaillance. L'autre est cette matière destituée de toute forme ; car dès-là qu'elle n'en avoit ni n'en recevoit aucune, elle n'éprouvoit aucun de ces changements qui font passer du mouvement au repos, et du repos au mouvement ; et ainsi il n'y a point non plus de temps à l'égard de cette matière, d'abord *informe*, mais que vous n'avez pas laissée telle que vous l'aviez faite.

Vous avez donc fait, dans le commencement, avant qu'il n'y eût ni jour ni temps, ces deux choses dont je viens de parler, c'est-à-dire ces natures spirituelles, que l'Écriture désigne par le nom de *ciel* (Gen. 1. 2) ; et cette matière qu'elle appelle une *terre informe et invisible*, et un *abîme sur lequel les ténèbres étoient répandues*, et à quoi elle ne donne ce nom-là qu'en faveur de ceux qui ont besoin qu'on les conduise peu à peu, et comme par degrés, à l'intelligence des choses ; car tous ne sont pas capables de concevoir cette matière destituée de toute *forme*, mais qui n'étoit pourtant pas un pur néant, de laquelle vous deviez faire un *ciel* différent de ce *ciel du ciel* dont il est parlé d'abord, et une *terre* visible, et ornée de diverses sortes de *formes*, et les eaux, telles que nous les voyons, et toutes les autres choses dont vous avez composé toute cette grande masse de l'univers, et sur la création desquelles il est fait mention de jours, parce que ces divers mouvements, et ces changements de formes si réglés, à quoi elles sont sujettes, sont proprement ce qui fait le temps.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XIII.

**Que c'est parce qu'il n'y a point de temps à l'égard du ciel intellectuel, ni de la matière informe, que l'Écriture ne fait point de mention de jours, quand elle parle de la création de l'un et de l'autre.**

16. Quand je considère donc ces paroles de votre Écriture : *Dans le commencement, Dieu créa le ciel et la terre; et cette terre étoit informe et invisible, et les ténèbres étoient répandues sur la face de l'abîme,* il me paroît que, s'il n'est point fait mention de jours, lorsqu'il est parlé de la création de ce *ciel* et de cette *terre*, c'est qu'il n'y a point de temps, ni à l'égard de ce *ciel du ciel*, ce ciel vivant et intellectuel, qui, au lieu que nous ne voyons les choses de pure intelligence *qu'imparfaitement*, et l'une après l'autre, d'une vue trouble et confuse, sous des énigmes, et comme au travers d'un verre obscur, les voit à découvert, et les embrasse tout entières dans les splendeurs de la claire vision, qui n'est point sujette aux vicissitudes du temps, et où les choses ne se présentent point successivement, mais toutes à la fois, ni à l'égard de cette matière encore informe et invisible : puisque qui dit temps, dit changement, et qu'il n'y a nul changement où il n'y a nul mouvement ni nul passage d'une forme à une autre. Or, c'est ce *ciel du ciel*, cette *matière informe*, que l'Écriture exprime d'abord par les mots de *ciel* et de *terre*. Elle s'exprime sur celui de *terre*, dès le second verset; et quand elle dit, dans le sixième, que le firmament fut fait le second jour, et que Dieu lui donna le nom de *ciel*, elle fait assez entendre quel est cet autre *ciel* dont elle venoit de parler sans faire aucune mention de *jours*.

Je crois donc, et je le répète encore une fois, que la raison pour laquelle l'Écriture ne fait point de mention de *jours*, lorsqu'elle dit que dans *le commencement, Dieu créa le ciel et la terre*, c'est parce qu'il n'y a point de temps, ni à l'égard de ce *ciel du ciel*, qui a eu sa forme avant toute autre chose, ni à l'égard de cette *terre* qui n'en avoit point, et qui n'étoit qu'une matière *invisible* et *informe*.

## CHAPITRE XIV.

**Après avoir admiré la profondeur de l'Écriture, et l'aveuglement des manichéens, qui rejetoient les livres de l'Ancien-Testament, il commence d'entrer en matière contre ceux qui ne convenoient pas avec lui, sur le sens des premières paroles de la Genèse.**

17. La profondeur de vos saintes Écritures épouvante, ô mon Dieu! Elles nous présentent une surface agréable, qui nous flatte et nous attire; mais leur profondeur épouvante encore une fois. Je ne puis l'envisager sans trembler et sans frémir; mais ce n'est que par le respect et l'amour que je leur porte. Je hais souverainement ceux qui les haïssent [1]. Que ne tuez-vous ces malheureux, ô mon Dieu! que ne les tuez-vous de ce glaive à double tranchant dont parle l'Écriture, afin qu'ils cessent de la haïr? (*Heb.* 4. 12.) Car je ne souhaite que vous les tuiez, qu'afin que, mourant à eux-mêmes, ils ne vivent plus que pour vous.

Il y en a d'autres qui ne condamnent pas les livres de Moïse, et qui, au contraire, font profession de les respecter, mais qui ne laissent pas de me dire: « Le » sens que vous donnez à ces paroles de la Genèse n'est

[1] Les manichéens.

» pas celui que le Saint-Esprit, qui les a dictées à Moïse, » a voulu qu'on leur donnât ; et leur véritable sens est » celui que nous leur donnons. » Voici de quelle sorte je réponds à ces gens-là. Soyez, s'il vous plaît, ô mon Dieu ! le juge de ce différend, puisque vous êtes leur Dieu aussi-bien que le mien.

## CHAPITRE XV.

Qu'on ne sauroit s'empêcher de convenir de ce qu'il a dit, depuis le commencement du livre douzième, sur l'éternité de Dieu, et sur ce qui fait qu'il n'y a point de temps, ni à l'égard des natures spirituelles qui jouissent de lui, ni à l'égard de la matière encore informe.

18. Traiterez-vous de fausseté, ce que la vérité éternelle m'a dit d'une voix forte qui s'est fait *entendre* aux oreilles de mon cœur, que ce qui fait que le Créateur est véritablement éternel, c'est que sa substance est exempte de tous ces changements qu'éprouvent les choses sujettes au temps, et que sa volonté n'est rien de différent de sa substance ; et qu'ainsi il ne faut pas s'imaginer qu'il veuille tantôt une chose et tantôt une autre, ni qu'il veuille aujourd'hui ce qu'il ne vouloit pas hier : ni même que ce soit par reprises, et comme par divers mouvements de volonté, qu'il veuille ce qu'il veut ; parce qu'une volonté de cette sorte seroit une volonté sujette au changement, et que ce qui peut changer n'est point éternel : or, notre Dieu est éternel.

Oseriez-vous non plus traiter de fausseté, ce que la même vérité m'a encore dit d'une voix forte qui s'est fait entendre aux oreilles de mon cœur ; que, comme l'attente où nous sommes des choses à venir devient une vue présente lorsqu'elles sont arrivées, cette vue devient mémoire lorsqu'elles sont passées (*liv.* 11.

*chap.* 28) : que toute intelligence dont l'action peut varier de la sorte est sujette au changement, et que ce qui peut changer n'est point éternel ? Or, notre Dieu est éternel ; et je n'ai qu'à joindre ensemble toutes ces vérités, qui sont autant de principes, pour voir que la production des créatures n'a point été l'effet d'une volonté nouvelle qui soit survenue à mon Dieu, et que les vues et les connoissances de ce Dieu éternel que j'adore, sont toujours les mêmes, et n'ont rien de sujet au temps.

19. Qu'avez-vous donc à dire, vous qui combattez le sens que je donne aux paroles de Moïse ? Y a-t-il quelque chose de faux dans ce que je viens de dire ? Non, disent-ils ; il n'y a rien que de vrai.

Et ce que j'ai dit plus haut, que tout ce qui existe, de quelque nature qu'il soit, c'est-à-dire et ce qui a déjà quelque forme, et ce qui ne seroit encore qu'une matière capable d'en recevoir, tient son être de celui qui, étant l'être souverain, est aussi souverainement bon, n'est-il pas également vrai ? Nous en convenons, répondent-ils.

Vous ne disconviendrez pas non plus qu'il n'y ait de certaines créatures, élevées par l'excellence de leur nature, au-dessus de toutes les autres, et qu'un chaste amour tient si étroitement unies au Dieu véritable et véritablement éternel, qu'encore qu'elles ne lui soient point coéternelles, il n'y a point de temps à leur égard, parce que, ne s'écartant jamais de Dieu, pour se porter à nulle autre chose, et jouissant d'un repos perpétuel et inaltérable dans la contemplation de cet être souverain, elles n'éprouvent aucune de ces vicissitudes qui font le temps. Car vous vous montrez, ô mon Dieu ! à ces esprits si purs, parce qu'ils vous aiment autant que vous voulez être aimé ; et cette vue les remplit de telle sorte, et leur tient si bien lieu de tout, qu'il ne leur arrive jamais de se détourner de vous, et qu'ils

ne sont pas même capables du moindre retour envers eux-mêmes. Voilà quelle est la maison que vous habitez, ô mon Dieu ! et cette maison n'est ni terre ni d'aucune autre matière plus subtile, comme pourroit être la matière éthérée ; c'est une maison toute spirituelle, et qui participe à votre éternité, parce qu'elle subsiste éternellement, sans aucune sorte d'altération ni de défaillance. Car c'est de cette maison qu'il est dit que vous l'avez établie pour subsister dans tous les siècles des siècles, et qu'elle ne s'écartera jamais de la *loi que vous* lui avez donnée [1]. Cependant elle ne vous est pas coéternelle, puisque dès-là qu'elle a été faite, elle a eu son commencement. (*Ps* 148. 6.)

20. Il est vrai que nous ne trouvons point de temps qui l'ait précédée, puisqu'il est écrit que *la sagesse a été créée avant toutes choses* (Eccl. 1. 4) : ce qui ne se doit pas entendre de cette *sagesse* dont *vous êtes le* père, qui vous est égale et coéternelle, par laquelle toutes choses ont été créées, et qui est ce *principe* par lequel il est dit que vous avez fait le ciel et la terre ; mais de la *sagesse* créée, c'est-à-dire de la nature intellectuelle, qui n'est *lumière* que par le bonheur qu'elle a de contempler votre divivine lumière ; ce qui fait que toute créature qu'elle est, l'Écriture ne laisse pas de lui donner le nom de *sagesse*. Mais AUTANT qu'il y a de différence entre la lumière primitive qui éclaire, et ce qui n'est *lumière* que parce qu'il en est éclairé ; autant y en a-t-il entre la *sagesse* qui a créé toutes choses, et la *sagesse* créée ; et l'une n'est pas moins au-dessus de l'autre, que la *justice* qui justifie [2] est au-dessus de ce qui n'est *justice* que pour en avoir été justifié.

Cependant, quelque différence qu'il y ait entre cette *justice primitive*, et cette autre *justice inférieure* et dé-

[1] C'est-à-dire qui est la seule véritable justice.
[2] *Idem*.

pendante, un de vos plus fidèles serviteurs n'a pas laissé de dire que nous sommes *votre justice* [1]. Car c'est ce qu'il a dit en propres termes, dans ce passage d'une de ses Épîtres : *Celui qui ne connoissoit point le péché a été fait péché pour l'amour de nous, afin que par lui nous devinssions la justice de Dieu.* (II. Cor. 5. 21.)

Il y a donc une sagesse créée, qui n'est autre chose, comme j'ai déjà dit, que ces natures spirituelles et intellectuelles, qui composent votre ville sainte, la céleste Jérusalem, cette ville libre qui est notre mère, cette ville éternelle qui est dans le Ciel, ou qui est elle-même le *ciel*, c'est-à-dire ce *ciel du ciel* que vous vous êtes réservé, et qui vous loue éternellement. (*Gal.* 4. 62.) Mais quoique nous ne trouvions point de temps qui ait précédé cette *sagesse*, puisque, ayant été créée avant toutes choses, elle l'a été avant tous les temps, nous trouvons au-dessus d'elle l'éternité du Créateur, puisque c'est lui qui l'a faite, et qu'elle n'a commencé d'être que lorsqu'il l'a tirée du néant. Il ne faut pas néanmoins concevoir ce commencement comme un commencement de temps, puisque quand elle a été créée, il n'y avoit point encore de temps, mais comme un commencement d'existence.

21. Ces intelligences si pures ne sont donc point ce que vous êtes, quoiqu'elles ne soient que par vous; et ce sont des substances toutes différentes de la vôtre [2], puisque, encore qu'elles aient été avant tous les temps, et qu'il n'y ait pas même de temps à leur égard, parce qu'ayant été élevées jusqu'à la contemplation de votre substance ineffable, et ne s'en détournant jamais, elles n'éprouvent aucune sorte de changement, elles en sont néanmoins capables par leur nature. Cette muta-

[1] C'est-à-dire qui est la seule véritable justice.

[2] Contre les manichéens, qui croyoient que les substances intellectuelles étoient des portions de celle de Dieu.

bilité feroit même qu'elles s'obscurciroient et se refroidiroient, si l'amour parfait par lequel elles sont unies, ne les tenoit sans cesse exposées aux ardeurs vives et lumineuses que vous leur communiquez, et qui, les rendant elles-mêmes ardentes et lumineuses, en font comme un midi perpétuel.

Oh! quelle est la splendeur et l'éclat de cette maison céleste! C'est celle-là dont la beauté est l'objet de mon amour. C'est vous, palais admirable, où réside la gloire de mon Seigneur et de mon Dieu (*Ps.* 25. 8), *qui vous* a fait et qui règne en vous; c'est vous, dis-je, *que je désire*; c'est vers vous que je soupire dans mon exil; et je demande sans cesse à celui qui vous a fait, qu'il veuille bien aussi régner en moi, puisque je suis son ouvrage aussi-bien que vous. Il est vrai que je me suis égaré, comme une brebis qui s'écarte du troupeau (*Ps.* 118. 176); mais le divin architecte qui vous a bâti, est aussi le pasteur à qui j'appartiens; et *j'espère* qu'il me rapportera sur ses épaules, dans cette demeure céleste. (*Luc.* 15. 5.)

22. Qu'avez-vous donc à dire, vous qui reconnoissez Moïse pour un insigne serviteur de Dieu, qui respectez ses livres comme des oracles du Saint-Esprit, et qui ne faites que combattre le sens que je donne à ses paroles? Pouvez-vous nier qu'encore que cette maison céleste où Dieu habite ne lui soit pas coéternelle, elle ne soit éternelle selon que sa nature le comporte? Et ne seroit-ce pas en vain que vous chercheriez, dans ce *ciel du ciel*, ces variations et ces changemens qui font le temps, puisqu'il n'y en a aucune; et que dès-là qu'il jouit du bonheur d'être inséparablement uni à Dieu, il est au-dessus de tout ce qui fait les révolutions des temps? Nous en convenons, répondent-ils.

Que pouvez-vous donc trouver de faux dans tout ce

que j'ai déclaré ici avec action de grâces, à la gloire de mon Dieu, à mesure que la voix de sa vérité, qui est le fonds inépuisable de ses louanges, se faisoit entendre aux oreilles de mon cœur ? Sera-ce ce que j'ai dit, en parlant de cette matière *informe*, que dès-là qu'elle n'avoit point de *forme*, on n'y pouvoit trouver aucune suite de choses, ni par conséquent aucune vicissitude ni aucun temps ; et qu'encore que cette matière fût ce qu'on peut imaginer de plus approchant du néant, elle était pourtant quelque chose ; et par conséquent elle avoit été faite par celui dont tout ce qui existe, de quelque manière que ce soit, tire son existence ? Nous ne le saurions nier, répondent-ils.

## CHAPITRE XVI.

**Aveuglement de ceux qui ne veulent pas convenir de ce que la vérité fait entendre à quiconque a les oreilles du cœur ouvertes. La Jérusalem céleste, seul objet de l'amour de saint Augustin.**

23. Car ce que je dis ici en votre présence, ô mon Dieu ! ne s'adresse qu'à ceux qui conviennent de ce que votre vérité me dit intérieurement. Pour ceux qui n'en conviennent pas [1], je les laisserai aboyer et s'étourdir eux-mêmes tant qu'ils voudront, et si je leur parle, ce ne sera que pour les exhorter à calmer leurs agitations et leurs inquiétudes, et à se tenir en état, que votre parole puisse trouver quelque entrée dans leur cœur. Mais quand ils ne voudroient pas m'écouter, et qu'ils rejetteroient ce que je pourrois leur dire, parlez-moi toujours, ô mon Dieu (*Ps.* 27. 1) ! et ne cessez point de faire entrer votre vérité dans mon cœur ;

[1] Les manichéens.

car il n'y a que vous qui le puissiez faire. Je laisserai ces malheureux où ils sont, c'est-à-dire hors d'eux-mêmes, où ils ne font que souffler dans la poudre et se la faire entrer dans les yeux. Pour moi, je me retirerai dans l'intérieur de mon âme, pour vous chanter des cantiques d'amour (*Rom.* 8. 28), pour y pousser des gémissements ineffables, que votre divin Esprit forme en nous (*Gal.* 4. 26.), et pour soupirer, tant que durera mon exil, après la Jérusalem céleste, cette sainte ville qui est ma patrie et ma mère, et vers laquelle mon cœur se tient sans cesse élevé.

C'est vous qui êtes le roi de cette bienheureuse société, qui l'éclairez, qui lui servez de père, de tuteur, de mari; qui êtes ses chastes et perpétuelles délices; sa joie solide et permanente; son bien ineffable, en qui elle trouve toutes sortes de biens, parce que vous êtes le vrai bien, le souverain bien, l'unique bien. Je ne cesserai donc point de soupirer après elle, *jusqu'à* ce que votre bonté infinie, ramassant tout *ce que j'ai* épars çà et là de moi-même, par une dissipation qui m'a mis en pièce et qui m'a défiguré au point que je suis, rende à mon âme sa première beauté; et que, me réunissant tout entier en vous, elle me fasse entrer dans la paix dont jouit cette mère que j'aime si tendrement, et à laquelle je tiens, parce qu'il vous a plu de mettre en moi des prémices de votre esprit [1]; et que vous m'y établissiez pour jamais, ô mon Dieu! dont la seule miséricorde fait toute mon espérance.

Quant à ceux qui ne contestent point la vérité des choses que j'ai avancées, et qui d'ailleurs respectent comme nous, et reçoivent pour Écriture-Sainte tout ce que Moïse a écrit; qui en reconnoissent l'autorité, et qui conviennent que tout le monde doit s'y soumettre,

[1] *Voyez* la fin du chap. 10 du livre 9.

mais qui ne demeurent pas d'accord du sens que je donne à ces premières paroles de la Genèse, je veux bien entrer en dispute avec eux ; et voici ce que je leur dis, ô mon Dieu ! Ne dédaignez pas d'en être le juge : car c'est à vous qu'il appartient de prononcer sur ce que je dirai ici en votre présence, et sur ce qu'ils tâchent d'y opposer.

## CHAPITRE XVII.

**Plusieurs différentes manières d'entendre les mots de *ciel* et de *terre*, dans le premier verset de la Genèse.**

24. Ils disent donc qu'encore qu'il n'y ait rien que de vrai dans ce que je viens d'établir, ce n'est pourtant pas ce que Moïse a eu en vue, quand il a dit, parlant par l'inspiration du Saint-Esprit, que *dans le commencement, Dieu créa le ciel et la terre;* et que, par le mot de *ciel*, il n'a point voulu faire entendre ces natures spirituelles et intellectuelles, qui contemplent sans cesse votre visage ; ni par celui de *terre*, cette matière informe dont j'ai parlé.

Quel sens faut-il donc donner à ces paroles ? « Celui » que nous leur donnons, répondent-ils ; et si vous » voulez savoir ce que Moïse a voulu dire, le voici : » Par ces mots de *ciel* et de *terre*, il a voulu com- » prendre en gros la masse entière de cet univers que » nous voyons, et la désigner d'abord par ce peu de » paroles, se réservant à détailler et à séparer en diffé- » rents articles, qu'il distribue en autant de jours, » tout ce qu'il a plu au Saint-Esprit d'exprimer aupa- » ravant de cette sorte. Car le peuple, pour qui ce saint » prophète écrivoit, étoit si grossier et si charnel, qu'il » n'a jugé à propos de leur parler que de ce qu'il y a

» de visible dans les ouvrages de la toute-puissance de
» Dieu.

Voilà quelle est la pensée de ceux à qui j'ai affaire, quoique d'ailleurs ils conviennent que, par cette *terre confuse et invisible*, et par cet *abîme ténébreux* dont il est parlé incontinent après, on peut fort bien entendre cette matière informe dont toutes les choses que nous voyons furent tirées et formées dans le cours des six premiers jours, comme l'Écriture le rapporte dans la suite.

25. Mais quelque autre ne pourroit-il pas *dire, avec* tout autant de vraisemblance, que les *mots de ciel* et de *terre* signifient cette même matière informe et confuse dont je viens de parler, et que c'est parce que ce monde visible en a été fait avec toutes les espèces de choses que nous y voyons, et que l'on comprend d'ordinaire sous les noms de *ciel* et de *terre*, que Moïse l'a d'abord exprimée par ces mots-là ?

Et un troisième ne pourroit-il pas dire *aussi qu'il est* vrai, comme le prétendent ceux à qui j'ai affaire, que par les mots de *ciel* et de *terre*, on peut fort bien entendre, dans le premier verset de la Genèse, les natures visibles et les invisibles, et qu'ils comprennent, par conséquent, l'universalité des créatures que Dieu a faites par sa sagesse, *principe* et *commencement* de toutes choses, mais que ce que l'Écriture veut faire entendre par cette *terre invisible et informe*, et par cet *abîme ténébreux* dont elle parle incontinent après, *c'est* la matière des unes et des autres, que l'Écriture a jugé à propos de désigner par ces mots-là, à cause de la mutabilité qui leur est commune à toutes ; et aussi-bien à celle qui n'éprouvent point de changement actuel, et qui subsistent toujours dans le même état, parce qu'elles sont votre demeure éternelle, qu'à celles qui changent actuellement, comme le corps de l'homme et son âme

même! Car comme les unes, aussi-bien que les autres, ont été faites de rien, et non pas de la substance même de Dieu, et qu'elles sont, par conséquent, quelque chose de tout différent de cette substance éternelle, immuable et inaltérable, elles sont toutes sujettes au changement. Et que si cette matière commune des choses visibles et des invisibles, qui étoit d'abord sans aucune forme, mais capable de les recevoir, et dont furent faits le *ciel* et la *terre*, c'est-à-dire les unes et les autres de ces deux sortes de natures, qui ont leur forme présentement; si, dis-je, cette matière a été désignée par deux différents noms, c'est que celui de *terre invisible et informe* marque proprement et précisément la matière corporelle telle qu'elle étoit avant d'avoir reçu aucune forme; et celui d'*abîme ténébreux*, la matière spirituelle dans l'état flottant où elle étoit avant qu'elle fût éclairée des rayons de votre sagesse; et [1] que le bonheur qu'elle a d'y participer eût fixé sa mobilité et sa mutabilité naturelle.

23. Enfin, un quatrième ne pourroit-il pas dire encore que, par ce *ciel* et cette *terre*, qu'il est dit que Dieu créa dans le commencement, il faut entendre, non les créatures visibles et les invisibles déjà formées, et dans la perfection de leur être, mais seulement la matière encore informe dont toutes choses doivent être tirées; et que, si elle a été désignée par les noms de *ciel* et de *terre*, c'est parce que les créatures spirituelles, qui sont désignées par celui de *ciel*, et les créatures corporelles, qui le sont par celui de *terre*, et qui toutes sont présentement rangées dans leur ordre, et revêtues des formes et des qualités qui les distinguent les unes des autres, étoient déjà dans cette matière, quoique d'une manière confuse, qui ne permettroit pas de les distinguer?

[1] *Voyez* la note sur le chap. 20 de ce même livre.

## CHAPITRE XVIII.

www.libtool.com.cn

**Qu'on peut donner plusieurs sens différents aux paroles de l'Écriture, pourvu qu'on ne lui fasse jamais rien dire que de vrai; mais qu'on doit toujours tâcher de rencontrer le sens de l'auteur.**

27. J'AI considéré toutes ces diverses vues, que l'on peut avoir sur ce sujet. Mais je me garderai *bien* de contester sur cela, sachant que, comme dit *votre apôtre*, LES contestations ne sont bonnes qu'à renverser la tête de ceux qui nous écoutent (II. *Tim.* 3. 14), au lieu que votre loi édifie, lorsqu'on sait en bien user, et qu'on la rapporte à ce qui en est la fin, c'est-à-dire à la charité, qui part d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une foi vive et sincère. Car notre divin maître nous a appris quels sont les deux *commandements* à quoi la loi et les prophètes se *réduisent* (I. *Tim.* 1. 5 *et* 8. *Matth.* 22. 40); et pourvu que j'embrasse avec un vif sentiment de reconnoissance et d'amour cette importante vérité, et que je sois fidèle à observer ces deux préceptes, que m'importe, ô mon Dieu! lumière secrète des yeux de mon cœur, que quelque autre croie que Moïse a entendu autre chose que ce que je crois qu'il a entendu par ces premières paroles de la Genèse, puisqu'il est certain qu'on peut les entendre en plusieurs différentes manières, pourvu *qu'*il n'y ait rien que de vrai dans les divers sens que l'on leur donne?

Tous tant que nous sommes qui lisons ce qu'il a écrit, nous tâcherons de pénétrer ce qu'il a voulu dire: et comme nous croyons fermement qu'il n'a rien dit que de vrai, nous n'oserions donner à ses paroles aucun sens, ni manifestement faux, ni qui nous paroisse tel.

Chacun ayant donc pour but, en étudiant l'Écriture, de rencontrer le vrai sens de l'auteur, quel mal y auroit-il, quand on s'y méprendroit, et qu'on lui feroit dire une chose pour une autre, pourvu que, comme nous savons qu'il n'a rien dit que de vrai, on ne lui fît rien dire qui ne le fût, et qu'on ne reconût pour tel, à la faveur de votre lumière, qui éclaire et conduit l'esprit de tous ceux qui pensent selon la vérité?

www.libroteca.com.ar

## CHAPITRE XIX.

**Il reprend et réduit en propositions courtes et simples, tout ce qu'il a établi d'incontestable depuis le commencement du livre.**

28. C'est dire vrai, ô mon Dieu! que de dire que vous avez fait le ciel et la terre, et que votre sagesse est le *principe* par lequel vous avez fait tout ce qui existe.

C'est dire vrai, que de dire que le *ciel* et la *terre* étant les deux principales parties dont ce monde visible est composé, les mots de *ciel* et de *terre* comprennent, comme en abrégé, toutes les diverses espèces de créatures.

C'est dire vrai, que de dire que, dans tout ce qui est sujet au changement, nous apercevons *quelque chose d'informe*, qui est comme la base de la forme qu'il a, et qui le rend capable de passer d'une forme à une autre.

C'est dire vrai, que de dire qu'il n'y a nulle vicissitude, ni par conséquent nulle sorte de temps à l'égard de ce qui vous est si étroitement uni, qu'encore que par sa nature il soit sujet au changement, il ne change pourtant jamais.

C'est dire vrai, que de dire que les règles du langage ordinaire des hommes permettent de donner à une chose qui sert de matière à une autre, le nom de cette autre chose qui en doit être tirée ; et qu'ainsi, quoi que ce soit que cette *matière informe* dont le ciel et la terre ont été faits, l'Écriture a pu lui donner les noms de *ciel* et de *terre*.

C'est dire vrai, que de dire qu'entre toutes les choses qui ont déjà quelque *forme*, rien n'approche davantage de ce qui n'en a point encore, que ce que nous appelons la *terre* et l'*abîme*.

C'est dire vrai, que de dire que vous êtes l'auteur et le Créateur, non-seulement de ce qui a déjà sa *forme*, et qui est déjà ce qu'il doit être ; mais encore de tout ce qui ne seroit que capable de recevoir quelque forme, et qui n'en auroit point encore, puisque c'est vous qui avez fait toutes choses.

Enfin, c'est dire vrai, que de dire que tout *ce qui a* été tiré de quelque chose d'informe étoit informe lui-même avant qu'il eût reçu la *forme* qu'il a présentement.

## CHAPITRE XX.

**Que les diverses vérités qu'il a proposées dans le chapitre précédent, font prendre divers partis entre les sens qu'on peut donner au premier verset de la Genèse.**

29. Entre toutes ces vérités, dont aucune ne peut être mise en doute par ceux que vous avez rendus capables de voir ces sortes de choses des yeux de l'esprit, et qui croient fermement que c'est l'esprit de vérité qui a fait parler votre serviteur Moïse, chacun prend parti selon qu'il lui plaît.

L'un prétend que, par ces paroles, *dans le commencement, Dieu créa le ciel et la terre*, il a voulu dire que c'est par votre Verbe, qui vous est coéternel, que vous avez créé toute cette masse corporelle de l'univers, avec toutes les différentes espèces de choses que nous voyons qu'il enferme.

Un autre prétend que, par ces mêmes paroles, *dans le commencement, Dieu créa le ciel et la terre*, il a voulu dire que c'est par ce Verbe, qui vous est coéternel, que vous avez créé la matière d'abord informe des substances spirituelles [1], et des substances corporelles.

Un autre prétend que, par ce *ciel* et cette *terre*, il n'a voulu faire entendre que la matière d'abord informe

[1] Par cette matière informe des substances spirituelles, saint Augustin n'entend autre chose que ces substances mêmes dans l'état où elles seroient, si elles n'étoient point éclairées des rayons de la lumière éternelle, et embrasées du feu de cet amour, qui, les unissant à Dieu, fixe leur mutabilité naturelle, et leur donne cette dernière perfection, qui est à leur égard ce que la forme est à l'égard des substances corporelles. C'est ce qu'on voit clairement, par la manière dont saint Augustin s'en explique en plusieurs endroits de ce même livre, comme au chap. 10, chap. 11, nombre 12, chap. 15, nomb. 11, chap. 17, nomb. 27, vers la fin, et chap. 24, nomb. 33, vers la fin. Mais où il fait le mieux voir quelle a été sa pensée sur ce sujet, c'est dans le chap. 10 du liv. 13, où il dit précisément que, si l'Écriture a parlé de ces substances spirituelles, comme si elles avoient été d'abord quelque chose d'informe, ce n'a été que pour faire entendre ce qu'elles sont par elles-mêmes, et ce qu'elles seroient, si elles n'étoient point unies à Dieu, et éclairées de sa lumière.

Ce qu'il dit de la matière corporelle, ne doit pas faire penser non plus qu'il ait cru qu'elle ait jamais été sans aucune forme, quoiqu'il en ait parlé d'une manière qui peut donner cette idée-là. Mais il s'explique si clairement dans la suite, qu'il ne laisse pas le moindre doute sur ce sujet. C'est dans le chap. 29 de ce livre-ci, et dans le 33e du liv. 13. Dans l'un, il déclare nettement qu'il n'y a point eu de priorité de temps entre la matière des corps et les corps mêmes, mais seulement une priorité de nature ou d'origine, comme celle qui se rencontre entre le chant et le son qui lui sert comme de matière, quoique POUR FAIRE ENTENDRE CE QUE C'EST, on ne puisse s'empêcher d'en parler, comme si son existence avoit précédé celle des corps; et dans l'autre, qu'encore qu'autre chose soit la matière du ciel et de la terre, et autre chose, ce qui en fait la forme et la beauté, Dieu a fait l'un et l'autre TOUT A LA FOIS, et que les formes dont la matière a été revêtue l'ont suivie de si près, qu'il n'y a pas eu la moindre distance entre l'un et l'autre.

de la créature corporelle, et que, s'il l'a désigu
ces noms-là, c'est parce que tout l'univers, qu
prime ordinairement par ces mêmes noms, et q
voyons présentement en ordre, et distingué par
verses espèces de ce qu'il enferme, étoit dès-lo
cette matière, quoiqu'il n'y fût que d'une
confuse.

Enfin un autre prétend que, par ces parole
*le commencement, Dieu créa le ciel et la terre*
voulu faire entendre autre chose, sinon que,
Dieu commença à faire quelque chose, il créa d
cette matière informe qui contenoit déjà, quoiqu
manière encore confuse, ce *ciel* et cette *terre*,
ont été tirés, et qui nous paroissent présenter
vêtus de leurs formes, et tout ce qui est enfer
leur enceinte.

## CHAPITRE XXI.

**Que les mêmes vérités, établies dans le chapitre 19, prendre divers partis sur l'intelligence du second v Genèse.**

30. Toutes ces différentes vues, où il n'y a de vrai, partagent encore les esprits sur l'int de ces paroles qui viennent ensuite : *Or, la t invisible et informe, et les ténèbres étoient ré sur l'abîme.*

Car l'un prétend que Moïse a voulu dire pa cette matière corporelle que Dieu créa dans mencement, et dont les natures corporelles être tirées, fut créée d'abord sans aucune f sans avoir rien de distingué, d'éclairé ni de vi

Un autre prétend que ce qu'il a voulu dir

paroles, c'est que ce grand tout, que nous appelons le *ciel* et la *terre*, n'étoit d'abord qu'une matière *informe et ténébreuse*, dont vous deviez faire ce ciel visible et corporel, et cette terre corporelle, avec toutes les choses que nos sens y aperçoivent.

Un autre prétend que ce *tout*, désigné par les mots de *ciel* et de *terre*, signifie la matière d'abord informe et ténébreuse dont vous deviez former, et les natures invisibles[1] et les natures visibles, c'est-à-dire et ce *ciel* intellectuel, qui est appelé ailleurs le *ciel du ciel*, et toutes les natures corporelles, qui comprennent même notre ciel visible, et qui toutes sont désignées par le mot de *terre*.

Un autre prétend que, par ce *ciel* et cette *terre* dont il est parlé d'abord, il ne faut pas entendre la matière informe, mais les substances spirituelles et corporelles, et que, par ces paroles qui suivent : *Or, la terre étoit invisible et informe, et l'abîme étoit couvert de ténèbres*, l'Écriture a eu dessein de faire entendre qu'avant que vous fissiez ni les unes ni les autres de ces créatures qu'elle venoit d'exprimer par les noms de *ciel* et de *terre*, vous aviez déjà fait la matière informe dont vous les formâtes depuis.

Enfin un autre prétend que ces paroles signifient qu'avant que vous fissiez le *ciel* et la *terre*, c'est-à-dire toute cette masse corporelle que l'on comprend d'ordinaire sous ces deux noms, avec toutes les espèces de choses que nous voyons qu'elle enferme, vous aviez déjà fait une *matière informe*, et que c'est de cette matière que vous les avez tirées.

[1] *Voyez* la note sur le chapitre précédent.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XXII.

**Que les objections qu'on pourroit faire contre les deux dernières opinions qu'il a proposées dans le chapitre précédent, n'empêchent pas qu'elles ne se puissent soutenir. Qu'entre les ouvrages de Dieu, il y en a dont la création n'est point marquée dans la Genèse.**

31. Peut-être que, pour combattre *ces deux dernières* opinions, on dira que si, par ce *ciel* et cette *terre*, qu'il est dit, dès l'entrée de la Genèse, que Dieu créa dans le commencement, on ne doit pas entendre la *matière informe*, il s'ensuivra qu'il y avoit donc quelque *substance* que Dieu n'avoit point faite; et que c'est ce qui lui a servi de matière pour faire le ciel et la terre. Car, ajoutera-t-on, à moins que, dans ce commencement de la Genèse, les mots de *ciel* et de *terre*, ou au moins le dernier des deux ne s'entende de *cette matière informe*, on ne trouvera point que l'Écriture ait dit nulle part que Dieu l'ait faite; au lieu que, lorsqu'on reconnoît qu'elle est comprise dans ces premières paroles de la Genèse : *Dans le commencement, Dieu créa le ciel et la terre*, ce qui suit, que *la terre étoit quelque chose d'invisible et de confus*, ne peut plus donner l'idée d'une chose qui fût sans que Dieu l'eût faite, puisque, quand ces dernières paroles se devroient entendre de cette même manière, toute la création en auroit-elle déjà été marquée par les premières.

Mais ce seroit en vain qu'on voudroit combattre, par ce raisonnement, ces deux dernières opinions. Ceux qui tiennent l'une ou l'autre, se tireroient sans peine de cette difficulté; et ils n'auroient qu'à répondre que, bien loin de nier que Dieu ait fait cette matière, ils reconnoissent, au contraire, qu'il a tout fait; que

même le tout que composent ses ouvrages est quelque chose de très bon; et qu'encore que ce qui a déjà sa *forme* vaille mieux qu'une matière qui n'en a point encore, et qui n'est que capable d'en recevoir, cette matière ne laisse pas d'être quelque chose de bon [1]. Que si l'Écriture n'a point dit que Dieu ait créé cette *matière informe*, elle n'a point dit non plus qu'il ait créé les *chérubins* et les *séraphins*, ni ces *trônes*, ces *dominations*, ces *principautés*, et ces *puissances* dont l'Apôtre parle si précisément, et qu'on ne laisse pas de reconnoître pour des ouvrages de Dieu, aussi-bien que toutes les autres substances.

De plus, diront-ils encore, s'il est vrai que ces premières paroles de la Genèse: *Dans le commencement, Dieu créa le ciel et la terre*, comprennent tout ce qui existe, que faut-il penser de ces *eaux*, sur lesquelles il est dit, bientôt après, que l'esprit de Dieu étoit *porté*? Car si l'on prétend qu'elles sont comprises sous le nom de *terre*, on ne peut plus entendre la *matière informe* par ce mot-là, puisque les eaux, bien loin d'être quelque chose d'informe, sont quelque chose de si beau. Et supposé même que cela n'empêchât pas que l'on n'entendît encore la matière informe, par cette *terre*, d'où vient que l'Écriture, qui dit expressément que le *firmament* fut fait de cette matière, et que Dieu lui donna le nom de *ciel*, ne dit point que les eaux en furent faites? Dira-t-on qu'elles sont encore quelque chose d'informe et d'invisible? et ne les voyons-nous pas couler, revêtues de tout ce que leur nature comporte qu'elles aient de *forme* et de beauté?

Que si l'on prétend que cette forme qu'elles ont présentement, leur fut donnée au moment que Dieu dit: *Que toutes les eaux se ramassent en un même lieu*, et

[1] Tout ceci tend à saper ces principes des manichéens qui ont été rapportés dans l'avertissement.

que ce soit la leur avoir donnée que de les avoir *ramassées*, que faut-il dire de celles qui sont au-dessus du firmament? Car elles n'auroient pas été si avantageusement placées, si c'étoit quelque chose d'informe. Cependant non-seulement l'Écriture ne marque point par où Dieu leur a donné la *forme*, non plus que l'*être*.

S'il y a donc des choses que la raison, non plus que la foi, ne permet pas de regarder que comme des ouvrages de Dieu, quoique la Genèse ne dise point qu'il les ait faites; et s'il n'y a personne assez *extravagant* pour prétendre que ces eaux, qui sont au-dessus du firmament, soient éternelles comme Dieu même, quoique ce même livre de la Genèse, où il en est parlé, ne marque point qu'elles aient été faites, ni quand elles l'ont été, pourquoi ne mettrons-nous pas au même rang cette matière informe, que l'Écriture désigne par les mots de *terre invisible* et *confuse*, et *d'abîme ténébreux?* Quoi! sous prétexte que Moïse ne dit point quand elle a été créée, faudra-t-il croire qu'elle est de toute éternité comme Dieu même; et la voix de la vérité ne nous dit-elle pas qu'elle a été tirée du néant?

## CHAPITRE XXIII.

**Qu'autre chose est de chercher ce qu'il y a de vrai en soi, sur les sens qu'on peut donner aux paroles de l'Écriture; et autre chose de chercher quelle a été la pensée et l'intention de l'auteur.**

32. Après avoir vu et considéré attentivement toutes ces choses, autant que le comporte mon infirmité, que je confesse, ô mon Dieu! quoiqu'elle vous soit bien mieux connue qu'à moi-même, je trouve qu'il y a deux différentes manières dont on peut être en contestation sur ce qui nous est rapporté par ceux qui ont

été de fidèles interprètes de votre vérité. L'une regarde le fond des choses considérées en elles-mêmes, et par rapport à ce qu'on en peut penser sans blesser la vérité : l'autre regarde l'intention de l'auteur qui nous les rapporte, et le sens précis qu'il a voulu que nous donnassions à ses paroles. Car autre chose est de rechercher ce qu'il y a de vrai en soi, dans les diverses vues qu'on pentavoir sur la création de l'univers, et autre chose de chercher ce que Moïse, ce grand homme, qui vous a si fidèlement servi, a voulu nous faire entendre par ce qu'il nous en rapporte.

Loin de moi ceux qui, voulant se mêler de raisonner sur la création, avancent des faussetés visibles, qu'ils prennent néanmoins pour des connoissances certaines [1]! Et loin de moi pareillement ceux qui donnent aux paroles de Moïse des sens manifestement faux! Mais que je sois pour jamais uni en vous, ô mon Dieu ! à ceux qui se nourrissent de votre vérité, dans la dilatation de la charité : que je trouve ma joie en vous, aussi-bien qu'eux ; que nous nous appliquions tous ensemble à l'étude de votre divine parole ; et qu'en cherchant ce qu'avoit en vue ce serviteur fidèle, qui en a été le dispensateur, nous trouvions ce que vous avez eu dessein de nous faire entendre par lui.

## CHAPITRE XXIV.

**On voit bien plus clairement ce qu'il y a de vrai, dans les diverses vues que l'on peut avoir sur les paroles de l'Écriture, qu'on ne voit quelle a été précisément la pensée de l'auteur.**

33. Mais entre tant de sens, tous différents, qui se présentent quand on examine ces paroles, et qui tous

[1] Les manichéens.

sont conformes à la vérité, qui peut se tenir assez assuré d'avoir rencontré la pensée de Moïse, pour oser dire : *Voilà ce que Moïse a prétendu nous faire entendre*, et le dire avec la même confiance avec laquelle il assure que ce qu'il donne pour le sens de Moïse, est vrai en soi, soit que ce soit ce que Moïse a voulu dire ou quelque autre chose?

Moi, par exemple, qui ait fait dessein de vous offrir, dans cet ouvrage de mes confessions, un *sacrifice de* louanges, et qui conjure votre miséricorde *de me faire* la grâce de m'en acquitter, je dis hardiment, et sans craindre de me méprendre, que c'est par votre *parole* immuable que vous avez fait toutes les natures visibles et invisibles. Mais oserois-je dire, avec la même confiance, que Moïse n'a point eu d'autre vue que celle-là, quand il a dit : *Dans le commencement, Dieu créa le ciel et la terre?*

Je vois, dans la lumière de votre vérité, la première de ces deux choses; et c'est ce qui *fait que je ne* crains point de la donner pour certaine. Mais comme je ne vois point dans l'esprit de Moïse, je ne saurois dire que ce que je pense soit précisément ce qu'il a eu en vue quand il a écrit la Genèse. Car ne se peut-il pas faire que, par ce *commencement*, il ait entendu le commencement de vos opérations? Ne se peut-il pas faire tout de même que, par les mots de *ciel* et de *terre*, il ait voulu faire entendre, non les natures spirituelles et les corporelles, ayant déjà la perfection de leur être, mais ces mêmes natures encore informes, et comme dans leur première ébauche? Je vois fort bien qu'il a pu, sans s'éloigner de la vérité, avoir eu en vue l'une et l'autre de ces deux choses : je ne vois pas, avec la même clarté, à laquelle des deux il a pensé, quand il a écrit ces paroles, quoique je ne doute en aucune manière, que ce que ce grand homme a eu dans l'esprit,

quand il les a écrites, ne soit vrai, et qu'il ne l'ait même énoncé comme il le falloit énoncer, soit que ce soit quelque chose de ce que j'ai rapporté plus haut, ou quelque chose de tout différent.

## CHAPITRE XXV.

**Témérité de ceux qui prétendent que le sens qu'ils donnent aux paroles de l'Écriture est le vrai sens de l'auteur, plutôt que celui que d'autres leur donnent. Que la vérité, de quelque part qu'elle vienne, est le bien commun de tout le monde. Où l'on voit si les choses sont vraies. Quel mal c'est d'avoir plus de soin de faire valoir ses sentiments, que de conserver la paix et la charité.**

34. Qu'on ne me vienne donc plus dire : Ce que Moïse a voulu faire entendre, c'est ce que je dis, et non pas ce que vous dites.

Si on s'en tenoit à me demander : Comment savez-vous que le sens que vous donnez à ses paroles est celui qu'il a voulu qu'on leur donnât? cela ne me devroit faire aucune peine ; et je répondrois à cette question ce que j'y ai répondu plus haut, ou quelque chose même de plus étendu, si ce que j'ai dit ne suffisoit pas pour satisfaire celui qui me l'auroit faite [1]. Mais pour ceux qui me viennent dire : Ce que Moïse a voulu faire entendre, c'est ce que je dis, et non pas ce que vous dites ; quoiqu'ils conviennent que ce que je dis est vrai aussi-bien que ce qu'ils disent, j'ai besoin, pour les supporter avec patience, que vous fassiez pleuvoir de la douceur dans mon cœur ; et c'est ce que je vous demande, ô mon Dieu ! qui êtes la vie de ceux qui sont humbles et pauvres d'esprit, et qui éteignez tout esprit

[1] Le chapitre 25 ne commençoit auparavant que dans cet endroit ; mais il est visible qu'il doit commencer plus haut.

de contention en ceux qui se tiennent dans votre sein. Car ce qui fait qu'ils me parlent de la sorte, ce n'est pas qu'ils voient ce qu'ils disent dans celui de Moïse; c'est qu'ils sont orgueilleux, et qu'encore qu'ils ne sachent point quelle a été sa pensée, ils aiment le sentiment qu'ils ont sur cela, non parce qu'il est vrai, mais parce que c'est le leur; autrement, ils aimeroient tout autant celui des autres, puisqu'il est également vrai. C'est ainsi que j'aime ce qu'ils disent, quand c'est quelque chose de vrai : car ce n'est que *par-là que je* l'aime, et non pas à cause qu'il vient d'eux; aussi n'en vient-il pas, dès-là qu'il est vrai.

Que s'ils n'aiment ce qu'ils disent, que parce qu'il est vrai, il est à moi tout comme à eux, puisque tout ce qui est vrai est le bien commun de tous ceux qui aiment la vérité. Mais dès qu'ils prennent le parti de soutenir que ce que Moïse a eu en vue n'est pas *ce que* je dis, et que c'est ce qu'ils disent, cela me déplaît et me contriste. Car quand il seroit vrai que *c'est en* effet ce que Moïse a pensé, c'est témérairement *qu'ils l'assurent*, et non pas avec connoissance; et leur confiance sur ce sujet vient d'orgueil, et non pas de lumière.

Nous avons grand sujet d'appréhender sur *cela* la sévérité de vos jugements. Car VOTRE vérité n'est ni à moi, ni à celui-ci, ni à celui-là, mais à nous tous; puisque LA VOIX par laquelle vous nous appelez à la participation de ce trésor, s'adresse à tout le monde; et vous nous menacez de nous en priver, si nous prétendons de l'avoir en propre comme s'il n'appartenoit qu'à nous. Ainsi, QUICONQUE veut faire son pécule particulier de ce que vous offrez également à tout le monde, et qui appartient aux autres comme à lui, est exclu de ce bien commun, et renvoyé à ce qu'il peut trouver dans son propre fonds, c'est-à-dire à l'erreur et au

mensonge. Car TOUT ce que l'homme peut dire et penser n'est que mensonge, quand il ne le tire que de son fonds. (*Jean*, 8. 44.)

www.libtool.com.cn

35. Mon Dieu, qui êtes le souverain juge et la vérité par essence, daignez écouter ce que je réponds à mes contradicteurs, puisque c'est devant vous que je parle, et devant ceux que vous m'avez donnés pour frères, et qui usent de la loi comme il en faut user (I. *Tim.* 1. 8), c'est-à-dire qui s'en servent comme d'un moyen pour arriver à la charité, qui en est la fin. Entendez donc, s'il vous plaît, ce que je dirai à ceux qui me contredisent; car je ne veux leur parler que dans un esprit de paix, et comme on se parle entre frères. Voici donc ce que je leur dis :

Quand nous voyons, et vous et moi, que ce que vous dites est vrai, et que ce que je dis l'est aussi, où est-ce que nous le voyons? Ce n'est ni en vous, ni en moi, mais dans cette vérité immuable, qui est infiniment élevée au-dessus de nos esprits. S'il n'y a donc point de contestation entre nous sur ce que nous voyons dans la lumière de notre Seigneur et notre Dieu, pourquoi contestons-nous sur ce qu'un tel homme peut avoir pensé, puisque nous ne saurions pénétrer dans son esprit, pour y voir quelle a été sa pensée, comme nous voyons les choses dans la vérité éternelle et immuable? Car quand Moïse seroit là lui-même, et qu'il nous diroit : *Voilà quelle a été ma pensée*, nous ne pourrions qu'ajouter foi à ce qu'il nous en diroit, et nous ne verrions pas pour cela si ce seroit en effet ce qu'il a pensé[1]. Qu'il ne nous arrive donc pas de nous élever avec orgueil les uns contre les autres, en voulant préférer nos sentiments à ceux des autres.

Ayons soin d'aimer le Seigneur notre Dieu, de tout

[1] Cela ne veut pas dire qu'on en doutât, mais seulement qu'on le croiroit sans le vouloir. Car il y a différence entre *croire* et *voir*.

notre cœur, de toute notre âme et de tout notre esprit, et notre prochain comme nous-mêmes, puisque nous savons que tout ce que Moïse peut avoir eu en vue dans ce qu'il a écrit, n'a eu pour but que la charité, à quoi ces deux commandements nous portent. C'est Dieu même qui nous apprend quelle a été sur cela l'intention de son ministre; et ce seroit démentir Dieu, que de lui en attribuer un autre. Voyez donc quelle folie ce seroit, que de vouloir assurer témérairement lequel de tous ces sens différents que l'on peut donner aux paroles de Moïse est celui qu'il a voulu qu'on *leur donnât;* et de blesser, par des contentions pernicieuses, cette charité que celui dont nous voulons interpréter les paroles a eu pour fin dans tout ce qu'il a écrit.

## CHAPITRE XXVI.

**Lequel est le plus à désirer, ou d'écrire d'une manière qui présente si clairement un certain sens, qu'elle exclue tous les autres, ou d'une autre moins précise pour un sens particulier, mais où toutes les vues que la vérité peut souffrir que l'on ait sur le sujet dont il s'agit, sont renfermées.**

36. Le commandement que vous me faites d'aimer mon prochain comme moi-même, ô mon Dieu! qui me relevez quand je me tiens dans l'humilité, et qui me délassez de tous mes travaux; qui daignez entendre tout ce que je déclare ici en votre présence, et qui me pardonnez mes péchés, ne me permet pas de croire que cet excellent homme, qui vous a si fidèlement servi, ait été traité de vous moins favorablement que j'aurois désiré de l'être, si j'avois été de son temps, et que vous m'eussiez choisi, au lieu de lui, pour ministre et pour dispensateur de ces saintes Écritures, dont tous les

peuples de la terre devoient tirer un si grand fruit dans la suite des temps, et que vous deviez porter à ce comble d'autorité, qui les élève si fort au-dessus de tous les livres qui ne sont que l'ouvrage de l'esprit d'orgueil ou de mensonge.

Or, si j'avois été à la place de Moïse, et que vous m'eussiez chargé d'écrire la Genèse, comme il auroit pu se faire si vous l'aviez voulu, ô mon Dieu! puisque nous sortons tous de la même masse, et que l'homme n'est rien qu'autant qu'il vous plaît de vous souvenir de lui (*Ps.* 8. 5), j'aurois désiré que vous m'eussiez fait la grâce de m'exprimer de telle sorte, et de compasser si bien mes paroles, que ceux qui ne sont pas encore capables de concevoir comment vous créez les choses, ne rebutassent pas ce que j'aurois écrit, et ne le regardassent pas comme étant au-dessus de leur portée; et que quelque vue conforme à la vérité, que ceux qui sont capables de concevoir la création pussent avoir sur ce que j'aurois écrit, ils la trouvassent dans la manière courte et simple dont je me serois exprimé; en sorte que tout ce qu'on pourroit voir sur cela, dans la lumière de la vérité, se rencontrât dans mes paroles.

## CHAPITRE XXVII.

**De combien les paroles de l'Écriture sont plus excellentes et plus riches que tout ce qu'elles donnent sujet de dire en les expliquant. Fausses vues qu'on peut avoir sur l'intelligence des premières paroles de la Genèse.**

37. Quelque peu de place que tienne une source d'où il coule un grand nombre de ruisseaux qui parcourent une grande étendue de pays, elle est plus riche et plus abondante dans ce peu d'espace qu'elle occupe, que

tous les ruisseaux qui en dérivent, et qui s'étendent si loin. Il en est de même des paroles de votre Écriture. Ce sont des sources qui ne tiennent pas beaucoup de place, mais d'où il sort une grande abondance de vérités dont tous ceux qui viennent puiser dans ces sources s'enrichissent. Chacun en tire quelqu'une, l'un celle-ci, et l'autre celle-là, selon qu'on est capable d'entendre ces sortes de choses. On n'arrive à ce que l'on en tire que par une longue suite de discours, qui sont comme les ruisseaux qui sortent de la source : mais *quelque* étendue qu'ils aient, la source, toute petite *qu'elle* paroît, est toujours plus riche et plus féconde que tous ces ruisseaux.

Il y en a qui, quand ils lisent ces premières paroles de la Genèse, se représentent Dieu comme un homme, ou comme une certaine grande masse d'une puissance infinie, qui, par une volonté survenue tout d'un coup, a produit hors d'elle-même, et à quelque *distance* d'elle-même, ces deux grands corps que nous appelons le *ciel* et la *terre*, dont l'un est au-dessus *de l'autre*, et dont l'enceinte enferme toutes les autres choses. Tout de même quand ils disent ce qui est rapporté dans la suite, que Dieu dit : *qu'une telle chose soit faite*, et que sur-le-champ *cette chose fut faite*, ils se représentent un discours composée de paroles qui ont eu leur commencement et leur fin, dont le son a duré un certain temps, et s'est écoulé avec le temps, et qui n'ont pas plus tôt été prononcées, que ce que Dieu commandoit qui fût a commencé d'être ; ils raisonnent à peu près ainsi sur tout le reste, dominés par les impressions que les choses sensibles ont faites en eux.

Ceux-là sont, dans la vie de la foi, comme des poussins qui ne font encore que d'éclore ; et l'Écriture, comme une bonne mère, les tient sous ses ailes, c'est-à-dire quelle se rabaisse jusqu'à la portée de leur foi-

blesse, par ses expressions les plus basses et les plus communes dont elles pouvoit user. Cependant leur foi s'édifie au moins, par cette créance salutaire que ces paroles leur impriment fortement, que c'est Dieu qui a fait toutes ces espèces de choses dont la variété admirable et presque infinie frappe nos sens de toutes parts. Que si quelqu'un de ceux-là, par un orgueil qui est un effet de sa foiblesse, vient à mépriser la bassesse apparente de ces paroles, dès-là il se tire de dessous les ailes de cette mère, et tombe du nid en bas. Ayez-en pitié, Seigneur, ne permettez pas que ce poussin, qui n'a point encore d'ailes pour se soutenir, soit foulé aux pieds par les passants! Envoyez quelqu'un de vos saints anges, qui le remette dans le nid, afin qu'il vive, et qu'il s'y tienne jusqu'à ce que les ailes lui soient venues, et qu'il soit en état de voler.

## CHAPITRE XXVIII.

**De combien de sens, tous différents, et tous conformes à la vérité, les premières paroles de la Genèse sont susceptibles.**

38. Il y en a d'autres pour qui ces paroles de l'Écriture ne sont plus un nid, mais un verger tout couvert d'arbres fruitiers; et ceux-là volent de branche en branche, transportés de joie, et font retentir leur ramage à mesure qu'ils découvrent les fruits qui sont cachés sous les feuilles, qu'ils les cueillent et s'en nourrissent délicieusement.

Car quand ils lisent ces paroles du commencement de la Genèse, ils comprennent, ô mon Dieu! qu'ENCORE que votre éternité stable et permanente soit au-dessus de tous les temps, et que toutes les créatures y soient sujettes, elles sont pourtant son ouvrage.

Que votre volonté n'étant autre chose que vous-même, elle est incapable de changement ; et que c'est par cette volonté éternelle et immuable, et non pas par une volonté nouvelle qui vous soit survenue tout d'un coup, que vous avez fait toutes choses.

Que bien loin que ce soit de votre propre substance que vous ayez fait les créatures [1], et que leur création ait rien d'approchant de cette génération ineffable par laquelle vous engendrez votre sagesse éternelle, qui est tout à la fois et votre image, et le modèle de *toutes* choses : c'est de rien que vous avez fait la *matière dont* toutes les créatures devoient être tirées, et qui, étant d'abord destituée de toute *forme* et de toute beauté, étoit bien éloignée d'avoir rien qui vous ressemblât ; mais dont cette sagesse, qui est votre parfaite image, devait tirer tout ce qui existe, donnant à chaque chose la *forme* que les lois de l'ordre que vous avez établi ont assignée à chacune, et par où elles ont *toutes* quelque rapport avec vous, parce qu'elles sont toutes bonnes de leur nature [2]. Qu'entre celles-là, *les unes* sont plus proches de vous, et que c'est ce qui fait qu'elles subsistent toujours dans le même état, par le bonheur qu'elles ont de vous être unies. Que les autres, qui en sont éloignées d'une distance plus ou moins grande, selon le plus ou le moins de bonté et de perfection qui se trouve dans leur nature, étant sujettes aux vicissitudes des temps et des lieux, font ou éprouvent ces changements si réglés qui composent l'*ordre* et l'harmonie de l'univers.

Voilà ce que voient ceux dont l'intelligence est éclairée des rayons de votre vérité, selon qu'elle le

[1] Contre les manichéens, qui croyoient que certaines parties de l'univers étoient de la substance même de Dieu.

[2] Contre les manichéens, qui croyoient que de certaines choses étoient mauvaises de leur nature.

peut être en cette vie : car c'est dans la lumière de votre vérité qu'ils le voient, et cette vue leur donne une joie qu'on ne sauroit exprimer.

39. Entre ceux-là, les uns faisant attention à ce qui est dit à l'entrée de la Genèse, que *dans le commencement, Dieu créa le ciel et la terre*, aperçoivent, dans ces paroles, cette sagesse eternelle, *commencement* ou *principe* de toutes choses, qui daigne nous parler et nous instruire.

D'autres, faisant attention à ces mêmes paroles, entendent, par ce *commencement*, celui de l'existence des choses; et prennent ce que dit l'Écriture, que *dans le commencement, Dieu créa le ciel et la terre*, comme s'il y avoit : *avant toutes choses, Dieu créa le ciel et la terre.*

Entre ceux mêmes qui, par ce *commencement*, ou ce *principe* dans lequel ou par lequel il est dit que vous avez fait le ciel et la terre, entendent votre sagesse éternelle, quelques-uns croient que les mots de *ciel* et de *terre* ne signifient, en cet endroit, que la matière encore informe dont le ciel et la terre furent tirés depuis.

D'autres croient qu'ils signifient le ciel et la terre ayant déjà la forme qu'ils ont présentement, et d'autres encore, que celui de *ciel* signifie les natures spirituelles ayant déjà leur forme et leur perfection; et celui de *terre*, la matière encore informe des natures corporelles.

Ceux mêmes qui entendent, par les mots de *ciel* et de *terre*, la matière encore informe dont le ciel et la terre devoient être tirés, ne l'entendent pas tous de la même manière; et les uns croient que, par l'un, l'Écriture a voulu faire entendre la matière dont les natures spirituelles devoient être tirées [1], et par l'autre,

[1] *Voyez* la note sur le chap. 20.

celles dont les natures corporelles le devoient être. Les autres, au contraire, croient qu'elle n'a voulu faire entendre que la matière d'où devoit être tiré cet univers corporel, qui enferme présentement toutes ces différentes espèces de choses que nous voyons.

Enfin, entre ceux qui croient que ces mots de *ciel* et de *terre* signifient les diverses espèces de créatures déjà formées et distinguées les unes des autres, il y en a de différents avis ; et les uns croient qu'on doit les entendre des natures invisibles aussi-bien que de celles qui frappent les sens ; et les autres, au contraire, *qu'on* ne doit les entendre que de celles-ci, c'est-à-dire de ce ciel lumineux que nous voyons au-dessus de nous, et de cette terre ténébreuse par sa nature, sur laquelle nous marchons, et de tout ce qu'enferme la masse, qui est composée de l'un et de l'autre.

## CHAPITRE XXIX.

**Quatre sortes de priorités, qu'il est important de bien entendre.**

40. Quant à ceux qui croient que ces paroles : *Dans le commencement, Dieu créa le ciel et la terre*, se doivent prendre comme s'il y avoit : *Avant toutes choses, Dieu créa le ciel et la terre*, ils n'ont point à choisir sur l'intelligence des mots de *ciel* et de *terre*, et il faut nécessairement qu'ils entendent, par ces mots, la *matière* encore informe du *ciel* et de la *terre*, c'est-à-dire de toutes les espèces de créatures, et par conséquent des spirituelles aussi-bien que des corporelles ; puisque, s'ils vouloient les entendre de ces créatures déjà formées, on leur diroit : Si c'est là ce que Dieu a fait avant toutes choses, qu'est-ce donc qu'il a fait depuis ? Car ces mots de *ciel* et de *terre*, ainsi entendus, comprennent tout;

et quand on leur demandera comment l'Écriture a pu dire que cela s'est fait avant toutes choses, s'il ne s'est rien fait depuis ? ils ne sauroient que répondre.

Que s'ils entendent, par ce *ciel* et cette *terre*, la matière d'abord informe, et ensuite formée de l'une et de l'autre sorte de créatures [1], il n'y aura rien que de raisonnable dans leur pensée, pourvu qu'ils s'entendent bien eux-mêmes, et qu'ils comprennent ce que c'est que *priorité d'éternité*, comme celle dont Dieu précède toutes choses ; *priorité de temps*, comme celle dont la fleur précède le fruit ; *priorité de préférence et de valeur*, comme celle dont le fruit précède la fleur ; *priorité de nature* ou *d'origine*, comme celle dont le son précède le chant à quoi il sert de matière.

De ces quatre sortes de priorités, la seconde et la troisième se comprennent aisément : mais la première et la dernière sont très difficiles à bien comprendre. Car il n'y a rien de plus difficile, ô mon Dieu ! que de comprendre votre éternité, qui, demeurant toujours la même, fait tous les divers changements des choses, et les précède toutes par conséquent ; et il est rare de trouver des esprits assez élevés pour atteindre jusque-là. Il ne s'en trouve pas beaucoup non plus qui aient les yeux de l'esprit assez fins pour voir sans peine ce que c'est que cette *priorité de nature et d'origine* dont le *son* précède le *chant*. Pour cela, il n'y a qu'à prendre garde que le chant n'est proprement que la forme d'un son, et qu'au lieu que l'existence d'une chose n'en suppose pas nécessairement la forme, la forme en suppose nécessairement l'existence.

Cet exemple fait entendre parfaitement de quelle manière la matière précède les choses que Dieu en a faites. Elle ne les précède donc pas comme si elle étoit l'agent

[1] *Voyez* la note sur le chap. 20.

qui les a faites, puisque Dieu l'a faite elle-même, lorqu'il en a fait quelque chose. Elle ne les précède pas non plus d'une *priorité de temps ;* et cela se voit clairement par le même exemple, puisque cette sorte de priorité ne se trouve point entre le son et le chant, et qu'on ne se peut pas dire que, pour avoir un chant, nous rendions d'abord des sons informes ; et qu'ensuite nous leur donnions la forme de chant, à peu près comme un ouvrier qui, voulant faire un coffre ou un vase, fait d'abord provision de bois ou de matière, *sur quoi* il travaille ensuite pour en faire ce qu'*il prétend. Ces* sortes de matières précèdent d'une *priorité de temps* les choses qui en sont faites ; mais il n'en est pas ainsi du son qui sert de matière au chant : car le son ne s'entend que dans le moment que l'on chante ; et il n'est pas possible qu'il soit d'abord comme quelque chose d'informe, et que ce ne soit qu'ensuite qu'on lui donne la forme de *chant,* puisque tout son, de quelque nature qu'il soit, n'a pas plus tôt commencé de se faire *entendre,* que ce qu'on en a entendu est passé, sans *qu'il en reste* rien qu'on puisse reprendre comme une matière sur quoi l'on voudroit travailler. Le son est donc inséparablement enfermé dans le chant, à quoi il sert de matière, et le chant n'est autre chose que ce son même revêtu de sa forme. Ainsi, on voit que, si le *son* précède le *chant*, ce n'est, comme je l'ai déjà dit, que parce qu'il est la matière dont le *chant* est la *forme*, et que la matière précède la forme. Il ne le précède donc point comme une cause qui auroit la vertu de le produire, puisqu'il n'en est point l'ouvrier, et qu'il n'est que comme la matière sur laquelle travaillent les organes du corps de celui qui chante. Il ne le précède point non plus d'une *priorité de temps*, puisque l'un et l'autre le forment tout à la fois ; ni d'une *priorité de préférence et de valeur*, puisque le *son* est même

uelque chose de moins que le *chant*, le chant n'étant as seulement un son, mais un son orné et revêtu d'une orme agréable. Comment le précède-t-il donc? d'une *riorité de nature et d'origine*, puisque ce n'est pas un *hant* qu'il faut former pour avoir un *son*, et qu'il faut, u contraire, former un son pour avoir un *chant*.

Voilà l'exemple le plus propre pour faire comprendre eux qui en seront capables, comment il faut entendre ue cette matière des choses à laquelle l'Écriture donne nom de *ciel* et de *terre*, parce que le ciel et la terre n ont été faits, a été créée d'abord ou avant toutes ioses [1]. Car on ne peut pas dire qu'elle ait précédé une *priorité de temps* les choses qui en ont été faites, uisqu'il n'y a point de *temps* à l'égard d'une matière nforme, et que ce qui fait le temps n'étant que le pas- ge d'un *forme* à une autre [2], il est clair que dès que on conçoit quelque idée de temps, on aperçoit les hoses déjà formées [3], aussi-bien que la matière.

Cependant, quoiqu'elle ne précède point les choses, i d'une *priorité de temps*, ni d'une *priorité de valeur*, uisqu'elle est au plus bas rang des êtres, et que ce qui a nulle forme vaut toujours moins que ce qui en a éjà quelqu'une, on ne sauroit s'empêcher d'en parler mme si elle les précédoit d'une *priorité de temps*, on ne pourroit pas se faire entendre autrement. Mais

[1] Cet endroit explique tous ceux de ces derniers livres, où saint Augustin parle de la matière des corps, comme si elle avoit été d'abord sans aucune forme.

[2] Il entend ici, par le mot de *forme*, toute *façon d'être* des corps, puisqu'il est clair que, quand il n'y auroit point dans la nature de ce qu'on appelle communément *changement de forme*, il ne laisseroit pas d'y avoir des temps, pourvu qu'il y ait du mouvement, et que le mouvement n'est qu'une *façon d'être* des corps.

[3] Puisque qui dit *temps*, dit mouvement de quelque corps, et que tout corps a nécessairement quelque figure, et par conséquent quelque forme: or la matière informe n'a point de figure, comme il a été dit à la fin du chap. 3 du même livre.

enfin, l'éternité du Créateur la prédède elle-même, puisque c'est lui qui l'a tirée du néant, pour faire quelque chose de ce qu'il avoit fait de rien.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XXX.

**Qu'encore que ceux qui s'appliquent à bien entendre l'Écriture soient partagés sur les sens qu'ils lui donnent, la charité et l'amour de la vérité les doit unir. Quel est le sens que l'on doit croire avoir été celui de l'auteur.**

41. Mais, comme j'ai déjà dit, quoique nous soyons partagés par les divers partis que nous prenons sur tout ce grand nombre de divers sens qu'on peut donner aux paroles de Moïse, il faut que, comme il n'y en a aucun qui ne soit vrai, la vérité même entretienne la paix et l'union entre nous. Ayez donc pitié de nous, Seigneur, et faites-nous la grâce d'user de votre loi comme il en faut user (I. *Tim.* 1. 8) ; c'est-à-dire nous en servir pour nous établir dans la charité, qui est la fin.

Si on me demandoit donc lequel de tous ces sens est celui que Moïse a eu dans l'esprit, je ne serois pas sincère, et ces livres de mes Confessions ne mériteroient pas le nom que je leur donne, si je ne vous *confesse* de bonne foi, ô mon Dieu ! que je n'en sais rien, quoique je sache que dans toutes ces différentes vues, il n'y a rien de contraire à la vérité. Car je ne parle point de celles que des esprits dominés par les impressions des sens peuvent avoir sur ces premières paroles de la Genèse, et dont j'ai rapporté quelques exemples au chapitre 28.

Cependant, si ceux même qui tombent dans ces sortes d'imaginations sont du nombre de ces *petits* dont on peut bien espérer, ils ne sont point choqués

de ces paroles de votre Écriture, qui dit toujours beaucoup de choses en peu de mots, et qui exprime les plus élevées par des façons de parler très simples et très communes. Pour nous, qui n'avons sur cela que des vues conformes à la vérité, il faut, si nous n'y cherchons que la vérité même, et non pas de quoi contenter notre vanité, que nous nous aimions les uns les autres, et que nous vous aimions tous à l'envi les uns des autres, ô mon Dieu! vérité éternelle, puisque vous êtes notre Dieu et notre Seigneur à tous. Et il faut encore que le respect que nous portons à ce grand homme qui vous a si fidèlement servi, qui étoit si plein de votre esprit, que vous avez choisi pour nous dispenser votre divine parole, nous fasse croire sans hésiter, que celui de tous ces sens qui l'emporte sur les autres, par l'éclat de la vérité et par le fruit que nous en pouvons tirer, est celui qu'il a eu en vue quand il a écrit.

## CHAPITRE XXXI.

**Qu'on est bien fondé à croire que les auteurs canoniques ont vu tout ce que l'on pourroit trouver de vrai dans leurs paroles.**

42. Ainsi, quand l'on dira : Le sens que je donne aux paroles de Moïse est celui qu'il a eu dans l'esprit ; et qu'un autre dira, au contraire : Non, c'est celui que je leur donne ; il me semble que je parlerai d'une manière plus modeste et plus conforme aux sentiments que la religion et la piété doivent inspirer, quand je leur dirai : Et pourquoi n'y aura-t-il pas eu l'un et l'autre, s'il n'y a rien que de vrai dans l'un et dans l'autre? J'en dirai autant d'un troisième et d'un quatrième, et généralement de tous les sens conformes à

la vérité, qu'on pourroit trouver dans ses paroles. Car, pourquoi ne croirons-nous pas que ce grand homme les ait tous eus dans l'esprit, et que Dieu ait conduit sa plume de telle sorte que les paroles sacrées qu'il a écrites exprimassent toutes les différentes vérités que chacun y voit ?

Ce que je sais, et que je dis hardiment, parce que je le vois dans mon cœur, c'est que si j'écrivois quelque chose qui dût avoir cette autorité souveraine qu'ont les livres de Moïse, j'aimerois mieux écrire de telle sorte que mes paroles exprimassent tout ce *que chacun* pourroit penser de vrai sur le sujet dont *j'écrirois, que* d'écrire d'une manière qui exprimât une certaine vérité si clairement, qu'on ne pût douter que ce ne fût ce que j'aurois eu dans l'esprit, et qui allât à exclure tous les autres sens dont mes paroles auroient pu être susceptibles, si elles avoient été autrement tournées, et qu'on auroit pu m'attribuer sans me faire rien dire de faux. Il y auroit donc de la témérité à moi de ne pas croire qu'un si grand homme eût mérité de vous cette faveur. Ainsi, il faut conclure que, quand Moïse *a écrit, il* a eu en vue, non-seulement toutes les vérités que nous pouvons trouver dans ses paroles, mais toutes celles que d'autres y pourroient apercevoir, quoiqu'elles passent notre capacité présente, et même tout ce que nous en pourrons jamais avoir.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XXXII.

**Que quand les auteurs canoniques n'auroient pas vu toutes les vérités à quoi leurs paroles peuvent conduire, il est certain que l'esprit de Dieu les a vues. Ce qu'on doit demander à Dieu sur l'intelligence de l'Écriture.**

43. Mais quand Moïse lui-même n'auroit pas vu tout ce qu'enferment ces paroles, qui sont les vôtres, puisqu'il n'a été que votre interprète, et qu'il n'auroit eu dans l'esprit qu'un seul des divers sens qu'on peut leur donner sans s'éloigner de la vérité, qui peut douter, ô mon Dieu! qui n'êtes pas de chair et de sang comme l'homme, et dont les vues ne sont pas bornées comme celles des hommes, qui peut douter, dis-je, que votre divin esprit, par qui j'espère d'être introduit dans la terre des vivants, n'ait vu tous ces sens conformes à la vérité que vous deviez faire trouver dans ces paroles, à tous ceux qui les liroient dans la suite des temps? (*Ps.* 142. 12.)

Je conviens qu'on doit croire que le plus sublime de tous est celui que Moïse a eu en vue. Faites-nous le donc connoître, ô mon Dieu! ou faites-nous au moins trouver, dans ses paroles, telle vérité qu'il vous plaira, entre toutes celles à quoi elles peuvent nous conduire; en sorte que, soit que nous leur donnions le sens précis que Moïse a eu dans l'esprit, ou quelque autre de ceux dont elles sont susceptibles, il soit toujours vrai de dire que c'est votre lumière qui nous éclaire, et non pas l'erreur qui nous séduit.

Combien viens-je d'écrire de choses, ô mon Dieu! sur le peu que j'ai tâché de discuter des paroles de votre Écriture! et sur ce pied-là, comment pourrois-je avoir le temps ni la force de la discuter tout entière?

Faites-moi donc la grâce de me resserrer sur ce que j'en examinerai dans la suite de cet ouvrage de mes Confessions, en sorte que, dans la diversité des pensées qui pourront me venir, et que vous m'inspirerez, je choisisse quelque chose de vrai, de certain et d'utile. Faites que, comme je désire qu'il n'y ait rien que de sincère et d'exactement vrai dans ce que je déclare ici en votre présence, je sois assez heureux pour rencontrer la pensée de celui qui vous a servi d'interprète, car c'est à quoi je dois tendre; ou que, si je ne la rencontre pas, au moins je ne dise que ce *qu'il aura plu* à votre vérité de me dire par les paroles de ce saint auteur, qui ne nous a dit lui-même que ce qu'il vous a plu de lui dire.

FIN DU LIVRE DOUZIÈME.

www.libtool.com.cn

# LIVRE XIII.

**Après avoir admiré la bonté de Dieu, qui, sans avoir aucun besoin des créatures, leur a donné non-seulement l'être simple, mais la perfection de leur être, il montre que les premières paroles de la Genèse nous découvrent la Trinité, et même la propriété personnelle du Saint-Esprit; ce qui lui donne lieu de parler d'une manière admirable de ce que la charité fait en nous. Ensuite il fait voir qu'à prendre le commencement de la Genèse dans un sens allégorique, on y trouve le système et l'économie de tout ce que Dieu a fait pour l'établissement de son Église, et pour la sanctification de ses élus, qui est la fin à quoi tous ses ouvrages se rapportent.**

## CHAPITRE PREMIER.

**Il invoque Dieu dans un vif sentiment des bienfaits qu'il en a reçus. Qu'il n'y a rien que de purement gratuit dans tous les biens de nature et de grâce que nous avons reçus de Dieu.**

1. Je vous invoque, ô mon Dieu! dont la miséricorde est toute mon espérance; qui m'avez fait; et qui vous êtes souvenu de moi, quoique je vous eusse oublié. Je vous invoque, pour vous convier à venir dans mon âme, que vous rendez capable de vous, par l'ardeur avec laquelle vous lui faites désirer de vous recevoir. Ne m'abandonnez donc pas présentement que je vous invoque, puisque avant même que je pensasse à vous invoquer, vous m'avez prévenu par une infinité de sollicitations secrètes, et que quelque loin que je fusse de vous, vous m'avez fait entendre votre voix, qui me rappeloit pour me faire retourner à vous, et afin que j'appelasse à mon tour celui qui m'avoit appelé, et que je commençasse à l'invoquer.

Vous avez effacé tous mes péchés [1] pour n'être point obligé de me rendre ce que j'avois mérité par ces œuvres de ténèbres par où je m'étois éloigné de vous; et, me prévenant par votre grâce, vous avez mis en moi tout ce que j'ai de bon, et par où je puis mériter quelque chose de vous, en sorte que, quand vous me récompenserez, vous ne récompenserez que l'ouvrage de vos mains, qui m'ont fait ce que je suis.

Vous étiez avant que je fusse; et l'être que vous m'avez donné n'est pas un présent que vous ayez fait à quelque chose qui fût déjà. Si je suis donc, *ce n'est* que par un effet de votre bonté, qui a précédé non-seulement tout ce que vous avez mis en moi lorsque vous m'avez tiré du sein de la matière, mais cette matière même dont vous m'avez formé. Vous n'aviez pas besoin de moi; et si je suis quelque sorte de *bien*, comme toutes les créatures sont des *biens*, ce n'est pas un bien dont il vous puisse rien venir, ô mon Seigneur et mon Dieu! et si vous voulez que je vous serve, ce n'est pas que le service que je suis capable *de vous* rendre puisse vous soulager dans ce que vous faites, comme si l'action vous fatiguoit, ni que votre puissance fût moindre, quand un tel secours lui manqueroit; car il s'en faut bien que vous soyez, à l'égard du culte que vous désirez de moi, comme une terre à l'égard du soin qu'on a de la cultiver, sans quoi elle demeureroit inculte; et vous ne demandez mon service et mon culte, qu'afin que je sois heureux par vous, comme c'est par vous que je suis, et que je suis capable d'un tel bonheur.

[1] Par le baptême.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE II.

**Que la seule bonté de Dieu l'a porté à donner l'être aux créatures. Que ce qui les met dans leur état de perfection, est un second bienfait ajouté à celui de la création. Ce qu'elles seroient, si elles n'avoient reçu de Dieu que l'être simple. En quoi consiste la perfection et le bonheur des natures intelligentes.**

2. Toutes les créatures ne sont donc que par un pur effet de votre bonté infinie, qui, se plaisant à faire du bien, à tiré des trésors de votre toute-puissance des choses qui toutes sont des biens, chacune dans son espèce, quoique non-seulement il n'y ait aucune de ces sortes de biens qui vous soit égale, puisque rien ne vous est égal que ce que vous produisez de votre substance, et même qu'ils ne vous soient d'aucune utilité.

Car par où est-ce que ce *ciel* et cette *terre* que vous avez faits *dans le commencement*, ont mérité que vous les créassiez? Que toutes les substances, et spirituelles et corporelles, nous disent par où elles ont mérité que vous les fissiez par votre sagesse éternelle, à quoi elles tiennent comme l'effet à sa cause. Elles y tenaient même, lorsqu'elles n'étaient encore, les unes et les autres, qu'ébauchées et informes, et dans cet état de confusion et d'imperfection qui les tenoit si éloignées de votre divine ressemblance[1], et où elles seroient encore, si cette même sagesse, qui leur avoit donné ce premier degré d'être, ne les avoit rapprochées de votre unité, en leur donnant la forme qu'elles ont présentement, et par où elles sont toutes des biens, et des biens

[1] On verra par la fin du chap. 19, pourquoi saint Augustin parle dans cet endroit, et dans quelques autres, comme si les saints anges avoient été quelque temps sans jouir de Dieu.

excellents qui tous n'ont pour principe que le bien unique et souverain, qui n'est autre que vous-même[1].

Mais enfin, les substances spirituelles, même informes, sont quelque chose de bon, et de meilleur même que la matière corporelle déjà revêtue de quelque forme : et cette matière, quand elle seroit destituée de toute forme, vaudroit toujours mieux que le néant.

3. Par où celle-ci a-t-elle donc pu mériter que vous la créassiez, et que vous la missiez seulement *dans* ce premier état, où elle n'étoit que quelque *chose d'informe et d'invisible ?* Car, dans cet état même, elle n'étoit que parce que vous l'aviez faite ; et comme elle n'étoit point auparavant, comment auroit-elle pu mériter que vous la fissiez ? et par où la *créature* spirituelle même qui n'étoit d'abord que comme en ébauche non plus que l'autre [2], a-t-elle pu mériter que vous lui donnassiez seulement ce premier degré d'être dans lequel elle n'étoit encore qu'un *abîme ténébreux*, c'est-à-dire quelque chose de flottant *et d'obscur* comme l'abîme ? Un tel état la tenoit bien éloignée de votre divine ressemblance ; et elle en seroit encore tout aussi loin, si votre sagesse ne l'avoit rapprochée de son auteur, afin qu'en étant éclairée elle devînt lumière, et que par-là elle fût, non pas égale, mais conforme à ce qui vous est égal, c'est-à-dire à cette sagesse éternelle, modèle et forme originale de toutes choses.

Car, comme à l'égard des corps, autre chose est d'être, et autre chose d'être beaux, puisque, si l'un emportoit l'autre, il n'y auroit point de corps qui ne fût beau, ainsi, à l'égard des esprits, autre chose est de

[1] Contre les manichéens, qui prétendoient qu'il y avoit des choses mauvaises de leur nature, et qui, par conséquent, n'étoient point l'ouvrage de Dieu.

[2] *Voyez* la note sur le chap. 20 du livre 12.

vivre, et autre chose de vivre d'une vie conforme aux lois de la sagesse éternelle, puisque, si l'un emportoit l'autre, tout esprit seroit toujours sage, d'une sagesse qui ne souffriroit ni interruption ni diminution. Or, cela n'est pas ainsi, puisque tout ce qu'il y a de bien dans les saints anges mêmes, n'y est que par leur union avec vous, qui est l'unique bien de toute nature spirituelle; et s'ils venoient à s'en détourner, ils perdroient dans le moment cette lumière ineffable, dont ils ont commencé de jouir quand vous les avez tournés vers vous, et tomberoient dans une vie malheureuse, où ils ne seroient plus qu'un *abîme ténébreux*.

Aussi est-ce pour nous être détournés de vous, ô mon Dieu! notre véritable lumière, que nous, qui sommes, de la part de l'âme, des créatures spirituelles aussi-bien que les anges, nous nous sommes vus autrefois dans un état où nous n'étions que *ténèbres* (Eph. 5. 8); et ce sont les restes de ce qu'il y avoit en nous de ténébreux, qui font encore présentement toutes nos peines. Ils nous en feront même toujours, jusqu'à ce que, par la grâce de votre fils unique notre Sauveur JÉSUS-CHRIST, nous soyons devenus *votre justice* (Ps. 35. 6); c'est-à-dire cette *justice parfaite*, que le prophète compare à la hauteur des montagnes, et qui nous rendra de dignes objets de votre amour; au lieu que dans cet état, où nous n'étions qu'un *abîme ténébreux*, par un effet de vos justes jugements, nous étions les objets de votre colère.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE III.

Ce que l'Écriture veut faire entendre, quand elle dit que Dieu commanda que la lumière fût faite. Par où les spirituelles deviennent lumière.

4. Quant à ce que l'Écriture nous rapporte tout au commencement de la création particulière de chaque espèce de choses, vous dites : *Que la lumière soit faite* (Gen. 1. 3), et qu'aussitôt la lumière fut faite, je crois qu'on le peut entendre de la créature spirituelle, qui étoit déjà quelque chose de vivant, et de capable d'être éclairé de votre lumière. Mais comme elle n'avoit pu mériter que vous la fissiez ce qu'elle étoit d'abord, elle n'a pu mériter non plus que vous la fissiez dans l'état où elle est présentement, que votre lumière l'éclaire. Or, tant qu'elle seroit demeurée *informe* comme elle l'étoit d'abord [1], elle vous auroit toujours été désagréable ; et elle n'a pu vous plaire lorsqu'elle est devenue la lumière, non par elle-même, mais par le bonheur qu'elle a de contempler la lumière primitive, dont tout ce qu'il y a de lumineux tient tout ce qu'il a de lumière, et par l'amour qui l'unit à elle. De sorte que, si elle a l'avantage d'être quelque chose de vivant, et celui de vivre d'une vie heureuse, elle doit l'un et l'autre à votre grâce, qui, par un heureux changement, l'a tournée vers ce qui la peut changer en mieux non plus qu'en mal, c'est-à-dire vers vous. Car il n'y a que vous de qui cela se puisse dire, comme il n'y a que vous qui soyez de cette pure simplicité d'être, qui fait qu'à votre égard,

[1] *Voyez* le chap. 10, vers le milieu.

et vivre d'une vie heureuse, ne sont point choses différentes, et que vous êtes vous-même votre béatitude.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE IV.

**Que Dieu n'avoit nul besoin des créatures. Ce que l'Écriture veut nous faire entendre, quand elle dit que le Saint-Esprit étoit porté sur les eaux, et qu'il se repose sur quelques-uns.**

5. Il ne manqueroit donc rien à votre béatitude, quand toutes ces choses ne seroient point, ou qu'elles seroient demeurées informes, puisque, jouissant de vous-même, vous jouissez du seul bien qui peut faire votre béatitude. Si donc vous avez donné l'être aux créatures, c'est sans aucun besoin que vous en eussiez, et par un pur effet de votre bonté infinie, dont la plénitude aime à se répandre; et si, non content de leur avoir donné l'être simple, vous leur avez donné leur complément et leur perfection, ce n'est pas que votre bonheur en dût être plus complet ; mais c'est qu'étant aussi parfait que vous l'êtes, leur imperfection vous déplaisoit.

Ainsi, quand l'Écriture dit que votre Saint-Esprit étoit porté sur les eaux (*Gen.* 1. 2), cela ne veut pas dire qu'elles le portassent comme si elles lui eussent servi de soutien, et qu'il y eût trouvé son repos, puisque tant s'en faut qu'elles fissent son repos, que c'est ce divin esprit qui fait le repos de ceux en qui il est dit qu'il se repose. (*Isaï.* 11. 2.) Ce que Moïse a donc voulu nous faire entendre par-là, c'est que votre volonté, qui, étant immuable et inaltérable, se suffit à elle-même, et trouve en elle-même tout son bonheur, non contente d'avoir donné l'être aux natures vivantes

et spirituelles, étoit *portée* à répandre sur elles de nouveaux bienfaits. Car, à leur égard, vivre, et vivre de vie heureuse, sont choses différentes, puisque même qu'elles sont encore *flottantes* et *ténébreuses* comme *l'abîme*, elles ne laissent pas d'être quelque chose de vivant, mais d'imparfait et de malheureux, jusqu'à ce qu'étant tournées vers celui qui les a faites, elles deviennent de plus en plus vivantes de la vie qui se trouve dans cette source de vie, et que, voyant la lumière dans la lumière de leur Dieu (*Ps.* 35. 10), elles en reçoivent leur perfection, leur beauté et leur bonheur.

## CHAPITRE V.

**On trouve la Trinité dans les premiers versets de la Genèse.**

6. J'ENTREVOIS, comme en énigme, dans ces premières paroles de la Genèse, votre Trinité adorable, ô mon Dieu! puisque je vous y vois, Père tout-puissant, créant le ciel et la terre *dans le commencement*, c'est-à-dire par ce *principe* et cette source de tout ce que nous avons de sagesse, en un mot, par votre Fils, par cette sagesse qui est née de vous, et qui vous est égale et coéternelle. Car tout ce que j'ai dit si au long[1] de ce *ciel du ciel*, de cette *terre informe et invisible*, de cet *abîme flottant et ténébreux*, c'est-à-dire de l'instabilité, de l'obscurité et de l'égarement à quoi ces natures spirituelles seroient encore sujettes, si elles étoient demeurées informes, et qu'elles n'eussent point été rapprochées de celui par qui elles étoient déjà quelque chose de vivant, et que, participant à sa lumière,

[1] Dans les premiers chapitres du livre 12.

les n'en eussent reçu cette seconde vie, si noble et si heureuse, qui fait qu'elles sont le *ciel du ciel*, c'est-à-dire *le ciel* de ce *ciel* visible, qui fut placé depuis entre les eaux et les eaux; dans tout cela, dis-je, j'aperçois déjà le Père, qui n'est autre que ce Dieu qui a fait toutes ces choses. J'y aperçois aussi le Fils, puisqu'il est ce *commencement* ou ce *principe* dans lequel ou par lequel il est dit que Dieu les a faites. Mais, comme la foi m'apprend que mon Dieu est Trinité, je cherchois encore le Saint-Esprit dans ces premières paroles de l'Écriture; et je trouve que ce divin Esprit étoit *porté sur les eaux*. Vous voilà donc, Trinité sainte, Père, Fils et Saint-Esprit. Voilà le Dieu que j'adore, et le Créateur de toutes choses.

www.intoo1.com.cn

## CHAPITRE VI.

**Pourquoi l'Écriture ne commence à parler du Saint-Esprit que lorsqu'elle dit qu'il étoit porté sur les eaux.**

7. Souffrez que je m'approche de vous, ô lumière éternelle! puisque ce n'est que par vous que nous pouvons voir la vérité; et dissipez les ténèbres de mon cœur, qui ne me diroit rien que de faux et de vain sur ce que je désire de savoir. Apprenez-moi, je vous en conjure par cette divine charité, qui est la mère des fidèles [1], pourquoi ce n'est qu'après que votre Écriture a parlé de ce *ciel*, de cette *terre informe et invisible*, et de cet *abîme couvert de ténèbres*, qu'elle vient à parler de votre Saint-Esprit? N'est-ce point qu'il ne falloit le marquer qu'en disant qu'il étoit *porté* sur quelque chose; et que, par conséquent, il falloit, avant d'en parler,

[1] Puisque c'est l'infusion de l'esprit de charité qui nous rend fidèles.

énoncer la chose sur quoi il étoit *porté*? car il n'étoit ni sur le Père, ni sur le Fils; et il ne pouvoit point être *porté* sur rien. Il falloit donc que l'Écriture marquât d'abord la chose sur quoi elle pourroit dire ensuite qu'il étoit *porté*, parce qu'il y avoit raison de n'en parler qu'en disant qu'il étoit *porté* sur quelque chose. Mais quelle est donc cette raison?

## CHAPITRE VII.

**Ce que signifie cette élévation ou cette suspension du Saint-Esprit au-dessus des eaux. Ce qui nous enfonce dans l'abîme, et ce qui nous en retire.**

8. Que celui qui voudra la comprendre porte, s'il le peut, son intelligence jusqu'à la hauteur du mystère que saint Paul veut nous faire entendre, lorsqu'il dit que c'est par le Saint-Esprit qui nous a été donné, que la charité est répandue dans nos cœurs (*Rom.* 5. 5); et, lorsqu'après avoir parlé des grâces extérieures dont ce divin Esprit favorisoit les premiers fidèles, il ajoute qu'il a encore quelque chose de plus excellent à nous découvrir, qui est la voie *suréminente* de la charité (I. *Cor.* 12. 13), et lorsque, fléchissant les genoux devant votre divine majesté, il lui demande pour nous la grâce de bien comprendre la charité *suréminente* de Jésus-Christ. (*Eph.* 3. 19). Ce que saint Paul a eu en vue, quand il a parlé de la sorte, est précisément ce qui a fait dire à Moïse, que, dès le commencement, cet Esprit *suréminent*, qui n'est autre chose que *charité*, étoit *porté sur les eaux*.

Mais comment expliquer, et à qui pourrois-je faire entendre ce que c'est que le poids de la *cupidité*, qui nous précipite dans l'*abîme*, et ce que c'est que le

tre-poids de la *charité*, qui nous relève et nous porte *haut*, quand elle est répandue dans nos cœurs, par même Esprit qui étoit *porté sur les eaux*? comment n nous enfonce et nous abîme, et comment l'autre us relève et tire de dessous les *eaux*? Car il n'y a ni ut ni bas dans tout cela; et ce n'est point sous des les d'espace et de lieu, qu'il faut concevoir cet enfonnement et ce retour. Ce qui nous enfonce et nous re-re, ce sont nos affections, c'est notre amour; et me la corruption de notre cœur nous tire en bas, r le poids de l'amour des choses de la terre, qui ne oduisent que des agitations et des soins, la sainteté votre Esprit nous porte en haut, par le contre-ids de l'amour, qui nous fait chercher le repos et la nquillité parfaite où elle se trouve, et qui, tenant tre cœur toujours élevé vers vous, dans le sein de i réside cet Esprit qui est *porté sur les eaux*, nous fait river, au sortir de cette vie, où nous flottons sur des *ux* qui n'ont nulle consistance, à cette paix *surémi-nte*, qui passe tout ce que nous en pouvons concevoir.

## CHAPITRE VIII.

**ue la chute de l'homme et celle de l'ange font assez voir ce que les natures mêmes spirituelles sont par elles-mêmes. Ce qui fait le mieux voir l'excellence de l'une et de l'autre de ces deux natures. Combien saint Augustin désiroit que son amour pour Dieu fût ardent. Où il faut être pour être bien.**

9. L'ange est tombé, l'homme est tombé: et leur nte a fait voir que les substances même spirituelles sont autre chose, par le fonds de leur nature, qu'un *flux flottant et ténébreux*. C'est ce que les saints nges mêmes seroient encore, si vous n'aviez dit: *Que lumière soit faite*, c'est-à-dire s'ils n'étoient devenus

animés par la force de cette parole toute-pu[issante]. Car c'est par-là que ces intelligences si nobl[es] vous étant si parfaitement soumises, composent [la cité] céleste que vous habitez, ont été établies dan[s le bon]heur ineffable de vous être unies comme ell[es le sont, et] de jouir pour jamais de ce repos inaltérabl[e qui se] trouve dans le sein de votre divin Esprit, et [dans ce feu] d'amour et de charité, que son immutabilité ti[ent] au-dessus de tout ce qui est sujet à changer. [Ce] ciel même du ciel ne seroit sans cela qu'un abî[me téné]breux; et c'est tout ce qu'il pourroit être par lu[i-même,] au lieu qu'il est présentement *lumière dans le S[eigneur]* (Eph. 5. 8.)

Cependant, la misère même et l'inquiétud[e des es]prits qui se sont éloignés de vous [1], et qui, [n'étant] point revêtus de votre lumière, paroissent [ce qu'ils] sont par eux-mêmes, c'est-à-dire ténèbres et [dérégle]ment, nous font voir quelle est la noblesse [des créa]tures spirituelles, et à quel point d'excellence [vous les] avez portées en les créant, puisqu'elles ne [peuvent] trouver de repos ni de bonheur en quoi que ce [soit de] ce qui est moins que vous, ni par conséquent da[ns elles-]mêmes non plus que dans les autres créatu[res. Mais] c'est à vous, Seigneur, à éclairer nos ténèb[res (Ps.] 17. 30): c'est vous qui nous donnez cette su[rabondante lu]mière dont notre âme a besoin; et alors nos [ténèbres] deviennent une lumière aussi brillante qu[e le soleil] dans son midi.

Donnez-vous donc à moi, ô mon Dieu! rend[ez-vous] à moi, car je vous aime; et si je ne vous aime [pas en]core assez, faites que je vous aime davantag[e. Je ne] saurois juger combien il manque encore à l'am[our que j'ai] pour vous, et combien il s'en faut qu'il soit

[1] Les démons et les hommes pécheurs.

où il doit être, afin que, courant vers vous de toute ma force, et me jetant entre vos bras, pour ne me séparer jamais de vous, ma vie se perde et disparoisse dans cette lumière de votre visage (*Ps.* 30. 20), où vous tenez cachés ceux qui vous aiment. Tout ce que je sais, c'est que, QUELQUE part que je sois hors de vous, dans moi-même ou hors de moi-même, je suis partout également misérable, et que TOUTE abondance autre que mon Dieu, n'est pour moi que pauvreté et indigence.

## CHAPITRE IX.

**Pourquoi il n'est dit que du Saint-Esprit qu'il étoit *porté sur les eaux*. Ce que la charité fait en nous. Quel est le poids qui nous remue.**

10. MAIS le Père et le Fils n'étoient-ils pas aussi *portés sur les eaux?* Si on conçoit sous les idées de corps et de lieu ce que l'Écriture dit ici du Saint-Esprit, il n'est point vrai que ni le Père, ni le Fils, ni le Saint-Esprit même, fussent *portés sur les eaux*. Si, au contraire, on entend par-là cette *suréminence* de la Divinité, que son immutabilité tient élevée au-dessus de tout ce qui est sujet au changement, il est sans doute qu'en ce sens-là, le Père et le Fils étoient *portés sur les eaux*, aussi-bien que le Saint-Esprit.

Pourquoi donc cela n'a-t-il été dit que du Saint-Esprit, et pourquoi l'a-t-il été comme s'il étoit question d'*espace* et de *lieu*, quoique ce soient choses de nature toute différente? C'est qu'il n'y a que le Saint-Esprit qui soit appelé votre *don;* que CE DON est proprement le *lieu* de notre repos; et que ce n'est qu'en lui et par lui que nous en trouvons, et que nous parvenons

à jouir de vous : car la charité nous porte et nous élève jusque-là. C'est donc votre divin esprit, ce *don* ineffable de votre bonté, qui relève notre bassesse, et qui nous retire des portes de la mort; et rien ne peut nous établir dans la paix, que la bonne volonté [1].

Chaque corps tend, par son propre poids, à la place qui lui a été assignée dans l'univers. Car on appelle *poids*, non-seulement ce qui porte en bas, mais ce qui porte chaque chose où elle doit être, et par conséquent, ce qui fait que le feu se porte en haut, est un *poids*, aussi-bien que ce qui fait qu'une pierre se porte en bas. Chaque chose est donc remuée et poussée par *son poids*, qui la porte où les lois de la nature veulent qu'elle soit. Qu'on mette de l'huile au-dessous de l'eau, elle gagnera aussitôt le dessus : qu'on mette de l'eau sur de l'huile, elle prend le dessous dans le moment. Chaque chose cherche donc sa place, et c'est son *poids* qui l'y porte. Les choses hors de leur place n'ont point de repos; dès qu'elles y sont, elles en ont. Or, MON POIDS, c'est mon amour; et quelque part que je me porte, c'est ce qui m'y porte. Ainsi, dès *que* nous sommes embrasés du feu de votre don céleste, il nous porte en haut dans le moment. L'ardeur que ce don ineffable produit en nous, est donc le ressort qui nous pousse, et qui nous fait marcher vers vous (*Ps.* 83.

[1] C'est-à-dire la charité que le Saint-Esprit produit en nous. Car, comme dit saint Augustin au liv. 14 *de la Cité de Dieu*, chap. 7, au liv. *de la Grâce de Jésus-Christ*, chap. 21, nomb. 22, et en beaucoup d'autres endroits, la bonne volonté et la charité ne sont qu'une même chose. Aussi notre volonté ne sauroit être bonne qu'à proportion qu'elle est tournée vers Dieu et vers les choses que Dieu aime; et c'est ce qui nous *établit dans la paix*. Car, au lieu que tant que notre volonté se porte aux choses qui flattent la cupidité, les divers accidents à quoi elles sont sujettes nous troublent et nous agitent nécessairement, et que le mouvement même qui nous y porte est un trouble et une espèce de fièvre; dès que nous sommes parvenus à ne vouloir plus que Dieu et les choses que Dieu aime, rien ne sauroit nous troubler; et nous jouissons, dès cette vie, d'une paix qui nous est un gage de celle de l'autre.

6.) : c'est elle qui fait que notre cœur monte sans s'arrêter, et que nous chantons le cantique désigné par ces psaumes à quoi l'Écriture donne le nom de *Cantiques des degrés*.

L'effet de votre feu divin, de ce feu qui nous embrase, et qui n'est qu'amour et charité, est donc de nous porter en haut, vers la paix de la Jérusalem céleste. C'est ce qui fait que nous sommes transportés de joie, quand on nous dit : *Vous irez dans la maison du Seigneur* (Ps. 121. 1) : car c'est où nous porte cette bonne volonté, dont le propre est de réduire tous nos désirs à un seul, *qui* est de demeurer éternellement dans cette maison céleste. (*Ps.* 26. 7.)

## CHAPITRE X.

**Bonheur de l'état des saints anges, effet de cette parole : *Que la lumière soit faite*. Pourquoi l'Écriture parle comme s'il y avoit eu un temps où les anges eussent été dans un autre état.**

11. Quel est le bonheur de ces excellentes créatures [1], de n'avoir jamais été que dans cet heureux état? C'est pourtant tout autre chose que ce qu'elles auroient pu trouver dans leur propre fonds ; et elles ne se seroient jamais vues à ce comble de bonheur, si votre *don* céleste, qui est *porté sur les eaux*, c'est-à-dire élevé au-dessus de tout ce qui est sujet à changer, ne les y avoit portées dès le moment qu'elles furent créées, c'est-à-dire, si vous n'aviez dit tout aussitôt : *Que la lumière soit faite* (Gen. 1. 3) ; car c'est par la force de cette parole, que ces bienheureux esprits sont devenus *lumière*. A notre égard, ce n'est pas sans in-

[1] Les saints anges.

tervalle de temps, que de *ténèbres* nous devenus *lumière*. (Eph. 5. 8.) Mais à l'égard de ces natures excellentes, il n'y a point eu de temps où elles aient été *flottantes et ténébreuses*; et si l'Écriture parle comme si elles avoient été d'abord dans un état d'inconstance et de ténèbres, ce n'est que pour nous faire voir ce qu'elles seroient par elles-mêmes, si elles n'étoient point éclairées de votre lumière, et pour nous faire comprendre qu'elles ne sont *lumière* que par leur union avec cette lumière primitive, qui ne souffre point de défaillance [1].

Que ceux qui sont capables de le comprendre le comprennent; et que ceux qui n'en sont pas capables vous prient de leur ouvrir l'intelligence. Car en vain s'adresseroient-ils à moi, comme si j'étois cette lumière dont tous les hommes qui viennent au monde sont éclairés. (*Jean*, 1. 9.)

## CHAPITRE XI.

**Combien la Trinité est difficile à comprendre. Qu'il y a quelque chose dans l'homme qui peut lui en donner quelque idée.**

12. Qui est-ce qui comprend la Trinité, et qui est-ce qui n'en parle point? si toutefois c'est en parler, que d'en dire ce que nous sommes capables d'en dire: il y en a bien peu qui s'entendent eux-mêmes quand *ils* en parlent. Cependant on dispute et on s'échauffe tous les jours sur ce mystère, quoiqu'il ne soit pas possible d'en rien comprendre que dans la paix du cœur.

Je voudrois que les hommes méditassent bien ces

[1] Cet endroit explique tous ceux où saint Augustin parle des saints anges, comme s'ils avoient été d'abord quelque chose d'informe et d'imparfait.

trois choses : *l'être*, *le connoître* et *le vouloir*. Je sais bien que ce que je leur donne à méditer est quelque chose de fort différent de la Trinité, aussi ne le leur donné-je que pour exercer leur esprit, et pour leur faire sentir combien ilss ont loin de ce qu'ils voudroient comprendre.

Je *suis*, je *connois* et je *veux*. Je *suis* cette même chose qui connoît et qui veut : je *connois* que je suis et que je veux ; et je *veux* être et connoître. Tout cela se rencontre dans une seule substance vivante, dans une seule âme, dans une seule essence, et quelque réelle que soit la différence qu'il y a entre ces trois choses, elles sont absolument inséparables ; que qui le peut comprendre le comprenne. Il n'y a personne qui ne trouve tout cela en soi, quand il y voudra prendre garde. Que chacun y fasse donc attention, et qu'il me dise s'il l'aura bien compris. Mais qu'il ne s'imagine pas pour cela avoir compris cet être immuable, qui est au-dessus de tout ce qui existe, qui *existe* invariablement, qui *connoît* invariablement, et qui *veut* invariablement.

Car de savoir s'il n'y a Trinité en Dieu que parce que ces trois choses s'y rencontrent ; ou si toutes les trois sont dans chaque personne ; ou si c'est l'un et l'autre, de quelque manière admirable et incompréhensible, et digne de l'unité féconde de cet être souverain, dont la simplicité n'exclut point la multiplicité, et en qui la multiplicité se réduit à une parfaite simplicité, et qui existe, se connoît et s'aime invariablement lui-même, étant lui-même sa propre fin, et se suffisant parfaitement à lui-même : qui le comprend ? qui peut le dire ? qui peut être assez téméraire pour en rien déterminer ?

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XII.

**Que ce que l'Écriture nous dit de la création du monde, nous montre, dans le sens allégorique, toute l'économie de la formation de l'Église, et de la justification de l'homme.**

13. Allons encore plus avant, à la faveur des lumières de la foi, et célébrons de plus en plus les grandeurs et les miséricordes de cette adorable *Trinité*. C'est en votre nom que nous baptisons, et que nous avons été baptisés, mon Seigneur et mon Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit : c'est en ce nom adorable et trois fois saint. Nous trouvons même, quand nous y regardons de près, que tout ce qui se passa à la création du monde, se passe dans votre Église. Car n'y avez-vous pas fait, par votre Christ, un *ciel* et une *terre*, c'est-à-dire les *charnels* et les *spirituels* qu'elle enferme dans son sein ? Et dans le temps que nous n'avions pas encore reçu la *forme* que la doctrine de la vérité nous a imprimée, qu'étions-nous autre chose qu'une *terre informe, et un abîme* couvert des *ténèbres* de l'ignorance? C'est la punition dont vous aviez châtié notre iniquité, par un effet de vos justes jugements, dont la profondeur est une autre sorte d'abîme. ( *Ps.* 38. 14. ; 35. 6.)

Mais comme le propre de votre divin *Esprit* est d'être *porté sur l'abîme*, votre miséricorde est venue à notre secours dans notre misère. Vous avez dit à haute voix : *Que la lumière soit faite*, c'est-à-dire, sortez des ténèbres du péché ; *faites pénitence, car le royaume du Ciel approche* (Matth. 3. 2) ; faites pénitence ; *que la lumière soit faite ;* et, dans le trouble où cette voix nous a mis, nous nous sommes souvenus de vous *sur*

*bords du Jourdain*, c'est-à-dire dans cette vallée de larmes ; et nous avons levé nos yeux vers cette *montagne abaissée* dont le prophète parle au même endroit, c'est-à-dire vers votre fils unique, qui, vous étant égal, s'est abaisé jusqu'à nous, et pour l'amour de nous. (*Ps.* 113. 7.) Nous avons eu horreur de nos ténèbres : nous nous sommes tournés vers vous (*Eph.* 5. 8.) ; et c'est par-là que, de *ténèbres* que nous étions, nous sommes devenus *lumière dans le Seigneur*.

## CHAPITRE XIII.

**Que le renouvellement qui se fait en nous par la grâce, n'est jamais parfait en cette vie, même dans les plus saints. Ce que l'Écriture nous veut faire entendre, quand elle dit qu'*un abîme en appelle un autre*.**

14. Mais jusqu'à présent, nous ne sommes *lumière* que par la foi, et non par la claire vision, car nous ne sommes encore sauvés qu'en espérance (*Rom.* 8. 24) ; et ce ne serait plus espérance, si nous étions en possession de ce que nous espérons. Ainsi ceux mêmes qui instruisent les autres, ne sont encore, pour user des termes de votre prophète, que des *abîmes* qui appellent d'autres *abîmes* (Ps. 41. 9) ; mais ce n'est pas par le bruit de leurs propres eaux, c'est *par le bruit de vos eaux célestes*.

C'est ce qui se pouvoit dire de celui-là même qui reproche aux *charnels* leur grossièreté et leur cupidité, et qui déclare que c'est ce qui empêche qu'il ne puisse leur parler comme il feroit aux *spirituels* (II. Cor. 3. 1.) : car n'avoue-t-il pas lui-même qu'il n'étoit pas encore parvenu où il tendoit (*Phil.* 3. 13) ? qu'à la vérité, il ne tournoit plus la tête vers ce qu'il avoit laissé derrière lui, mais qu'il en étoit encore à s'avancer vers

ce qu'il avoit devant lui ; qu'il gémissoit sous le poids de sa misère ; que son âme soupiroit après les eaux du Dieu vivant, avec une ardeur semblable à celle d'un cerf épuisé et consumé de sécheresse ; ce qui lui faisoit dire sans cesse : *Quand serai-je en état de me désaltérer dans cette source de vie* (Ps. 41. 2) ? parce qu'il brûloit d'impatience de passer de la *maison de terre* qu'il habitoit, à cette *maison éternelle* qui lui étoit réservée dans le Ciel. ( II. *Cor.* 5. 2. )

Ainsi, il étoit lui-même un *abîme* qui appeloit d'autres *abîmes* encore plus *abîmes* que lui. *Ne vous conformez pas au siècle présent*, leur disoit-il, *transformez-vous, au contraire, en prenant un nouvel esprit.* (Rom. 12. 2.) Et ailleurs : *Ne soyez pas sans intelligence, comme des enfants qui n'ont point encore de raison ; ne ressemblez aux enfants, que par être sans malice ; mais, à l'égard de l'intelligence, soyez des hommes parfaits.* (1. Cor. 14. 20.) Et ailleurs encore : *Oh ! insensés que vous êtes ! qui vous a fascinés jusqu'au point de vous tirer de l'obéissance que vous devez à la vérité ?* (Gal. 3. 1.) Mais cette voix qu'il faisoit retentir de toutes parts n'étoit pas la sienne ; c'étoit la vôtre, ô mon Dieu ! (*Ps.* 18. 4.) Ce n'étoit pas le bruit de ses propres eaux, c'étoit celui des vôtres, puisque vous aviez déjà envoyé du haut du Ciel votre divin Esprit, qui avoit ouvert les digues des fleuves célestes de ses dons, afin que la fécondité de ces divines *eaux* fît refleurir la ville sainte, votre chaste épouse. (*Ps.* 45. 4.)

C'est vers elle que soupiroit ce saint apôtre, ce fidèle *ami de l'époux*, qui avoit déjà reçu les *prémices de l'esprit*, mais qui en étoit encore à *gémir* dans l'attente du parfait accomplissement de cette *adoption sainte*, dont le dernier effet sera d'affranchir nos corps aussi-bien que nos âmes de la servitude de la corruption. (*Jean*, 3. 29. *Rom.* 8. 13. 21.) Il soupiroit après cette

céleste épouse, parce qu'il étoit un de ses membres, et qu'il étoit jaloux de ses intérêts. Car, comme il aimoit l'époux, il ne cherchoit que les intérêts de l'épouse, et non pas ses propres intérêts.

Ce n'étoit donc pas par le bruit de ses propres *eaux*, comme je l'ai déjà dit, mais par celui des vôtres (*Ps.* 41. 9), qu'il appeloit ces autres *abîmes*, c'est-à-dire ceux que cet amour qu'il avoit pour les intérêts de l'épouse lui faisoit craindre que quelqu'un ne séduisît comme le serpent séduisit Ève (II. *Cor.* 11. 3), et que par-là ils ne perdissent cette chasteté spirituelle, qui ne subsiste en nous qu'à proportion que nous sommes unis à notre divin époux, c'est-à-dire à votre Fils unique. Oh! quel sera l'éclat de cette vision ineffable, qui, nous le faisant voir *tel qu'il est*, tarira pour jamais ces larmes que nous versons présentement nuit et jour (I. *Jean*, 5. 2), et dont nous ferons notre pain, tant que durera cet exil, où toutes choses nous disent sans cesse: *Où est donc votre Dieu? et quand le posséderez-vous?* (Ps. 41. 3.)

## CHAPITRE XIV.

**Combien l'appesantissement du péché se fait sentir aux plus grands saints mêmes. Ce qui fait leur espérance dans cet état. Ce que signifie cette séparation de la lumière et des ténèbres, que Dieu fit au commencement du monde.**

15. C'est ce que je me demande souvent à moi-même; et je m'écrie à toute heure: Où êtes-vous, ô mon Dieu! et quand serai-je assez heureux pour vous posséder (*Ps.* 41. 3)? Ce n'est pas que dès à présent vous ne me fassiez la grâce de respirer quelquefois en vous; et c'est ce que j'éprouve, lorsque mon âme,

élevée au-dessus d'elle-même, vous exprime son amour et sa joie par des cantiques de louanges; mais, bientôt après, elle se trouve triste comme auparavant, parce qu'elle retombe dans ses misères ordinaires, et qu'elle redevient *abîme*, ou pour mieux dire, elle trouve qu'elle n'est autre chose dans cette vie[1].

La foi, dont les lumières sont comme un flambeau que vous faites marcher devant moi dans les ténèbres où je suis, vient à mon secours, et me dit : Pourquoi vous attrister et vous troubler de la sorte (*Ps. 41. 6*). Ayez confiance en Dieu ; n'avez-vous pas sa parole qui vous sert de guide, et qui vous montre votre chemin ? (*Ps.* 118. 105.) Ayez donc confiance en lui, et persévérez jusqu'à ce que cette *nuit*, dont tous les impies sont les *enfants*, soit dissipée (I. *Thess.* 5. 5), et que la colère du Seigneur soit apaisée, car nous avons été nous-mêmes *enfants de colère*; et c'est tout ce *qu'on* pouvoit dire de nous, dans le temps que nous n'étions encore que *ténèbres*. (Éph. 5. 8.) Nous portons même encore des restes de ces ténèbres, dans ce corps déjà mort par le péché ; et il nous en restera toujours quelque chose, jusqu'à ce que les ombres se dissipent, et que le jour de l'éternité se lève. (*Cant.* 2. 17.)

Je me confie donc en vous, ô mon Dieu ! et j'espère qu'à l'ouverture de ce grand jour, je paroîtrai devant vous, que je contemplerai vos grandeurs, et que je les chanterai sans jamais cesser. Oui, à l'ouverture de ce grand jour, je me trouverai en votre présence, je verrai le visage de mon Dieu et de mon Sauveur, qui rendra la vie à nos corps mortels, par la vertu de ce divin Esprit qui habite en nous (*Rom.* 8. 11), et qui, par un effet de sa miséricorde, est *porté sur*

[1] C'est-à-dire qu'elle est encore flottante et sujette à l'instabilité, représentée par l'agitation des eaux de l'abîme.

elles n'en eussent reçu cette seconde vie, si noble et si heureuse, qui fait qu'elles sont le *ciel du ciel*, c'est-à-dire *le ciel* de ce *ciel* visible, qui fut placé depuis entre les eaux et les eaux; dans tout cela, dis-je, j'aperçois déjà le Père, qui n'est autre que ce Dieu qui a fait toutes ces choses. J'y aperçois aussi le Fils, puisqu'il est ce *commencement* ou ce *principe* dans lequel ou par lequel il est dit que Dieu les a faites. Mais, comme la foi m'apprend que mon Dieu est Trinité, je cherchois encore le Saint-Esprit dans ces premières paroles de l'Écriture; et je trouve que ce divin Esprit étoit *porté sur les eaux*. Vous voilà donc, Trinité sainte, Père, Fils et Saint-Esprit. Voilà le Dieu que j'adore, et le Créateur de toutes choses.

www.nbtool.com.cn

## CHAPITRE VI.

**Pourquoi l'Écriture ne commence à parler du Saint-Esprit que lorsqu'elle dit qu'il étoit porté sur les eaux.**

7. Souffrez que je m'approche de vous, ô lumière éternelle! puisque ce n'est que par vous que nous pouvons voir la vérité; et dissipez les ténèbres de mon cœur, qui ne me diroit rien que de faux et de vain sur ce que je désire de savoir. Apprenez-moi, je vous en conjure par cette divine charité, qui est la mère des fidèles [1], pourquoi ce n'est qu'après que votre Écriture a parlé de ce *ciel*, de cette *terre informe et invisible*, et de cet *abîme couvert de ténèbres*, qu'elle vient à parler de votre Saint-Esprit? N'est-ce point qu'il ne falloit le marquer qu'en disant qu'il étoit *porté* sur quelque chose; et que, par conséquent, il falloit, avant d'en parler,

[1] Puisque c'est l'infusion de l'esprit de charité qui nous rend fidèles.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XV.

**Ce que signifie, dans le sens allégorique, la création du firmament. Caractère des saintes Écritures. Ce que signifient ces eaux qui furent placées au-dessus du firmament et celles qui furent laissées au-dessous. Ce qui fait le bonheur des saints anges.**

16. Comme c'est vous, ô mon Dieu! qui avez *séparé* la lumière des ténèbres, c'est vous aussi *qui avez mis* un *firmament* au-dessus de nous, c'est-à-dire qui nous avez donné cette autorité des saintes Écritures, qui nous établit et nous *affermit* dans la vérité; car ne sommes-nous pas bien fondés à donner ce sens-là à ce que l'Écriture nous apprend de la création de ce *firmament*, à quoi vous donnâtes le nom de *ciel*, puisque la même Écriture nous dit, dans un autre endroit, *que* le ciel sera *plié comme un livre?* (Isaï. 34. 4.) Elle dit encore ailleurs, qu'il est *étendu* au-dessus *de nous*, *comme une peau* (Ps. 103. 3); et n'est-ce point parce que c'est par des hommes mortels comme nous, que vous nous avez dispensé ces saintes Écritures, et parce que leur autorité s'est augmentée par la mort même de ceux qui en ont été les ministres? Car les *peaux* sont le symbole de la mortalité, puisque vous savez, ô mon Dieu! que, lorsque les hommes furent devenus mortels par le péché, vous leur fîtes des tuniques de peau, pour en couvrir leur nudité. (*Gen.* 3. 21.)

Vous avez donc *étendu comme une peau ce ciel* des Écritures et vous l'avez étendu *au-dessus de nous*, c'est-à-dire que vous nous avez donné pour loi l'autorité de ces divins livres, qui sont si bien d'accord entre eux. Et non-seulement vous nous les avez dispensés par des hommes mortels, mais la mort même de ces grands hommes en a encore *affermi et étendu* l'autorité sur tout

ce qui est au-dessous de ce *ciel*, c'est-à-dire sur tous les hommes qui sont venus depuis; car, pendant que ces saints personnages vivoient, ce qu'ils ont écrit n'étoit pas, à beaucoup près, si étendu ni si respecté. C'étoit un *ciel* encore *plié comme un livre*[1], et non pas *étendu comme une peau;* et il ne l'a été de cette sorte, que depuis que vous avez répandu de toutes parts la haute réputation que ces interprètes de votre vérité se sont acquise par leur mort[2].

17. Faites-nous la grâce, ô mon Dieu! de *voir* à découvert ce *ciel*, qui est l'*ouvrage de vos mains* (Ps. 8. 4) : dissipez de devant nos yeux les nuages qui nous le cachent. C'est dans ces divins livres que se trouvent ces oracles par où vous communiquez la sagesse aux humbles. *Portez votre gloire à son plus haut point, par la bouche* de ceux qui nous parlent dans ces livres (*Ps.* 18. 8; 8. 3), et qu'on peut appeler *des enfants*, par la simplicité de leur langage. Car je ne connois point de livres qui soient capables, comme ceux-là, de détruire l'orgueil et d'abattre *vos ennemis*, c'est-à-dire ceux qui voudroient s'excuser dans leurs péchés[3], et qui, par-là, ne font qu'éloigner leur réconciliation avec vous. Non, mon Dieu, je ne connois point de livres comparables à ceux-là. Ce sont eux qui m'ont fait plier le cou sous votre joug, qui m'ont porté à vous confesser mes misères, et qui m'ont appris à vous servir d'un culte tout gratuit. Faites donc que je les entende, Père de miséricorde, et RÉCOMPENSEZ, par cette grâce, la soumission que je leur rends, car vous n'en avez si

[1] Les livres des anciens n'étoient que de grands rouleaux de parchemin.

[2] Rien n'ayant porté si haut la gloire des apôtres que le courage vraiment héroïque avec lequel ils ont donné leur sang pour les vérités qu'ils avoient prêchées.

[3] Les manichéens, qui prétendoient que les péchés des hommes se doivent imputer à une certaine nature de mal mêlée à la leur.

*lumière* par la force de cette parole toute-puissante. Car c'est par-là que ces intelligences si nobles, qui, vous étant si parfaitement soumises, composent la ville céleste que vous habitez, ont été établies dans le bonheur ineffable de vous être unies comme elles sont; de jouir pour jamais de ce repos inaltérable qui se trouve dans le sein de votre divin Esprit, cet Esprit d'amour et de charité, que son immutabilité tient élevé au-dessus de tout ce qui est sujet à changer. Non, ce *ciel* même du *ciel* ne seroit sans cela qu'un abîme ténébreux ; et c'est tout ce qu'il pourroit être par *lui-même*, au lieu qu'il est présentement *lumière dans le Seigneur*. (Eph. 5. 8.)

Cependant, la misère même et l'inquiétude des esprits qui se sont éloignés de vous [1], et qui, n'étant point revêtus de votre lumière, paroissent ce qu'ils sont par eux-mêmes, c'est-à-dire ténèbres et aveuglement, nous font voir quelle est la noblesse *des natures spirituelles*, et à quel point d'excellence vous les avez portées en les créant, puisqu'elles ne sauroient trouver de repos ni de bonheur en quoi que ce soit de ce qui est moins que vous, ni par conséquent dans elles-mêmes non plus que dans les autres créatures. Car c'est à vous, Seigneur, à éclairer nos ténèbres (*Ps.* 17. 30) : c'est vous qui nous donnez cette *robe de lumière* dont notre nudité à besoin ; et alors nos ténèbres deviennent une lumière aussi brillante que le soleil dans son midi.

Donnez-vous donc à moi, ô mon Dieu ! rendez-vous à moi, car je vous aime ; et si je ne vous aime pas encore assez, faites que je vous aime davantage. Je ne saurois juger combien il manque encore à l'amour que j'ai pour vous, et combien il s'en faut qu'il soit au point

[1] Les démons et les hommes pécheurs.

où il doit être, afin que, courant vers vous de toute ma force, et me jetant entre vos bras, pour ne me séparer jamais de vous, ma vie se perde et disparoisse dans cette lumière de votre visage (*Ps.* 30. 20), où vous tenez cachés ceux qui vous aiment. Tout ce que je sais, c'est que, QUELQUE part que je sois hors de vous, dans moi-même ou hors de moi-même, je suis partout également misérable, et que TOUTE abondance autre que mon Dieu, n'est pour moi que pauvreté et indigence.

www.hdjool.com.cn

## CHAPITRE IX.

**Pourquoi il n'est dit que du Saint-Esprit qu'il étoit *porté sur les eaux*. Ce que la charité fait en nous. Quel est le poids qui nous remue.**

10. MAIS le Père et le Fils n'étoient-ils pas aussi *portés sur les eaux?* Si on conçoit sous les idées de corps et de lieu ce que l'Écriture dit ici du Saint-Esprit, il n'est point vrai que ni le Père, ni le Fils, ni le Saint-Esprit même, fussent *portés sur les eaux*. Si, au contraire, on entend par-là cette *suréminence* de la Divinité, que son immutabilité tient élevée au-dessus de tout ce qui est sujet au changement, il est sans doute qu'en ce sens-là, le Père et le Fils étoient *portés sur les eaux*, aussi-bien que le Saint-Esprit.

Pourquoi donc cela n'a-t-il été dit que du Saint-Esprit, et pourquoi l'a-t-il été comme s'il étoit question d'*espace* et de *lieu*, quoique ce soient choses de nature toute différente? C'est qu'il n'y a que le Saint-Esprit qui soit appelé votre *don;* que CE DON est proprement le *lieu* de notre repos; et que ce n'est qu'en lui et par lui que nous en trouvons, et que nous parvenons

à jouir de vous : car la charité nous porte et nous élève jusque-là. C'est donc votre divin esprit, ce *don* ineffable de votre bonté, qui relève notre bassesse, et qui nous retire des portes de la mort; et rien ne peut nous établir dans la paix, que la bonne volonté [1].

Chaque corps tend, par son propre poids, à la place qui lui a été assignée dans l'univers. Car on appelle *poids*, non-seulement ce qui porte en bas, mais ce qui porte chaque chose où elle doit être, et par conséquent, ce qui fait que le feu se porte en haut, est un *poids*, aussi-bien que ce qui fait qu'une pierre se porte en bas. Chaque chose est donc remuée et poussée par *son poids*, qui la porte où les lois de la nature veulent qu'elle soit. Qu'on mette de l'huile au-dessous de l'eau, elle gagnera aussitôt le dessus : qu'on mette de l'eau sur de l'huile, elle prend le dessous dans le moment. Chaque chose cherche donc sa place, et c'est son *poids* qui l'y porte. Les choses hors de leur place n'ont point de repos; dès qu'elles y sont, elles en ont. Or, MON POIDS, c'est mon amour; et quelque part que je me porte, c'est ce qui m'y porte. Ainsi, dès que nous sommes embrasés du feu de votre don céleste, il nous porte en haut dans le moment. L'ardeur que ce don ineffable produit en nous, est donc le ressort qui nous pousse, et qui nous fait marcher vers vous (*Ps.* 85.

[1] C'est-à-dire la charité que le Saint-Esprit produit en nous. Car, comme dit saint Augustin au liv. 14 *de la Cité de Dieu*, chap. 7, au liv. *de la Grâce de Jésus-Christ*, chap. 21, nomb. 22, et en beaucoup d'autres endroits, la bonne volonté et la charité ne sont qu'une même chose. Aussi notre volonté ne sauroit être bonne qu'à proportion qu'elle est tournée vers Dieu et vers les choses que Dieu aime; et c'est ce qui nous *établit dans la paix*. Car, au lieu que tant que notre volonté se porte aux choses qui flattent la cupidité, les divers accidents à quoi elles sont sujettes nous troublent et nous agitent nécessairement, et que le mouvement même qui nous y porte est un trouble et une espèce de fièvre; dès que nous sommes parvenus à ne vouloir plus que Dieu et les choses que Dieu aime, rien ne sauroit nous troubler; et nous jouissons, dès cette vie, d'une paix qui nous est un gage de celle de l'autre.

6) : c'est elle qui fait que notre cœur monte sans s'arrêter, et que nous chantons le cantique désigné par ces psaumes à quoi l'Écriture donne le nom de *Cantiques des degrés*.

L'effet de votre feu divin, de ce feu qui nous embrase, et qui n'est qu'amour et charité, est donc de nous porter en haut, vers la paix de la Jérusalem céleste. C'est ce qui fait que nous sommes transportés de joie, quand on nous dit : *Vous irez dans la maison du Seigneur* (Ps. 121. 1) : car c'est où nous porte cette bonne volonté, dont le propre est de réduire tous nos désirs à un seul, qui est de demeurer éternellement dans cette maison céleste. (*Ps.* 26. 7.)

## CHAPITRE X.

**Bonheur de l'état des saints anges, effet de cette parole : *Que la lumière soit faite*. Pourquoi l'Écriture parle comme s'il y avoit eu un temps où les anges eussent été dans un autre état.**

11. Quel est le bonheur de ces excellentes créatures[1], de n'avoir jamais été que dans cet heureux état? C'est pourtant tout autre chose que ce qu'elles auroient pu trouver dans leur propre fonds ; et elles ne se seroient jamais vues à ce comble de bonheur, si votre *don* céleste, qui est *porté sur les eaux*, c'est-à-dire élevé au-dessus de tout ce qui est sujet à changer, ne les y avoit portées dès le moment qu'elles furent créées, c'est-à-dire, si vous n'aviez dit tout aussitôt : *Que la lumière soit faite* (Gen. 1. 3) ; car c'est par la force de cette parole, que ces bienheureux esprits sont devenus *lumière*. A notre égard, ce n'est pas sans in-

[1] Les saints anges.

tervalle de temps, que de *ténèbres* nous devenons *lumière*. ( Eph. 5. 8. ) Mais à l'égard de ces natures si excellentes, il n'y a point eu de temps où elles aient été *flottantes et ténébreuses;* et si l'Écriture parle comme si elles avoient été d'abord dans un état d'inconstance et de ténèbres, ce n'est que pour nous faire voir ce qu'elles seroient par elles-mêmes, si elles n'étoient point éclairées de votre lumière, et pour nous faire comprendre qu'elles ne sont *lumière* que par leur union avec cette lumière primitive, qui ne souffre point de défaillance [1].

Que ceux qui sont capables de le comprendre le comprennent; et que ceux qui n'en sont pas capables vous prient de leur ouvrir l'intelligence. Car en vain s'adresseroient-ils à moi, comme si j'étois cette lumière dont tous les hommes qui viennent au monde sont éclairés. ( *Jean*, 1. 9. )

## CHAPITRE XI.

**Combien la Trinité est difficile à comprendre. Qu'il y a quelque chose dans l'homme qui peut lui en donner quelque idée.**

12. Qui est-ce qui comprend la Trinité, et qui est-ce qui n'en parle point? si toutefois c'est en parler, que d'en dire ce que nous sommes capables d'en dire : il y en a bien peu qui s'entendent eux-mêmes quand *ils* en parlent. Cependant on dispute et on s'échauffe tous les jours sur ce mystère, quoiqu'il ne soit pas possible d'en rien comprendre que dans la paix du cœur.

Je voudrois que les hommes méditassent bien ces

[1] Cet endroit explique tous ceux où saint Augustin parle des saints anges, comme s'ils avoient été d'abord quelque chose d'informe et d'imparfait.

trois choses : *l'être, le connoître* et *le vouloir*. Je sais bien que ce que je leur donne à méditer est quelque chose de fort différent de la Trinité, aussi ne le leur donné-je que pour exercer leur esprit, et pour leur faire sentir combien ilss ont loin de ce qu'ils voudroient comprendre.

Je *suis*, je *connois* et je *veux*. Je *suis* cette même chose qui connoît et qui veut : je *connois* que je suis et que je veux ; et je *veux* être et connoître. Tout cela se rencontre dans une seule substance vivante, dans une seule âme, dans une seule essence, et quelque réelle que soit la différence qu'il y a entre ces trois choses, elles sont absolument inséparables ; que qui le peut comprendre le comprenne. Il n'y a personne qui ne trouve tout cela en soi, quand il y voudra prendre garde. Que chacun y fasse donc attention, et qu'il me dise s'il l'aura bien compris. Mais qu'il ne s'imagine pas pour cela avoir compris cet être immuable, qui est au-dessus de tout ce qui existe, qui *existe* invariablement, qui *connoît* invariablement, et qui *veut* invariablement.

Car de savoir s'il n'y a Trinité en Dieu que parce que ces trois choses s'y rencontrent ; ou si toutes les trois sont dans chaque personne ; ou si c'est l'un et l'autre, de quelque manière admirable et incompréhensible, et digne de l'unité féconde de cet être souverain, dont la simplicité n'exclut point la multiplicité, et en qui la multiplicité se réduit à une parfaite simplicité, et qui existe, se connoît et s'aime invariablement lui-même, étant lui-même sa propre fin, et se suffisant parfaitement à lui-même : qui le comprend ? qui peut le dire ? qui peut être assez téméraire pour en rien déterminer ?

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XII.

**Que ce que l'Écriture nous dit de la création du monde, nous montre, dans le sens allégorique, toute l'économie de la formation de l'Église, et de la justification de l'homme.**

13. Allons encore plus avant, à la faveur des lumières de la foi, et célébrons de plus en plus les grandeurs et les miséricordes de cette adorable *Trinité*. C'est en votre nom que nous baptisons, et que nous avons été baptisés, mon Seigneur et mon Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit : c'est en ce nom adorable et trois fois saint. Nous trouvons même, quand nous y regardons de près, que tout ce qui se passa à la création du monde, se passe dans votre Église. Car n'y avez-vous pas fait, par votre Christ, un *ciel* et une *terre*, c'est-à-dire les *charnels* et les *spirituels* qu'elle enferme dans son sein ? Et dans le temps que nous n'avions pas encore reçu la *forme* que la doctrine de la vérité nous a imprimée, qu'étions-nous autre chose qu'une *terre informe, et un abîme* couvert des *ténèbres* de l'ignorance ? C'est la punition dont vous aviez châtié notre iniquité, par un effet de vos justes jugements, dont la profondeur est une autre sorte d'abîme. ( *Ps.* 35. 14. ; 35. 6.)

Mais comme le propre de votre divin Esprit est d'être *porté sur l'abîme*, votre miséricorde est venue à notre secours dans notre misère. Vous avez dit à haute voix : *Que la lumière soit faite*, c'est-à-dire, sortez des ténèbres du péché ; *faites pénitence, car le royaume du Ciel approche* (Matth. 3. 2) ; faites pénitence ; *que la lumière soit faite ;* et, dans le trouble où cette voix nous a mis, nous nous sommes souvenus de vous *sur*

*les bords du Jourdain*, c'est-à-dire dans cette vallée de larmes; et nous avons levé nos yeux vers cette *montagne abaissée* dont le prophète parle au même endroit, c'est-à-dire vers votre fils unique, qui, vous étant égal, s'est abaisé jusqu'à nous, et pour l'amour de nous. (*Ps.* 41. 7.) Nous avons eu horreur de nos ténèbres : nous nous sommes tournés vers vous (*Eph.* 5. 8.); et c'est par-là que, de *ténèbres* que nous étions, nous sommes devenus *lumière dans le Seigneur*.

## CHAPITRE XIII.

**Que le renouvellement qui se fait en nous par la grâce, n'est jamais parfait en cette vie, même dans les plus saints. Ce que l'Écriture nous veut faire entendre, quand elle dit qu'*un abîme en appelle un autre*.**

14. Mais jusqu'à présent, nous ne sommes *lumière* que par la foi, et non par la claire vision, car nous ne sommes encore sauvés qu'en espérance (*Rom.* 8. 24); et ce ne serait plus espérance, si nous étions en possession de ce que nous espérons. Ainsi ceux mêmes qui instruisent les autres, ne sont encore, pour user des termes de votre prophète, que des *abîmes* qui appellent d'autres *abîmes* (Ps. 41. 9); mais ce n'est pas par le bruit de leurs propres eaux, c'est *par le bruit de vos eaux célestes*.

C'est ce qui se pouvoit dire de celui-là même qui reproche aux *charnels* leur grossièreté et leur cupidité, et qui déclare que c'est ce qui empêche qu'il ne puisse leur parler comme il feroit aux *spirituels* (II. Cor. 3. 1.) : car n'avoue-t-il pas lui-même qu'il n'étoit pas encore parvenu où il tendoit (*Phil.* 3. 13)? qu'à la vérité, il ne tournoit plus la tête vers ce qu'il avoit laissé derrière lui, mais qu'il en étoit encore à s'avancer vers

ce qu'il avoit devant lui ; qu'il gémissoit sous le poids de sa misère ; que son âme soupiroit après les eaux du Dieu vivant, avec une ardeur semblable à celle d'un cerf épuisé et consumé de sécheresse ; ce qui lui faisoit dire sans cesse : *Quand serai-je en état de me désaltérer dans cette source de vie* (Ps. 41. 2) ? parce qu'il brûloit d'impatience de passer de la *maison de terre* qu'il habitoit, à cette *maison éternelle* qui lui étoit réservée dans le Ciel. (II. *Cor.* 5. 2.)

Ainsi, il étoit lui-même un *abîme* qui appeloit d'autres *abîmes* encore plus *abîmes* que lui. *Ne vous conformez pas au siècle présent*, leur disoit-il, *transformez-vous, au contraire, en prenant un nouvel esprit.* (Rom. 12. 2.) Et ailleurs : *Ne soyez pas sans intelligence, comme des enfants qui n'ont point encore de raison; ne ressemblez aux enfants, que par être sans malice; mais, à l'égard de l'intelligence, soyez des hommes parfaits.* (1. Cor. 14. 20.) Et ailleurs encore : *Oh! insensés que vous êtes! qui vous a fascinés jusqu'au point de vous tirer de l'obéissance que vous devez à la vérité?* (Gal. 3. 1.) Mais cette voix qu'il faisoit retentir de toutes parts n'étoit pas la sienne ; c'étoit la vôtre, ô mon Dieu ! (*Ps.* 18. 4.) Ce n'étoit pas le bruit de ses propres eaux, c'étoit celui des vôtres, puisque vous aviez déjà envoyé du haut du Ciel votre divin Esprit, qui avoit ouvert les digues des fleuves célestes de ses dons, afin que la fécondité de ces divines *eaux* fît refleurir la ville sainte, votre chaste épouse. (*Ps.* 45. 4.)

C'est vers elle que soupiroit ce saint apôtre, ce fidèle *ami de l'époux*, qui avoit déjà reçu les *prémices de l'esprit*, mais qui en étoit encore à *gémir* dans l'attente du parfait accomplissement de cette *adoption sainte*, dont le dernier effet sera d'affranchir nos corps aussi-bien que nos âmes de la servitude de la corruption. (*Jean*, 3. 29. *Rom.* 8. 13. 21.) Il soupiroit après cette

céleste épouse, parce qu'il étoit un de ses membres, et qu'il étoit jaloux de ses intérêts. Car, comme il aimoit l'époux, il ne cherchoit que les intérêts de l'épouse, et non pas ses propres intérêts.

Ce n'étoit donc pas par le bruit de ses propres *eaux*, comme je l'ai déjà dit, mais par celui des vôtres (*Ps.* 41. 9), qu'il appeloit ces autres *abîmes*, c'est-à-dire ceux que cet amour qu'il avoit pour les intérêts de l'épouse lui faisoit craindre que quelqu'un ne séduisît comme le serpent séduisit Ève (II. *Cor.* 11. 3), et que par-là ils ne perdissent cette chasteté spirituelle, qui ne subsiste en nous qu'à proportion que nous sommes unis à notre divin époux, c'est-à-dire à votre Fils unique. Oh! quel sera l'éclat de cette vision ineffable, qui, nous le faisant voir *tel qu'il est*, tarira pour jamais ces larmes que nous versons présentement nuit et jour (I. *Jean*, 5. 2), et dont nous ferons notre pain, tant que durera cet exil, où toutes choses nous disent sans cesse: *Où est donc votre Dieu? et quand le posséderez-vous?* (Ps. 41. 3.)

## CHAPITRE XIV.

**Combien l'appesantissement du péché se fait sentir aux plus grands saints mêmes. Ce qui fait leur espérance dans cet état. Ce que signifie cette séparation de la lumière et des ténèbres, que Dieu fit au commencement du monde.**

15. C'est ce que je me demande souvent à moi-même; et je m'écrie à toute heure: Où êtes-vous, ô mon Dieu! et quand serai-je assez heureux pour vous posséder (*Ps.* 41. 3)? Ce n'est pas que dès à présent vous ne me fassiez la grâce de respirer quelquefois en vous; et c'est ce que j'éprouve, lorsque mon âme,

élevée au-dessus d'elle-même, vous exprime son amour et sa joie par des cantiques de louanges; mais, bientôt après, elle se trouve triste comme auparavant, parce qu'elle retombe dans ses misères ordinaires, et qu'elle redevient *abîme*, ou pour mieux dire, elle trouve qu'elle n'est autre chose dans cette vie[1].

La foi, dont les lumières sont comme un flambeau que vous faites marcher devant moi dans les ténèbres où je suis, vient à mon secours, et me dit : Pourquoi vous attrister et vous troubler de la sorte (*Ps. 41. 6*). Ayez confiance en Dieu; n'avez-vous pas sa parole qui vous sert de guide, et qui vous montre votre chemin? (*Ps.* 118. 105.) Ayez donc confiance en lui, et persévérez jusqu'à ce que cette *nuit*, dont tous les impies sont les *enfants*, soit dissipée (I. *Thess.* 5. 5), et que la colère du Seigneur soit apaisée, car nous avons été nous-mêmes *enfants de colère*; et c'est tout ce qu'on pouvoit dire de nous, dans le temps que nous n'étions encore que *ténèbres*. (Éph. 5. 8.) Nous portons même encore des restes de ces ténèbres, dans ce corps déjà mort par le péché; et il nous en restera toujours quelque chose, jusqu'à ce que les ombres se dissipent, et que le jour de l'éternité se lève. (*Cant.* 2. 17.)

Je me confie donc en vous, ô mon Dieu! et j'espère qu'à l'ouverture de ce grand jour, je paroîtrai devant vous, que je contemplerai vos grandeurs, et que je les chanterai sans jamais cesser. Oui, à l'ouverture de ce grand jour, je me trouverai en votre présence, je verrai le visage de mon Dieu et de mon Sauveur, qui rendra la vie à nos corps mortels, par la vertu de ce divin Esprit qui habite en nous (*Rom.* 8. 11), et qui, par un effet de sa miséricorde, est *porté sur*

[1] C'est-à-dire qu'elle est encore flottante et sujette à l'instabilité, représentée par l'agitation des eaux de l'abîme.

*l'abîme*, c'est-à-dire sur ce qu'il y a en nous de *flottant* et de *ténébreux* : de cet Esprit dont nous avons reçu dès ici-bas les *prémices*, par lesquelles, quoique nous ne soyons encore sauvés qu'en espérance (*Rom.* 8. 24), nous sommes dès à présent *lumière*, c'est-à-dire *enfants de la lumière et du jour*, et non pas *enfants de la nuit et des ténèbres* (I. Thess. 5. 5), comme nous étions autrefois.

Nous avons cette confiance, ô mon Dieu! quoique dans l'état d'incertitude et d'obscurité qui nous cache à nous-mêmes le fond de nos cœurs, vous soyez le seul qui, par cette connoissance intime que vous avez de toutes choses, et qui fait qu'il n'y a rien de si caché pour vous dans les replis les plus secrets de nos cœurs, sachiez distinguer ceux qui ne sont encore que *ténèbres*, de ceux qui sont déjà *lumière*, et faire ainsi, entre les hommes, ce que vous fîtes au commencement du monde, lorsque vous *séparâtes la lumière des ténèbres*, et que vous donnâtes à l'un le nom de *jour*, et à l'autre celui de *nuit*. Car qui est-ce qui nous discerne les uns des autres, sinon vous? et qu'avons-nous, que ce qu'il vous a plu de nous donner (I. *Cor.* 4. 7), pour faire de nous des vases d'honneur, quoique nous soyons tirés de la même masse d'où sortent ceux dont vous faites des vases d'ignominie? (*Rom.* 9. 21.)

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XV.

**Ce que signifie, dans le sens allégorique, la création du firmament. Caractère des saintes Écritures. Ce que signifient ces eaux qui furent placées au-dessus du firmament et celles qui furent laissées au-dessous. Ce qui fait le bonheur des saints anges.**

16. Comme c'est vous, ô mon Dieu! qui avez séparé la lumière des ténèbres, c'est vous aussi *qui avez mis* un *firmament* au-dessus de nous, c'est-à-dire qui nous avez donné cette autorité des saintes Écritures, qui nous établit et nous *affermit* dans la vérité; car ne sommes-nous pas bien fondés à donner ce sens-là à ce que l'Écriture nous apprend de la création de ce *firmament*, à quoi vous donnâtes le nom de *ciel*, puisque la même Écriture nous dit, dans un autre endroit, que le ciel sera *plié comme un livre?* (Isaï. 34. 4.) Elle dit encore ailleurs, qu'il est *étendu* au-dessus *de nous*, *comme une peau* (Ps. 103. 3); et n'est-ce point parce que c'est par des hommes mortels comme nous, que vous nous avez dispensé ces saintes Écritures, et parce que leur autorité s'est augmentée par la mort même de ceux qui en ont été les ministres? Car les *peaux* sont le symbole de la mortalité, puisque vous savez, ô mon Dieu! que, lorsque les hommes furent devenus mortels par le péché, vous leur fîtes des tuniques de peau, pour en couvrir leur nudité. (*Gen.* 3. 21.)

Vous avez donc *étendu comme une peau ce ciel* des Écritures et vous l'avez étendu *au-dessus de nous*, c'est-à-dire que vous nous avez donné pour loi l'autorité de ces divins livres, qui sont si bien d'accord entre eux. Et non-seulement vous nous les avez dispensés par des hommes mortels, mais la mort même de ces grands hommes en a encore *affermi* et *étendu* l'autorité sur tout

ce qui est au-dessous de ce *ciel*, c'est-à-dire sur tous les hommes qui sont venus depuis ; car, pendant que ces saints personnages vivoient, ce qu'ils ont écrit n'étoit pas, à beaucoup près, si étendu ni si respecté. C'étoit un *ciel* encore *plié comme un livre*[1], et non pas *étendu comme une peau ;* et il ne l'a été de cette sorte, que depuis que vous avez répandu de toutes parts la haute réputation que ces interprètes de votre vérité se sont acquise par leur mort[2].

17. Faites-nous la grâce, ô mon Dieu ! de *voir* à découvert ce *ciel*, qui est l'*ouvrage de vos mains* (Ps. 8. 4) : dissipez de devant nos yeux les nuages qui nous le cachent. C'est dans ces divins livres que se trouvent ces oracles par où vous communiquez la sagesse aux humbles. *Portez votre gloire à son plus haut point, par la bouche* de ceux qui nous parlent dans ces livres (*Ps.* 18. 8 ; 8. 3), et qu'on peut appeler *des enfants*, par la simplicité de leur langage. Car je ne connois point de livres qui soient capables, comme ceux-là, de détruire l'orgueil et d'abattre *vos ennemis*, c'est-à-dire ceux qui voudroient s'excuser dans leurs péchés[3], et qui, par-là, ne font qu'éloigner leur réconciliation avec vous. Non, mon Dieu, je ne connois point de livres comparables à ceux-là. Ce sont eux qui m'ont fait plier le cou sous votre joug, qui m'ont porté à vous confesser mes misères, et qui m'ont appris à vous servir d'un culte tout gratuit. Faites donc que je les entende, Père de miséricorde, et RÉCOMPENSEZ, par cette grâce, la soumission que je leur rends, car vous n'en avez si

[1] Les livres des anciens n'étoient que de grands rouleaux de parchemin.

[2] Rien n'ayant porté si haut la gloire des apôtres que le courage vraiment héroïque avec lequel ils ont donné leur sang pour les vérités qu'ils avoient prêchées.

[3] Les manichéens, qui prétendoient que les péchés des hommes se doivent imputer à une certaine nature de mal mêlée à la leur.

solidement établi l'autorité, qu'en faveur de ceux qui s'y soumettroient.

18. L'Écriture nous apprend qu'il y a *des eaux* au-dessus de ce *firmament;* et ces *eaux* ne sont autre chose, à ce qu'il me paroît, que ces substances immortelles, qui ne tiennent rien de la corruption des habitants de la terre. Que ces *eaux*, qui sont au-dessus du firmament, c'est-à-dire ce saint peuple des anges, qui est au-dessus de ce *ciel* que vous avez étendu au-dessus de nous, louent donc la sainteté de votre nom! Car ces bienheureux esprits n'ont pas besoin, comme nous, de lever les yeux vers le ciel, c'est-à-dire de s'instruire par la lecture de votre divine parole, puisqu'ils voient à découvert la lumière de votre visage, et que ce livre ineffable, qui n'est point composé de paroles et de syllabes qui passent et qui se succèdent les unes aux autres, étant sans cesse ouvert devant eux, ils lisent sans cesse ce que votre volonté éternelle demande d'eux. Ils le lisent, ils l'embrassent, ils l'aiment. Ils lisent sans cesse, et ce qu'*ils lisent* ne passe point; car ce qu'ils lisent, qu'ils embrassent et qu'ils aiment, n'est autre chose que la solidité immuable de vos conseils éternels.

Leur livre ne se plie ni ne se ferme jamais, parce que vous êtes vous-même ce livre, qui sera ouvert devant eux durant toute l'éternité. Aussi est-il dit que vous avez placé ces *eaux au-dessus du firmament*, c'est-à-dire au-dessus de vos Écritures, dont vous n'avez établi l'autorité que pour le peuple qui est au-dessous de celui-là, c'est-à-dire pour l'infirmité des hommes au-dessus desquels vous l'avez mis, afin que, levant les yeux vers ce *firmament*, ils y vissent briller votre miséricorde, qui a bien voulu se servir de paroles passagères et sujettes au temps, pour nous faire connoître celui qui a fait les temps.

C'est ce qui a fait dire à votre saint prophète, que *votre miséricorde est dans* LE CIEL, et que *votre vérité est portée sur les nuées*. (Ps. 35. 5.) Les *nuées* passent, c'est-à-dire les prédicateurs de votre parole passent de cette vie à une meilleure; mais le *ciel* de vos Écritures demeurera étendu sur tous les peuples de la terre, jusqu'à la fin des siècles. Il est pourtant dit que *le ciel et la terre passeront*, au lieu que *votre parole ne passe point* (Matth. 24. 35), c'est-à-dire que ce *ciel* même des Écritures, qui est présentement *étendu comme une peau*, passera; que cette *peau* sera pliée; que l'*herbe fleurie*, sur laquelle elle est *étendue* [1], séchera et flétrira (*Jac.* 1. 11), et que tout son éclat disparoîtra; mais que votre *Verbe* demeure éternellment.

Nous ne le voyons présentement que sous les énigmes et les diverses figures que ces *nuées* nous présentent, et au travers du *verre obscur* de ce *ciel* (I. *Cor.* 13. 12); et non pas tel qu'il est dans sa nature. Car quoique nous soyons aimés de votre Fils unique, il ne nous a point encore fait voir à découvert ce que nous serons dans l'autre vie. Aussi est-il cet époux des Cantiques, qui ne se fait voir qu'*au travers d'un treillis* (Cant. 2. 9), c'est-à-dire sous les voiles de sa chair mortelle. Cependant il ne laisse pas de nous attirer par ses caresses, et de nous embraser de son amour; et c'est ce qui fait que nous *courons vers lui à l'odeur de ses parfums*. (Cant. 1. 3.) Mais *quand il viendra à paroître* dans l'éclat de sa gloire, ce sera alors que *nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est*. (I. Jean, 3. 2.) Oui, *tel qu'il est*, ô mon Dieu! c'est là ce qui nous est destiné, mais nous n'en sommes pas encore en possession.

[1] *Voyez* le chap. 11 du liv. 7.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XVI.

**Connoissance de Dieu, autant au-dessus de celles des hommes que son essence est au-dessus de la leur.**

19. Comme il n'y a que vous dont l'existence soit une véritable et parfaite existence [1], et dont la connoissance et la volonté soient immuables aussi-*bien que* l'essence, il n'y a que vous aussi qui *connoissiez* parfaitement tout ce que vous êtes. Votre *essence* connoît, et veut immuablement; votre *connoissance* existe, et veut immuablement, et votre *volonté* existe, et connoît immuablement. Cela n'appartient qu'à vous seul, et cet ordre qui règle toutes choses, et dont votre sagesse et votre justice sont le principe, ne permet pas que ce qui est sujet au changement, et qui ne voit qu'autant qu'il est éclairé, connoisse la lumière *immuable* qui l'éclaire, comme elle se connoît elle-même.

C'est le besoin que j'ai d'en être éclairé, qui fait que mon âme se présente sans cesse à vous, comme une terre qui manque d'eau (*Ps.* 142. 6); car elle ne peut non plus s'arroser et s'engraisser elle-même, que s'éclairer. Aussi voyons-nous que, dans le même endroit où l'Écriture dit que *ce sera dans votre lumière que nous verrons la lumière* (Ps. 35. 10), elle dit aussi que *vous êtes la fontaine de vie.*

[1] *Voyez* le chap. 11 du liv. 7.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XVII.

**Ce que signifie, dans le sens allégorique, la séparation de la masse des eaux de celle de la terre ; ces herbes et ces fruits que la terre tirée de dessous les eaux commença de produire.**

20. Qui est-ce qui a réuni, comme dans un même corps, toute la multitude de ceux qui sont dans l'*amertume* du péché et de l'infidélité ? Car on peut dire qu'ils ne font tous qu'un même corps et une même société, puisqu'ils conviennent tous, en ce point, qu'ils veulent être heureux, et qu'ils y travaillent de toutes leurs forces. Il est vrai qu'ils ne cherchent qu'une félicité toute terrestre, et qui ne sauroit être que de peu de durée : mais enfin, ce désir d'être heureux est ce qui leur fait faire tout ce qu'ils font, quelque diversité qu'il y ait dans les soins et les affections qui les partagent, et qui sont comme les flots dont cette *mer* est agitée. Qui est-ce donc qui les a tous réunis en ce point, sinon vous, ô mon Dieu ! comme c'est vous qui avez *séparé* de cette société d'impies, celles des justes et des saints ?

C'est ce que l'Écriture nous veut faire entendre, lorsqu'elle dit que *vous commandâtes que les eaux fussent ramassées, pour ne faire qu'une seule masse ; et que la terre qu'elles couvroient commença à paroître dans sa sécheresse naturelle.* Et c'est ce qu'elle nous apprend encore, lorsqu'elle dit, dans un autre endroit, que *la mer vous appartient, que c'est vous qui l'avez faite, et que la terre est l'ouvrage de vos mains.* ( Ps. 94. 6.)

Mais cette *mer que vous avez faite* n'est que la multitude des hommes figurée par l'amas des eaux de la mer, et non pas la dépravation de leur volonté, dont *l'amertume* et l'agitation de la mer sont la figure. Vous

ne faites que tenir en bride les fougues de cette *mer*, c'est-à-dire l'impétuosité des passions des hommes; et vous leur donnez des bornes que vous ne souffrez pas qu'elles passent, et qui font que ces flots impétueux reviennent se briser sur eux-mêmes. Vous n'avez donc de part à ce qui se passe dans cette *mer*, qu'en ce que vous la tenez soumise à l'empire souverain que vous exercez sur toutes choses, et que vous savez faire entrer dans votre ordre et servir à vos desseins ce qui résulte de toutes ses agitations [1].

21. Mais il y a une *terre* qui fait un corps à part de cette *mer*, et qui paroît à vos yeux, élevée au-dessus de ses flots, comme la terre matérielle est élevée au-dessus de la mer qui l'environne. Et cette *terre* n'est autre chose que ces âmes pures, qui, se proposant une fin toute différente de celle que les enfants du siècle se proposent, composent aussi une société toute différente. Dans la sécheresse où cette *terre* se trouve, elle soupire sans cesse après votre céleste rosée, cette rosée douce et invisible que vous répandez sur elle, afin qu'elle *porte ses fruits*. (Ps. 84. 13.) Et ces *fruits* sont les œuvres de miséricorde que notre âme ne manque pas de produire dès que son Seigneur et son Dieu a parlé.

Elle les produit *selon son espèce*, c'est-à-dire envers son prochain, à qui elle témoigne son amour, en le secourant dans les nécessités de la vie présente; et ces *fruits portent leurs semences*, c'est-à-dire que ces œuvres de miséricorde sont accompagnées du sentiment de notre propre infirmité, qui de lui-même porte à secourir les misérables comme nous voudrions être secourus, si nous étions en pareil état. Enfin, cette *terre* ne produit pas seulement des *herbes*, c'est-à-dire de

[1] *Voyez* le commencement du chap. 20 du liv. 1.

ces secours qui coûtent peu, et qui se rendent dans les nécessités ordinaires, mais encore des *arbres fruitiers* (Ps. 148. 9), c'est-à-dire de ces secours puissants, par lesquels on sait tirer l'opprimé de la main du puissant qui l'opprime, et lui donner une juste et vigoureuse protection qui le mette à couvert de la violence.

## CHAPITRE XVIII.

**Ce que signifie, dans le sens allégorique, la séparation du jour et de la nuit, et l'établissement des astres, dont l'un devoit présider au jour, et les autres à la nuit. Différence du don de sagesse et de celui de science.**

22. Voila quels sont les *fruits* que cette *terre* produit. Donnez-nous donc, Seigneur, cette joie et cette dilatation de cœur qui nous les fait produire; et que la *justice nous regarde du haut du ciel*, afin *que la vérité naisse de la terre* (Ps. 84. 12), c'est-à-dire afin que vos fidèles, séparés du reste des hommes, comme *la terre* a été séparée des eaux, expriment par leurs œuvres ce que les lois de la *vérité* demandent d'eux, et qu'ils deviennent des *astres* dans le *firmament* [1]. Que nous partagions donc notre pain avec ceux qui n'en ont point, et nos habits avec ceux qui n'ont pas de quoi se couvrir! que nous ouvrions nos maisons à ceux qui manquent de retraite; et qu'enfin nous secourions nos semblables dans tous leurs besoins!

Lorsque de tels *fruits* seront sortis de cette *terre*, vous les regarderez, Seigneur, comme vous regardiez vos créatures à mesure que vous les produisiez, et ils vous paroîtront même *quelque chose de fort bon*. Qu'on

[1] Saint Augustin s'explique lui-même sur cela, quelques lignes plus bas.

divers *sacrements*, qui ont changé selon les temps, comme *la lune*[1]. Mais ce don-là, et tous ceux que j'ai marqués ensuite, et que les *étoiles* nous représentent, sont autant au-dessous de cette contemplation lumineuse de la *sagesse* dont jouissent ceux qui commencent d'entrer dans le grand jour, que les astres qui président à *la nuit* sont au-dessous de celui qui préside *au jour*. Cependant, ces dons sont nécessaires à ceux à qui ce serviteur si sage et si fidèle, qui savoit parler *le langage de la sagesse avec les parfaits, n'a pu parler* que *comme à des enfants*, parce qu'ils tenoient encore des foiblesses de la chair, et non pas comme à des *hommes faits* et éclairés des plus vives lumières de votre Esprit. Car, en attendant que ces charnels mêmes, ces *enfants* encore au berceau de la vie de la grâce, et qu'on ne sauroit encore nourrir que de *lait* (I. Cor. 3. 2), devien nent capables, en croissant, d'une viande *solide*, et que leurs yeux soient assez forts pour soutenir la *lumière du soleil*, il leur en faut quelque autre, pour se conduire dans les obscurités de la *nuit* où ils sont : mais il faut que, dans cet état, ils se contentent de celle de la *lune et des étoiles*.

Voilà ce que vous traitez avec nous, sagesse éternelle de mon Dieu[2], et que vous nous faites apercevoir dans votre *firmament*, c'est-à-dire dans vos saintes Écritures, les lumières admirables de la contemplation à laquelle vous nous élevez, nous faisant voir les choses à découvert, au travers de tous les voiles des figures, quoique nous soyons encore sujets aux révolutions des temps, des années et des jours.

[1] Ceux de la nouvelle alliance étant tout différents de ceux de l'ancienne.

[2] C'est-à-dire des dons inférieurs à celui de cette *sagesse* lumineuse, qui fait entrer dans les splendeurs de la contemplation.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XIX.

**Par où il faut commencer pour être capable des lumières de la sagesse et de la science. Ce qui empêcha ce riche qui vint consulter Jésus-Christ sur ce qu'il avoit à faire, de profiter des avis du Sauveur. Ce que la création des astres nous présente sous le sens allégorique accompli le jour de la Pentecôte.**

24. Mais, pour arriver à ce point-là, dit le Seigneur, il faut *avoir été nettoyé* (Isaï. 5. 15); il faut avoir le cœur pur; il faut en avoir chassé l'iniquité; il faut avoir écarté ces *eaux amères* qui couvroient *la terre;* il faut s'être défait de tout ce qui blesse mes yeux. Apprenez donc à faire le bien, rendez justice à l'orphelin et à la veuve, et garantissez-les d'oppression (*Ps.* 10. 18) : car voilà ce que c'est que ces *herbes* et ces *fruits* que doit produire toute *terre élevée au-dessus des eaux.* Après cela, venez à moi; je vous développerai les secrets de mes Écritures, et je vous placerai dans ce *firmament,* comme des *astres* pour éclairer la *terre.*

Ce riche de l'Évangile demandoit à celui qu'il appeloit son *bon maître,* ce qu'il avoit à faire pour arriver à la vie éternelle. (*Matth.* 19. 16.) Ce *bon maître,* qu'il ne prenoit que pour un homme, mais qui étoit Dieu, et *bon* par conséquent, lui dit que, s'il vouloit arriver à la vie, il falloit qu'il gardât les commandements; qu'il rejetât toute *l'amertume* de la malice et du péché, c'est-à-dire qu'il s'abstînt de meurtre, d'adultère, de larcin, de faux témoignage; et que la *terre* de son cœur, ainsi dégagée du milieu des *eaux amères* de l'iniquité, commençât de marquer sa fécondité par de bons *fruits,* comme ceux de l'honneur que chacun est obligé de rendre à son père et à sa mère, et de l'amour qu'on doit au prochain.

J'ai fait tout cela, répondit-il; mais si cette *terre* est fertile, d'où vient qu'elle est couverte de tant d'*épines* (Matth. 13. 7)? C'est l'avarice qui les produit, et c'est ce qu'il faut déraciner. Allez donc, vendez tout votre bien, et distribuez-en le prix aux pauvres (*Matth.* 19. 21); ce sera comme une semence que vous jetterez en terre, dont vous recueillerez une moisson abondante, et vous aurez un trésor dans le Ciel. Voilà ce que vous aurez à faire, si vous voulez suivre le Seigneur, *si vous voulez être parfait*, et du nombre de ceux avec qui celui qui sait distribuer au *jour* et à la *nuit* [1] *ce qui convient* à l'un et à l'autre, traite des mystères de la sagesse. Par-là vous participerez vous-même à ces divines connoissances, et vous aurez place entre les *astres* de son *firmament* et de son *ciel;* mais c'est ce qui ne se peut faire, si votre *cœur* n'est dans le Ciel; et il n'y sera point, à moins que votre *trésor* n'y soit, comme vous l'avez appris de celui-là même que vous appelez votre *bon maître*. (Matth. 6. 21.) Voilà ce qui fut dit à ce jeune homme; mais ce langage ne fit que contrister son cœur, qui n'étoit qu'une *terre* stérile; et les *épines* dont cette *terre* étoit couverte étouffèrent cette divine *semence*. (Matth. 13. 7.)

25. Pour vous, peuple choisi, saintes âmes, qui êtes dans le monde comme ce qu'il y a de plus bas et de plus foible, mais qui avez tout quitté pour suivre le Seigneur, marchez sur ses pas, et confondez tout ce que le monde a de plus puissant et de plus élevé. Marchez-y, vous dont il est dit que *les démarches sont si belles*, et brillez dans ce *firmament* des Écritures, en sorte que vous deveniez des *cieux* qui *annoncent la gloire de Dieu*. Distinguez la *lumière*, c'est-à-dire *les parfaits*, qui ne sont pourtant pas encore aussi éclairés

[1] C'est-à-dire aux parfaits et aux imparfaits, comme l'on va voir.

que les anges, d'avec *les ténèbres*, c'est-à-dire d'avec *les foibles* et les *imparfaits*, qui ne demeurent pourtant pas dépourvus de toute lumière. ( I. *Pier.* 2. 7. I. *Cor.* 1. 27. *Matth.* 19. 27. *Rom.* 10. 25. *Isaïe*, 52. 7. *Ps.* 18. 1. )

Répandez vos rayons sur toute la terre ; *que le jour* qui luit dans vos âmes, et que le *soleil* y fait, *éclaire le jour*, c'est-à-dire que votre *sagesse* se communique à vos semblables, et *que la nuit fasse passer à une autre nuit la lumière de la lune qui l'éclaire*, c'est-à-dire que les lumières de la *science*, inférieures à celles de la *sagesse*, et désignées par l'astre qui préside *à la nuit*, éclairent et conduisent ceux que leur foiblesse tient encore dans une espèce de *nuit* où les ténèbres ne règnent pourtant pas absolument, puisque la *lune* et les *étoiles* [1] l'éclairent.

Car lorsque Dieu voulut former son Église, il se passa quelque chose de semblable à ce qui arriva au commencement du monde ; et, comme s'il avoit dit une seconde fois : *Qu'il se fasse des astres dans le firmament*, un bruit éclatant comme celui d'un tourbillon impétueux, se fit entendre du haut du ciel, et on vit comme des langues de feu qui se partagèrent, et vinrent se poser une à une sur chacun de ceux qui étoient enfermées dans le cénacle. Ce fut alors qu'il se fit *des astres dans le firmament* ( Act. 22. etc. ), c'est-à-dire des hérauts et des prédicateurs de la parole de vie.

Courez de toutes parts, feux sacrés et luisants, car vous êtes *la lumière du monde*, et une lumière qui ne doit pas être cachée *sous le boisseau*. (Matth. 5. 15.) Celui à qui vous vous êtes attachés a été élevé en gloire, et vous y a élevés avec lui. Courez donc de toutes parts, et soyez connus de tous les peuples de la terre.

[1] C'est-à-dire ces lumières de la *science*, inférieures à celles de l'*intelligence*, et désignées par la lune et par les étoiles.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XX.

**Ce que représentent, selon le sens allégorique, les *poissons* et les *oiseaux*, qu'il est dit que la *mer* produisit. Pourquoi toute cette variété d'expressions et de figures, sous lesquelles l'Écriture nous présente souvent une même vérité. *Mer*, symbole du genre humain, et par *où*.**

26. Je vous trouve encore, saintes âmes, dans ces paroles de la suite de la Genèse : *que la mer produise des poissons, des reptiles et des oiseaux* (*Gen. 1. 20*) : car dès que vous êtes venues au point de savoir faire la séparation du bon et du mauvais, c'est-à-dire de distinguer *la lumière* d'avec *les ténèbres*, vous êtes en quelque façon devenues la bouche de Dieu même, puisque c'est par vous qu'il a commandé à la *mer* de produire, non ce qui est appelé plus bas *des âmes vivantes*, et que la seule *terre* produit, mais *des poissons*, *des reptiles* et *des oiseaux* [1]. Car ces *poissons* et ces *reptiles* ne sont autre chose, ô mon Dieu ! que vos mystères et vos sacrements, qui, par le ministère de vos saints apôtres, se sont insinués et répandus de toutes parts, au travers des flots de la *mer* de ce siècle, et des tentations qui l'agitent, et par le moyen desquels les peuples ont été instruits de vos vérités, et ensuite initiés et consacrés à votre service.

*Dieu créa aussi des baleines*, poursuit l'Écriture, c'est-à-dire qu'entre les choses que les apôtres ont faites dans l'exercice de leur ministère, il s'est trouvé des prodiges et des miracles, qui étoient, entre les autres

[1] C'est-à-dire c'est par vous que ce qui est figuré par les *poissons* et les *oiseaux* a commencé à se répandre, pour éclairer les infidèles représentés par la *mer*, et ces productions sont attribuées à cette *mer*, parce qu'elle y donne l'eau, comme on verra plus bas.

œuvres de ces saints personnages, ce que sont les *baleines* entre les autres *poissons*.

Il est dit que vous créâtes aussi des *oiseaux*. Et que nous représente le vol des oiseaux, sinon celui de la voix de vos ambassadeurs? Car elle a volé par toute la terre (*Ps.* 18. 4), mais sans s'écarter jamais de l'autorité de votre Écriture, qui est ce *ciel*, ou ce *firmament* dont il est parlé plus haut. Aussi est-il marqué expressément que *ces oiseaux* volent partout, mais *sous le ciel*, comme sous une tente ou une volière dont ils ne sortent jamais. C'est ainsi que la voix des prédicateurs de l'Évangile a *volé* de toutes parts : il n'y a point de pays où elle n'ait pénétré ; elle a retenti par toute la terre, jusqu'à ses extrémités les plus reculées ; et c'est, ô mon Dieu! l'effet de votre grâce et de vos *bénédictions*, qui ont multiplié toujours de plus en plus les porteurs de votre divine parole.

27. Mais ne me méprends-je point, et n'est-ce point confondre les choses, que d'entendre des mêmes personnes, et ce qui a été dit plus haut du *firmament* et des *astres*, c'est-à-dire de ces *connoissances lumineuses* des mystères, que les parfaits puisent dans les saintes Écritures ; et ce qui est dit ici de ce qui se passa dans la *mer* et sous le *firmament*, c'est-à-dire des *opérations extérieures* par où la connoissance de ces mystères s'est répandue? Non, sans doute : car ces mêmes choses qui se voient, dans la lumière de la *sagesse* et de la *science*, d'une manière simple et précise, et qui demeurent toujours les mêmes, sans varier en aucune manière, et sans avoir jamais ni plus ni moins, s'expriment au-dehors par une infinité de signes et d'opérations différentes, qui vont toujours se multipliant[1].

C'est l'effet de vos *bénédictions*, ô mon Dieu! et par

[1] *Voyez* le chap. 24, nomb. 37, vers le milieu.

cette variété infinie de figures ou de signes extérieurs sous lesquels une même vérité se présente à nous, diversifiée en quelque sorte par la diversité de ce que nos sens aperçoivent dans tout ce grand nombre de figures et de signes, au lieu que l'esprit ne les voit jamais d'une même manière, vous remédiez au dégoût que la misère de notre condition mortelle nous donne pour les meilleures choses, quand elles nous paroissent toujours sous la même forme.

Et qu'est-ce qui a produit tous ces *reptiles* et tous ces *poissons*, c'est-à-dire qu'est-ce qui a *donné lieu* à toute cette diversité de signes, d'expressions et de figures? La masse des *eaux*, c'est-à-dire cette *mer* amère que composent les enfants d'Adam; ou, pour parler plus clairement, le malheureux état de tous les peuples de la terre, qui n'avoient que de l'éloignement pour votre vérité éternelle. Mais ces *eaux* n'ont fait sortir toute cette multiplicité d'expressions et de signes, que de *votre parole*, c'est-à-dire de votre Évangile. Leur *amertume*, leur dégoût et leur langueur, *sont donc* ce qui a donné lieu à toutes ces choses; mais elles ne procèdent que de *votre parole*.

28. Toutes ces choses sont belles, parce qu'elles sont votre ouvrage : car il n'y a rien que vous n'ayez fait; mais vous êtes sans comparaison plus beau que tout ce que vous avez fait.

Si Adam ne s'étoit point écarté de vous par son péché, sa postérité ne seroit pas, comme elle est, une *mer* pleine d'amertume, profonde, enflée, et sans arrêt; *profonde*, par une curiosité qui veut tout sonder; *enflée*, par un orgueil dont les fougues sont plus insurmontables que celles des flots les plus impétueux; *sans arrêt*, par une ardeur inquiète pour la volupté, qui, cherchant de toutes parts à se satisfaire, et ne le pouvant jamais faire à son gré, n'a nulle sorte de consi-

stance, et ne fait que sauter d'objet en objet. Ainsi les dispensateurs de votre divine parole n'auroient pas eu besoin d'employer, sur cette race corrompue, tout ce grand nombre de discours et d'actions mystérieuses et figuratives, représentées par ces *reptiles*, ces *poissons* et ces *oiseaux*, qui sortirent du sein de la *mer*; au moins c'est ce qu'il me paroît qu'ils signifient.

Mais après même que les hommes sont imbus des vérités de la foi, et même initiés par vos sacrements, il leur faut encore quelque chose de plus; et ils ne pourroient avancer dans le chemin du salut, s'ils ne recevoient de votre esprit un nouveau degré de vie, et si, après avoir été comme ébauchés par les instructions extérieures, ils ne tendoient à ce qui les achève, et qui met le comble à leur perfection.

## CHAPITRE XXI.

**Ce que représentent, selon le sens allégorique, ces animaux, qu'il est dit que la terre produisit après qu'elle fut séparée des eaux. Animaux domestiques et apprivoisés, symbole de passions domptées.**

29. C'est ce que votre Écriture nous insinue, lorsqu'après avoir parlé de ces *reptiles*, de ces *poissons* et de ces *oiseaux* sortis du sein de cette masse d'eau amères, que nous appelons la *mer*, elle ajoute que vous commandâtes à la *terre*, qui étoit désormais séparée des *eaux*, de produire *des animaux*, ou, pour nous attacher plus précisément aux termes de votre Écriture, *des âmes vivantes* [1].

Les peuples, figurés par cette *terre*, avoient besoin du baptême, que votre institution a rendu nécessaire

[1] Ces deux termes, dans l'Écriture, ne signifient que la même chose.

pour entrer au royaume du Ciel, et sans quoi on n'y entre point (*Jean* 3. 5); aussi est-il dit que cette *terre* étoit d'abord *couverte des eaux* de la mer; mais depuis qu'elle en est *séparée*, c'est-à-dire depuis que les hommes sont initiés par ce sacrement, il n'en est plus question. Ils ne cherchent plus même ces miracles et ces prodiges, qui sont figurés par les *baleines* que la *mer* produit. Il leur en falloit pour les établir dans la foi; car, comme dit Jésus-Christ dans l'Évangile, la dureté des hommes est telle que, sans les miracles, ils ne croiroient point. (*Jean* 4. 48.) Mais il ne *leur en faut* plus dès qu'ils sont fidèles, c'est-à-dire *dès qu'ils sont* une *terre* séparée de l'amertume de la *mer*, figure de l'infidélité. Et c'est ce que votre grand apôtre nous apprend, quand il dit que le don des langues, et les autres dons miraculeux, ne sont que des signes pour les infidèles, et non pas pour les fidèles. (I. *Cor.* 14. 22.)

Cette *terre*, que vous avez élevée au-dessus des *eaux*, n'a pas besoin non plus de ces *reptiles* et de ces *oiseaux*, sortis, par la force de vos paroles, du sein de ces mêmes *eaux*, c'est-à-dire que ces premières instructions que vous donnez aux hommes, par ceux que vous envoyez prêcher la doctrine du salut, ne leur sont plus nécessaires. Il ne faut donc plus à cette *terre* que cette rosée féconde de votre sainte parole, que les prédicateurs de votre Évangile ont répandue par tout le monde. Nous lui exposons tous les jours les œuvres toutes divines de ces saints personnages; mais c'est à vous à opérer en elle, pour lui faire produire ce que votre Écriture appelle des *âmes vivantes*.

S'il est donc dit qu'elle les produit, c'est parce que sa séparation des *eaux amères* de l'infidélité est ce qui donne lieu à vos ministres de les lui faire produire. De même que, s'il est dit que la *mer* a produit les *reptiles*, les *poissons*, et les *oiseaux* mêmes, qui volent sous le

*firmament*, c'est parce que la perversité des infidèles, figurée par l'*amertume des eaux de la mer*, est ce qui a donné lieu à la production de tous les divers secours par où on les fait passer de l'infidélité à la foi, et qui sont figurés par ces sortes d'animaux.

Or, depuis qu'on est *terre* séparée des *eaux*, c'est-à-dire depuis qu'on est fidèle, on n'a plus besoin de toutes ces *productions de la mer*; et l'on n'a plus qu'à participer au festin de cette table, que vous avez préparée aux fidèles (*Ps.* 22. 6), et où vous leur donnez à manger ce divin *poisson* qui a été tiré du fond de cette *mer* (Jean 21. 9), c'est-à-dire Jésus-Christ, né d'entre les hommes, et qui n'en a été tiré que pour être l'aliment de la *terre*.

C'est sur la *terre* que se multiplient les *oiseaux*, quoique originairement ils aient été tirés de la *mer*, c'est-à-dire qu'encore que l'infidélité des hommes soit ce qui a donné commencement à la prédication des ministres de votre Évangile, leurs paroles sont, pour les fidèles mêmes, une source d'exhortations salutaires et de bénédictions qui se multiplient de jour en jour. Mais enfin, les *animaux*, ou les *âmes vivantes*, ne tirent leur origine que de la *terre*, c'est-à-dire qu'il n'y a que ceux qui sont déjà fidèles, qui pratiquent utilement cette sainte tempérance, qui fait qu'on retire son cœur des choses du monde, et par laquelle l'âme, commençant de vivre en vous, commence d'être véritablement vivante; au lieu qu'elle étoit morte pendant qu'elle vivoit dans les plaisirs. Car tous les plaisirs sont mortels à l'âme, hors ceux que l'on trouve en vous, qui êtes les délices chastes et vivifiantes de ceux qui ont le cœur pur.

30. Que vos ministres travaillent donc sur cette *terre*, mais non pas comme ils faisoient autrefois sur les infidèles, représentés par la *mer*. Il falloit, pour

ceux-là, non-seulement des paroles, des instructions, des sacrements, des figures mystérieuses, mais des miracles qui attirassent l'attention et l'admiration de ces peuples grossiers et ignorants, l'admiration n'ayant pour principe que l'ignorance des causes d'où sort ce que l'on voit d'extraordinaire. Ce n'étoit que par-là qu'on pouvoit faire entrer dans la foi cette race d'Adam qui vous avoit oublié, et qui, fuyant la lumière de vos yeux, étoit devenue un *abîme*. Mais pour vos fidèles, qui sont une *terre* élevée au-dessus des eaux de l'*abîme*, il faut que vos ministres travaillent sur eux d'*une* autre manière; et ce qu'ils ont à faire à *leur égard*, *c'est* de leur servir de modèle, et de faire luire à leurs yeux l'éclat d'une vie si sainte, qu'ils se sentent portés à l'imiter.

Aussi n'est-ce pas seulement pour s'instruire de la vérité, que les fidèles écoutent; c'est pour pratiquer ce qu'ils enseignent, quand ils nous disent: *Cherchez le Seigneur, et votre âme vivra* (Ps. 68. 37), c'est-à-dire elle sera cette *terre* féconde qui produit des *animaux vivants*; et encore: *Ne vous conformez point à ce siècle corrompu* (Rom. 12. 2), et abstenez-vous de tout ce qu'il vous présente d'agréable; car LA FUITE de ces choses-là fait vivre l'âme, comme la recherche de ces mêmes choses la fait mourir.

Réprimez donc en vous, et la fierté de l'*orgueil*, et la mollesse de la *volupté*, et cette ardeur insatiable de savoir et de connoître, qui n'est qu'une vaine *curiosité*, quoiqu'elle se couvre d'un autre nom, afin que ces mouvements ne soient plus en vous que comme des *bêtes farouches* apprivoisées, des *bestiaux* domptés et réduits, et des *serpents* sans venin; car ces sortes d'*animaux*, dans le sens allégorique, nous représentent les mouvements de l'âme, mais d'une âme morte, puisque TANT que l'âme est sujette aux fougues de l'*orgueil*, tant

qu'elle est dominée par la *volupté*, et infectée du venin de la *curiosité*, elle est morte. Ce n'est donc pas par une extinction entière de tout mouvement qu'elle meurt, mais elle finit par s'éloigner de la source de la vie; car c'est par-là qu'elle tombe dans le torrent de ce siècle corrompu, et qu'elle s'y conforme, en prenant l'esprit dont il est possédé.

31. Or, ce torrent passe avec tout ce qu'il entraîne, au lieu que la source de la vie éternelle, qui n'est autre que votre divine parole, demeure éternellement. C'est donc pour nous empêcher de nous éloigner de cette *source*, et de nous jeter dans ce *torrent*, que cette même parole nous dit : *Ne vous conformez point à ce siècle corrompu.* Et ce qu'elle prétend par-là, c'est que la *terre* de notre cœur, arrosée des *eaux* de la fontaine de vie, et rendue féconde par la vertu de votre parole, que les prédicateurs de votre Évangile ont répandue de toutes parts, produise ce que l'Écriture veut nous faire entendre par ces *âmes vivantes*, ou ces *animaux* qu'il est dit que la *terre* produisit; c'est-à-dire que nous apprenions à régler nos mouvements, en imitant ceux qui sont les imitateurs de Jésus-Christ.

C'est cette imitation que l'Écriture a eue en vue, lorsqu'après avoir dit que la *terre* produisit des *animaux* ou des *âmes vivantes*, elle ajoute, *selon leur espèce*; car l'exemple qu'on se sent le plus porté à imiter, c'est celui de ses semblables et de ses amis : et c'est sur ce principe que saint Paul a parlé, quand il a dit : *Soyez comme je suis, car j'ai été comme vous êtes.* Par ce moyen, les *animaux* qui sont sur cette *terre*, c'est-à-dire les mouvements de cette *âme vivante*, seront domptés et apprivoisés (*Gal.* 4. 12); et on le connoîtra par la *douceur* qui accompagnera toutes ses actions, et que vous nous avez recommandée par ces paroles : *Faites*

*toutes vos actions avec douceur, et vous serez aimé de tout le monde.* (Eccl. 3. 19.)

Il n'y aura donc plus sur cette *terre* que de ces *animaux* apprivoisés et domptés, que l'abondance n'enfle point, et que la disette n'abat point; et de ces *serpents* doux et sans venin, qui ne sont point malfaisants, et qui n'ont rien de la nature de *serpent*, que cette *prudence* qui sait éviter le mal (*Matth.* 10. 16), et qui fait qu'on ne donne d'attention à ce qui se voit dans la nature, qu'autant qu'il en faut pour s'élever jusqu'à la connoissance de l'éternité, par la considération des choses qui passent. Car CES MOUVEMENTS *de l'âme*, figurés par ces *animaux*, sont quelque chose de bon, lorsqu'ils sont soumis à la raison[1]; et que sans être tout-à-fait éteints, ils sont seulement domptés et réduits de telle sorte, qu'ils ne sont plus sujets à ces fougues impétueuses qui donnent la mort.

[1] Saint Augustin traite la même chose dans le 20e chap. du 1er livre *De la Genèse contre les manichéens;* et ce qu'il dit en cet endroit-là est si beau, et si propre à donner du jour à ce qu'il dit ici, *qu'on a cru l'y devoir mettre;* le voici : Quand on n'a pas soin de réprimer ces mouvements de l'âme, ils éclatent, et nous emportent à tout ce qui peut satisfaire la sensualité, et nous faire tomber enfin dans des habitudes honteuses, qui nous rendent semblables aux bêtes. Mais quand on a soin de les régler et de les réprimer, leur férocité s'adoucit, et ils deviennent comme des animaux domestiques et apprivoisés qui habitent avec nous, et qui s'y tiennent en paix. Cette soumission des mouvements de l'âme à la raison et à la vérité, est ce qui rend la vie de l'homme tranquille et heureuse. Car quand ils sont ainsi réduits, ils ne produisent dans l'âme qu'une joie sainte et un amour pur et chaste; au lieu que quand on néglige de les réduire, et de les accoutumer à l'empire de la *raison*, ce sont des passions fougueuses et emportées qui déchirent l'âme, et la mettent en pièces, et qui rendent la vie malheureuse. C'est ce qui fait que saint Paul nous ordonne de les *crucifier*, et de les réprimer sans relâche, jusqu'à ce que la mort soit engloutie par une parfaite victoire. Car, comme dit ce saint apôtre, ceux qui appartiennent à Jésus-Christ ont crucifié leur chair, avec tout ce qu'il y avoit en elle de passions et de désirs déréglés.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XXII.

Ce que la création de l'homme représente dans le sens allégorique. Pourquoi il est dit que Dieu le fit à son image et ressemblance.

32. Lorsque nous aurons retiré nos affections de toutes les choses de la terre dont l'amour étoit ce qui nous faisoit mal vivre, et qui nous donnoit la mort : lorsque, par la bonne vie que nous mènerons, tous nos mouvements commenceront d'être de ces *âmes vivantes* que produit la *terre* après qu'elle est tirée de dessous les *eaux*, et qu'enfin nous aurons mis en pratique cet avis de votre apôtre : *Ne vous conformez point à ce siècle corrompu* (Rom. 17. 2), ce qui nous restera à faire, ô mon Dieu, mon Seigneur et mon Créateur ! ce sera d'accomplir ce que le même apôtre demande encore au même endroit, lorsqu'il ajoute : *Mais transformez-vous par un entier renouvellement de votre esprit.* L'un a rapport à ces paroles de la Genèse : *Que la terre produise des âmes vivantes selon leur espèce ;* parce qu'en cela nous imitons ceux de nos semblables qui nous ont appris, par leur exemple, à ne nous point conformer à ce siècle corrompu. Mais dans ce *renouvellement*, à quoi l'apôtre nous exhorte ensuite, nous ne prenons plus pour règle et pour modèle ceux qui nous ont devancés dans la voie du salut ; et ce n'est plus l'exemple ni l'autorité de ce qu'il y a eu de meilleur et de plus saint parmi les hommes que nous nous proposons de suivre, c'est vous-même que nous imitons.

C'est ce que l'Écriture nous fait entendre, par le soin qu'elle a eu de marquer que, quand vous vîntes à créer l'homme, vous ne fîtes point mention d'espèce,

comme vous aviez fait à la création des autres animaux, et qu'au lieu de dire : *Que l'homme soit fait selon son espèce*, vous dites : *Faisons l'homme à notre image et ressemblance*. Car dans ce *renouvellement*, qui retrace en nous les traits de votre divine ressemblance, nous consultons nous-mêmes votre sainte volonté, et [1] nous ne nous proposons plus d'autre règle. (*Gen.* 1. 26.) C'est à quoi ce fidèle dispensateur de votre vérité, qui ne vouloit pas que ceux qu'il avoit engendrés par l'Évangile, demeurassent des *enfants qu'il ne pût nourrir* que de *lait* (I. Cor. 2. 4), et qu'il *fût obligé* de tenir toujours sur son sein, comme une nourrice qui veut échauffer son nourrisson le tient sur le sien, les exhortoit par ces paroles : « Transformez-vous, par un entier renouvellement de votre esprit, afin d'être capables de reconnoître par vous-mêmes ce que Dieu demande de vous, et de discerner ce qu'il y a de meilleur, de plus parfait et de plus agréable à ses yeux. » (*Rom.* 12. 2.)

Voilà donc ce que vous avez voulu nous apprendre, lorsqu'au lieu de dire : *Que l'homme soit fait selon son espèce*, vous dites : *Faisons l'homme à notre image et ressemblance*. Car CELUI dont l'esprit, *renouvelé* de cette sorte, voit les splendeurs de votre vérité, par les yeux de son intelligence, n'a plus besoin qu'un autre *homme* la lui fasse connoître. Il n'en est plus à imiter *ceux de son espèce* : c'est vous-même qu'il a pour guide et pour modèle, et c'est à la faveur des lumières *que vous* lui communiquez, qu'il reconnoît, sans l'aide de personne, ce que votre sainte volonté demande de lui, et ce qu'il y a de meilleur, de plus parfait et de plus agréable à vos yeux. (*Rom.* 12. 4.) C'est alors qu'il est capable de voir la trinité de votre unité, et l'unité de votre tri-

[1] On commence par imiter les saints ; mais quand le renouvellement de l'âme s'avance, on n'a plus d'autre règle que la seule volonté de Dieu.

nité, et que vous la lui faites voir effectivement. Et c'est pour nous représenter ce mystère, qu'après que l'Écriture a marqué que vous dites d'abord au pluriel : FAISONS *l'homme à notre image et ressemblance*, elle ajoute, au singulier : *Dieu* FIT *l'homme à son image et ressemblance.* (Gen. 1. 26.)

C'est donc en avançant dans la connoissance de celui qui nous a créés, et en devenant conformes à son image, que nous sommes renouvelés (*Col.* 3. 10) ; et c'est alors que nous sommes de ces *spirituels*, qui sans être jugés de personne, jugent de tout (I. *Cor.* 2. 15), c'est-à-dire de toutes les choses dont notre sanctification et notre perfection demandent que nous jugions.

## CHAPITRE XXIII.

**Ce que signifie le pouvoir donné à l'homme sur les poissons, les oiseaux, les bêtes à quatre pieds et les reptiles ; et la différence des sexes dans l'espèce même de l'homme.**

33. OR, être en état de juger ainsi de tout, c'est ce que la Genèse appelle avoir *une puissance qui s'étende sur les poissons de la mer, sur les oiseaux de l'air, sur les bêtes domestiques et sauvages, sur toute la terre, et sur tout ce qui rampe sur la terre.* Ces *spirituels* jugent donc de tout (I. *Cor.* 2. 12), et ils le font par cette intelligence, qui les rend capables de comprendre ce que l'esprit de Dieu a mis en nous, et sans laquelle l'homme, qui avoit été élevé *en gloire* par la dignité de sa nature, devient semblable aux animaux destitués de raison. (*Ps.* 48. 12.) Il y a donc des *spirituels* dans votre Église, qui sont l'ouvrage de votre grâce ; *car nous sommes vos ouvrages, ayant été créés dans les bonnes œuvres.* (Eph. 2. 10,) Il y en a, et parmi ceux

qui sont constitués en dignité, et parmi ceux qui sont sous la conduite de ceux-là ; et comme il n'y a rien qui ne soit *selon l'esprit*, dans *l'autorité* que les uns exercent, il n'y a rien qui ne soit *selon l'esprit*, dans *l'obéissance*, que les autres leur rendent.

www.bbtool.com.cn

C'est par cette subordination des uns aux autres, qu'il est vrai de dire, par rapport à l'ordre que vous avez établi dans votre Eglise, aussi-bien que selon l'ordre de la nature, que dans l'espèce même de l'homme, vous avez fait *mâle et femelle.* Car votre grâce, toute spirituelle, met cette différence *entre ceux* mêmes qui d'ailleurs sont tellement *un en Jésus-Christ*, qu'il n'y a plus entre eux de distinction *de mâle ni de femelle, de Juif ni de Gentil, de libre ni d'esclave.* (Cor. 3. 11.)

Tous ces *spirituels* de votre Église, aussi-bien ceux qui *obéissent* que ceux qui *commandent*, jugent donc de tout, par la lumière de l'esprit qui est en eux : mais ils ne vont pas jusqu'à se constituer juges de ces *connoissances* si sublimes dont votre divin Esprit est la source, et qui brillent comme des *astres* dans le *firmament* de vos saintes Écritures ; car il n'appartient pas à l'homme de juger de ce que vous avez porté à un si haut point d'autorité. Et bien loin de nous établir juges de celle de ces divins livres, nous recevons avec une *soumission respectueuse* tout ce que nous y trouvons, et même ce qu'ils ont d'impénétrable pour nous, parce que nous sommes assurés que ces choses-là même qui sont voilées à nos yeux, sont non-seulement vraies, *mais même* énoncées comme elles le devoient être. Ainsi, il faut que l'homme, quoique déjà *spirituel*, et renouvelé par la connoissance intime qu'il a de Dieu, par laquelle se retrace en lui l'image de celui qui l'a créé, se borne à pratiquer la loi, et qu'il n'aille pas jusqu'à s'en constituer juge. (*Col.* 3. 10. *Jac.* 1. 21.)

Il n'entreprend pas non plus de juger de ceux qui ne se sont point encore fait connoître par leurs œuvres, comme les arbres se font connoître par leurs fruits (*Matth.* 7. 16.) et de discerner entre ceux-là quels sont les *charnels* et quels sont les *spirituels*, sachant que cette connoissance vous est réservée, ô mon Dieu! qui avez discerné les uns des autres, dans ce secret de vos conseils, où vous avez réglé la vocation des hommes avant la création du *firmament*.

Enfin, quelque *spirituel* qu'il soit, il n'entreprend pas même de juger de cette foule de peuples qui sont encore dans le trouble et dans l'agitation de la *mer* de ce siècle. Car pourquoi s'ingéreroit-il de juger de ce qui est hors de l'Église (I. *Cor.* 5. 12), puisqu'il ne sauroit discerner, dans cette multitude, ceux qui doivent être faits participants des douceurs célestes de votre grâce, de ceux qui doivent demeurer pour toujours dans *l'amertume* de l'impiété?

34. C'est ce qui fait qu'il n'est point dit que cet homme, que vous aviez créé à votre image, ait reçu de vous aucune *puissance*, ni sur les *astres* que nous apercevons dans le *ciel*[1], ni sur ce qu'il cache à nos yeux, ni sur le *jour* et la *nuit*[2], que vous fîtes avant d'avoir créé le *ciel*, ni sur cette multitude *d'eaux* que nous appelons la *mer*[3]; mais seulement sur *les poissons de la mer*, sur *les oiseaux du ciel*, sur *les bêtes*, sur *la terre*, et sur *tout ce qui rampe sur la terre*.

Cet homme *spirituel*, que vous avez *créé à votre image*, c'est-à-dire que votre grâce a renouvelé, et en qui elle a retracé les traits de votre divine ressemblance,

[1] Et qui nous représentent ces *connoissances* sublimes, dont il est parlé au 2e alinéa de ce chapitre.

[2] Figure des spirituels et des charnels.

[3] Figure des infidèles, et même des chrétiens, en qui l'esprit de foi est éteint, et qui sont livrés au monde.

se contente donc de juger de ce qu'il trouve de bien ou de mal dans l'administration du sacrement par où sont initiés et consacrés à votre service ceux que votre miséricorde va chercher au milieu de la *mer* de ce siècle, ou de celui par lequel ce *poisson* mystérieux, qui, du fond de *l'abîme* où nous sommes, a été élevé jusque dans le ciel, devient la nourriture de ceux qui, par leur foi et leur piété, sont devenus une *terre* séparée de l'amertume de la *mer* de ce *siècle;* de tous les discours par où les pasteurs expliquent, *interprètent*, éclaircissent vos saintes vérités, de *toutes les bénédictions* qu'ils prononcent à haute voix sur les peuples [1], et enfin, de toutes les prières par où ils vous invoquent, et à quoi les fidèles répondent *Amen*. Car comme toutes ces choses se font dépendamment de l'autorité de vos saintes Écritures, et par rapport à ce qu'elles nous enseignent, ce sont comme autant *d'oiseaux* qui volent sous ce *firmament*, et sur quoi s'étend la *puissance* que vous avez donnée à l'homme.

Or, ce qui donne lieu à toutes ces sortes *d'instructions* extérieures et sensibles, et qui en est comme *la cause*, c'est *l'abîme* du siècle, c'est-à-dire l'aveuglement où notre chair nous tient, et qui fait que nous ne saurions voir les vérités dans la pensée de ceux à qui elles sont connues; et qu'il faut nous les faire entrer dans l'esprit par les oreilles. Voilà par où il est vrai de dire, qu'encore que ce soit sur la *terre* que les *oiseaux* se multiplient, c'est des *eaux* qu'ils tirent leur *origine* [2].

[1] Dans les assemblées publiques des fidèles, après la psalmodie, la lecture et l'explication de l'Écriture-Sainte, l'évêque prononçoit à haute voix une prière pour le peuple, avant de le congédier. Cette prière s'appeloit *Benediction*, et le peuple répondoit *Amen*. C'est ce que nous représente cette oraison qu'on appelle *Collecte*, par où se terminent toutes les heures de l'office de l'Église et à quoi tous ceux du chœur répondent aussi *Amen*, lorsqu'elle a été prononcée par l'officiant.

[2] *Voyez* ci-dessus chap. 21, nomb. 29, vers la fin.

Ces *spirituels* jugent encore de ce qu'ils trouvent de bien ou de mal dans les mœurs et dans les œuvres des fidèles ; et le jugement qu'ils exercent sur cela, n'est autre chose que l'approbation de l'un et l'improbation de l'autre. C'est ainsi qu'ils jugent, et des *œuvres de charité*, qui sont comme les *fruits* que produit toute *terre* féconde, et de ce qu'ils trouvent de *réglé* et de soumis à la raison, dans les *passions* et les *mouvements de l'âme*, qui, ayant été *domptés* par la tempérance, par le jeûne et par le soin qu'on a de ne s'arrêter à ce qui touche les sens, que pour en prendre occasion d'élever ses pensées à des choses qui nourrissent la piété, sont comme des *bêtes farouches apprivoisées*. Or, CE QUI s'appelle *avoir le pouvoir de juger* de toutes ces sortes de choses, c'est être capable de corriger et de redresser et soi-même et les autres, sur ces mêmes choses.

## CHAPITRE XXIV.

**Pourquoi il ne fut dit qu'à l'homme, aux poissons et aux oiseaux : *Croissez et multipliez.***

35. MAIS n'y a-t-il pas aussi quelque mystère enfermé dans ce que je trouve, que vous *bénîtes* les hommes, afin que, *croissant et multipliant, ils remplissent toute la terre ?* N'avez-vous point prétendu nous faire entendre par-là quelque autre chose que ce que nous présente le sens de la lettre ? Car d'où vient que vous ne *bénîtes* de cette sorte, ni *la lumière*, à qui vous donnâtes le nom de *jour*, ni le *firmament*, ni *les deux grands astres*, dont l'un préside au jour et l'autre à la nuit, ni *les étoiles*, ni *la terre*, ni *la mer ?*

Je dirois, ô mon Dieu ! que vous avez réservé cette *bénédiction* à l'homme, qu'il vous avoit plu de faire à

votre image, si je ne trouvois que vous *bénîtes* de la même sorte *les poissons* et les *monstres marins*, afin que, venant à croître et multiplier, ils remplissent la vaste étendue de la mer; et *les oiseaux*, afin qu'ils multipliassent aussi sur la terre. Je pourrois même dire que cette *bénédiction* regarde tout ce qui produit son semblable, si je trouvois que vous eussiez béni de cette sorte *les herbes*, *les arbres* et *les bêtes à quatre pieds*. Mais je ne vois point que vous ayez dit, ni aux herbes, ni aux arbres, ni aux bêtes à quatre pieds, ni aux serpents: *Croissez et multipliez*, quoique tout *cela produise* son semblable aussi-bien que *les poissons*, *les oiseaux et les hommes*, et que ce soit par-là que les espèces de toutes ces choses se conservent.

36. Que dirai-je donc sur ce sujet, ô vérité éternelle, douce lumière de mon cœur? Dirai-je que cela a été dit sans dessein, et que vous n'avez pas prétendu nous rien apprendre par-là? Non, sans doute, Père de miséricorde; et vous ne permettez pas qu'une telle pensée entre dans l'esprit de celui que vous avez fait ministre de votre sainte parole; car, quand je ne pourrois pénétrer ce que vous avez voulu nous faire entendre par-là, d'autres plus éclairés que moi, et plus versés dans l'intelligence de vos Écritures, y pourront atteindre selon le degré de lumière qu'il vous aura plu de leur donner. Mais ayez agréable que je vous expose aussi ce que j'en pense, car je ne saurois croire que ce soit sans dessein que vous ayez parlé de la sorte. Voici donc ce qui m'est venu dans l'esprit sur ce sujet, et comme c'est quelque chose de vrai, et que je ne vois rien qui m'empêche de croire que c'est ce que votre Écriture nous insinue en cet endroit sous le voile de la figure, je ne craindrai point de dire:

Je trouve deux sortes de *multiplication*, à quoi je prie ceux qui liront ceci de faire attention. D'un côté,

e vois que ce que l'esprit ne conçoit que d'une seule manière, se trouve souvent exprimé par une grande variété de signes extérieurs et sensibles; et de l'autre, que ce qui ne se trouve exprimé que d'une seule manière, peut être entendu différemment. Qu'y a-t-il de plus simple, par exemple, que la notion de l'amour de Dieu, et de celui du prochain? Cependant cette chose si simple, par combien de diverses figures mystérieuses, en combien de langues différentes, et par combien de façons de parler en chacune de ces langues, se trouve-t-elle énoncée? Voilà l'accroissement et la multiplication des *oiseaux*, et des *poissons* sortis de la masse des *eaux* [1].

Mais je vois aussi que ce que l'Écriture n'exprime que d'une seule manière, et par ces seules paroles : *Dans le commencement, Dieu créa le ciel et la terre,* reçoit un grand nombre d'interprétations différentes, qui ne sont point des séductions de l'esprit d'erreur, et qui ne viennent que de ce que la chose est susceptible de plusieurs sens différents [2] : et voilà l'*accroissement* ou la *multiplication* des *hommes*, ou de ce qui vient de l'homme.

37. A prendre donc à la lettre les noms de toutes ces diverses natures dont Moïse fait mention dans ce commencement de la Genèse, sans doute que cette parole *croissez et multipliez*, regarde tout ce qui produit son semblable. Mais si nous les prenons dans le sens allégorique, qui me paroît être celui à quoi l'Écriture a principalement voulu nous faire faire attention, nous trouverons pourquoi cette bénédiction ne s'adresse qu'aux *hommes*, et aux natures qui sont des productions de la *mer*.

[1] Car, comme on a vu, les *oiseaux* et les *poissons* sont la figure de tout ce qui s'est trouvé nécessaire pour éclairer et convertir les hommes; et cette *mer* du genre humain l'a produit en quelque sorte, puisque son *amertume* y a donné lieu, comme on a déjà vu plus haut.

[2] Comme on a vu au ch. 17, liv. 12.

Il faut donc prendre garde que, pour ce qui s'appelle *multitude* ou *multiplicité*, on en trouve, et dans le *ciel* et dans la *terre*, c'est-à-dire et dans les créatures spirituelles, et dans les corporelles; on en trouve dans la *lumière* et dans les *ténèbres*, c'est-à-dire dans les justes et dans les méchants. On en trouve dans le *firmament*, qui a été *placé entre les eaux et les eaux*[1], c'est-à-dire dans ces auteurs tout divins, par qui vous nous avez dispensé vos saintes Écritures. On en trouve dans cet assemblage d'*eaux amères*, que nous appelons la *mer*, c'est-à-dire dans cette société que composent ceux qui sont dans l'*amertume* de l'*infidélité*. *On en* trouve dans la *terre* tirée de dessous les eaux, c'est-à-dire dans les saintes affections des âmes fidèles. On en trouve dans les *herbes* et dans les *arbres fruitiers*, c'est-à-dire dans ces œuvres de miséricorde, qui vont à soulager le prochain dans les nécessités de la vie présente. On en trouve dans les *astres du firmament*, c'est-à-dire dans ces dons du Saint-Esprit, que vous faites éclater dans votre Église, pour le bien des fidèles. On en trouve dans ces *animaux que la terre produit*, c'est-à-dire dans ces mouvements de l'âme, qui ne sont plus, dans les saints, que comme des *animaux domptés*, par le soin qu'ils ont de les tenir dans les bornes que la tempérance prescrit. Il y a, dans tout cela, *multiplicité*, abondance, accroissement.

Mais on n'y trouve point ces deux sortes d'accroissement et de *multiplication*, qui font, l'une, que ce que l'esprit ne conçoit que par une seule *notion* très simple, s'énonce par une variété infinie de signes et d'expressions; et l'autre, que ce qui n'est énoncé dans l'Écriture que d'une seule manière, reçoit un grand

[1] C'est-à-dire, comme il l'a expliqué lui-même, chap. 15, nomb. 18, entre les saints anges, qui voient la vérité en elle-même, et les hommes, qui ne la voient que dans *le firmament de l'Écriture*.

nombre d'interprétations toutes différentes [1]. Or, la première est proprement une *multiplication* de ce qui est *sorti de la mer*, puisque l'*abîme* de l'ignorance, dont la *mer* est la figure, et où l'engagement dans la chair tient la race d'Adam, ayant donné lieu à toutes ces différentes expressions d'une même vérité, on peut dire que c'est ce qui les a produites. La seconde est proprement aussi une *multiplication des productions de l'homme*, puisque ces différentes interprétations, que l'esprit fournit sur ce qui n'est énoncé dans l'Écriture que d'une seule manière, sont l'effet de la fécondité de la raison et de l'intelligence, qui n'appartiennent qu'à l'homme. Voilà, autant que j'en puis juger, pourquoi il n'a été dit qu'à l'*homme* et à ce qui est une production des eaux de la *mer*, *croissez et multipliez*. (Gen. 1. 28.)

Je crois donc que ce que vous avez voulu nous faire entendre par-là, c'est que vous nous avez donné, comme par une bénédiction particulière, la faculté d'énoncer et d'insinuer en plusieurs manières différentes, ce que nous ne concevons que d'une seule; et celle de trouver un grand nombre de différentes interprétations sur ce qui n'est énoncé dans votre Écriture que d'une seule manière, où il y a quelque sorte d'obscurité. Par l'une, *les eaux de la mer* se remplissent, c'est-à-dire cette race *amère* des hommes, qu'on ne remue et qu'on n'éclaire qu'à force de lui présenter les mêmes vérités sous diverses formes, reçoit les instructions en quoi consiste la science du salut. Par l'autre, la *terre*, c'est-à-dire l'âme fidèle, se remplit et se peuple, pour ainsi dire, de ce que la vertu de cette bénédiction particulière que vous avez donnée à l'homme lui fait produire; et cette *terre* fait voir, par son zèle et son ap-

[1] Voyez le chap. 20, numéro 27.

plication à chercher la vérité dans vos saintes Écritures, et par son dégagement de la corruption du siècle, qu'elle est véritablement une *terre* élevée au-dessus des *eaux amères* de l'infidélité, et que la raison conserve sur elle tout l'empire qu'elle y doit avoir, et dont celui que vous donnâtes à l'homme sur la terre matérielle n'étoit que la figure.

## CHAPITRE XXV.

**Pourquoi les herbes et les fruits ne furent donnés pour nourriture qu'à l'homme, aux oiseaux, aux bêtes à quatre pieds et aux serpents, et non pas aux poissons ni aux monstres marins.**

38. Je veux encore dire, ô mon Seigneur et mon Dieu ! ce qui me vient dans l'esprit, sur la suite de ces paroles de votre Écriture, et je le dirai sans rien craindre, parce que c'est quelque chose de *vrai*, et qui vient de vous par conséquent. Car c'est toujours vous qui nous inspirez et qui nous faites parler, quand nous disons vrai, puisque vous êtes la vérité même, au lieu que tout homme est menteur (*Ps.* 115. 2); et de là vient que quiconque débite ce qu'il tire *de son* propre fonds, débite le mensonge. Que tout ce que je dirai soit donc tiré de votre fonds, afin que je ne dise rien que de vrai.

Je trouve que vous avez donné à l'homme, pour nourriture, toutes les espèces d'herbes et de fruits que la *terre* produit, dont chacune porte sa graine et sa semence. Vous les avez données pour le même usage aux *oiseaux du ciel*, aux *bêtes à quatre pieds*, et aux *serpents*, mais non pas aux *poissons* et aux *baleines*. Or, j'ai dit plus haut que ces *fruits de la terre* signifient les bonnes œuvres que produit toute *terre fertile*, c'est-à-

re tout vrai fidèle, et qui vont à soulager le prochain dans les nécessités de la vie présente.

C'étoit une *terre fertile*, que le saint homme Onésiphore, sur la maison duquel votre miséricorde s'est épandue (II. *Tim.* 1. 16), en considération des assistances qu'il avoit rendues par diverses fois à votre ingénue serviteur Paul, dont les chaînes n'avoient pas empêché ce saint homme de le secourir. D'autres en avoit fait autant, comme ceux qui lui apportèrent de Macédoine de quoi subvenir à ses besoins; et c'étoient encore des *terres fertiles* et qui rapportoient de *bons fruits*. (II. Cor. 11. 9.) Mais il se trouva aussi des arbres stériles, qui ne lui rapportèrent point le fruit qu'il avait lieu d'en attendre, et c'est le malheur de ceux-là qu'il déplore par ces paroles: « Lorsque je » fus obligé la première fois de paroître devant le » prince, pour me défendre, je ne fus assisté de per» sonne; et je fus, au contraire, abondonné de tout » le monde: je prie Dieu de ne leur point imputer ce » péché-là. » (II. *Tim.* 4. 16.)

Car ces sortes de secours, désignés par les *fruits de la terre*, sont dus à ceux qui nous dispensent la doctrine du salut, en nous développant vos divins mystères. Ils leur sont dus, à les regarder comme des *hommes*, puisque les *fruits de la terre* ont été donnés à l'homme pour nourriture [1]. Ils leur sont dus, à les regarder comme de *ces animaux vivants* que produit la *terre* séparée des eaux de la *mer*, c'est-à-dire à les regarder par les exemples par où ils nous apprennent à régler nos mouvements, et à les tenir dans les bornes de la tempérance, puisque les fruits de la terre ont aussi été donnés pour nourriture aux *animaux* qu'elle produit. Enfin, ils leur sont dus, à les regarder comme

[1] *Voyez* le chapitre suivant, au commencement du nomb. 40.

des *oiseaux* qui se multiplient *sur la terre*, c'est-à-dire qui vont de toutes parts, répandant mille et mille bénédictions, et dont la voix s'est fait entendre dans tout le monde, puisque *les fruits de la terre* ont aussi été donnés aux *oiseaux* pour leur nourriture.

www.libpol.com.cn

## CHAPITRE XXVI.

**Ce que c'est, selon le sens allégorique, que *se nourrir des herbes* et des fruits de la *terre*.**

59. C'est se nourrir de cessortes de fruits, que d'avoir de la joie, lorsqu'on voit que les fidèles en produisent; mais c'est une joie que ceux qui font leur Dieu de leur ventre (*Phil.* 3. 19)[1], ne sentent point. Ceux-là ne trouvent point d'autre *fruit*, dans les bonnes œuvres des fidèles, que ce qui leur en revient: au lieu qu'à l'égard des vrais ministres de l'Évangile, le *fruit* consiste, non dans ce que leur donnent *les fidèles* qui les assistent, mais dans la disposition de cœur avec laquelle ils le donnent. Aussi étoit-ce, dans ces occasions, ce qui faisoit la joie de ce grand apôtre, qui ne vivoit pas pour son ventre, mais pour Dieu. *Je le* vois, et je ne saurois m'empêcher de m'en réjouir avec lui. C'est ce qui paroît clairement dans ce qu'il dit aux Philippiens, sur le secours qu'il avoit reçu d'eux par les mains d'Épaphrodite; et il s'en explique d'une manière qui marque bien sensiblement quel étoit, dans cette libéralité, le *fruit* dont il faisoit sa joie, et dont son âme se nourrissoit. Écoutons ce que la vérité lui fait dire sur ce sujet. « J'ai ressenti une grande joie

[1] C'est-à-dire ceux qui regardent bien plus ce qui leur revient des bonnes œuvres des fidèles, que ce qui en revient à ceux qui les font.

» dans le Seigneur, *dit-il à ses bienfaiteurs*, de ce que » les sentiments de votre charité pour moi ont enfin » repoussé comme une plante qui reprend vie. Vous » les avez toujours eus; mais l'accablement où vous » étiez les empêchoit de repousser. » (*Phil.* 4. 10.)

Les Philippiens avoient donc été long-temps comme une plante stérile qui ne rapportoit plus de fruit; et c'est de ce que cette *plante* recommençoit à produire, que l'apôtre se réjouissoit avec eux, et non pas de ce qu'il se trouvoit soulagé par-là dans ses besoins. C'est ce qu'il nous fait bien voir, lorsqu'il ajoute : « Ce n'est » pas mon intérêt ni mes besoins que je regarde, » quand je vous parle de ce que vous avez fait pour » moi; car j'ai appris à être content, en quelque état » que je me trouve, et aussi-bien dans la disette que » dans l'abondance. Je suis fait à tout : et soit que » j'aie de quoi subsister, ou non, que je sois au large, » ou que la nécessité me presse, je m'accommode à » tout, et je puis tout dans celui qui fait toute ma » force. » (*Phil.* 4. 12.)

40. Qu'est-ce donc, ô grand Paul! qui fait cette joie que vous goûtez en toutes sortes d'états? Quels sont les *fruits* dont vous vous nourrissez, ô *homme* divin, qu'une connoissance intime de Dieu a *renouvelé*, et en qui elle a *retracé l'image* de votre créateur (*Col.* 3. 10)! ô *âme vivante*, dont l'exemple est une règle si parfaite de sobriété et de tempérance! ô *oiseau* céleste, dont le vol a parcouru presque toute la terre, que vous avez remplie de la connoissance des mystères les plus élevés! Vous êtes tout ce que je viens de dire, et ce sont comme autant de *titres* par où *les fruits de la terre* vous sont dus. De quoi vous nourrissez-vous donc? De la joie que j'ai des bonnes œuvres que je vois faire, me répond-il. Car voici ce qu'il ajoute, après les paroles que je viens de rapporter : « Ce qui fait ma joie,

» c'est que vous avez fait une bonne œuvre, quand » vous avez pris part à mes souffrances. » (*Phil.* 4. 14.)

Voilà donc quelle est sa *joie*, voilà quel est proprement le *fruit* dont il se nourrit. C'est de ce que les Philippiens avoient fait *une bonne œuvre*, et non pas de ce qu'il avoit eu, par cette bonne œuvre, quelque *rafraîchissement dans ses souffrances*, puisqu'il pouvoit vous dire avec vérité, que plus il se trouvoit pressé, plus vous dilatiez son cœur. Car vous faisiez toute sa force (*Ps.* 4. 1), et vous lui aviez appris à supporter la disette, et à bien user de l'abondance. « Vous *savez, dit* » *il aux mêmes Philippiens, ensuite de ce que je viens* » *de rapporter*, que depuis que j'ai commencé d'annon- » cer l'Évangile dans vos quartiers, au sortir de Ma- » cédoine, je n'ai rien reçu que de vous; et qu'au lieu » que nulle autre Église ne m'a fourni de ces sortes de » secours, vous m'avez envoyé à Thessalonique, jus- » qu'à deux fois, de quoi subvenir à mes besoins. » (*Phil.* 4. 13. 15.) Ce qui faisoit donc la joie de ce grand apôtre, c'étoit de voir que ceux à qui il écrivoit reprenoient la pratique de leurs bonnes *œuvres*, et que cette *plante*, qui avoit paru stérile durant quelque temps, commençoit de *refleurir* et de produire.

41. Mais n'est-ce point plutôt de ce qu'il avoit eu par-là de quoi *fournir à ses besoins?* Non, certes; et par où le savons nous? Le voici : « Ce que je cherche, » ajoute-t-il, ce n'est pas ce qui me revient de vos li- » béralités, c'est le FRUIT qui vous en revient à vous- » mêmes. »

Il faut donc faire différence entre le *don* et le *fruit*; et c'est vous, ô mon Dieu! qui m'avez appris à discerner l'un de l'autre. Le *don*, c'est la chose même que donne celui qui assiste son prochain dans le besoin, c'est-à-dire de l'argent, des vivres, des habits, retraite, protection, et ainsi du reste. Le *fruit*, c'est la

bonne volonté et la pureté de l'intention de celui qui donne. Et de là vient que notre divin maître ne dit pas simplement qu'on sera récompensé pour avoir reçu chez soi *un prophète* ou un *juste*, mais qu'on le sera pour avoir reçu le prophète *en considération de ce qu'il est prophète*, et le juste *en considération de ce qu'il est juste*. ( Matth. 10. 41. ) Il ne dit pas simplement non plus que, quand on n'auroit donné qu'un *verre d'eau* à quelqu'un de ces *petits* qui lui appartiennent, on ne demeurera pas sans récompense ; mais que ce sera pour avoir donné ce secours à quelqu'un de ceux-là, en considération de ce qu'il étoit de ses *disciples*, qu'on sera récompensé. (*Matth.* 10. 42.) Dans tous ces exemples, recevoir *un prophète*, recevoir *un juste*, donner un verre d'eau à *un disciple* de Jésus-Christ, c'est proprement en quoi consiste ce que j'appelle le *don*. Mais de le faire *en considération de ce* que l'un est *prophète*, et l'autre *juste*, et l'autre *disciple de Jésus-Christ*, c'est en quoi consiste ce que j'appelle le *fruit*.

Il y avoit de ces sortes de *fruits*, dans ce que faisoit pour Élie cette veuve qui le faisoit subsister, puisqu'elle savoit que c'étoit un homme de Dieu, et que c'étoit pour cela qu'elle prenoit soin de lui ; et l'âme de ce saint prophète se nourrissoit de ce *fruit*-là, comme son corps étoit nourri de ce que cette femme lui donnoit pour sa subsistance. Mais il ne trouvoit point ce que j'appelle le *don*, dans ce que lui apportoit le corbeau qui le nourrit durant quelque temps. Le corps de ce saint prophète en vivoit ; et il n'auroit pu subsister sans quelque aliment comme celui-là ; mais son âme n'y trouvoit point le *fruit*, qui étoit sa véritable nourriture. ( III. *Rois*. 17. 9 ; 4. 6. )

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XXVII.

**Que, dans les œuvres des infidèles, on ne trouve que des dons et point de *fruits*. Et pourquoi. Que c'est par-là qu'il est vrai de dire que les *baleines* et les *poissons* ne sont point nourris des fruits de la terre.**

42. C'est donc une vérité constante, que je ne craindrai point de dire ici, puisque je la vois *dans votre* lumière, qu'encore que ces gens *grossiers et enveloppés* dans les ténèbres de l'infidélité, qui ne peuvent être gagnés et amenés à la vérité que par ces prodiges dont il me paroît que les *baleines* sont la figure, non plus qu'initiés et incorporés à votre Église que par les premiers sacrements figurés par les *poissons*, assistent vos serviteurs et vos ministres, et leur fournissent de quoi subsister, ou quelque autre chose de ce *qui est* nécessaire à la vie, on ne sauroit dire, pour cela, ni que ceux-là donnent à ceux-ci la *nourriture qu'il leur faut*, ni que ceux-ci la trouvent dans ce que les autres leur fournissent. Et pourquoi? C'est que ces infidèles, ne sachant ni dans quelle vue il faudroit faire ce qu'ils font, ni à quelle fin il faudroit le rapporter, ne *le font* point avec une intention droite et sainte. Ainsi, ceux qu'ils assistent, ne voyant dans les secours qu'ils en tirent, que des *dons*, et point encore de *fruits*, ils n'y sauroient trouver leur joie, ni par conséquent la nourriture de leur âme, car l'ame ne se nourrit que de ce qui fait sa joie. Ainsi il est clair que les *poissons* et les *baleines* ne parviennent point à se nourrir des *fruits* que la *terre*, déjà séparée et retirée de *l'amertume des eaux de la mer*, est seule capable de produire [1].

[1] C'est-à-dire que tant que les ministres de l'Évangile travaillent sur

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XXVIII.

**Qu'il est à remarquer qu'à la création de chaque chose particulière, il est dit que Dieu vit que ce qu'il venoit de faire étoit quelque chose de *bon*, et que ce ne fut que lorsqu'il vint à considérer le corps entier de ses ouvrages, qu'il trouva que c'étoit quelque chose de *très bon*.**

43. Il est dit ensuite, que vous vîtes toutes les choses que vous aviez faites, et qu'elles vous parurent non-seulement *bonnes*, mais *très bonnes*. Nous les voyons aussi, et elles nous paroissent telles.

A la création de chacune de ces choses principales que vous fîtes dans le cours des six premiers jours, et que vous ne faisiez point autrement qu'en disant que vous vouliez qu'elles fussent, l'Écriture marque que vous prîtes garde chaque jour, que ce que vous veniez de faire étoit *bon*. Je trouve que cela est marqué jusqu'à sept fois ; mais je trouve encore, qu'étant venu à considérer, pour la huitième, toutes ces différentes choses dans le tout qu'elles composent et par le rapport qui les lie, vous trouvâtes qu'elles étoient non-seulement *bonnes*, mais *très bonnes*. Chacune, prise à part, n'étoit que *bonne;* mais vous trouvâtes que le tout pris ensemble, étoit quelque chose de *très bon*. Il en est de même de tous les corps où il y a quelque sorte de beauté : car, quelque beau que puisse être chaque

les infidèles, et qu'ils en sont encore, ou à les étonner par des miracles figurés par les *baleines* ou à leur donner les premières instructions et les premiers sacrements, figurés par les *poissons*, ils ne trouvent point parmi eux ces *fruits* de la bonne volonté, qui sont les seuls dont ils puissent faire leur joie et leur nourriture; et qu'on ne peut attendre que de la *terre*, déjà séparée des eaux de la *mer*, c'est-à-dire de l'âme déjà fidèle et dégagée de l'amertume, de l'infidélité et de l'impiété.

membre pris à part, il y a bien plus de beauté dans le corps entier que compose l'assemblage, la proportion et l'accord de ces parties toutes belles, qu'il n'y en a dans chacune.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XXIX.

**Pourquoi l'Écriture parle comme si Dieu voyoit les choses par reprises, quoiqu'il les voie toutes à la fois.**

44. J'AI donc considéré en moi-même par où il peut être vrai de dire que vous avez vu, à sept ou huit diverses reprises, que vos ouvrages étoient quelque chose *de bon*. Mais n'ayant point trouvé *de temps* dans votre manière de voir les choses, et ne pouvant comprendre, par conséquent, comment vous pouviez avoir regardé vos ouvrages à tant de fois, je me suis écrié : *O* mon Dieu ! tout ce que dit votre Écriture n'est-il pas véritable, et en pouvons-nous jamais douter, *nous qui* savons que c'est vous qui l'avez dictée à ceux qui nous l'ont donnée, et que, non-seulement vous êtes véritable, mais que vous êtes la vérité même? D'où vient donc que, pendant que vous me dites d'un côté, qu'il n'y a point de temps dans la manière dont vous voyez les diverses natures des choses, votre Écriture me dit de l'autre, qu'à mesure que vous les faisiez dans le cours des six premiers jours, vous vîtes *chaque jour* que ce que vous veniez de faire étoit bon, en sorte que je trouve au juste combien de fois vous l'avez vu !

Vous me répondez à cela, d'une voix forte qui se fait entendre aux oreilles de mon cœur et qui dissipe tout ce qui cause ma surdité, et vous me dites : « O » homme ! c'est moi qui dis tout ce que dit mon Écri» ture : mais elle le dit d'une manière qui a rapport au

» temps, et qui suppose le temps; au lieu qu'il n'y a » point de temps à l'égard de ma parole vivante, c'est-» à-dire de mon Verbe; puisqu'il est éternel comme » moi. Ce que vous voyez ou que vous dites vous-même, » par le mouvement et la lumière de mon esprit, je le » vois et je le dis [1]; mais au lieu que vous ne le voyez » et ne le dites que dans le temps, et d'une manière » sujette au temps, ce n'est point dans le temps, ni » d'une manière sujette au temps que je le dis et que » je le vois. »

## CHAPITRE XXX.

**Ce n'est que faute de vue et de lumière, qu'on peut trouver à redire aux ouvrages de Dieu. Rêveries des manichéens sur la création du monde.**

45. Voila ce que vous m'avez fait entendre, ô mon Dieu! et par où vous avez fait couler en moi quelques gouttes des douceurs ineffables de votre vérité.

Elle m'a fait déplorer l'aveuglement de ceux qui osent bien trouver à redire à quelques-uns de vos ouvrages [2], et qui soutiennent que c'est par force et par nécessité que vous en avez fait plusieurs, comme le ciel et les astres; que ce n'est pas même de quelque chose dont vous fussiez l'auteur que vous les avez formés, mais d'une matière qui étoit déjà toute faite

[1] Dieu dit en nous et avec nous tout ce que nous pensons de vrai, parce qu'il dit éternellement toute vérité, et c'est sur quoi est fondée la loi qui nous défend de parler contre la vérité. Car quiconque dit quelque chose de faux, dément Dieu, en quelque sorte, puisqu'il dit le contraire de ce que Dieu dit; et par-là il viole l'obligation que la loi éternelle nous impose, de conformer toutes nos pensées et toutes nos paroles à celles de Dieu.

[2] Les manichéens. *Voyez* ce qui a été dit dans l'avertissement.

quelque part et par quelque autre que vous, et que vous n'avez fait que la ramasser et en composer ces grands corps, lorsqu'après avoir remporté la victoire sur je ne sais quelles puissances qu'ils prétendent que vous aviez pour ennemies, vous vous mîtes à bâtir la machine du monde, comme un rempart pour tenir ces ennemis en bride, et les empêcher de se révolter une seconde fois contre vous. Qu'il y a d'autres choses dont non-seulement vous n'avez point créé la matière, mais que vous n'avez pas même faites ce qu'elles sont: comme la chair, de quelque espèce qu'*elle soit*, tous les insectes, et tout ce qui tient à la *terre par des* racines. Que tout cela est l'ouvrage de je ne sais quelle nature intelligente qui ne tient point son existence de vous, et qu'ils se figurent comme une puissance ennemie de la vôtre, et qui vous est contraire en tout, et que c'est elle qui produit toutes ces choses, dans la plus basse région de l'univers. Voilà ce que disent des insensés, qui, ne voyant point vos ouvrages *par la* lumière de votre esprit, ne vous y reconnoissent point.

## CHAPITRE XXXI.

**Que comme c'est l'esprit de Dieu qui agit en *nous*, *quand* nous faisons ce qu'il faut faire, c'est lui qui voit en nous, quand nous voyons les choses comme il les faut voir. Grande différence entre ceux mêmes à qui les ouvrages de Dieu plaisent.**

46. Or, quand ceux qui sont éclairés de cette lumière céleste regardent vos ouvrages de l'œil dont elle les fait voir, c'est vous qui les voyez en eux. Ainsi, lorsqu'ils voient qu'il n'y a rien que de *bon* dans tout ce que vous avez fait, c'est vous-même qui le voyez: lorsque vos ouvrages leur plaisent par rapport à vous,

c'est vous qui leur plaisez dans vos ouvrages, et c'est à vous-même que les choses plaisent, lorsque le mouvement de votre Saint-Esprit est ce qui fait qu'elles nous plaisent.

C'est ce que nous apprend le grand apôtre, lorsqu'il nous dit que, « comme il n'y a que l'esprit de l'homme » qui connoisse ce qui vient de l'homme [1], de même il » n'y a que l'esprit de Dieu qui connoisse ce qui vient » de Dieu; et qu'ainsi, pour nous rendre capables de » connoître les biens que Dieu nous a faits, il a fallu » que nous fussions animés de l'esprit que nous avons » reçu, et qui n'est pas l'esprit du monde, mais l'es- » prit même de Dieu. » (1. *Cor.* 2. 11. 12.) Car s'il est vrai, d'un côté, comme nous n'en saurions douter, que ce que Dieu nous donne ne peut venir que de lui, et de l'autre, que nous connoissons ce qu'il nous a donné; comme nous n'en saurions douter non plus, par où peut-il être vrai *qu'il n'y a que l'esprit de Dieu qui connoisse ce qui vient de lui*, sinon parce que ce qu'il nous a donné ne nous est connu que par son esprit, et que lorsque c'est par son esprit que nous connoissons quelque chose, c'est son esprit même qui le connoît?

Comme on est donc bien fondé de dire à ceux qui parlent par le mouvement de l'esprit de Dieu : *Ce n'est pas vous qui parlez;* de même on est bien fondé de dire à ceux qui connoissent les choses par la lumière de l'esprit de Dieu : *Ce n'est pas vous qui connoissez;* et à ceux qui les voient de l'œil dont l'esprit de Dieu les fait voir : *Ce n'est pas vous qui voyez.* (Matth. 10. 20.) Ainsi, quand son esprit nous fait voir qu'il n'y a rien que de bon dans ses ouvrages, c'est lui qui le voit, et non pas nous.

Mais comme autre chose est de prendre pour mau-

[1] C'est-à-dire ne ce qui se passe dans chacun, et qui sort du fond de son cœur, n est connu que del ui.

vais ce qui est bon, comme font ces misérables dont je viens de parler[1], qui prétendent qu'entre les choses qu'il est certain que vous avez faites, il y en a qui sont mauvaises de leur nature, et autre chose de reconnoître que vous n'avez rien fait que de bon; autre chose est aussi de voir que tout ce que vous avez fait est *bon*, comme le voient bien des gens, à qui tout ce que vous avez créé plaît, quoique ce ne soit point vous qui leur plaisiez dans vos créatures, puisque c'est d'elles qu'ils veulent jouir, plutôt que de vous; et autre chose de le voir de cette autre manière, qui fait *qu'il est vrai* de dire que c'est vous qui le voyez *en nous*, parce que c'est vous que nous aimons dans ce que vous avez fait. Or, nous ne saurions vous aimer, que par le Saint-Esprit que vous nous donnez, puisqu'il est écrit que c'est *par le Saint-Esprit qui nous est donné, que la charité est répandue dans nos cœurs* (Rom. 5. 5), comme c'est par lui que nous voyons qu'il n'y a rien *que de bon* dans tout ce qui a quelque sorte d'être, parce que tout ce qui existe est l'ouvrage de celui *qui existe* souverainement.

## CHAPITRE XXXII.

**Récapitulation de tout ce que nous présente l'histoire de la création du monde.**

47. Voici donc, ô mon Dieu! ce que nous voyons, grâce à votre infinie bonté, dans ces paroles du commencement de la Genèse, que je viens d'examiner.

Nous y voyons que vous avez créé le *ciel* et la *terre*, c'est-à-dire ces deux principales parties de l'univers,

[1] Les manichéens.

lont l'une tient le dessus, et l'autre le dessous; ou les deux espèces de créatures, l'une spirituelle, et l'autre corporelle : qu'après avoir créé *la lumière*, vous l'avez séparée des *ténèbres;* et que par-là vous avez donné, soit à l'univers corporel, soit à ces deux différentes espèces de créatures, leur dernier embellissement.

Nous y voyons que vous avez créé le *firmament* ou *ciel;* soit celui qui tient le premier rang entre les parties de l'univers, et qui est placé entre les *eaux* spirituelles qui sont au-dessus, et les *eaux* matérielles qui sont au-dessous [1] : ou celui qui est entre ces *eaux* subtiles et réduites en vapeur, qui distilent en rosée, et par où la terre est humectée dans les nuits même les plus sereines, et ces *eaux* plus mauvaises qui coulent sur la terre. Car on donne le nom de *ciel* à l'air même qui est entre les unes et les autres de ces *eaux*.

Nous y voyons que vous avez ramassé dans un même lieu la *masse des eaux* qui composent cette vaste étendue de *la mer*, et qu'après avoir tiré la *terre* de dessous ces *eaux* qui la couvroient, elle a commencé de paroître, et de se trouver propre à produire des herbes et des arbres.

Nous y voyons que vous avez créé ces *astres*, dont le mouvement règle et partage les temps, et qui nous éclairent du haut du ciel, c'est-à-dire le soleil, qui seul fait le jour, et la lune et les étoiles, dont la lueur nous console durant les ténèbres de la nuit.

Nous y voyons que vous avez rendu fécondes les eaux supérieures et les eaux inférieures, et c'est par-là qu'elles se sont trouvées peuplées, les unes de *poissons* et les autres d'*oiseaux;* de poissons, comme celles de

[1] Saint-Augustin reconnoît dans le 6e chap. du 2e livre de la revue qu'il a faite de ses ouvrages, que ce qu'il dit ici n'a pas été assez pesé, et qu'il est difficile de déterminer ce que l'Écriture entend par ces *eaux* placées au-dessus du firmament.

la mer, des lacs et des rivières; d'oiseaux, comme celles qui sont au-dessus des airs : car c'est le poids des eaux élevées en vapeur, qui, condensant le corps de l'air, le rend capable de soutenir les oiseaux.

Nous y voyons que vous avez orné et peuplé la terre de toutes ces espèces d'animaux qu'elle porte, et que vous avez établi l'homme au-dessus de tout, par le don de l'intelligence et de la raison, en quoi consiste l'avantage qu'il a d'avoir été fait *à votre image et ressemblance*. Que comme dans la nature *spirituelle* de l'*homme*, c'est-à-dire dans son *âme*, *vous* avez établi deux sortes de facultés, l'une supérieure, qui préside à tout et qui règle tout, et l'autre inférieure, dont le partage est d'obéir; de même, dans sa nature corporelle, vous avez établi le sexe masculin et le sexe féminin, l'un pour commander, et l'autre pour obéir. Car vous avez voulu qu'encore que les femmes aient une âme raisonnable et une intelligence de *même* nature que celle de l'homme, elle lui fût soumise par son sexe, comme la partie de l'âme où *résident les appétits* est soumise à la raison, et que comme c'est de l'homme que la femme conçoit ce qu'elle met au monde, ce fût de la raison que l'appétit empruntât des lumières qui règlent ses actions et ses mouvements.

Voilà ce que nous voyons dans ce commencement de la Genèse; comme chacune de ces choses en particulier est *bonne*, le *tout*, qu'elles composent toutes ensemble, est quelque chose d'excellent.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XXXIII.

**Que tout a été fait de rien. Pourquoi à la création de diverses choses particulières, il est fait mention du *matin* et du *soir*.**

48. FAITES que vos ouvrages vous louent, Seigneur, c'est-à-dire faites que nous vous aimions : car ce sera alors qu'il sera vrai de dire que vos ouvrages vous louent [1]. Ils ont tous leur commencement et leur fin, leur accroissement et leur défaillance ; et comme on trouve dans le cours des temps le point où chaque chose commence d'avoir sa *forme*, on y trouve aussi celui où chaque chose la perd [2].

Toutes choses ont leur *matin* et leur *soir*, quoique cela soit plus remarquable dans les unes que dans les autres ; et ce qui fait qu'elles sont sujettes à tous ces changements, c'est que ce n'est pas de votre substance que vous les avez faites [3], mais du néant. Car vous ne les avez pas faites de quelque manière qui ne fût point votre ouvrage, ou qui fût déjà quand vous avez fait le monde ; et c'est tout à la fois que vous avez créé et la matière et les diverses espèces de choses que vous en avez tirées [4] ; car vous ne l'avez pas laissée *informe* un seul moment. Ainsi, quoique autre chose soit la matière du ciel et de la terre, et autre chose ce qui en fait la *forme* et la beauté, puisque au lieu que la matière a été tirée du néant, c'est de cette matière qu'ont été

[1] Puisqu'il n'y a que ceux qui cherchent Dieu, qui le louent véritablement, et qu'on ne le cherche qu'autant qu'on l'aime.

[2] Il parle ainsi, parce qu'il n'y a que les formes ou les différentes modifications de la matière qui cessent d'être ; et qu'à parler exactement, rien ne périt dans la nature.

[3] Contre les manichéens.

[4] *Voyez* la note sur le chap. 26 du 12e livre.

tirées toutes ces diverses espèces de choses que l'univers enferme, avec tout ce qu'elles ont de *forme* et de beauté, vous avez fait l'un et l'autre tout à la fois ; et les *formes* dont la matière a été revêtue l'ont suivie de si près, qu'il n'y a pas eu le moindre intervalle de temps entre l'un et l'autre.

## CHAPITRE XXXIV.

**Il reprend en peu de mots tout ce qui est *renfermé sous le sens allégorique*, dans l'histoire de la création du monde.**

49. De la considération de tous ces ouvrages de votre toute-puissance, j'ai passé à celle des choses en figure desquelles il vous a plu de les créer dans l'ordre que la Genèse nous marque, ou de nous en faire au moins rapporter la création dans cet ordre-là ; *et j'ai* trouvé que les choses figurées, aussi-bien que celles qui les figurent, sont *bonnes*, chacune *en particulier*, et que le tout qu'elles composent est *quelque chose d'excellent*.

Car je trouve, sous le voile de la figure, que c'est par votre Verbe, et par votre Fils unique, que vous avez fait le *ciel* et la *terre ;* c'est-à-dire et l'*Homme-Dieu*, chef de votre Église, et les fidèles qui en sont le corps.

J'y trouve que vous avez fait l'*un* et l'*autre dans* votre prédestination éternelle, et par *conséquent* avant tous les temps, et avant qu'il y eût ni *matin* ni *soir*.

J'y trouve que, lorsque vous avez commencé d'*exécuter* dans le temps ce que vous aviez *prédestiné* de toute éternité, afin de mettre en évidence ce qui était caché dans vos conseils éternels, et de nous donner quelque *forme*, au lieu que nous n'étions d'*abord qu'une*

*masse informe* et un *abîme ténébreux*, parce que nous étions accablés de nos péchés, et que nous nous étions retirés de vous, votre divin Esprit étoit *porté* et comme suspendu au-dessus de cet *abîme*, c'est-à-dire prêt à nous secourir dans le temps que vous aviez arrêté. (*Rom.* 6. 17.)

J'y trouve que, de cette *masse informe*, vous avez fait la *lumière*, c'est-à-dire que de quelques-uns de ces *impies* vous avez fait des *justes*, et que vous avez séparé cette *lumière* de ce qui étoit demeuré *ténèbres*.

J'y trouve que vous avez établi votre *firmament*, c'est à-dire l'autorité de votre Écriture, comme un *ciel* entre les *eaux supérieures* et les *eaux inférieures*, c'est-à-dire entre ceux que vous éclairez par vous-même [1], et ceux qui sont sous ce *firmament*, et qui en reçoivent la lumière de l'instruction [2].

J'y trouve que vous avez *ramassé* en un même corps la *masse amère des eaux de la mer*, afin que la *terre* parût au-dessus de ces *eaux*, c'est-à-dire que vous avez mis comme à l'écart la société des infidèles, et que vous avez permis que tous, comme de complot fait, conspirassent contre les justes, afin de faire éclater les saintes affections qui règnent dans ces âmes fidèles, et que cette *terre* féconde produisît *ses fruits*, c'est-à-dire les œuvres de miséricorde que vos saints ont pratiquées jusqu'à distribuer tout leur bien aux pauvres, pour gagner le Ciel.

J'y trouve que vous avez fait des *astres* que vous avez posés dans le *firmament*, c'est-à-dire que vous avez rempli de la parole de vie quelques-uns de vos saints, et qu'on a vu briller en eux les dons de votre Saint-Esprit; mais que vous avez mis au-dessus d'eux *le firmament*, c'est-à-dire l'autorité de votre divine Écriture.

[1] Les saints anges.
[2] Les hommes.

J'y trouve que, de la matière corporelle, vous avez formé des *baleines*, des *poissons* et des *oiseaux* qui volent sous le *firmament*, c'est-à-dire que, pour convertir les infidèles, et les établir dans la vérité, vous vous êtes servi de signes et de sacrements extérieurs, de miracles visibles et éclatants, et de la voix des prédicateurs de votre Évangile, qui, comme *des oiseaux*, ont volé par toute la terre, mais toujours sous votre *firmament*, c'est-à-dire sans jamais s'écarter de l'autorité de vos Écritures, et dont les paroles sont encore tous les jours, pour les fidèles mêmes, une *source de* bénédictions.

J'y trouve que la *terre séparée des eaux*, et devenue fertile, a produit ce que votre Écriture appelle des *âmes vivantes*, ou des *animaux de service*, c'est-à-dire que les mouvements de l'âme, réglés par la tempérance dans vos fidèles, sont devenus comme *des animaux* domptés et apprivoisés.

J'y trouve que vous avez créé l'homme *à votre image et ressemblance*, c'est-à-dire qu'en mettant *ces âmes* fidèles au point de ne se proposer plus que votre seule volonté pour règle, et de n'avoir plus besoin des exemples de ce qu'il y a même de plus saint et de plus parfait parmi les hommes, vous les avez renouvelées, en retraçant en elles votre divine ressemblance.

J'y trouve que, dans l'espèce même de l'homme, vous avez fait *mâle et femelle*, c'est-à-dire *que vous* avez soumis à la partie supérieure de notre âme, qui est *l'intelligence et la raison*, la partie inférieure où résident *les appétits*, qui donnent le branle à nos actions, en sorte qu'elle est soumise à l'autre, comme la femme est soumise à son mari.

Enfin, j'y trouve que vous avez donné pour nourriture à l'homme, tous *les fruits* que la *terre* produit, et

dont chacun porte *sa semence*, c'est-à-dire que vous avez voulu que vos ministres, dont le secours est nécessaire aux fidèles pour les former, et les faire arriver à la perfection, trouvassent celui dont ils ont besoin ici-bas, dans les bonnes œuvres de ces mêmes fidèles, qui sont comme des *semences* dont ils recueilleront un jour le fruit.

Voilà ce que nous voyons sous le voile de la figure, et dont l'assemblage compose un *tout* qui est *quelque chose d'excellemment bon.* (Chap. 25.) Et quand nous le voyons, c'est *vous*-même qui *le voyez* en nous, puisque c'est vous qui nous avez donné l'Esprit saint qui nous le fait voir, et qui fait que, dans toutes ces merveilles que nous voyons, ce n'est que vous que nous aimons.

## CHAPITRE XXXV.

**Il demande cette heureuse paix, qui sera le partage des saints dans l'éternité, et qui est figurée par ce septième jour, qui n'a point de *soir*.**

50. Mon Seigneur et mon Dieu, c'est vous qui nous avez donné toutes ces grandes choses; donnez-nous donc aussi *la paix* [1]. Faites-nous goûter cette paix et ce repos où vous entrâtes le *septième jour*, le repos et la

[1] C'est-à-dire la paix du Ciel, cette paix par excellence, qui est la seule véritable paix de la créature raisonnable, et qui n'est autre chose que cette parfaite union de cœur dans laquelle tous les bienheureux, jouissant de Dieu, jouiront aussi les uns des autres en Dieu. Alors, notre vie ne sera plus une vie mortelle et mourante, comme ici-bas; elle sera, pour ainsi dire, toute vie; et nos corps ne seront plus de ces corps *animaux* qui se corrompent, et qui appesantissent l'âme; mais des corps *tout spirituels*, exempts de toute sorte d'assujétissements et de besoins, et parfaitement soumis à la volonté, qui en disposera sans aucune peine. *Aug. liv.* 19 *de la Cité de Dieu, chap.* 17.

paix de ce *jour* qui n'a point de *soir*. Car quelque beauté qu'il y ait dans toutes ces choses que l'univers enferme et que vous tenez dans un ordre si admirable, elles passeront dès qu'elles auront fait leur office, et que votre sagesse en aura tiré ce qui convient à ses desseins éternels, et de là vient qu'on trouve un *matin* et un *soir* dans l'institution de toutes.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XXXVI.

**Ce que l'Ecriture nous veut faire entendre, quand elle dit que Dieu se reposa après la création de l'univers.**

51. Mais le *septième jour* n'a ni *soir* ni couchant, parce qu'il est la figure du repos éternel : et c'est pour cela que vous l'avez *sanctifié*. Car si l'Écriture nous marque qu'après avoir fait ces grands ouvrages, qui tous ensemble sont *quelque chose d'excellemment bon*, vous vous reposâtes le septième jour, vous *qui n'aviez* pas besoin de repos, puisque l'action ne vous fatigue point, et ne vous fait rien perdre de votre tranquillité, c'est pour nous faire entendre, qu'après avoir accompli nos bonnes œuvres, qui sont aussi *quelque chose d'excellent*, puisque c'est vous qui nous les faites produire, nous goûterons en vous l'heureux repos de ce *sabbat* de l'éternité, qui n'a point de *soir*.

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XXXVII.

**Que comme il est vrai de dire que les bonnes œuvres des saints sont les œuvres de Dieu, on peut dire tout de même que leur repos dans le Ciel est le sien.**

52. Alors même, ce sera vous qui vous reposerez en nous, comme c'est vous qui agissez présentement en nous; et notre repos sera le vôtre, comme nos œuvres sont les vôtres. Car à votre égard, ô mon Dieu! vous êtes toujours en action, et toujours en repos. C'est toujours, et non par reprises, et comme dans de différentes périodes de temps, que vous voyez, que vous agissez et que vous vous reposez, quoique vous soyez l'auteur de tout ce que nous avons dans le temps de vues et de connoissances, et du temps même, et de ce repos ineffable qui nous mettra au-dessus des vicissitudes du temps.

## CHAPITRE XXXVIII.

**Différence de la manière dont Dieu voit ses ouvrages, et de celle dont les hommes les voient. Qu'au lieu qu'il ne cesse jamais de faire du bien, nous n'en faisons que lorsque nous sommes animés de son esprit. Que comme nos bonnes œuvres ont été figurées par l'opération de Dieu créant l'univers, notre repos dans le Ciel l'a été par celui de Dieu après la création du monde. Que c'est à lui qu'il faut s'adresser, pour obtenir l'intelligence de tout ce qui le regarde.**

53. Au lieu que nous ne voyons les choses que vous avez faites, que parce qu'elles sont, elles ne sont que parce que vous les voyez.

Au lieu que c'est au-dehors que nous voyons qu'elles

sont, et que c'est au-dedans que nous voyons qu'elles sont bonnes, vous les voyiez lorsqu'elles étaient encore à faire.

www.ibtool.com.cn

Au lieu que si nous ne nous sommes trouvés portés à faire le bien que depuis que votre Saint-Esprit en a mis le germe dans nos cœurs, et qu'auparavant nous n'avions de mouvement que pour le mal, ce qui nous éloignoit de vous tous les jours de plus en plus; vous n'avez jamais cessé de faire du bien, parce que vous êtes la souveraine bonté, aussi-bien que l'être souverain et l'unité souveraine.

Au lieu que, si nous arrivons au repos que nous attendons, et que vous nous réservez dans cette *sanctification* ineffable, dont celle du *septième jour* est la figure, ce ne sera qu'après les bonnes œuvres que nous faisons ici-bas, et qui ne seront pas perpétuelles, quoique ce soit des effets de votre grâce, vous jouissez d'un repos éternel, parce qu'étant le bien *souverain* qui n'a besoin d'aucun autre bien, vous êtes vous-même ce repos dont vous jouissez.

Mais qui est l'homme qui puisse donner à un autre homme l'intelligence d'une chose si élevée? quel ange pourroit la donner à un homme, ni même à un autre ange? Pour l'avoir, c'est à vous qu'il faut la demander c'est en vous qu'il faut la chercher, c'est à votre porte qu'il faut frapper. C'est par-là que nous obtiendrons, c'est par-là que nous trouverons, c'est par-là que nous nous ferons ouvrir. Ainsi soit-il.

FIN.

# TABLE

www.libtool.com.cn

## DES MATIÈRES DU TOME SECOND.

### LIVRE NEUVIÈME.

Pages.

CHAP. Ier. Il admire la bonté de Dieu, et la force de la grâce, dans le changement qu'elle avoit fait en lui. Par où Dieu déprenoit son cœur des plaisirs et des engagements du monde. 1

CHAP. II. Il juge à propos de continuer son exercice jusqu'aux vacances, qui n'étoient pas loin. Ce qui lui fit prendre cette résolution. 3

CHAP. III. Sentiments de Verecundus, sur la conversion de saint Augustin, bien différents de ceux de Nebride. Conversion et heureuse mort de l'un et de l'autre. Ce que Verecundus avoit fait pour lui. 6

CHAP. IV. Les vacances étant arrivées, il se retire à la campagne, dans la maison de Verecundus. Quelles furent ses occupations dans ce lieu-là. Combien il y reçut de nouvelles grâces. Quels étoient les mouvements de son cœur, en lisant le quatrième psaume. Il est guéri miraculeusement d'une cruelle douleur de dents. 9

CHAP. V. Il déclare à ceux de Milan qu'il n'est plus en état de continuer son exercice. Il commence à lire le prophète Isaïe, par l'avis de saint Ambroise; et, voyant qu'il ne l'entendoit pas, il quitte cette lecture pour un temps. 18

CHAP. VI. Il reçoit le baptême avec Alipe et son fils Adeodat. Grandeur de l'esprit de cet enfant. Combien saint Augustin se sentoit attendri au chant des psaumes. 19

CHAP. VII. Ce qui avoit donné lieu à l'institution de la psalmodie dans l'église de Milan. Découverte miraculeuse des corps des saints martyrs Gervais et Protais. Miracles qui se firent dans le temps de la cérémonie de leur translation. 21

CHAP. VIII. Évode s'associe à saint Augustin et à ses autres amis. Ils prennent résolution de retourner en Afrique, et se rendent à Ostie pour s'embarquer. Naissance et édu-

Pages.

cation de sainte Monique. Par où elle étoit devenue sujette au vin dans sa jeunesse. Comment Dieu la guérit de ce vice-là. 14

CHAP. IX. Conduite de sainte Monique avec Patrice son mari. Avec combien de patience et de douceur elle supportoit ses infidélités et ses promptitudes. Comment elle sut gagner le cœur de sa belle-mère. Combien elle avoit de soin d'entretenir et de rétablir partout la paix et l'union. Sa piété et ses bonnes œuvres. 28

CHAP. X. Il rapporte un entretien qu'il eut avec sainte Monique, sur la félicité du paradis. Par où on peut arriver à en concevoir quelque chose. Combien sainte *Monique* étoit détachée de toutes les choses de la terre. 32

CHAP. XI. Sainte Monique tombe malade à Ostie. Combien elle parut détachée de tout ce qui lui avoit toujours tenu le plus au cœur. Ce qu'elle eut soin de recommander à ses enfants. Belle parole de cette sainte femme quelques jours avant sa maladie. Sa mort. 36

CHAP. XII. Combien il eut de douleur de la mort de sa mère. Marques de tendresse qu'elle lui avoit données durant sa maladie. Funérailles de sainte Monique. On offre pour elle le saint sacrifice avant de mettre son corps en terre. Saint Augustin combat sa douleur autant qu'il peut, et laisse enfin couler ses larmes entre *Dieu et lui.* 39

CHAP. XIII. Il prie pour l'âme de sa mère. Combien il y a sujet de crainte pour ceux même qui ont le mieux vécu. Quel est le fondement de l'espérance des plus grands saints. Il recommande son père et sa mère aux prières de ceux qui liront ses Confessions. 43

## LIVRE DIXIÈME.

CHAP. Ier. Élévation à Dieu. On ne doit souhaiter que de le connoître, de le posséder et de lui plaire. Comment *on* doit regarder ce qu'on appelle les bonheurs et les malheurs de la vie. 48

CHAP. II. Il n'y a rien dans nos cœurs que Dieu ne voie. Ce que c'est que lui exposer ce qu'il y a de bien et de mal en nous. 49

CHAP. III. Ce qui le porte à faire connoître ce qu'il étoit depuis sa conversion, aussi-bien que ce qu'il avoit été auparavant. Les bons mêmes sont bien aises de connoître les désordres des pécheurs convertis, et pourquoi. 50

Pages.

CHAP. IV. Quel fruit il attend du dessein qu'il a de faire connoître à tout le monde ce qu'il est. 53
CHAP. V. Que quelque imparfaite que fût la connoissance qu'il avoit de Dieu, il se connoissoit moins lui-même sur de certaines choses. Ce qui faisoit toute son espérance. 56
CHAP. VI. Qu'il sait avec certitude qu'il aime Dieu. Que toutes les créatures nous disent qu'il faut l'aimer. Ce qui fait que ce qu'elles nous disent sur cela entre dans nos cœurs. Ce que c'est que Dieu, et ce que les créatures nous en apprennent. 57
CHAP. VII. Par quelle faculté de l'âme il faut chercher ce que c'est que Dieu. 61
CHAP. VIII. Belle description de la mémoire et de la manière dont les choses s'y conservent. 62
CHAP. IX. Quelles sont les choses qui subsistent dans la mémoire par elles-mêmes, et non pas par des images. 66
CHAP. X. Combien il y a de choses dans la mémoire qui ne sont point entrées par les sens. 68
CHAP. XI. Ce que c'est qu'apprendre à l'égard des vérités intellectuelles qui nous sont connues par elles-mêmes. 69
CHAP. XII. Comment les vérités mathématiques sont dans la mémoire. 70
CHAP. XIII. Les actions même de l'esprit et de la mémoire se conservent dans la mémoire. 71
CHAP. XIV. Les passions mêmes se conservent dans la mémoire. Différence de la manière dont elles y sont, et de celle dont elles sont dans l'âme, quand elle en est agitée. 72
CHAP. XV. Si ce que la mémoire conserve des passions de l'âme, et de ses propres actions, y est par des images, ou autrement. 75
CHAP. XVI. L'oubli même se conserve dans la mémoire, et comment. 76
CHAP. XVII. Combien la mémoire est admirable. Que pour trouver Dieu, il faut s'élever encore au-dessus de cette faculté de l'âme. 79
CHAP. XVIII. Ce n'est qu'à la faveur de ce qui se conserve dans la mémoire, qu'on peut retrouver ce qu'on a perdu, et le reconnoître quand on l'a trouvé. 80
CHAP. XIX. Comment on cherche ce que la mémoire même avoit perdu, et comment on le reconnoît quand on le trouve. 82
CHAP. XX. Ce que l'on cherche, à proprement parler,

quand on cherche Dieu. Que tous les hommes désirent et cherchent la vie heureuse. Où ils ont pris l'idée qu'ils en ont.

CHAP. XXI. Si l'idée qu'on a de la félicité vient de la mémoire. Que le désir d'être heureux est le principe de toutes les actions des hommes, quelque différentes qu'elles soient.

CHAP. XXII. Ce que c'est que la vie heureuse, et où elle se trouve.

CHAP. XXIII. Comment il se peut faire que tous les hommes aimant et désirant la vie heureuse, il y en ait si peu qui cherchent la vérité, quoique la vie heureuse ne se trouve que dans la vérité. Qu'il n'y a personne qui veuille être trompé. Comment se tourne, dans la plupart des hommes, l'amour qu'ils ont tous naturellement pour la vérité. Par où elle les punit de ce qu'ils ne l'aiment pas comme ils doivent.

CHAP. XXIV. Que ce n'est pas en vain qu'il a cherché Dieu dans sa mémoire. Que c'est l'avoir trouvé, que d'avoir trouvé la vérité.

CHAP. XXV. Que Dieu étant d'un genre tout différent des autres choses que la mémoire conserve, il y tient aussi une place toute différente.

CHAP. XXVI. D'où nous tirons la première notion de Dieu. La vérité répond à tous ceux qui la consultent. Caractère de ceux qui l'aiment véritablement.

CHAP. XXVII. Ses regrets d'avoir commencé si tard à connoître Dieu et à l'aimer. Ce qui l'empêchoit de trouver Dieu.

CHAP. XXVIII. D'où viennent toutes nos peines. Bonheur de ceux qui sont pleins de Dieu. Combat des bonnes et des mauvaises joies avec les bonnes et les mauvaises tristesses. Les prospérités et les adversités également dangereuses, et par où.

CHAP. XXIX. C'est à Dieu à nous donner ce qu'il demande de nous. Pourquoi il nous ordonne la tempérance. Quel en est l'effet. On ne peut rien aimer pour soi-même, qu'aux dépens de l'amour que l'on doit à Dieu.

CHAP. XXX. Il commence à déclarer comment il étoit à l'égard des plaisirs des sens. Quel pouvoir les imaginations impures avoient encore sur lui durant le sommeil.

CHAP. XXXI. Comment il étoit à l'égard du plaisir de la douceur. Quelle est la règle que Dieu veut qu'on y garde.

Pages.

Comb'en le prétexte du besoin nous fait faire de fautes sur ce sujet. 100

CHAP. XXXII. Comment il étoit à l'égard du plaisir de l'odorat. Combien peu nous nous connoissons nous-mêmes. 107

CHAP. XXXIII. Comment il étoit à l'égard du plaisir de l'oreille. Si la beauté du chant, dans la psalmodie, fait plus de bien que de mal. 108

CHAP. XXXIV. Comment il étoit à l'égard du plaisir des yeux. A combien de tentations les yeux nous exposent. Que presque tout ce que les hommes sont ne va qu'à multiplier ces sortes de tentations. 110

CHAP. XXXV. Comment il étoit à l'égard de la curiosité. Pourquoi l'Écriture l'appelle la *concupiscence des yeux*. A combien de tentations elle nous expose sans cesse. 114

CHAP. XXXVI. Comment il étoit encore à l'égard de cette troisième sorte de concupiscence, qui nous porte à vouloir qu'on nous craigne et qu'on nous aime. Combien ce sentiment nous éloigne de l'amour que nous devons à Dieu. 119

CHAP. XXXVII. Comment il étoit à l'égard des louanges. Combien peu les hommes se connoissent eux-mêmes sur ce sujet. 123

CHAP. XXXVIII. L'orgueil est également à craindre, et dans l'amour et la recherche, et dans le mépris des louanges et de l'approbation des hommes. 126

CHAP. XXXIX. De l'amour-propre. En combien de manières nous péchons, par l'amour du bien même qui est en nous. 127

CHAP. XL. Il reprend tout ce qu'il vient de parcourir au-dehors et au-dedans de lui-même, pour tâcher de trouver Dieu. Que tout son plaisir étoit de prêter l'oreille à la voix de la vérité. Que nous ne sommes bien nulle part qu'en Dieu. Douceurs ineffables que Dieu répandoit quelquefois dans le cœur de saint Augustin. Quelle peine fait aux saints tout ce qui les détourne de Dieu. 128

CHAP. XLI. Dans quelle vue il avoit repassé ce que chacune des trois sortes de concupiscence avoit encore de pouvoir sur lui. Ce qui nous fait perdre Dieu. Qu'il ne demeure point dans le cœur de ceux qui demeurent volontairement attachés à ce qui n'est que mensonge et vanité. 130

CHAP. XLII. Par où nous pouvons approcher de Dieu. Ce qui est arrivé à ceux qui ont pris pour cela de mauvaises voies. Quel médiateur il nous falloit, pour nous récon-

Pages.

cilier avec Dieu. Ce qui nous expose le plus aux séductions du démon. Ce qu'il a de commun avec les hommes. 131

CHAP. XLIII. Quel est le vrai médiateur. Par où il nous a communiqué sa justice. Foi en Jésus-Christ, commune aux saints de l'un et de l'autre Testament. C'est en tant qu'homme que Jésus-Christ est médiateur. Quel sujet d'espérance et de confiance c'est pour nous que Jésus-Christ. Saint Augustin avoit été sur le point de tout quitter, et de se retirer dans la solitude, pour ne plus penser qu'à pleurer ses péchés : ce qui l'en avoit empêché. 133

## LIVRE ONZIÈME.

CHAP. Ier. Ce qui le porte à exposer à Dieu *tout ce qu'il* trouve en lui, quoiqu'il n'y ait rien en tout cela que Dieu ne connoisse. Principale utilité de la prière. A quelle sorte de bonheur les chrétiens sont appelés. 137

CHAP. II. Il passe tout ce qu'il auroit eu à dire, de la manière dont Dieu l'avoit appelé à la prêtrise et à l'épiscopat. Que la méditation de l'Écriture fait toutes ses délices. Il demande à Dieu la grâce de la bien entendre. 139

CHAP. III. Il demande l'intelligence des premières paroles de la Genèse. Ce qui nous donne le discernement de la vérité. 143

CHAP. IV. Qu'il ne faut qu'ouvrir les yeux pour *voir* que le monde a été fait. Ce que sont les créatures en comparaison du Créateur. 144

CHAP. V. Dieu a fait le monde de rien, et par la seule force de sa parole. 145

CHAP. VI. Quelle est la parole par laquelle Dieu a fait le monde. Que toute parole articulée suppose quelque matière. Différence des paroles qui frappent l'oreille, et la parole éternelle de Dieu. 146

CHAP. VII. Que par cette *parole*, par laquelle l'Ecriture dit que Dieu a créé le monde, elle veut nous faire entendre le Verbe ou la parole éternelle de Dieu. Par où cette parole ineffable est véritablement éternelle et immortelle. De quelle manière Dieu dit tout ce qu'il dit. 148

CHAP. VIII. Comment il se peut faire que Dieu disant éternellement et tout à la fois tout ce qu'il dit, et ne faisant les choses qu'en disant qu'il veut qu'elles soient, elles ne se font pourtant que dans le temps, et l'une après l'autre.

Pages.

Que rien ne nous parle que ce qui nous instruit; et que ce n'est jamais que la vérité éternelle qui nous instruit, quoi que ce puisse être qui nous parle. 149

CHAP. IX. Que le Verbe de Dieu est cette parole éternelle par laquelle il a fait le ciel et la terre. Ce qui nous cache Dieu dans cette vie, et combien les plus grands saints mêmes sont peu capables de supporter la vue d'un si grand objet. 150

CHAP. X. Si l'on peut demander ce que Dieu faisoit avant d'avoir créé le ciel et la terre; et pourquoi le monde n'est pas éternel, puisque la volonté que Dieu a eue de le créer est éternelle. 152

CHAP. XI. Ce qui fait qu'on a de fausses idées de l'éternité. En quoi elle est différente du temps. 153

CHAP. XII. Qu'il est clair que Dieu ne faisoit rien avant la création du monde. 154

CHAP. XIII. Que c'est se tromper que de se figurer des temps avant la création du monde. Par où Dieu précède les choses. Idée de l'éternité. 155

CHAP. XIV. Le temps est la chose du monde la plus connue, mais la plus difficile à expliquer. Si c'est bien parler que de dire qu'il y a trois différentes sortes de temps, le passé, le présent et l'avenir. 158

CHAP. XXV. Comment on peut dire que le passé ou l'avenir soient ni longs ni courts, puisque le passé n'est plus, et que l'avenir n'est pas encore : et si cela se peut même dire du présent. 159

CHAP. XVI. Quel est le temps qui se peut mesurer, et quand on le peut. 162

CHAP. XVII. Comment on peut dire que le passé même et l'avenir sont, puisque ce qui est passé n'est plus, et que ce qui est à venir n'est pas encore. 163

CHAP. XVIII. Que ce n'est que par la vue de quelque chose de présent, qu'on peut prédire l'avenir. 164

CHAP. XIX. La manière dont Dieu a fait voir l'avenir aux prophètes, secret inconnu. 166

CHAP. XX. Si c'est parler juste que de dire qu'il y a trois sortes de temps, le passé, le présent et l'avenir. *Ibid.*

CHAP. XXI. De la mesure du temps, et quel temps on peut mesurer. 167

CHAP. XXII. Il demande à Dieu l'intelligence de ce qu'il examine. 168

CHAP. XXIII. Si l'on peut dire que le cours du soleil et

Pages

des autres astres soit le *temps*. Que quand tous les astres s'arrêteroient, le temps ne laisseroit pas de couler. 170

CHAP. XXIV. Que le temps est quelque autre chose que le mouvement des corps, quoiqu'on mesure l'un par l'autre. 172

CHAP. XXV. Nous nous connoissons si peu, que nous ne savons pas même jusqu'où va notre ignorance. 175

CHAP. XXVI. On mesure le mouvement par le temps, et on mesure le temps même; mais on ne voit pas bien comment. *Ibid.*

CHAP. XXVII. Ce que c'est proprement que l'on mesure, quand on mesure le temps. 176

CHAP. XXVIII. Belle explication de la manière *dont l'esprit* mesure le temps. 180

CHAP. XXIX. Quelle doit être notre consolation, quand nous venons à penser que notre vie n'est qu'une portion de temps qui ne fait que passer. Ce que Dieu demande que nous y fassions, et à quoi se réduit tout l'ouvrage de notre sanctification. Comment il faut être pour jouir d'une paix parfaite. 182

CHAP. XXX. On ne s'entend pas soi-même, quand on demande ce que Dieu faisoit avant de créer le monde. 184

CHAP. XXXI. Différence de la manière dont Dieu voit et embrasse tous les temps, d'avec celle dont l'esprit d'un homme les pourroit voir; et combien celle *dont il connoit* et agit, est au-dessus de celle dont les hommes peuvent agir et connoître. 185

## LIVRE DOUZIÈME.

CHAP. Ier. Difficulté de trouver la vérité, cause précise de la longueur de nos discours. 187

CHAP. II. Il reprend l'examen des premières paroles de la Genèse. Ce que c'est que le *ciel du ciel*. 188

CHAP. III. Ce que l'Écriture entend par les mots de *terre invisible et informe*, et d'abîme *ténébreux*. 189

CHAP. IV. Pourquoi la matière encore informe a été désignée par les mots de *terre* et d'*abîme*. 190

CHAP. V. La matière informe, difficile à concevoir. 191

CHAP. VI. Comment il se représentoit autrefois cette *matière informe*. Combien il est difficile de concevoir que ce qui n'a nulle forme soit quelque chose. *Ibid.*

CHAP. VII. Ce que c'est que ce *ciel* et cette *terre* qu'il est

Pages.

...e Dieu créa *dans le commencement*. Que l'un et ...e ont été faits de rien. 193

... VIII. Quelle était d'abord cette matière que l'Écri... désigne par le mot de *terre*. Que les natures intel... elles, désignées par celui de *ciel*, avoient été créées ... le ciel visible. 195

IX. Pourquoi l'Écriture ne fait nulle mention de ... ni de temps, quand elle parle de la création des ...es spirituelles, et de la matière encore informe. 197

X. Il souhaite de n'avoir point d'autre maître que ... même, et de ne vivre que de lui. 198

XI. Qu'il n'y a point de temps à l'égard de Dieu, ...âme à l'égard des natures spirituelles qui jouissent de ... quoiqu'elles ne lui soient pas coéternelles. Et qu'il ...n a point non plus à l'égard de la matière informe ... choses corporelles. 199

... XII. Deux sortes de créatures, à l'égard desquelles ...'y a point de temps. 202

... XIII. Que c'est parce qu'il n'y a point de temps à ...gard du ciel intellectuel, ni de la matière informe, que ...criture ne fait point de mention de jours, quand elle ...rle de la création de l'un et de l'autre. 204

...AP. XIV. Après avoir admiré la profondeur de l'Écriture, ...l'aveuglement des manichéens, qui rejetoient les livres ...e l'Ancien-Testament, il commence d'entrer en matière ...ontre ceux qui ne convenoient pas avec lui, sur le sens ...es premières paroles de la Genèse. 205

...AP. XV. Qu'on ne sauroit s'empêcher de convenir de ce qu'il a dit, depuis le commencement du livre douzième, sur l'éternité de Dieu, et sur ce qui fait qu'il n'y a point de temps, ni à l'égard des natures spirituelles qui jouissent de lui, ni à l'égard de la matière encore informe. 206

CHAP. XVI. Aveuglement de ceux qui ne veulent pas convenir de ce que la vérité fait entendre à quiconque a les oreilles du cœur ouvertes. La Jérusalem céleste, seul objet de l'amour de saint Augustin. 211

CHAP. XVII. Plusieurs différentes manières d'entendre les mots de *ciel* et de *terre*, dans le premier verset de la Genèse. 213

CHAP. XVIII. Qu'on peut donner plusieurs sens différents aux paroles de l'Écriture, pourvu qu'on ne lui fasse jamais rien dire que de vrai; mais qu'on doit toujours tâcher de rencontrer le sens de l'auteur. 216

J'y trouve que, de la matière corporelle, vous avez formé des *baleines*, des *poissons* et des *oiseaux* qui volent sous le *firmament*, c'est-à-dire que, pour convertir les infidèles, et les établir dans la vérité, vous vous êtes servi de signes et de sacrements extérieurs, de miracles visibles et éclatants, et de la voix des prédicateurs de votre Évangile, qui, comme *des oiseaux*, ont volé par toute la terre, mais toujours sous votre *firmament*, c'est-à-dire sans jamais s'écarter de l'autorité de vos Écritures, et dont les paroles sont encore tous les jours, pour les fidèles mêmes, *une source de* bénédictions.

J'y trouve que la *terre séparée des eaux*, et devenue fertile, a produit ce que votre Écriture appelle des *âmes vivantes*, ou des *animaux de service*, c'est-à-dire que les mouvements de l'âme, réglés par la tempérance dans vos fidèles, sont devenus comme *des animaux* domptés et apprivoisés.

J'y trouve que vous avez créé l'homme *à votre image et ressemblance*, c'est-à-dire qu'en mettant ces âmes fidèles au point de ne se proposer plus que votre seule volonté pour règle, et de n'avoir plus besoin des exemples de ce qu'il y a même de plus saint et de plus parfait parmi les hommes, vous les avez renouvelées, en retraçant en elles votre divine ressemblance.

J'y trouve que, dans l'espèce même de l'homme, vous avez fait *mâle et femelle*, c'est-à-dire que vous avez soumis à la partie supérieure de notre âme, qui est *l'intelligence et la raison*, la partie inférieure où résident *les appétits*, qui donnent le branle à nos actions, en sorte qu'elle est soumise à l'autre, comme la femme est soumise à son mari.

Enfin, j'y trouve que vous avez donné pour nourriture à l'homme, tous *les fruits* que la *terre* produit, et

dont chacun porte *sa semence*, c'est-à-dire que vous avez voulu que vos ministres, dont le secours est nécessaire aux fidèles pour les former, et les faire arriver à la perfection, trouvassent celui dont ils ont besoin ici-bas, dans les bonnes œuvres de ces mêmes fidèles, qui sont comme des *semences* dont ils recueilleront un jour le fruit.

Voilà ce que nous voyons sous le voile de la figure, et dont l'assemblage compose un *tout* qui est *quelque chose d'excellemment bon*. (Chap. 25.) Et quand nous le voyons, c'est *vous*-même qui *le voyez* en nous, puisque c'est vous qui nous avez donné l'Esprit saint qui nous le fait voir, et qui fait que, dans toutes ces merveilles que nous voyons, ce n'est que vous que nous aimons.

## CHAPITRE XXXV.

**Il demande cette heureuse paix, qui sera le partage des saints dans l'éternité, et qui est figurée par ce septième jour, qui n'a point de *soir*.**

50. Mon Seigneur et mon Dieu, c'est vous qui nous avez donné toutes ces grandes choses; donnez-nous donc aussi *la paix* [1]. Faites-nous goûter cette paix et ce repos où vous entrâtes le *septième jour*, le repos et la

[1] C'est-à-dire la paix du Ciel, cette paix par excellence, qui est la seule véritable paix de la créature raisonnable, et qui n'est autre chose que cette parfaite union de cœur dans laquelle tous les bienheureux, jouissant de Dieu, jouiront aussi les uns des autres en Dieu. Alors, notre vie ne sera plus une vie mortelle et mourante, comme ici-bas; elle sera, pour ainsi dire, toute vie; et nos corps ne seront plus de ces corps *animaux* qui se corrompent, et qui appesantissent l'âme; mais des corps *tout spirituels*, exempts de toute sorte d'assujétissements et de besoins, et parfaitement soumis à la volonté, qui en disposera sans aucune peine. *Aug. liv. 19 de la Cité de Dieu, chap. 17.*

CHAP. XIX. Il reprend et réduit en propositions courtes et simples, tout ce qu'il a établi d'incontestable depuis le commencement du livre.
CHAP. XX. Que les diverses vérités qu'il a proposées dans le chapitre précédent, font prendre divers partis entre lesens qu'on peut donner au premier verset de la Genèse.
CHAP. XXI. Que les mêmes vérités, établies dans le chapitre 19, font aussi prendre divers partis sur l'intelligence du second verset de la Genèse.
CHAP. XXII. Que les objections qu'on pourroit faire contre les deux dernières opinions qu'il a proposées dans le chapitre précédent, n'empêchent pas qu'elles ne se puissent soutenir. Qu'entre les ouvrages de Dieu, *il y en a dont* la création n'est point marquée dans la Genèse. 222
CHAP. XXIII. Qu'autre chose est de chercher ce qu'il y a de vrai en soi, sur les sens qu'on peut donner aux paroles de l'Ecriture; et autre chose de chercher quelle a été la pensée et l'intention de l'auteur. 23
CHAP. XXIV. On voit bien plus clairement ce qu'il y a de vrai, dans les diverses vues que l'on peut avoir sur les paroles de l'Écriture, qu'on ne voit quelle a été précisément la pensée de l'auteur. 22
CHAP. XXV. Témérité de ceux qui prétendent que le sens qu'ils donnent aux paroles de l'Écriture est le vrai *sens* de l'auteur, plutôt que celui que d'autres *leur donnent*. Que la vérité, de quelque part qu'elle vienne, est le bien commun de tout le monde. Où l'on voit si les choses sont vraies. Quel mal c'est d'avoir plus de soin de faire valoir ses sentiments, que de conserver la paix et la charité. 227
CHAP. XXVI. Lequel est le plus à désirer, ou d'écrire d'une manière qui présente si clairement un certain sens, qu'elle exclue tous les autres, ou d'une autre moins précise pour un sens particulier, mais où toutes les vues que la vérité peut souffrir que l'on ait sur le sujet dont il s'agit, sont renfermées. 230
CHAP. XXVII. De combien les paroles de l'Écriture sont plus excellentes et plus riches que tout ce qu'elles donnent sujet de dire en les expliquant. Fausses vues qu'on peut avoir sur l'intelligence des premières paroles de la Genèse. 23
CHAP. XXVIII. De combien de sens, tous différents, et tous conformes à la vérité, les premières paroles de la Genèse sont susceptibles. 23

www.libtool.com.cn

## CHAPITRE XXXVII.

**Que comme il est vrai de dire que les bonnes œuvres des saints sont les œuvres de Dieu, on peut dire tout de même que leur repos dans le Ciel est le sien.**

52. ALORS même, CE SERA vous qui vous reposerez en nous, comme c'est vous qui agissez présentement en nous; et NOTRE repos sera le vôtre, comme nos œuvres sont les vôtres. Car à votre égard, ô mon Dieu! vous êtes toujours en action, et toujours en repos. C'est toujours, et non par reprises, et comme dans de différentes périodes de temps, que vous voyez, que vous agissez et que vous vous reposez, quoique vous soyez l'auteur de tout ce que nous avons dans le temps de vues et de connoissances, et du temps même, et de ce repos ineffable qui nous mettra au-dessus des vicissitudes du temps.

## CHAPITRE XXXVIII.

**Différence de la manière dont Dieu voit ses ouvrages, et de celle dont les hommes les voient. Qu'au lieu qu'il ne cesse jamais de faire du bien, nous n'en faisons que lorsque nous sommes animés de son esprit. Que comme nos bonnes œuvres ont été figurées par l'opération de Dieu créant l'univers, notre repos dans le Ciel l'a été par celui de Dieu après la création du monde. Que c'est à lui qu'il faut s'adresser, pour obtenir l'intelligence de tout ce qui le regarde.**

53. Au lieu que nous ne voyons les choses que vous avez faites, que parce qu'elles sont, elles ne sont que parce que vous les voyez.

Au lieu que c'est au-dehors que nous voyons qu'elles

Pages.

CHAP. XXIX. Pourquoi l'Écriture parle comme si Dieu voyoit les choses par reprises, quoiqu'il les voie toutes à la fois. 310

CHAP. XXX. Ce n'est que faute de vue et de lumière, qu'on peut trouver à redire aux ouvrages de Dieu. Rêveries des manichéens sur la création du monde. 311

CHAP. XXXI. Que comme c'est l'esprit de Dieu qui agit en nous, quand nous faisons ce qu'il faut faire, c'est lui qui voit en nous, quand nous voyons les choses comme il les faut voir. Grande différence entre ceux mêmes à qui les ouvrages de Dieu plaisent. 312

CHAP. XXXII. Récapitulation de tout ce que nous *présente* l'histoire de la création du monde. *314*

CHAP. XXXIII. Que tout a été fait de rien. Pourquoi à la création de diverses choses particulières, il est fait mention du *matin* et du *soir*. 317

CHAP. XXXIV. Il reprend en peu de mots tout ce qui est renfermé sous le sens allégoriqoe, dans l'histoire de la création du monde. 318

CHAP. XXXV. Il demande cette heureuse paix, qui sera le partage des saints dans l'éternité, et qui est figurée par ce septième jour qui n'a point de *soir*. 321

CHAP. XXXVI. Ce que l'Écriture nous veut faire entendre, quand elle dit que Dieu se reposa après la *création de* l'univers. 322

CHAP. XXXVII. Que comme il est vrai de dire que les bonnes œuvres des saints sont les œuvres de Dieu, on peut dire tout de même que leur repos dans le Ciel est le sien. 323

CHAP. XXXVIII. Différence de la manière dont Dieu voit ses ouvrages, et de celle dont les hommes les voient. Qu'au lieu qu'il ne cesse jamais de faire du bien, nous n'en faisons que lorsque nous sommes animés de son esprit. Que comme nos bonnes œuvres ont été figurées par l'opération de Dieu créant l'univers, notre repos *dans le Ciel* l'a été par celui de Dieu après la création du monde. Que c'est à lui qu'il faut s'adresser, pour obtenir l'intelligence de tout ce qui le regarde. *Ibid.*

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

BESANÇON, IMPRIMERIE DE CH. DEIS.

# TABLE

## DES MATIÈRES DU TOME SECOND.

### LIVRE NEUVIÈME.


Pages.

CHAP. Ier. Il admire la bonté de Dieu, et la force de la grâce, dans le changement qu'elle avoit fait en lui. Par où Dieu déprenoit son cœur des plaisirs et des engagements du monde. 1

CHAP. II. Il juge à propos de continuer son exercice jusqu'aux vacances, qui n'étoient pas loin. Ce qui lui fit prendre cette résolution. 3

CHAP. III. Sentiments de Verecundus, sur la conversion de saint Augustin, bien différents de ceux de Nebride. Conversion et heureuse mort de l'un et de l'autre. Ce que Verecundus avoit fait pour lui. 6

CHAP. IV. Les vacances étant arrivées, il se retire à la campagne, dans la maison de Verecundus. Quelles furent ses occupations dans ce lieu-là. Combien il y reçut de nouvelles grâces. Quels étoient les mouvements de son cœur, en lisant le quatrième psaume. Il est guéri miraculeusement d'une cruelle douleur de dents. 9

CHAP. V. Il déclare à ceux de Milan qu'il n'est plus en état de continuer son exercice. Il commence à lire le prophète Isaïe, par l'avis de saint Ambroise; et, voyant qu'il ne l'entendoit pas, il quitte cette lecture pour un temps. 18

CHAP. VI. Il reçoit le baptême avec Alipe et son fils Adeodat. Grandeur de l'esprit de cet enfant. Combien saint Augustin se sentoit attendri au chant des psaumes. 19

CHAP. VII. Ce qui avoit donné lieu à l'institution de la psalmodie dans l'église de Milan. Découverte miraculeuse des corps des saints martyrs Gervais et Protais. Miracles qui se firent dans le temps de la cérémonie de leur translation. 21

CHAP. VIII. Évode s'associe à saint Augustin et à ses autres amis. Ils prennent résolution de retourner en Afrique, et se rendent à Ostie pour s'embarquer. Naissance et édu-

vais ce qui est bon, comme font ces misérables dont je viens de parler[1], qui prétendent qu'entre les choses qu'il est certain que vous avez faites, il y en a qui sont mauvaises de leur nature, et autre chose de reconnoître que vous n'avez rien fait que de bon; autre chose est aussi de voir que tout ce que vous avez fait est *bon*, comme le voient bien des gens, à qui tout ce que vous avez créé plaît, quoique ce ne soit point vous qui leur plaisiez dans vos créatures, puisque c'est d'elles qu'ils veulent jouir, plutôt que de vous; et autre chose de le voir de cette autre manière, qui fait qu'*il est vrai* de dire que c'est vous qui le voyez en nous, parce que c'est vous que nous aimons dans ce que vous avez fait. Or, nous ne saurions vous aimer, que par le Saint-Esprit que vous nous donnez, puisqu'il est écrit que c'est *par le Saint-Esprit qui nous est donné, que la charité est répandue dans nos cœurs* (Rom. 5. 5), comme c'est par lui que nous voyons qu'il n'y a rien *que de bon* dans tout ce qui a quelque sorte d'être, parce que tout ce qui existe est l'ouvrage de celui *qui existe* souverainement.

## CHAPITRE XXXII.

**Récapitulation de tout ce que nous présente l'histoire de la création du monde.**

47. Voici donc, ô mon Dieu! ce que nous voyons, grâce à votre infinie bonté, dans ces paroles du commencement de la Genèse, que je viens d'examiner.

Nous y voyons que vous avez créé le *ciel* et la *terre*, c'est-à-dire ces deux principales parties de l'univers,

[1] Les manichéens.

lont l'une tient le dessus, et l'autre le dessous; ou es deux espèces de créatures, l'une spirituelle, et l'autre orporelle : qu'après avoir créé *la lumière*, vous l'avez éparée des *ténèbres;* et que par-là vous avez donné, oit à l'univers corporel, soit à ces deux différentes spèces de créatures, leur dernier embellissement.

Nous y voyons que vous avez créé le *firmament* ou *iel;* soit celui qui tient le premier rang entre les parties de l'univers, et qui est placé entre les *eaux* spirituelles qui sont au-dessus, et les *eaux* matérielles qui ont au-dessous [1] : ou celui qui est entre ces *eaux* subtiles et réduites en vapeur, qui distilent en rosée, et ar où la terre est humectée dans les nuits même les lus sereines, et ces *eaux* plus mauvaises qui coulent ur la terre. Car on donne le nom de *ciel* à l'air même ui est entre les unes et les autres de ces *eaux*.

Nous y voyons que vous avez ramassé dans un même eu la *masse des eaux* qui composent cette vaste étenue de *la mer*, et qu'après avoir tiré la *terre* de dessous es *eaux* qui la couvroient, elle a commencé de paître, et de se trouver propre à produire des herbes t des arbres.

Nous y voyons que vous avez créé ces *astres*, dont e mouvement règle et partage les temps, et qui nous clairent du haut du ciel, c'est-à-dire le soleil, qui seul ait le jour, et la lune et les étoiles, dont la lueur nous onsole durant les ténèbres de la nuit.

Nous y voyons que vous avez rendu fécondes les aux supérieures et les eaux inférieures, et c'est par-là u'elles se sont trouvées peuplées, les unes de *poissons* ; les autres d'*oiseaux;* de poissons, comme celles de

[1] Saint-Augustin reconnoît dans le 6e chap. du 2e livre de la revue qu'il faite de ses ouvrages, que ce qu'il dit ici n'a pas été assez pesé, et qu'il est difficile de déterminer ce que l'Écriture entend par ces *eaux* placées au-dessus du firmament.

www.libtool.com.cn